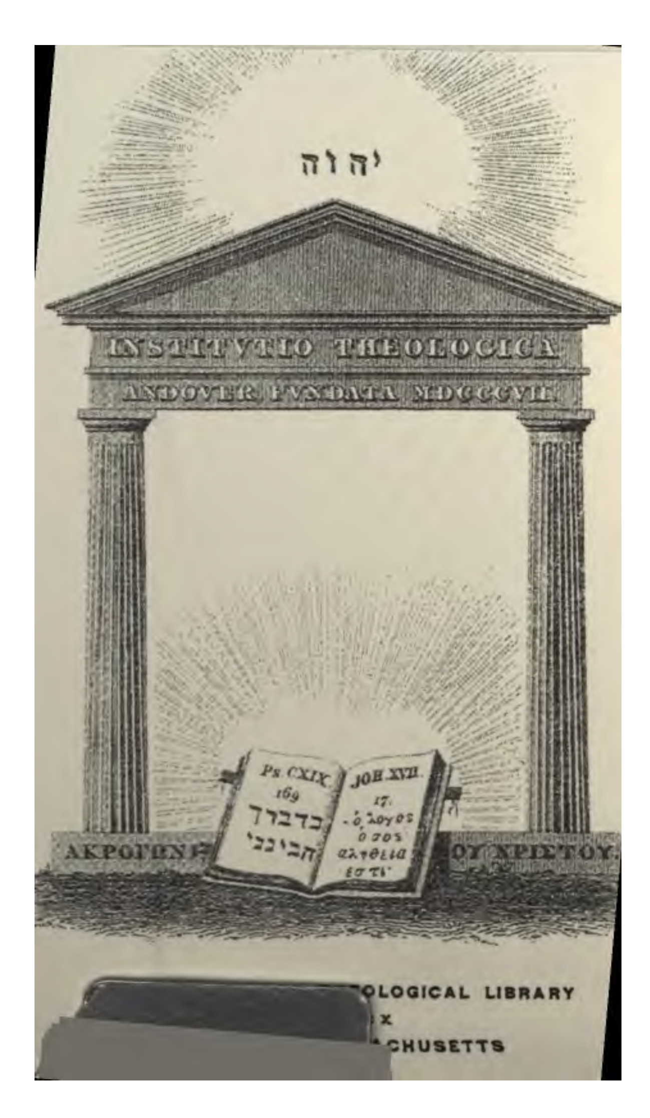



יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER FVNDATA MDCCCVII
Ps. CXIX. 169
כדברך הבינני
JOH. XVII. 17.
ὁ λόγος ὁ σὸς ἀλήθειά ἐστι.
ΑΚΡΟΓΩΝ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ.
OLOGICAL LIBRARY
X
ACHUSETTS



HISTOIRE
D'ISRAEL

HISTOIRE
D'ISRAEL

PAR

E. LEDRAIN

PREMIÈRE PARTIE
SE TERMINANT A LA CHUTE DES OMRIDES
(887 ans avant J.-C.)

AVEC UN APPENDICE
PAR M. JULES OPPERT
Professeur d'assyriologie au Collége de France



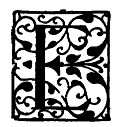
PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXIX


ANDOVER THEOL. SEM.
AUG
3
1883
LIBRARY.



PRÉFACE



CRIRE l'histoire d'Israël est une tâche fort délicate. En même temps qu'une ferme critique, il y faut apporter beaucoup de mesure.

Par ses grands poètes et son influence sur les destinées du monde, le peuple juif n'est pas un peuple ordinaire. Dans une lumière tout idéale nagent ses collines. A ses vins de Hébron et d'Engueddi Iahvé a donné une saveur exquise, aux lèvres de ses nabis des flots d'éloquence qui ont enivré jusqu'à nos races. Nous devons beaucoup à Israël. Si ses vaisseaux cinglent vers Ophir pour y chercher l'or et les bois précieux, ils portent en échange, à Ophir, de nobles idées.

Nul plus que moi n'admire, dans son ancienne histoire, cette nation juive dont la pensée nous a conquis, parce qu'elle nous a ravis. Aussi est-ce avec une infinie délicatesse que je veux toucher à la bien-aimée d'Iahvé.

Cependant, malgré tous les ménagements, il faut bien soulever un peu cette pourpre merveilleuse de la

légende — plus éblouissante que la pourpre tyri de Schelomo — sous laquelle se dissimulent l'âm la vie véritables d'Israël. Appliquer à la bien-ai une critique minutieuse, quoique respectueuse, tel être tout mon souci.

Le merveilleux qui décore Israël, et qui lui d parmi les autres nations une place incomparable t-il une réalité? Voilà une question capitale. (en se drapant dans sa prodigieuse légende qu'Isr du haut de la montagne de Zion, a fait afflu lui tous les peuples.

Avec les explications qui vont suivre, une pa de la légende tombe, mais comme une draperie la disparition laisse mieux voir la vérité histori Israël sort plus grand de cette épreuve, parce q en sort plus acceptable pour une raison sérieuse.

Les Juifs, et en général les Sémites, ne se guère élevés jusqu'à notre conception des rapport l'univers avec la Divinité. Pour eux, point de lois nérales. Tout ce qui se produit dans le monde e fruit d'une action particulière d'Élohim. De là v nent dans leur langage des formes tout à fait d rentes des nôtres. Là où nous disons : « La flamme volcan dévora les rebelles », ils disent : « Iahvé cita un feu qui les brûla. »

Pour avoir une notion exacte de ce qu'a voulu primer l'écrivain juif, il faut, la plupart du ten transposer sa phrase en indo-européen, ou plutôt supprimer ce qui marque l'action immédiate de Divinité.

Cette première explication fait s'évanouir partie du merveilleux dont est marquée, pour esprit simple, chacune des lignes de la Bible. L' toire des Juifs n'est plus une thaumaturgie co

nuelle, aussi inquiétante pour la foi que pour la raison.

Il y a, dans le récit inspiré, certaines images fort vives qui donnent, à un fait simple en lui-même, des proportions surnaturelles. Pour décrire, par exemple, la prise d'Ieriho (Jéricho), la terreur de la ville de la lune ouvrant ses portes, le poète hébreu, pour qui les montagnes bondissent comme des béliers, ira jusqu'à écrire que les murailles tombèrent devant les Benê-Israël.

Voici encore une troisième remarque sans laquelle il est difficile de comprendre l'histoire du peuple juif :

Chez les Hébreux ont fleuri, de tous temps, les récits aggadiques. *Le dernier mot vient du verbe* igguid, *annoncer. Ces récits ou contes, sans vérité historique, ont une valeur purement morale. Pour mieux dire à l'homme qu'il doit se tenir en garde contre les charmes dangereux de la femme, un Hébreu, grand poète en même temps que moraliste, a imaginé la légende de Schimschon (Samson). Il a fait entrer dans la trame du conte quelques éléments mythiques que nous aurons soin de distinguer. — L'auteur du livre d'Iona (Jonas), voulant annoncer la bonté d'Iahvé et exciter les Juifs à la pénitence, a cru qu'un récit valait mieux qu'une prédication solennelle. — Quoi de plus capable d'enflammer le patriotisme que les exploits de l'héroïne fictive, Iehoudith de Bethoulia ! Qu'elle a d'attrait la chasteté, sous a figure de la belle Schoschanna (le lis, Suzanne) !*

De toutes les formes d'exhortation morale, l'aggada est de beaucoup la plus persuasive. Nous la rencontrons fréquemment soit au milieu des collections historiques, soit dans des livres séparés.

Ces explications ne rendent-elles pas la Bible infi-

niment plus respectable en la dégageant de ce qui pourrait en compromettre la vérité historique?

Y a-t-il, dans le livre sacré, des faits qui soient purement mythiques? Il me semble indispensable d'admettre le mythe ethnographique ou géographique. Schem, fils de Noah, n'est-il pas une contrée? Zidon, une ville? En ce sens, le dixième chapitre de la Genèse, si précieux, n'est qu'une série de mythes.

*Baüer, H. Ewald, Hartmann, tout récemment Seinecke et surtout Goldziher sont allés beaucoup plus loin. Le dernier a vu presque partout, dans l'histoire des Juifs, le mythe solaire. La lutte entre Qaïn et Abel, entre Lot et Abraham, entre Sara et Agar, entre Iaqob et Ésav, etc., lui représentent le combat des ténèbres et de la lumière. Telle n'est pas ma pensée. Gardons-nous de jouer trop ingénieusement avec les faits, qui se peuvent prêter à toutes les fantaisies de l'esprit. J'accepte le mythe là où il n'est pas douteux, dans les chapitres ethnographiques de la Genèse et dans l'*aggada *de Schimschon. Partout ailleurs il est difficile de ne le pas rejeter.*

La critique ne s'occupe pas seulement des faits, qu'elle cherche à bien interpréter, mais encore et surtout des documents qui les conservent. L'âge de ces monuments, l'auteur qui les a pu écrire, voilà ce qu'elle doit, avant tout, s'appliquer à connaître. De la valeur des livres dépend, en effet, celle des renseignements qu'ils fournissent. Il me semble avoir apporté dans la critique des livres bibliques une assez grande sincérité et un absolu dégagement de toute préoccupation d'école ou de parti. Respectueux de la tradition, il m'est cependant impossible d'être toujours d'accord avec elle. Puis-je admettre, par exemple, que le Pentateuque, avec son caractère visible

de collection, et ses conseils aux rois d'Iehouda, soit tout entier sorti des mains de Mosché (Moïse)?

Aux noms propres j'ai restitué leur véritable orthographe. Pourquoi aurais-je continué d'appeler les personnages hébreux d'un nom qui n'est pas le leur? Ce dernier système enlève à l'histoire des anciens peuples une partie de sa vie et de sa couleur. Donnant, la plupart du temps, le sens des noms propres, j'étais, du reste, contraint de ne pas prendre le nom vulgaire, inexact, et dont il n'y a pas de traduction possible.

J'ai eu constamment sous les yeux, pour mon travail, le texte original de la Bible. Prétendre écrire l'histoire d'un peuple sans en connaître la langue, n'est-ce pas une chimère? Si parfaites qu'elles soient, les traductions sont toujours pâles et infidèles. Qui pourrait rendre les teintes parfois délicates, parfois ardentes de la poésie hébraïque, s'il n'avait lu que dans une version Eschaya (Isaïe) et Iehezqel (Ézéchiel)?

Le texte biblique, dans l'état actuel de la science, est insuffisant à qui veut écrire l'histoire d'Israël. Ce peuple a été tellement mêlé aux peuples voisins et leur a fait de si nombreux emprunts que, pour son historien, la connaissance de la Phénicie, de l'Assyrie, de l'Égypte, est indispensable.

Dans le culte d'Israël, il y a des réminiscences des grandes panégyries de Thèbes et de Memphis. Sur les épaules du grand-prêtre d'Iahvé flottent les mêmes ornements que ceux qui couvrent les épaules du grand-prêtre d'Ammon. Le Décalogue a des ressemblances avec le CXXV[e] *chapitre du* Livre des Morts.

Les fêtes d'Israël, avec leur caractère agronomique, on les aperçoit chez les vieux Sémites. Qui peut voir

les Hébreux se réjouissant sous les huttes de lage, quand la récolte est finie, sans song délirantes Adonies de Byblos et aux Sacées de lone? Maudit en Phénicie, pour avoir déchir Adonis, le sanglier ou porc est, en Israël, impur. L'oiseau de Vénus ou d'Astarté, la c voilà ce qu'après ses relevailles la femme ju apporter devant Iahvé.

*Les trois peuples de gentils, outre les éléme stitutifs qu'ils ont fournis à la civilisation ji ont, à tour de rôle, fait le siège. A l'ass peuple d'Iahvé, Izébel (Jésabel), la tyrienn grande Athalia, sa fille, lancent les courtisa crées et les voluptueux adolescents de Phénic que dans le temple, on voit installés, à un n les jeunes hommes étrangers attendant les i d'Iehouda. Pour ces lascifs adolescents, leurs les filles de Zion tissent le lin et sans doute rent. L'*aschéra*, de forme honteuse, se dr même temps dans le temple. Énergiques et a les nabis font la guerre aux* aschéras *et au tisanes sacrées. Le terrible Éliya égorge aux p Karmel quatre cents prophètes de Baal, qui daient en Israël, avec les plaisirs étranges, le phéniciens.*

L'Égypte, après l'Assyrie, a eu son heur fluence sur ce peuple mobile. A Jérusalem, in tement avant la captivité, on fait des encen au bouc de Mendès, au dieu-crocodile Sebe déesse Sekhet à tête de lionne, et l'on couvre lettes égyptiennes les cadavres juifs, comme sait aux momies gisant dans les nécropole chaîne lybique.

Sous Ahaz et Menasché, Assour et Babel p

dans la capitale d'Iehouda. Aux grandes processions s'avance, traîné par de superbes chevaux, le char du soleil. Les femmes juives lamentent Dammouz, l'amant d'Ichstar, et, pour célébrer sa résurrection, se vendent sans doute aux étrangers, comme les filles de Babel. La Kaldée avait aussi fait passer en Israël ses récits de la création[1]*, du déluge, de la tour prodigieuse*[2].

Par leur histoire, autant que par leurs idées, les trois grandes nations phénicienne, assyrienne, égyptienne sont mêlées à la vie d'Israël. A la fin des rois, Iehouda et la Samarie deviennent le champ de bataille où se heurtent les deux grands empires d'Assour et de Mizraîm (l'Égypte). Les inscriptions assyriennes surtout, nous révèlent sur Israël, avant la captivité, des faits nouveaux, et présentent dans une lumière plus vive ce que les Rois *et* les Chroniques *nous avaient déjà fait connaître.*

Malgré ses quelques difficultés insolubles, la numismatique des Juifs, jointe à celle des peuples voisins et aux Histoires *de Josèphe, m'ont été, on le verra, d'un grand secours.*

J'ai donc recueilli, pour mon œuvre, avec les documents juifs, les monuments trouvés dans les entours d'Israël.

Des nouveaux renseignements géographiques sur

1. Le récit kaldéen cependant supprime la cause première : le chaos infini, voilà le générateur des dieux et des hommes.

2. Si le Deutéronome date d'Ioschiya, la collection des quatre autres fractions du Pentateuque n'a été faite que pendant ou après la captivité ; de là, dans ces livres saints, paraît une certaine influence kaldéenne.

la Palestine j'ai également tenu compte. Après Robinson, Tobler, Lynch, Van de Velde, Saulcy, Luynes, Guérin, Palmer et Tristram, M. Clermont-Ganneau a semé çà et là, sur la topographie d'Israël et d'Iehouda, des notes fort instructives. Mais, depuis plusieurs années, ce sont les Anglais qui se sont faits les grands explorateurs de la Terre-Sainte. Peuple admirable qui a toujours des ressources prêtes pour la science. Celle-ci lui rend, d'ailleurs, tout ce qu'elle en reçoit. Pendant que nos musées, faute d'arrivages, dépérissent, les voyageurs anglais apportent au British Museum *la Palestine, l'Égypte et surtout Babel et Assour.*

Ai-je fait une histoire avec le texte original de la Bible, les inscriptions phéniciennes, assyriennes, égyptiennes et les récentes données géographiques, sans me préoccuper de ce qui a été écrit avant moi? Je m'en serais bien gardé. Il faudrait être doué d'une grande infatuation pour se priver volontairement des secours fournis par des travaux tels que ceux de Gesenius, d'Ewald, de Grætz, de Movers, de J. Wellhausen. En dehors même de l'histoire d'Ewald, que de renseignements précieux dans ses Iahrbücher *ou* Annales de science biblique! *Dans le chemin ouvert par un prêtre de l'Oratoire, Richard Simon, que l'on peut considérer comme le père de la critique biblique, l'Allemagne s'est jetée avec ardeur et à la fois avec patience. Elle a entassé ses recherches sur Israël et sur sa littérature. Je signalerai parmi les récents travaux l'*Histoire de la littérature biblique *de Furtz, l'*Histoire littéraire de l'Ancien Testament *de Noldecke et surtout la grande œuvre de Delitzsch. M. Kuenen, dans* La Religion d'Israël, *m'a aussi été précieux. On saura, du reste, par les notes*

que je mets en bas des pages, quelles ont été mes lectures, soit allemandes, soit anglaises, soit hollandaises, soit françaises.

Publiée chez Didot, La Palestine *de Munk a vieilli; cependant elle renferme des pages éternellement jeunes. Ce sont celles qui résument la Thora ou Loi mosaïque. Elles m'ont été fort utiles pour coordonner les préceptes disséminés dans les quatre derniers livres du Pentateuque. Ma pensée sur la composition de la Thora diffère, du reste, essentiellement de celle de Munk, qui semble y voir un monument bâti, dans le même temps, par un seul architecte, Mosché.*

*J'ai eu encore sous la main l'*Essai sur l'histoire de la Palestine d'après les Thalmuds *de M. Joseph Derenbourg; divers travaux de M. Renan, en dehors même de sa* Mission de Phénicie *et de son* Histoire des langues sémitiques; *l'*Histoire d'Hérode *et les livres de numismatique de M. de Saulcy; la traduction de* la Bible *de M. E. Reuss* [1]*; celle du* Thalmud *par M. Schwab; les volumes de M. Neubauer. Comment aurais-je pu négliger les publications de M. Maspero, celles de M. François Lenormant, les nombreuses et solides études de M. de Vogüé? Ce que ce dernier savant a écrit sur le temple me semble*

1. M. Reuss ne connaissait peut-être pas assez notre langue pour nous donner une traduction française de la Bible. Quand l'envoyé d'Iahvé va trouver Guideön et lui dit : « Tu es un homme vaillant », M. Reuss traduit : « Tu es un brave homme. » Les erreurs semblables à celle-là sont multipliées dans l'œuvre du savant professeur de Strasbourg. On lui peut également reprocher de n'être pas assez au courant des récents résultats de l'assyriologie et de l'égyptologie.

bien plus voisin de la vérité que Les Temples des juifs *de M. Fergusson*[1].

Dans tout le cours de l'histoire, on rencontrera souvent le nom de M. J. Oppert, l'illustre assyriologue, qui publie, du reste, à la fin de mon premier volume, un appendice sur les récits kaldéens imparfaitement compris par MM. Smith et Talbot.

En dehors des travaux signés par un seul savant, je mentionnerai le Bibel-Lexicon *de Schenkel, l'*Encyklopädie für protest. Theologie und Kirche *de Herzog, la* Zeitschrift *de Geiger, le Dictionnaire de Smith. Ces encyclopédies bibliques, où ont collaboré un certain nombre d'hommes éminents, demanderaient, en certains points, à être renouvelées. Les* Transactions *de la Société d'archéologie biblique de Londres, formant chaque année un volume assez fort, sont pleines d'articles curieux ; cependant il est nécessaire de faire subir parfois à cette publication l'épreuve d'une critique minutieuse.*

Si j'ai mis à profit toutes ces études, je me suis gardé d'en copier servilement la pensée. Mon livre porte l'empreinte d'une conscience tout à fait personnelle. Les limites jusqu'où j'ai cru devoir m'avancer, c'est moi-même qui me les suis fixées. Iehouda et Israël, on le pourra constater, me sont apparus dans une lumière trop ardente pour qu'elle ne soit pas immédiate. Ce n'est pas dans les lueurs douteuses et empruntées de la nuit que j'ai vu se mouvoir les gens des tribus.

Ils ont réellement passé sous mes yeux, quelques-uns tendres, d'autres impérieux, la plupart se tordant dans les convulsions de la volupté ou du désespoir. Le doux Ioseph ; les rudes guibborim *; Schelomo (Salomon), ce khalife des mille et une nuits ; Ahab, dont*

la mort fut si tragique ; Izébel la grande ; sa fille Athalia ; ceux d'Israël et d'Iehouda errant sous les térébinthes avec les courtisanes sacrées et les adolescents phéniciens ; les grands nabis Éliya et Élischa ; les merveilleux chanteurs idéalistes, dont la voix et la harpe n'ont pas de repos ; les héroïques Makkabées ; les sombres patriotes — ces grands incendiaires — s'ensevelissant sous les ruines fumantes et sanglantes de la ville sainte : telles sont les visions douces, étranges, furieuses, que depuis longtemps j'entrevois partout. Ma grande ambition serait de les faire se dresser devant ceux qui me liront, telles qu'elles me sont apparues à moi-même.

Comme toute étude sur l'humanité, je termine l'histoire agitée du peuple juif, avec la certitude de plus en plus ferme qu'il a raison, le vieil Ecclésiaste : que la vie est bien un vain tourment départi, par Élohim, aux fils de l'homme. Demandez à Ahab, à Izébel, au vieux nabi Éliya, au doux Ioseph lui-même, si l'existence n'est pas amère. La seule chose qui puisse faire monter le sourire aux lèvres de l'homme cultivé, c'est la naïve assurance de l'homme politique et du prédicateur, croyant à la possibilité d'un âge d'or, et travaillant à le faire naître.

Qui sait penser n'ignore pas que l'humanité est éternellement vouée à l'intrigue, aux larmes et à la tuerie. L'heure la plus désirable à chacun de nous est en réalité celle où il descend dans le scheöl, pour s'y engloutir à jamais et ne plus voir l'œuvre mauvaise qui s'accomplit sous le soleil. Ah! que ce scheöl soit pesant et morne ! que nulle voix et nul souffle même n'en interrompent le silence ! Incapable de concilier en son esprit ces deux antinomies, l'existence et le repos, l'Indo-Européen s'est souvent surpris à

souhaiter, par delà cette vie, le puissant sommeil du Nirvana. S'étendre sur la couche funèbre, avec la perspective que toute sensation et toute conscience vont s'éteindre, ce serait, sinon pour le Sémite, du moins pour beaucoup d'hommes de notre race, la joie suprême.





HISTOIRE
DU
PEUPLE D'ISRAËL

I

CRÉATION. — ÉDEN.
CHUTE. — DÉLUGE. — TABLE ETHNOGRAPHIQUE DE LA GENÈSE. — TOUR DE BABEL.

E peuple d'Israël ne date en réalité que de Mosché (Moïse). Avant le prophète, nous avons en face de nous, dans la Basse-Egypte, une foule confuse, composée d'esclaves et d'étrangers venus de tout pays et qui se groupent, pour faire leur *exode*, autour des descendants d'Iaqob. En imposant à cette masse désordonnée la même discipline civile et religieuse, Mosché crée réellement le peuple d'Israël. Quand cette œuvre merveilleuse est achevée, après quarante années de dur labeur et de tristesse, le prophète conduit le nouveau peuple devant la Terre promise, et, la lui montrant de la main, semble lui dire : « Voici l'heure de me retirer; je vous ai groupés; Iahvé et moi, nous vous avons tous marqués d'une empreinte grande et profonde qui, jusqu'à la fin des

temps, fera distinguer de tous le moindre fils de votre race. Ma pensée n'a plus rien à faire, c'est à l'épée d'Ioschoua (le sauveur, Josué) de conquérir ce territoire pour le peuple que j'ai créé. »

L'histoire des Juifs commence avec celle de Mosché. Mais, à ces premières heures, Israël possédait sur ses ancêtres, sur l'origine du monde et sur un grand événement, le déluge, des traditions qu'il faut rapporter et qui ne sont pas inutiles pour le bien connaître.

Voici comment les Hébreux racontaient la naissance de ce globe[1] :

« Au commencement, Élohim créa le ciel et la terre. La terre était sans forme et un chaos, les ténèbres étaient sur l'abîme, et l'esprit d'Elohim planait sur les eaux. Elohim dit : « Que soit la lumière ! » et fut la

1. De la bibliothèque de Ninive, M. Smith a tiré le récit kaldéen de la création ; ce récit devait, d'après l'illustre Anglais, se composer de douze tablettes. L'édition que nous possédons est de l'époque d'Assourbanipal, 670 ans avant Jésus-Christ ; mais c'est la copie d'un texte qui a dû être rédigé entre l'an 2000 et l'an 1500. Des douze tablettes, M. Smith n'a recueilli que des fragments. Voici la traduction du premier sur le chaos et la génération des dieux :

« 1. Autrefois le ciel en haut n'était pas nommé (n'existait pas). 2. Et en bas la terre n'était pas nommée. 3. Et l'abîme s'étendant au loin fut leur générateur. 4. La mer qui a tout engendré était un chaos. 5. Les eaux furent rassemblées alors. 6. C'était une obscurité profonde, sans aucune lueur, un vent d'orage sans repos. 7. Autrefois les dieux n'existaient pas encore. 8. Aucun nom n'était nommé, aucun destin déterminé. 9. Et furent faits les grands dieux. 10. Le dieu Lakmou, le dieu Lakamou existèrent 11. jusqu'à ce qu'ils multiplièrent. 12. Les dieux Assour et Kissour naquirent alors... 13. Un grand nombre de jours et un long temps s'écoula. 14. Le dieu Anou... 15. Les dieux Assour et... » (Traduction de M. Oppert. — Voir *Götting. Anzeiger* du 11 juillet 1876, p. 870. — George Smith, *Chaldean account of Genesis*, p. 62-63.

lumière. Et Élohim vit que la lumière était bonne, et il fit une séparation entre la lumière et les ténèbres. Élohim appela la lumière jour et les ténèbres nuit. Il y

— F. Lenormant, *Gazette archéologique.* — George Smith's *Chaldaïsche Genesis*, Uebersetzung von Hermann Delitzsch. Erläuterungen, p. 294 et suiv.)

Les trois tablettes suivantes ne sont pas retrouvées. Selon l'analogie avec la Genèse, dit Smith, elles devaient décrire et création de l'atmosphère ou firmament, de la terre ferme la des plantes.

Un court fragment que cite Smith semble du reste se rapporter à cette description :

Lorsque tu fis le fondement de la terre,
Tu le nommas le fondement de la terre...
Tu avais fait déjà le ciel...

Un autre fragment qu'il place en cet endroit du récit kaldéen paraît aussi, tout mutilé qu'il est, avoir trait à l'établissement de la terre ferme.

Toutefois la cinquième tablette, assez bien conservée, dépeint la formation des luminaires suspendus au ciel, c'est-à-dire l'œuvre du quatrième jour :

« 2. Les étoiles, leur apparence en forme d'animaux, il ordonna. 3. Pour estimer l'année par l'observation de leurs constellations, 4. il ordonna douze mois (ou signes) d'étoiles en trois séries, 5. depuis le jour où l'année commence jusqu'à la fin. 6. Il délimita les positions des astres errants pour paraître dans leur cours, 7. pour qu'ils ne fissent pas de mal et ne détruisissent personne. 8. Les positions des dieux Bel et Héa, il fixa par lui-même, 9. et il ouvrit les grandes portes, dans l'obscurité. 10. Des portails étaient fermement à droite et à gauche. 11. Dans sa masse (ou chaos inférieur) il fit une ébullition. 12. Le dieu Ourou (la lune) il en fit sortir pour dominer la nuit, 13. pour le faire lumière de la nuit, jusqu'à l'arrivée du jour, 14. pour que le mois ne subît aucune interruption et que sa durée fût réglée. 15. Au commencement du mois, à l'arrivée de la nuit,

eut un soir et un matin qui firent le premier j
« Élohim dit : « Qu'il y ait un espace au milieu
eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Él(

---

16. il montre ses cornes pour briller au ciel. 17. Au tième jour, il (Ourou) commence à devenir un c(18. et s'efforce d'aller jusqu'à l'aurore. 19. Lorsque le Schamasch (soleil) à l'horizon du ciel à l'est. 20. ... s didement formé 21. et ... en disque fut achevé Scham 22. ... l'aurore doit ramener Schamasch. »

Dans cette cinquième tablette est bien indiquée, co dans la Genèse, la formation distincte des étoiles e grands luminaires, le soleil et la lune. Ils servent, co dans le récit biblique, à marquer les temps, c'est-à-di jour, l'année, le mois.

Ce que contenait la sixième tablette, et ce qui en res est difficile de le déterminer. Selon toute probabilité, el! contait la création des poissons et des oiseaux.

Quant à la septième tablette, voici la traduction qu'en (Smith :

1. « Lorsque les dieux dans leur réunion eurent cr 2. Contents étaient les puissants monstres... 3. Ils les devenir êtres vivants... 4. La bête des champs, le fa: le reptile de la terre, 5. ils les marquèrent pour être des vivants. 6. ... la bête et le reptile de la ville, ils quèrent... 7. ... la totalité des reptiles, toute créati(8. ... qui dans l'assemblée de mes familles... 9. . le dieu Nein-si-koun les fit être deux... 10. ... l'a blée des reptiles il fit marcher... »

Le septième jour de la Genèse s'accorde parfaitemen le récit de la septième tablette babylonienne. Dans les tat entières, on retrouverait certainement la formation de l'h(et de la femme.

Tel est le résumé du *Chaldean account* de M. Smith, qui concerne la création. Vraies dans leurs grandes l les hypothèses et la traduction de Smith sont déparée bien des erreurs de détail. Le savant anglais est parfois à incliner les textes assyriens vers la Bible si chère à son

fit l'espace et sépara les eaux d'en bas des eaux d'en haut; et il fut ainsi. Élohim appela l'espace ciel. Il y eut un soir et un matin qui firent le deuxième jour.

« Élohim dit : « Que se rassemblent en un même lieu les eaux d'en bas pour qu'apparaisse la partie sèche! » et il fut ainsi. Élohim appela ensuite le sec terre, et mer la réunion des eaux. Élohim vit que c'était bien. Il dit : « Que la terre fasse germer de l'herbe produisant sa semence, l'arbre fruitier donnant son fruit selon son espèce et dans lequel est sa semence! » et il fut ainsi. Élohim vit que c'était bien. Il y eut un soir et un matin, et ce fut le troisième jour.

« Élohim dit : « Qu'il y ait des luminaires dans l'espace du ciel pour qu'on distingue le jour de la nuit, et qu'ils soient les signes des époques, des jours et des années! qu'ils soient comme des lumières dans l'espace céleste pour éclairer la terre! » et il fut ainsi. Élohim fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le plus petit pour présider à la nuit; il fit aussi les étoiles. Élohim vit que c'était bien. Et il y eut un soir et un matin qui formèrent le quatrième jour.

« Élohim dit: « Que les eaux pullulent d'êtres vivants! que l'oiseau vole vers l'espace céleste! » Alors Élohim fit les grands poissons et tout être animé rampant que produisent les eaux, selon leur espèce, ainsi que tout être ailé, selon son espèce. Puis Élohim les bénit, disant : « Fructifiez et multipliez-vous, et remplissez les eaux dans la mer, et que l'être ailé se multiplie sur la terre! » Et il y eut un soir et un matin [qui firent] le cinquième jour.

« Élohim dit: « Que la terre produise les êtres animés, selon leur espèce, les grandes bêtes, celles qui rampent et les animaux de la terre selon leur espèce! » et il fut ainsi. Élohim [les] fit... et vit que c'était bien.

« Élohim dit: « Faisons Adam à notre image et à notre ressemblance; qu'il domine sur les poissons de la mer, sur l'être ailé du ciel, sur les grandes bêtes et sur toute la terre, et sur tout ce qui rampe sur la terre! » Et Élohim fit Adam à son image et à sa ressemblance; il le créa

mâle et femelle (c'est-à-dire à l'état d'hermaphrodite). Iahvé Élohim[1] façonna Adam de la poussière de la terre, et lui mit dans la narine le souffle de vie; et Adam s'anima. Pour l'y placer, Iahvé Élohim planta un jardin appelé Edèn (délices), arrosé par un fleuve qui se divisait en quatre branches. La culture du jardin fut commise aux soins d'Adam. Iahvé Élohim fit tomber sur l'Adam-androgyne un sommeil pendant lequel il lui enleva un côté dont il combla le vide avec de la chair. Avec ce côté il construisit la femme, qu'il fit venir vers Adam[2]. »

Quant à l'époque où parut sur la terre le premier homme, la chronologie biblique ne l'indique pas avec certitude.

Sur son berceau, ce que la Genèse appelle Édèn, trois opinions ont cours aujourd'hui. D'après l'une, il devait être situé dans les monts Bélor (Bélourtagh), sur le plateau de Pamir, près de l'Himalaya. C'est du moins un endroit du monde qui répond un peu à la description de l'Édèn que trace la Genèse. Du massif de montagnes dont le plateau de Pamir est le centre s'échappent en effet quatre grands cours d'eau, l'Oxus (Gihon), le haut Indus (Pison), l'Helmend (Prat), l'Iaxarte (Hiddeqel)[3].

D'après la seconde hypothèse, c'est dans l'Arménie et la Géorgie actuelles qu'il faut placer l'Édèn biblique. Il y a près du lac de Van (Arissa) quatre rivières, l'Euphrate, le Tigre, le Djihoun ou Araxes, et le Phase. Cette dernière région, autrefois d'une merveilleuse fer-

1. Sur le sens du nom d'Élohim et de celui d'Iahvé, voir p. 129 et 130.

2. *Gen.*, II. La tradition rabbinique a expliqué comme nous ce passage *(Bereschit rabba,* sect. 8.*)*. Telle est aussi la tradition générale des peuples. (Voir *Gazette archéologique, 1878,* p. 131-140, Mansell, *Les premiers êtres vivants.*

3. Obry, *Du berceau de l'espèce humaine.* — F. Lenormant, *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose,* p. 303-315.

tilité, correspond peut-être mieux encore que le plateau de Pamir aux données de la Genèse.

Cependant sir Henri Rawlinson a vu, dans le nom de Kardunias ou Gandunias, donné à la Babylonie dans des textes cunéiformes, le nom hébreu Gan-Édèn (le jardin d'Edèn). Fertile et arrosée par quatre fleuves, le haut et le bas Tigre, le haut et le bas Euphrate, la province de Babylone rappelle l'Édèn de la Bible. Il est fort probable que ce soit là qu'il faille plutôt chercher la place du jardin délicieux où se promenèrent Adam et sa compagne [1].

Dans ce paradis était l'arbre de vie, que les Kaldéens appelaient Haïn, et que les cylindres, dans les palais assyriens, représentent gardé souvent par deux keroubim [2]. Iahvé Elohim avait permis aux premiers êtres humains de goûter de tous les fruits de l'Édèn, à l'exception de ceux qui pendaient à l'arbre de la science du bien et du mal. Cédant au serpent, la femme cueillit un des fruits défendus, en mangea et en fit manger à son mari [3].

C'est peut-être, comme l'a voulu M. Smith, cette scène qui est représentée sur un ancien cylindre babylonien où deux personnages, assis de chaque côté d'un arbre sacré, portent leur main vers un fruit; au-dessus de la femme, dont l'homme se distingue par les cornes, symbole de force, s'agite un serpent. Cependant il n'est pas certain que l'on ait représenté sur ce cylindre la première tentation [4].

Aussitôt après avoir mangé du fruit défendu, Adam et sa compagne, s'apercevant qu'ils étaient nus, se ceignirent de feuilles de figuier.

---

1. Rawlinson, *Journal of the royal asiatic society, annual report*, année 1869, p. XXIII-XXIV.

2. G. Smith, *Chaldean account*. — Lenormant, *Essai de commentaire*.

3. *Gen.*, III.

4. Smith, *Chaldean account*. — Delitzsch, *Chaldaïsche Genesis*, p. 86 et 87.

Iahvé Élohim prédit désormais à la femme des en fantements douloureux, et à l'homme le dur travail d la terre. Ce fut alors que la femme reçut de son mar le nom de Hava (vivante, Ève), parce qu'elle devai être la mère de tous les vivants. Chassés encore tou les deux du jardin de délices par Iahvé Élohim, l'entré leur en fut désormais interdite. A la porte, Iahvé plaç deux keroubim (les forts) avec une épée de flamme, afi que l'homme ne pût atteindre l'arbre de vie.

Peut-être faut-il considérer comme un reste de cett tradition les keroubim (chérubins) énormes, à corps d taureau, avec des ailes d'aigle et une tête d'homme, qu l'on aperçoit à la porte des vieux palais assyriens, e qui semblent les garder[1]. D'après Smith, l'épée d flamme serait bien indiquée dans un fragment de ta blette qui retrace la lutte de Bel et du dragon. L dieu représentant le bon principe a dans la main so « épée de flamme », avec un « cimeterre recourbé » Sur un bas-relief, c'est la foudre qu'il tient dans l main et dont il poursuit Tiamat[2] (le dragon de la mer)

Hava enfanta un fils qui prit le nom de Qaïn (Caïn) parce que sa mère, après la délivrance, s'écria : *Qaniti* (j'ai acquis)[3]. Qaïn signifie encore rejeton. Le secon fils de Hava s'appela Ébel (le fils, Abel), et fut pasteur pendant que son frère aîné cultivait les champs.

Jaloux d'Ébel, Qaïn conçut le dessein de s'en défaire Un jour qu'ils étaient seuls dans la campagne, il s dressa contre le doux Ébel, et le tua[4].

Poursuivi par la pensée de son crime, le meurtrie quitta le pays où il l'avait commis, et se réfugi

1. F. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 81.

2. Delitzsch, *Chaldaïsche Genesis.*

3. *Gen.*, IV.

4. M. Ignaz Goldziher, ici, comme dans tout le commen cement de la Bible, aperçoit un mythe solaire : Ébel, c'est l ciel de la nuit; Qaïn, le ciel du jour, qui lutte et finit pa triompher. (*Der Mythos bei den Hebräern...*, p. 130-133.)

dans la terre de Nod (exil, nécessité), où il bâtit la ville de Hanok. On a souvent rapproché cette cité de celle de Khotan, sur la limite du désert central de l'Asie[1], le plus ancien foyer peut-être de commerce métallurgique. C'était le nom de son premier fils que Qaïn avait donné à sa première ville.

L'arrière-petit-fils de Hanok, Lémek (Lamech), prit deux femmes, Ada (la beauté) et Zila (l'ombre), qui lui donnèrent chacune des enfants. Un jour, il dit à ses femmes :

Ada et Zila, entendez ma voix;
Femmes de Lémek, prêtez l'oreille à ma parole:
J'ai tué un homme pour ma plaie,
Un enfant pour ma blessure.
Si Qaïn doit être châtié sept fois,
Lémek le sera soixante-dix fois.

C'est à un fait inconnu que font allusion les paroles de Lémek. On y peut reconnaître un fragment d'un ancien chant populaire qu'a recueilli l'auteur de la Genèse. Ici encore M. Goldziher (p. 150) découvre le mythe solaire : c'est son fils qu'a dû tuer Lémek ; le soleil tue, chaque jour, son enfant, la nuit, qui lui est née la veille au soir.

Pendant que Qaïn se développait sur la terre de Nod, Adam prospérait encore[2] : il eut un troisième fils, Scheth (celui qui est posé, Seth), ainsi que d'autres enfants. Il s'éteignit à l'âge de neuf cent trente ans.

Le second patriarche, Scheth, atteignit neuf cent douze ans. Après lui, Enosch (Énos), son fils, mourut à l'âge de neuf cent cinq ans. Ce fut après une existence de neuf cent dix ans que disparut Kénan (Caïnan), fils d'Énosch. Mahalahel (Malaléel), né de

1. F. Lenormant, *Essai de commentaire,* p. 314 et 315. Cette hypothèse a surtout le droit d'être émise par ceux qui placent vers le plateau de Pamir le paradis terrestre.

2. *Gen.*, V.

Kénan, eut une vie de huit cent quatre-vingt-qu ans. Après lui, Iéred (Jared) demeura sur la terre cent soixante-deux années. Trois cent soixante-ans seulement vécut Hanok (Hénoch), son fils. touselah (Mathusalem), fils de Hanok, prolongea années jusqu'au nombre de neuf cent soixante-r Quant à Lémek, son fils, il vécut sept cent soixa dix-sept ans, et donna le jour à Noah (repos, co lation, Noé), qui lui-même engendra Schem (le n Sem), Ham (l'ardent, Cham) et Iéphet (l'étendu. Japh

En ce temps-là, les fils d'Élohim s'aperçurent les filles de l'homme étaient belles et en chois pour femmes; ce qui irrita Iahvé [2].

C'était l'époque où l'on voyait sur la terre des hom merveilleux; il y en eut encore après que les fils d' him se furent unis aux filles de l'homme : c'étaien Guibborim (héros) de l'antiquité, hommes de ren Il est assurément fait allusion ici aux temps mythi où les Kenaanites (Chananéens) plaçaient les Repl (dieux guérisseurs) à la taille colossale.

Voyant que la méchanceté des hommes était gr sur la terre, Iahvé résolut d'exterminer l'homme

1. Comme la Bible mentionne dix patriarches, la trad kaldéenne, toujours d'accord avec elle sur ces temps tains, nomme, avant le déluge, dix rois d'une longévité digieuse. Le premier, Aloros, régna dix sares ou trent mille ans (le sare étant de trois mille six cents ans). Soı Alaparos régna trois sares; Amillaros, treize sares; Amme douze sares; Amegalaros, dix-huit sares; Daonos, dix s Édoranchos, dix-huit sares; Amempsinos, dix sares; C tès, huit sares; son fils Xisouthros, le Noah kaldéen, huit sares. La durée totale de ces dix règnes fut don quatre cent trente-deux mille années. (Lenormant, *Ess commentaire*, p. 246.) Il semble bien qu'ici, avec les rois riens, nous ayons affaire à des mythes solaires. (Movers, *Phönizier*, t. I, p. 165)

2. *Gen.* VI.

les animaux. C'est ici que se place le déluge asiatique dont le récit, dans la Genèse et sur les briques[1] de Baby-

1. Il y a deux légendes kaldéennes du déluge : celle conservée par Bérose, et dont la rédaction est relativement récente; l'autre, plus ancienne que la Genèse, et renfermée dans le poème d'Izdoubar.

Dans le récit de Bérose, le roi Xisouthros est averti par le dieu Kronos que les hommes vont périr par un déluge. Le dieu recommande au roi de se construire un vaisseau et d'y entrer avec sa famille et ses plus chers amis, d'y amener des provisions avec des animaux. Xisouthros obéit, et flotta sur les eaux pendant le déluge. Après quoi, sentant la masse d'eau décroître, il lâcha quelques oiseaux à deux reprises. La troisième fois seulement, trouvant un endroit où se reposer, ils ne revinrent pas. Alors Xisouthros comprit que, la terre étant découverte, il pouvait quitter son navire. Ce fut en Arménie qu'il débarqua avec les siens. (F. Lenormant, *Essai de commentaire,* p. 260, 261.)

Mais la plus ancienne légende sur le déluge, que Bérose connaissait, nous est fournie par le poème d'Izdoubar, dont le héros, grand chasseur et grand guerrier, ne peut cependant guère être identifié avec Nimroud. Elle provient de la bibliothèque d'Assour, et se trouve écrite sur douze tablettes, en quatre-vingts fragments, que M. Smith a trouvées en 1872-1873, et qu'il considère comme une copie dont l'original remonterait à dix-sept siècles avant Jésus-Christ.

Izdoubar, ayant perdu son ami Héabani, que la déesse Ischtar, méprisée, avait livré à la dent d'une bête féroce, va trouver un personnage sauvé du déluge, Hasisadra, à qui les dieux avaient conféré l'immortalité. Celui-ci lui raconte l'histoire du déluge, dont nous empruntons la traduction à M. Smith :

Colonne I. « 11. La ville de Sourripak, la cité que tu as fondée ... située. 12. Cette ville était ancienne, et ... les dieux en elle. 13. ... leur serviteur, les grands dieux... 14. ... le dieu Anou, ... 15. le dieu Bel... 16. le dieu Ninip 17. et (?) le dieu ..... le maître du pays de la mort;

lone, est à peu près semblable; les noms seuls de Die
et de celui qui construit le grand vaisseau chargé de cor

18. leur volonté, il manifesta au milieu ... et 19. j'obéis à :
volonté, et il [me] dit : 20. « Sourripakite, fils d'Ubaratouta ..
21. ... fais un vaisseau, selon ... 22. je détruirai l
pécheurs et la vie ... 23. et fais entrer toute semen
vivante dans l'intérieur du vaisseau. 24. Le navire que t
dois faire, 25. 600 coudées seront la mesure de sa longueu
26. 60 coudées, celle de sa longueur et de sa hauteu
27. Lance-le sur l'abîme. » 28. Je compris et dis à Héa, mo
maître : 29. « Le vaisseau que tu m'as ainsi ordonné de fair
30. lorsque je l'aurai fait, 31. se moquera de moi le jeur
homme avec le vieillard. » 32. Héa ouvrit la bouche, parla, e
me dit à moi, son serviteur : 33. « Tu leur diras : 34. Il s'e
détourné de moi et 35. ... se placerait sur moi. 36. ..
Comme des cavernes ... 37. ... En haut et en bas ..
38. il ferma le vaisseau ... 39. ... le déluge que
vous enverrai. 40. Entre et clos les portes du vaisseau. 41. E
son milieu, ton grain, ton mobilier et ton avoir, 42. t
richesses, tes servantes, tes jeunes filles esclaves et les jeun
gens. 43. La bête des champs, la bête fauve, je rassembler
et 44. je t'enverrai, et ils seront conservés dans tes portes.
45. Adrahasis (le même que Hasisadra) ouvrit la bouche et parl
et 46. dit à Héa, son maître : 47. « Personne ne fera le vai
seau ... 48. Sur la terre établi. ... 49. Et puissé-je voir l
vaisseau ... 50. ... sur la terre, le vaisseau ... 51. L
vaisseau que tu m'ordonnes de faire, 52. qui dans ... »

Colonne II. « 1. Fort ... 2. au cinquième jour ..
3. ... Dans sa circonférence, quatorze mesures ... so
côté, 4. quatorze mesures avait ... en outre; 5. je plaç
son toit, ... je le terminai. 6. J'entrai pour la sixièm
fois, j'examinai son intérieur sept fois ... 7. son intérieu
j'examinai huit fois. 8. J'y mis des planches contre les eau
9. je vis des fentes, et j'ajoutai les parties qui manquaient
10. Trois mesures de bitume je versai sur les côtés exté
rieurs; 11. trois mesures de bitume sur les côtés inté
rieurs ... 12. ... les hommes, portant leurs corbeille

server la semence d'une nouvelle humanité, sont changés :
« Élohim dit à Noah : « La fin de toute chair est

---

firent des caisses. 13. Je mis dans les caisses le sacrifice qu'ils offrirent. 14. Deux mesures de caisses je partageai aux gens du vaisseau. 15. ... Furent sacrifiés des bœufs ... 16. ... chaque jour. 17. ... Du vin dans des outres et du vin 18. [je rassemblai] comme les eaux d'un fleuve, aussi 19. la nourriture comme la poussière de la terre, et 20. des caisses je cueillis avec ma main 21. ... Schamasch... du vaisseau tout à fait 22. ... fort et 23. les rames de roseaux du vaisseau je fis transporter dessus et dessous. 24. ... Ils allèrent aux deux tiers. 25. ... Tout ce que j'avais, je le réunis; tout ce que j'avais en argent, je le réunis; 26. tout ce que j'avais en or, je le réunis; 27. tout ce que j'avais en semence vivante, je le réunis; le tout, 28. je le portai sur le vaisseau : tous mes esclaves et mes servantes, 29. la bête des champs, la bête fauve, les fils du peuple, je fis monter en même temps. 30. Un déluge envoya Schamasch, et 31. dit, parlant le soir : « Je veux que la pluie tombe à flots du ciel; 32. monte dans le vaisseau et ferme ses portes, 33. voici que vient l'inondation. » 34. Il parla et dit, le soir : « Je veux faire tomber la pluie à flots du ciel. » 35. Au jour où je célébrai sa fête, 36. au jour de la garde, j'avais peur. 37. J'entrai dans la barque, et je fermai ma porte. 38. Pour fermer le vaisseau, je donnai à Bouzour-Sadirabbi, le pilote, 39. le palais avec ses biens. 40. Ragmou-seri-ina-namari 41. s'éleva de l'horizon du ciel, étendu et large, 42. à son milieu Voul tonna, et 43. Nebo et Sarrou marchèrent devant; 44. les porteurs de trônes allèrent sur les montagnes et les vallées; 45. le destructeur Nergal se précipita autour; 46. Ninip alla devant, tout abattu; ... 47. les esprits amenèrent la destruction; 48. dans leur splendeur, ils balayèrent la terre; 49. l'inondation du dieu Voul atteignit jusqu'au ciel; 50. la terre brillante devint un désert. »

Colonne III. « 1. La surface de la terre comme ... il balaya, 2. il détruisit toute vie de la face de la terre... 3. L'inondation puissante par-dessus le peuple s'éleva jusqu'au ciel. 4. Le

venue, car la terre est pleine de violenc
perdre la terre. Fais-toi un vaisseau de b

frère ne vit plus le frère, les hommes ne :
plus les uns les autres. Dans le ciel 5. le
effrayés de la tempête et 6. cherchèrent un a
rent jusqu'au ciel d'Anou; 7. les dieux s'ét
groupe comme des chiens. 8. Ischtar parlait co
9. *Rouhat* laissa entendre ces paroles : 10. «
à la corruption, et 11. alors, devant les dieux,
le mal; 12. lorsque moi, en présence des die
tisé, 13. au mal était voué tout mon peuple, et
14. ainsi : J'ai engendré mon peuple, et 15. cc
poissons ils remplissent la mer. » 16. Les di
esprits, pleuraient avec elle; 17. les dieux ét
leurs sièges, en gémissement, 18. leurs lèvres
l'une contre l'autre à cause du mal qui arriva
et six nuits 20. s'écoulèrent; le vent, l'inond
pête dominèrent tout. 21. Dans le courant du
se calma la tempête, et toute l'inondation, 2
truit comme un tremblement de terre, 23. se
la mer, et le vent et l'inondation prirent fin.
la mer, qui était dans une violente agitation,
race humaine tournée en ruine. 26. Comme d
taient les corps. 27. J'ouvris la fenêtre, et la lu
mon visage; 28. je tressaillis, je m'assis en
29. sur ma face coulaient mes larmes. 30. Je
frontières de la mer. 31. De douze mesures :
32. Au pays de Nizir se rendit le vaisseau; 3
de Nizir arrêta le vaisseau, et il ne lui f
d'aller plus loin. 34. Au premier jour et au
la montagne de Nizir encore fut-elle ainsi; 3
jour et au quatrième jour, la montagne de N
36. au cinquième et au sixième jour, la monta
même; 37. dans le courant du septième jou
une colombe, et elle sortit; la colombe alla çà
place où se reposer elle ne trouva pas et revi
une hirondelle, et elle sortit; l'hirondelle a

de bitume au dehors et à l'intérieur; je ferai venir sur la terre un déluge d'eau pour détruire toute chair qui

41. une place où se reposer elle ne trouva pas et revint. 42. Je lâchai un corbeau, et il sortit; 43. le corbeau alla et vit les eaux décrues, et 44. mangea; il flotta et voyagea au loin, et ne revint pas. 45. Je lâchai les animaux aux quatre vents; je répandis une libation; 46. je bâtis un autel sur le sommet de la montagne; 47. sept herbes je coupai; 48. sous elles je plaçai des roseaux, des pins et le *simgar*. 49. Les dieux se réunirent à son parfum, les dieux se réunirent à cause de sa bonne odeur; 50. les dieux s'assemblèrent comme des mouches au-dessus du sacrifice. 51. Depuis l'antiquité, Roubat avait, dans sa course, 52. créé la grande clarté d'Anou. 53. Lorsque la gloire 54. de ces dieux ... de mon cou je ne pouvais quitter. »

Colonne IV. « 1. En ce jour je demandai que jamais je ne le pusse quitter. 2. Que les dieux viennent à mon autel! 3. Qu'Ilou ne puisse pas venir à mon autel; 4. car il n'a rien examiné, et il a créé le déluge; 5. et mon peuple il a donné à la profondeur [des eaux]. 6. Depuis fort longtemps, Ilou, dans sa course, 7. avait vu le vaisseau, et Ilou était allé, plein de fureur, contre les dieux et les esprits : 8. que personne ne sorte vivant, qu'aucun homme n'échappe à l'abîme. 9. Ninip ouvrit la bouche et parla, et dit au guerrier Ilou: 10. « Qui donc interrogera Héa sur ce qu'il a fait? » 11. Et Héa connaissait toute chose. 12. Héa ouvrit la bouche, parla et dit au guerrier Ilou : 13. « Toi, prince des dieux, guerrier, 14. quand tu étais en colère, tu as créé le déluge. » 15. Qui fait le péché a fait sa faute; qui était mauvais a fait son mal : 16. le prince juste ne châtierait-il pas? le fidèle ne détruirait-il pas? 17. Au lieu d'envoyer un déluge, que les lions puissent croître et les hommes diminuer; 18. au lieu d'envoyer un déluge, que les léopards s'étendent et le pays soit ravagé; 19. au lieu d'envoyer un déluge, que la famine vienne et que le pays soit détruit; 20. au lieu d'envoyer un déluge, que la peste prenne le dessus et que les hommes soient détruits. 21. Je n'ai pas du tout regardé le jugement des grands dieux. 22. A Adra-

s'y trouve. Viens dans le vaisseau, toi, tes fi
femme avec les femmes de tes fils. De toute ch
entrer dans le vaisseau deux êtres de chaque
pour la conserver[1]. »

Noah exécuta l'ordre d'Élohim. Alors les
du grand abîme se fendirent; la vaste mer
sur l'Asie, où vivait la race humaine; en mêm
les réservoirs du ciel firent tomber la pluie sur
pendant quarante jours et quarante nuits. Tou
se trouvait hors de l'arche périt. Cependant le
soulevé flottait sur les eaux, qui dépassaient de
coudées les plus hautes montagnes[2]. Au bout
cinquante jours les eaux baissèrent, et l'arche p
rêter sur les monts d'Ararat.

Après avoir d'abord lâché le corbeau pour
l'inondation s'était retirée, Noah donna son
colombe. Comme l'eau était encore sur la ter
rentra dans le vaisseau. Sept jours plus tard,
une seconde fois par Noah, elle reparut tena
son bec une feuille d'olivier : c'était un signe
arbres commençaient à surgir au-dessus des fl

hasis ils envoyèrent un songe, ot le jugement des
comprit. 23. Lorsque son jugement fut accompli, B
dans le vaisseau, 24. prit ma main et me leva. 25.
donna de me tenir debout et d'amener ma femme à m
26. Il conclut une alliance, et donna cette bénédictio
présence d'Hasisadra et du peuple : 28. « Quand Hasisa
femme et le peuple, pour être comme les dieux, au
enlevés, 29. alors Hasisadra habitera un lieu loi
l'embouchure des fleuves. » 30. « Ils me prirent, dit H
au héros après avoir terminé son récit du déluge, et
lieu lointain, à l'embouchure des fleuves, ils me laiss

Voilà toute la narration kaldéenne du déluge. Nous
empruntée tout entière à Smith (*Chaldean account of*
et à Delitzsch (*Chaldaïsche Genesis*, p. 223-229).

1. *Gen.*, VII.
2. *Gen.*, VIII.

chée sept jours après pour la troisième fois, la colombe ne revint pas. Iahvé avertit bientôt Noah qu'il était temps de quitter l'arche.

A peine débarqué avec les siens, Noah dressa un autel et fit un sacrifice à Iahvé. Satisfait, Elohim fit serment de ne plus envoyer de déluge. « J'ai placé mon arc dans la nue, dit-il; qu'il soit un signe d'alliance entre moi et la terre!... Je le regarderai [au moment des pluies] pour me souvenir du traité éternel entre Elohim et tout être vivant. » En même temps il permit à l'homme de manger la chair des animaux, sans toutefois la manger avec leur sang.

Noah, après le déluge, se fit homme des champs et planta la vigne. Ayant bu du vin, il s'enivra, et, au milieu de sa tente, se découvrit. Ham, le père de Kenaan, vit la nudité de Noah et sortit pour en faire part à ses deux frères. Ceux-ci prirent un manteau, et, marchant le dos tourné vers leur père, pour ne le pas apercevoir, en voilèrent sa honte [1].

Ayant tout appris à son réveil, Noah s'écria : « Maudit soit Kenaan; qu'il soit le serviteur des serviteurs de ses frères! » Et il ajouta : « Béni soit Iahvé, le dieu de Schem, et que Kenaan soit l'esclave de Schem! Qu'Élohim étende Iéphet (l'étendu)! que celui-ci habite dans les tentes de Schem, et que Kenaan soit son esclave! »

Après le déluge, Noah vécut trois cent cinquante ans. Ce fut dans sa neuf cent cinquantième année seulement qu'il s'éteignit.

Les noms des fils qu'eurent les trois enfants de Noah sont énumérés dans le dixième chapitre de la Genèse. Presque tous correspondent à des désignations géographiques ou ethnographiques [2]. Les petits-enfants de Noah

1. Pour Goldziher, Noah, le repos, c'est le soleil du soir; Ham, le noir, représente la nuit, p. 151, 152.

2. *Die Völkertafel der Genesis*, von August Knobel. — Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 11-13. — Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 36 et suiv.

semblent avoir été plutôt des contrées et des peuples que des hommes.

Parmi les fils d'Iéphet sont mentionnés Toubal (les Tibarènes[1]), Meschek (Mosoches), Magog, près de ces premiers peuples, dans le voisinage du lac de Van. D'Iéphet naquirent encore Madai (Médie), Iavan (Ionie et Grèce).

De Ham naquirent Kousch, Mizraïm, Kenaan et Pout. On connaît la terre de Kousch (Éthiopie), et celle de Mizraïm (duel, pour marquer la haute et la basse Égypte).

Pout a été identifié avec le Pount des inscriptions égyptiennes, pays africain dont jusqu'ici on n'a pu indiquer la situation précise.

De Kousch naquit Nimroud (le rebelle), *vigoureux chasseur devant Iahvé,* qui bâtit Babel (porte de Dieu, Babilou), Érek, Akkad et Kalné. Ces villes sont situées dans le pays de Schennaär[2]. Il est certain qu'il y eut là un mélange de Touraniens et de Kouschites, d'où sortirent les deux empires de Kaldée et d'Élam. Après s'être installé dans les villes nouvelles qu'il avait bâties, Nimroud (et la race kouschite avec lui) conquit le pays d'Assour, où il éleva Ninoua (la demeure), Rehoboth-Ir (les rues de Ninoua), Kalah, sur la rive droite du Tigre, et Ressèn, la grande ville, entre Kalah et Ninoua, dans l'intérieur des terres.

En conquérant Assour, pays sémitique, Babilou lui porta les caractères touraniens, connus sous le nom d'écriture cunéiforme. Là ils prirent un son sémitique qui plus tard passa même en Kaldée. Seulement, dans ce dernier pays, il y a des noms de villes et des noms de dieux dont on ne comprend le véritable sens qu'en leur rendant leur premier son akkadien.

Voilà pour l'œuvre de Kousch et de Nimroud.

1. Hérodote, l. III, ch. XCIV. — Oppert, *Les Inscriptions de Dour Sakayan,* inscriptions des barils, p. 13, lig. 15, mentionne aussi le pays des Muski.

2. La Mésopotamie, de *schenî* (deux) et *nahar* (fleuve). Oppert, *Études assyriennes,* p. 157.

Mizraïm (l'Égypte) eut aussi ses générations. Parmi elles, il faut distinguer les Naphtouhim (les hommes de Ptah), dont le nom est tout égyptien. Peut-être les Loudim (roud, hommes) étaient-ils la première race égyptienne, les Horschésou des textes hiéroglyphiques.

Quant à Kenaan, il engendra Zidon (pêcherie) et Heth. Ce dernier pays répond à la terre de ces Khétas du poème de Pentaour[1] qui réunissaient sous leur commandement tant de tribus. Dans les inscriptions assyriennes ils sont désignés sous le nom de Hatti. L'Iébousite, l'Émorite, le Guirgaschite, le Hivite, sont aussi les fils de Kenaan, ainsi qu'Arvad, Iemari[2] et Hémath.

Les fils de Schem, ce sont Élam (Élamti), dont la capitale était Schoschannah (le lis), Assour, dont Kousch fit la conquête, Loud (?), Aram (l'Aramée). Arpakschad, le troisième né de Schem, eut pour petit-fils Héber, de qui est venue la race des Hébreux. Thérah, en effet, le père d'Abram, descendait de Péleg (dispersion), premier fils de Héber.

Mais, avant de quitter le pays de Schennaär pour se répandre sur toute la terre, les hommes voulurent bâtir une ville et une tour énorme, avec de la brique cuite au feu[3]. « Et descendit Iahvé pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme. Il dit : « Confondons leur langage pour que chacun ne comprenne plus son compagnon. » Iahvé les dispersa de là sur toute la terre; alors ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on la nomma Babel; car, là, Iahvé confondit (Balal) le langage de toute la terre[4]. » Tel est le récit biblique de la tour de Babel.

---

1. *Select papyri, papyrus Sallier*, III. — *Recueil de monuments*, fasc. I. Papyrus Raifé et traduction de M. E. de Rougé.

2. Aux pieds du Liban. Voir pour ces noms J. Ménant, *Syllabaire assyrien*, p, 109-164.

3. *Gen.*, XI.

4. *Gen.*, XI, 1-10.

Abydène, dans un fragment conservé par Eusèbe, raconte le même fait, en ajoutant que les vents renversèrent la tour quand elle eut atteint une prodigieuse hauteur. Grâce à Alexandre Polyhistor, nous savons que Bérose donnait de l'histoire de Babel le même récit qu'Abydène[1]. Sur quatre morceaux de brique apportés au British Museum, M. G. Smith a cru avoir retrouvé la légende babylonienne de la tour de Babel. Nous reproduisons seulement la traduction qu'il a donnée de la première colonne, le reste ne présentant que des lambeaux de phrases d'où il est difficile de tirer un sens bien certain : « 1... Eux (?) le père... 2... De lui, son cœur était mauvais; 3... il était impie envers le père de tous les dieux; 4... de lui, son père était mauvais. 5... Babel alla vers l'assujettissement; 6. [petit] et grand, il confondit leur langage; 7... Babel alla vers l'assujettissement; 8... [petit] et grand, il confondit leur langage. 9. Leur forte construction ils fondaient pendant le jour; 10. leur forte construction, pendant la nuit, 11. ils achevaient. 12. Et, dans sa colère, il répandit les paroles. 13. Pour disperser ailleurs il eut un coup d'œil. 14. Il donna un ordre, leur plan fut confondu; 15... leur entreprise il brisa. 16... Il établit un sanctuaire. »

C'est à Birs-Nimroud, à 12 kilomètres de Babilou, dans ce grand amoncellement de briques qui forme une colline, que l'on doit probablement chercher le lieu où la légende babylonienne avait placé la tour de Babel[2]. Nabou-Koudourri-ousour (Nabuchodonosor) avait peut-être (?) tenté de rétablir l'ancienne tour dé-

1. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 340-341, p. 400. — Smith, *Chaldæan account*. — Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 34-38. — Voir aussi : *The legende of the Tower of Babel*, by W. St. Chad Boscawen, dans *Transaction of the Society of biblical archæology*, 1876, vol. v, p. 303-312

2. Oppert, *Études assyriennes*, p. 192, 193. — Oppert *Expédition en Mésopotamie*, t. 1, p. 202-220.

.e en bâtissant la tour à sept étages de Borsippa, elée, dans l'inscription qu'a retrouvée M. Oppert, *nple des sept lumières*[1]. Sans doute le sar (le roi) .vait voulu rétablir le culte du soleil, de la lune et ı cinq planètes, auxquelles les jours de la semaine baloniennе étaient consacrés. Ainsi, d'après la tradiın, c'était pour y installer le sabéisme que les hommes ·imitifs avaient construit la tour, puisque c'est d'eux ı'elle semble avoir pris le nom de *Temple des sept lumières*.

1. Voici, d'après M. F. Lenormant, la traduction de la fameuse inscription de Borsippa : « Le temple des sept lumières de la terre, le monument des souvenirs de Borsippa, a été construit par le roi le plus antique; il lui avait donné 42 mesures agraires [de superficie], mais il n'en avait pas élevé le faîte. Depuis les jours du déluge (ou les jours éloignés) on l'avait abandonné sans entretenir ses déversoirs d'eaux [pluviales]; aussi les pluies et la tempête avaient dispersé la construction en briques crues; les revêtements en briques cuites s'étaient fendus; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. » (F. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 352, 352.)





II

ABRAHAM.



PRÈS avoir rapporté les traditions sur l'origine des choses, sur le déluge, sur la dispersion des peuples et sur la tour de Babel, communes presque toutes aux Hébreux et aux Babyloniens, la Genèse ne se préoccupe plus que de l'histoire particulière d'Israël. La race juive, laissant l'univers de côté, ne songe plus désormais qu'à elle-même. Ses traditions ont alors pour objet les trois grands ancêtres, Abraham, Izchaq (Isaac) et Iaqob (Jacob).

Abram (le père élevé, le grand ancêtre) était né à Our-Kasdim (la ville des Kaldéens), sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui Moughéir (la bituminée), située à moitié chemin, entre Babylone et l'embouchure du Schat-el-Arab[1]. Les ruines de l'ancienne

---

1. Pour Goldziher, Abraham (le père élevé), c'est le soleil qui séjourne dans les hauteurs du ciel (p. 153). Cependant la plupart des Allemands, dans les commencements de l'histoire d'Israël, trouvent, plutôt que le mythe solaire, le mythe ethnographique, historique ou moral. D'après Seinecke, par exemple, Abraham, c'est Israël, et sa vie, l'histoire du peuple hébreu. Lot se séparant de son oncle marque le schisme des tribus. (*Geschichte des Volkes Israel,* p. 145.)

Our n'ont pas été couvertes par la ville actuelle ; elles occupent un espace d'un kilomètre de longueur sur sept hectomètres environ de largeur[1]. Là sont les restes d'un temple superbe élevé autrefois au dieu-lune, Sin, par le roi Ourkham, et que put contempler Abram[2]. Dans cette ville, où s'écoula son enfance et une partie de sa jeunesse, le grand ancêtre put apprendre à construire des maisons solides avec de la brique, à écrire sur l'argile et à examiner le cours des astres. Malgré la riche nature qui entourait Our-Kasdim, où le froment poussait en abondance, et où le palmier, qui supplée à tout, se dressait de toutes parts[3], le père d'Abram, Thérah (celui qui stationne), partit un jour avec ses fils, le grand ancêtre et Nahor, déjà mariés. Son troisième fils, Harran (l'homme de la montagne), était mort, laissant un enfant, Lot (celui qui cache), qui tiendra, plus tard , sa place dans l'histoire d'Abram. Entraînant avec eux leurs troupeaux, ils s'avancèrent par petites journées jusqu'à Harran, à huit lieues environ à l'est de Damesseq. Dans cette terre arrosée, dans ce paradis, les émigrants retrouvèrent la fertilité de la vieille Our-Kasdim.

Mais, sur l'ordre de Dieu, Abram quitta plus tard Harran, avec sa femme, son neveu, Lot, et ses troupeaux[4]. Il s'achemina vers le sud, et s'arrêta un peu avant Iébous, à Schekem (le dos, Sichem), posée sur le dos

1. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 71-73. Il reproduit sur une carte les ruines de Mougheir, d'après le plan de J. E. Taylor.

2. Sur les briques de l'étage inférieur du temple de Sin, on lit : « Ourkham, roi du pays d'Our, a construit le temple de Sin » (W. A. J. I, pl. 1, nº 1, 1, 2). Le culte du dieu-lune fut très florissant à Our-Kasdim ; un grand nombre de rois de cette ville ont, dans leur nom, celui de Sin. (Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 261.)

3. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. I, p. 43, 44.

4. *Gen.*, XII.

de la vallée qui sépare le Garizim de l'Ébal. C'était la capitale des Hivites. Ce qui retint là le grand ancêtre, ce furent les riches pâturages. Ils sont encore entretenus aujourd'hui dans la vallée par des sources nombreuses et des ruisseaux. C'est un des coins les plus verts et les plus ombragés de la Palestine. Sous les oliviers à la teinte douce, les oiseaux chantent plus nombreux que partout ailleurs[1]. Immédiatement avant d'entrer dans la Sichem actuelle, quand on vient de Naplouse, on voyage, pendant un quart d'heure, à travers un verger : là, il y a de vraies murailles de mûriers, d'amandiers, de figuiers, de grenadiers, aux branches desquels les vignes s'enlacent et forment des festons[2]. On conçoit qu'un coin de terre si fertile ait retenu quelque temps le pasteur Abram avec ses troupeaux. Il planta sa tente près du chêne de Morah. C'était à peu près le centre de la terre de Kenaan. Iahvé lui annonça, dans cet endroit, que sa postérité serait un jour en possession de tout le pays.

Il reprit plus tard sa marche. Après s'être fixé un instant sur la montagne de Beth-el (maison de Dieu), aujourd'hui Beitin, à seize milles d'Iébous, et y avoir élevé un autel pour adorer Iahvé, il continua son voyage vers le midi, où était la ville de Hébron (association) ou Qiriath-Arba (ville d'Arba), ainsi nommée parce qu'elle faisait remonter son origine à Anaq, fils du géant Arba. Aujourd'hui appelée Médinet el-Khalil (ville de l'ami de Dieu), Hébron est toute pleine du souvenir d'Abram. Quand il arriva dans le pays de Hébron le premier ancêtre ne devait guère avoir dépassé l jeunesse ; il est impossible, en effet, d'admettre qu' quitta Harran à soixante-quinze ans. Saraï, sa femm en aurait eu soixante-cinq, ce qui rendrait impossit

1. *Reise durch Syrien und Palästina,* von C.-W. M. ' de Welde, t. II, p. 290, 291.

2. Guérin, *Description... de la Palestine.. Samarie,* p. 424. — Van de Welde (endroit cité).

le récit de ce qui leur arriva en Egypte. Souvent on est obligé de modifier les dates du texte hébreu.

Après quelque séjour à Hébron, Abram se vit contraint par une famine de passer en Égypte. A cause du Nil et de la prévoyance dont les seigneurs féodaux de l'Égypte se vantent dans leurs inscriptions[1], on sentait à peine les années de disette dans le pays de Kem. Les Amou (Asiatiques), pressés par la faim, se rendaient dans la vallée du Nil avec leurs gazelles et leurs ânes, chargés de mesdjem (fard vert) et de belles robes peintes[2]. En échange de ces objets on leur devait bien fournir du blé. Abram arriva en Égypte avec sa femme Saraï, dont la beauté était fort grande. Craintif comme un étranger, il eut peur que, s'il passait pour le mari de Saraï, on ne le tuât afin de mieux s'emparer de la belle Kaldéenne. Il se donna pour son frère. Ayant entendu parler d'elle par ses sars, le Per-aa (maison grande, Pharaon) la fit venir pour son gynécée, qui était ordinairement assez bien peuplé. Mais, ayant appris qu'elle était l'épouse et non la sœur d'Abram, il manda celui-ci, lui reprocha sa fraude, et lui remit avec de riches présents cette femme, que le chapitre cxxv^e^ du *Livre des Morts* lui interdisait de garder.

Avec ses troupeaux augmentés par la générosité du Per-aa (un roi peut-être de la xiie dynastie), avec Saraï et Lot, Abram retourna du côté de Hébron[3].

C'est dans ces voyages d'Abram, allant chercher de nouveaux pâturages ou bien des endroits que la famine n'atteignait pas, qu'il faut placer son séjour à Djérar. Peut-être même précéda-t-il le voyage en Egypte[4].

Le roi kenaanite de Djérar était Abi-Mélek (mon père

1. Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 12. — E. Ledrain, *Un grand seigneur féodal dans la moyenne Égypte*.

2. Champollion, *Notices sur les monuments d'Égypte et de Nubie*, t. II. — Lepsius, *Denkmäler*, II, t. IV, 131 et 133.

3. *Gen.*, XIII.

4. Vu l'âge de Saraï, il est impossible de placer l'épisode

est Molok). Ayant vu Saraï, qu'Abram donnait pour sa sœur, il se la fit amener. Mais, découvrant en elle la femme d'Abram, il la lui restitua avec mille pièces d'argent[1].

Plus tard, à Hébron, Lot, dont les bergers n'étaient pas d'accord avec ceux d'Abram, se sépara de son oncle. Pendant que celui-ci dressait ses tentes près de Hébron, Lot s'établit à l'embouchure de l'Iardèn (Jourdain[2]), dans une terre arrosée et fertile comme un jardin. Ses tentes allaient jusqu'à Sedôm (le champ), dont les habitants étaient de grands pécheurs devant Iahvé[3].

Les quatre villes qui formaient avec Sedôm une sorte de confédération un peu en dehors des tribus kananéennes, Gamora (conflagration), Adama (terre), Zéboïm, (les deux gazelles), Béla (l'engloutie), après avoir passé douze ans sous la domination de Koudour-Lagamar (le serviteur du dieu Lagamar[4]), roi d'Élam, établi à Schoschannah, avaient fini par secouer le joug. Pendant une année, elles purent jouir de leur liberté. Mais, l'année suivante, Koudour-Lagamar, conduisant avec lui ses vassaux, Amraphel (maître est le fils), roi de Schinar, Ariok, roi de Larsa, et Tidal, roi des tribus nomades[5], se dirigea vers la Syrie du Sud, dont il fit la conquête ;

---

suivant après la destruction de Sedôm, et quand Saraï est déjà enceinte d'Izehaq. Elle avait alors quatre-vingt-dix ans.

1. *Gen.*, xx.

2. Du verbe *Iarad*, descendre, ainsi nommé à cause de la pente rapide de ses eaux.

3. *Gen.*, XIII.

4. Le nom du dieu Lagamar se rencontre en particulier dans les inscriptions de Suze. — Oppert, *Les Inscriptions en langue susienne, Essai d'interprétation.* Extrait n° 13 des Mémoires du congrès international des orientalistes, t. II. — 1re session, Paris 1873, p. 185.

5. A cette époque, Élam devait avoir la domination de toute la Kaldée.

de là se portant vers la vallée de Siddim, il y battit les cinq villes confédérées, enleva les richesses de Sedôm et de Gamora [1], ainsi que Lot avec tout son bien [2].

On l'apprit à Abram l'Hébreu, qui restait près du chêne de Mamré (gras, vigoureux), à peu de distance de Sedôm. Dans l'ouad Sebta, aux environs de Hébron, se déploient deux magnifiques chênes verts et coule une fontaine, Aïn-Sebta; l'un des chênes porte le nom d'Abraham [3] : est-ce en cet endroit que séjournait l'ancêtre? Dans tous les cas, l'Hébreu (l'errant) n'était pas fort éloigné de Siddim. Pour secourir Lot, il arma trois cent dix-huit de ses serviteurs, nés dans sa maison, et poursuivit, dans le nord, les rois vainqueurs. Sans doute il ne se mesura pas avec le puissant roi de Schoschannah; mais, pendant la nuit, il surprit un détachement de son armée, qui, dans la panique, s'enfuit jusqu'à Hoba, à la gauche de Damesseq. Abram reprit le butin avec Lot.

Au retour, dans la vallée de Schavé, probablement proche d'Iébous et dont le nom, d'après la Midrasch, viendrait de *schava* (se mettre d'accord [4]), le roi de Sedôm vint au-devant de l'Hébreu. Malki-Zédek (le roi juste, ou bien Molok est juste), scheik de Schalem (paix), prêtre d'El-Élion, fit apporter du pain et du vin. Il bénit Abram et dit : « Qu'Abram soit béni d'El-Élion, qui possède le ciel et la terre! Béni soit El-Élion, qui a livré tes ennemis entre tes mains! » Abram lui donna la dîme de toutes les dépouilles. Pour lui, il n'en voulut rien retenir, malgré les instances du scheik de Sedôm, dans la crainte que celui-ci ne dît : « J'ai enrichi Abram. »

Déjà âgée et sans enfants, Saraï voulut du moins

1. *Gen.*, XIV.
2. *The five great monarchies*, by George Rawlinson, t. I, p. 203-207.
3. Guérin, *Judée*, t. III, p. 278-284.
4. *La Géographie du Talmud*, Neubäuer.

qu'Abram eût un fils de sa servante, l'Égyptienne Agar (fuite). Les maîtresses de maison, chez les Sémites, quand elles étaient stériles, se substituaient leurs esclaves particulières. Ce fut par sa servante que, plus tard, Rahel (la brebis) essaya de lutter contre la fécondité de Léa (la languissante).

Agar conçut d'Abram, ce qui lui fit prendre, vis-à-vis de Saraï, une attitude peu respectueuse. Celle-ci l'accabla tellement, qu'Agar se vit réduite à s'enfuir. Seule, dans le désert, près d'une fontaine, sur le chemin de Schour, un envoyé d'Iahvé l'aborda. Il lui promit une postérité innombrable, lui recommanda de nommer son fils Ischmaël (Dieu a entendu), et de retourner dans la maison d'Abram. Revenue près de Saraï, elle enfanta son fils. Abram était alors âgé de quatre-vingt-six ans [1].

A quatre-vingt-dix-neuf ans, il jouit d'une vision d'Iahvé qui lui promit un fils, et lui ordonna que, comme marque d'alliance, tout enfant mâle de sa race fût circoncis [2].

La circoncision était pratiquée déjà par les peuples kenaanites et par l'Égypte. Un bas-relief du temple de Khons, à Thèbes, nous présente des enfants de dix ou onze ans, soumis à cette cérémonie douloureuse [3]; mais nulle part il ne paraît qu'elle ait été obligatoire pour tout enfant mâle, comme en Israël. Peut-être la circoncision avait-elle un sens religieux et voulait-elle marquer le suprême domaine de Dieu sur la vie humaine. Dans tous les cas, si l'on se place au point de vue médical, on est obligé de convenir que cette opération a pour résultat de mettre à l'abri d'inflammations diverses l'organe mâle de la génération.

1. *Gen.*, XVI. Pour M. Goldziher, Sara (la reine, la lune), représentant la nuit, combat contre Agar, un des noms du our. (*Der Mythos bei den Hebräern*, p. 138 et 139.)

2. *Gen.*, XVII.

3. Chabas, *La Circoncision chez les Égyptiens.*

« On ne t'appellera plus Abram, dit Iahvé au père des Hébreux après lui avoir promis un fils, mais Abraham, car tu seras père d'une foule de nations[1]. »

En apprenant qu'il aurait un fils, Abraham sourit. « Est-ce qu'un homme de cent ans engendrera? dit-il. Et Saraï qui a quatre-vingt-dix ans aura-t-elle un fils? » Le jour même Abraham circoncit toute sa maison avec lui-même. Son fils Ischmaël, qui subit la même opération, avait alors treize ans.

L'année suivante, pendant qu'Abraham, dans la chaleur du jour, reposait sous les chênes de Mamré, trois hommes passèrent[2]; il courut au-devant d'eux et s'inclina jusqu'à terre, les priant de s'arrêter pour se reposer sous sa tente. Avec trois mesures de fleur de farine, Sara leur fit des gâteaux. Depuis la promesse d'un fils, elle avait échangé son nom de Saraï (la contentieuse) pour celui de Sara (la princesse ou la dame de maison), titre que portait la femme chez les Égyptiens. Elle ne mérite réellement ce nom qu'à la condition d'être féconde.

Un serviteur amena un bœuf tendre et gras, choisi dans le troupeau; on offrit en même temps aux étrangers du beurre avec du lait. Avant de se retirer, l'un d'eux assura encore Abraham que, l'année suivante, il aurait un fils. Sara, qui écoutait à l'entrée de la tente, se mit à rire, pensant bien qu'à son âge la maternité était impossible. Le voyageur se plaignit du rire incrédule de Sara; alors elle nia, disant : « Je n'ai pas ri, » car elle avait peur; mais il lui répondit : « Non, tu as ri. »

De la tente d'Abraham, les trois étrangers prirent le chemin de Sedôm. Comme il ne se trouvait pas même dix justes dans la ville, Iahvé avait résolu de la

1. Si Ab-ram est le *père élevé*, le *premier ancêtre*, Ab-raham signifie le *père de la multitude*, de *ab* et de *hamon* ou comme en arabe, *rouhamoun*.

2. *Gen.*, XVIII.

frapper et de détruire, avec elle, le crime contre nature dont elle était souillée. Ils reçurent l'hospitalité, pour la nuit, chez le neveu d'Abraham, Lot [1]. Mais à peine étaient-ils entrés, que les hommes de la ville, jeunes et vieux, sommèrent Lot de les leur livrer. Il ne le voulut pas. Comme ils persistaient dans leur dessein, les trois jeunes étrangers les frappèrent d'aveuglement, et, dès l'aube, firent sortir de la ville Lot avec sa femme et ses deux filles, leur recommandant de marcher devant eux sans se retourner. Lot se dirigea avec sa famille vers Zoar (la petite), où il arriva au lever du soleil.

Dans une immense catastrophe s'abîmèrent Sedôm et les quatre villes ses sœurs maudites, avec leurs environs. Pour avoir voulu contempler ce spectacle, la femme de Lot fut changée en statue de sel. La montagne appelée aujourd'hui par les Arabes Djebel-Sdoum (mont de Sedôm) n'est encore qu'un grand bloc de sel gemme. Peut-être dans le tremblement de terre Iahvé permit-il que, le roc sur lequel la femme de Lot avait les pieds s'éboulant, son mari et ses enfants la vissent entraînée, puis recouverte par la masse de sel [2].

Effrayé, Lot quitta bientôt Zoar pour se réfugier, avec ses filles, plus avant dans la montagne. Là, croyant le genre humain près de s'éteindre, les filles de Lot firent boire leur père et en eurent chacune un fils. L'aîné s'appela Moab (ce qui vient du père) et fut la souche des Moabites. L'autre, qui devint le père des Benê-Ammon (enfants d'Ammon), prit le nom de Ben-Ammi (fils de mon parent [3]).

Ces deux peuples, nés des deux filles de Lot, s'éta-

1. *Gen.*, XIX.

2. De Saulcy, *Voyage autour de la Mer-Morte*, t. I, p. 252.

3. Lot (celui qui cache), c'est pour M. Goldziher la nuit; il se sépare d'Abraham, le jour. — Il s'unit avec ses filles, c'est-à-dire avec le soir et le matin (p. 223-225). — D'après la tradition arabe, l'une des filles de Lot se nommait Radja, l'autre Zogar.

blirent sur la rive gauche de la Mer-Morte. Dès les jours d'Ioschoua, l'Arnon semble avoir été leur limite. Au sud du torrent étaient installés les Moabites; au nord, les Benê-Ammon.

Il est bien difficile de marquer avec certitude l'emplacement des villes maudites. La tradition arabe donne le nom de Khirbet-Sdoum (ruines de Sdoum) aux ruines considérables situées sur la pente nord du Djebel-Sdoum [1]. A une demi-lieue à peine de la pointe nord du Djebel-Sdoum gisent d'autres restes appelés Zouéra et-Tahtah. C'était probablement là que se trouvait Zoar (Ségor), anciennement Béla, que Lot atteignit si rapidement, après son départ de Sedôm [2]. Sedôm et Zoar étaient à l'extrémité sud-ouest de la Mer-Salée. Quant à Gamora, il semble qu'on doive rapprocher son nom de celui de Goumram donné par les Arabes à l'un des trois énormes monceaux de ruines qui, à l'extrémité nord-ouest de la Mer-Morte, à vingt-cinq lieues de Sdoum, occupent une étendue de plus de six kilomètres [3]. Peut-être Zéboïm avait-elle pour emplacement un lieu voisin de Sebbeh (l'ancienne Massada). Quant à Adama, il est difficile de l'identifier avec aucune des ruines qui s'étalent le long de la Mer-Morte.

1. De Saulcy, *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte*, p. 293. Dans ce dernier livre, M. de Saulcy a modifié en plus d'un endroit son *Voyage autour de la Mer-Morte*.

2. De Saulcy, *Dictionnaire topographique*, p. 277.

3. De Saulcy, *Dictionnaire topographique*, p. 162.— Clermont-Ganneau, *Gomorrhe, Ségor et les filles de Lot. Revue archéologique*, mars 1877.— Tout en acceptant pour l'emplacement de Sedôm l'endroit marqué par M. de Saulcy, M. le duc d'Albert de Luynes voyait, dans la lagune qui s'étend au sud de la Mer-Morte, la place de la vallée de Siddim, et cherchait au sud également les traces de l'antique Gamora. *Voyage d'exploration à la Mer-Morte*, t. I, appendice.

Sans doute, il y a des rapports bien curieux entre lusieurs noms des villes maudites et ceux des estes de cités antiques qui reposent sur les rives du ıac Asphaltite. Peut-être aussi est-il inutile de chercher la trace de Sedôm et de ses sœurs près des mamelons crayeux qui bordent le lac, et dorment-elles éternellement sous les flots lourds et salés.

De Hébron, l'Hébreu put voir cet effroyable renversement de cinq villes puissantes. L'air, en cette région, est d'une telle transparence, qu'à des distances considérables on aperçoit les montagnes et jusqu'aux groupes de maisons.

Ce fut après la catastrophe que Sara mit au monde un fils à qui elle donna le nom d'Izehaq, « car, dit-elle, tout le monde se moquera (Izehaq) de moi [1]. »

Un jour, après qu'Izehaq eut été sevré, Sara vit se moquer le fils d'Agar, l'Egyptienne. Dans sa colère, elle exigea d'Abraham qu'il l'éloignât ainsi que sa mère. Après leur avoir donné du pain et une outre d'eau, Abraham les renvoya un matin. S'étant dirigés vers le Midi, ils s'égarèrent dans le désert de Beer-Schéba. Assise sous un arbre, à une portée d'arc de l'enfant, Agar, dévorée par la soif, s'abandonna aı désespoir. Mais un envoyé d'Elohim lui découvrit u puits qui lui permit de refaire ses forces et celles c l'enfant. Installé dans le pays de Paran, près du Sin dont les Égyptiens exploitaient les mines, Ischm épousa une femme égyptienne et devint la souche d' grande nation.

Quant à Abraham, il séjourna longtemps en dans ces régions du Sud-Ouest, qui devaient, plus appartenir aux Pelischtim et sur lesquelles domin ce moment, le roi kenaanite Abi-Mélek, avec lec fit un traité près du puits qui prit de là le nc Beer-Schéba (puits du serment).

Là se place le sacrifice d'Izehaq, que Dieu

1. *Gen.*, XXI.

d'Abraham. Du pays de Djérar, où il paraît avoir séjourné à plusieurs reprises, le vieillard alla au mont Moriâ, dans l'enceinte de la Ierouschalaïm future, pour immoler le jeune homme [1]. Cette prescription d'Iahvé ne paraissait pas fort étrange dans ce pays de Kenaan où l'on faisait passer par le feu les fils premiers-nés. C'était un peu à la coutume du pays qu'Abraham allait se conformer. Mais, au moment d'accomplir le sacrifice, il est arrêté par un envoyé d'Iahvé, et il se contente d'immoler un bélier pris par les cornes dans un buisson. Après cet événement, Abraham retourna vers son puits de Beer-Schéba.

Il fut ensuite attristé par la mort de Sara, qu'il ensevelit, à l'âge de cent vingt-sept ans, au pays des Hithites, à Hébron, dans la caverne de Makpéla (double caverne), qu'Éphron, le Hithite, lui avait cédée, moyennant quatre cents sicles d'argent [2]. Sous la mosquée actuelle de Hébron, il y a une crypte qui semble comprendre la grotte de Makpéla.

Sara disparue, une jeune femme pouvait seule égayer la tente du grand ancêtre. Comme Izehaq avait grandi, son père songea à lui choisir une épouse et envoya son plus vieux serviteur, Éliézer (Dieu est en aide), vers le pays de Damesseq, où était la famille de Nahor, frère d'Abraham. La main sous la cuisse de son maître, le serviteur, qui était lui-même de Damesseq, jura d'accomplir fidèlement son message et partit avec dix chameaux [3].

---

1. *Gen.*, XXII.

2. *Gen.*, XXIII. — Le sicle ne doit pas être confondu avec la monnaie qui porte ce nom et qui ne paraît qu'assez tard dans l'histoire d'Israël. Au temps d'Abraham, le sicle est un poids; c'est une quantité déterminée d'or, ou d'argent, ou d'autre métal. On ne voit pas davantage de monnaie dans l'ancienne Égypte : l'or et l'argent y sont comptés par *outen*.

3. *Gen.*, XXIV.

A la porte de la ville où était Nahor, il y avait un puits; fatigué de la route, l'intendant d'Abraham s'y arrêta pour boire, lui et ses chameaux. Voilà que parut une jeune fille, fort belle de visage, qu'aucun homme n'avait connue; elle descendit à la fontaine et, après avoir rempli sa cruche, remonta. Le vieux serviteur lui ayant demandé, pour se rafraîchir, un peu de l'eau de sa cruche : « Bois, mon maître, » lui répondit la jeune fille, et, en même temps, elle abaissa le vase de son épaule sur sa main. Quand il eut étanché sa soif, elle ajouta : « Je puiserai aussi de l'eau pour tes chameaux, jusqu'à ce qu'ils soient désaltérés. » Plein d'admiration et la choisissant déjà dans sa pensée pour l'épouse d'Izehaq, Éliézer lui fit présent d'une boucle en or du poids d'un demi-sicle et lui donna pour ses mains un bracelet pesant dix sicles. C'était le voisinage de l'Égypte qui répandait ces choses charmantes dans les pays de Kenaan et d'Aram.

Dans la maison du père de la jeune fille, l'intendant d'Abraham apprit avec plaisir qu'elle était la fille de Béthouel (ou Méthouel, homme de Dieu), qui était né à Nahor, frère d'Abraham. On le reçut fort bien, lui et ses chameaux. Laban [1] (le blanc), frère de Ribca (le filet, Rébecca), ébloui par la boucle d'or et le bracelet, mit dans son accueil un empressement tout particulier.

Installé dans la tente, le serviteur fit connaître d'où il venait et quel était l'objet de son message. Il demanda pour Izehaq la main de Ribca, qui fut accordée. Cependant, avant de lui remettre la jeune fille, on la fit appeler pour lui dire : « Veux-tu aller avec cet homme ? » Après qu'elle eut répondu : « J'irai, » ses frères la laissèrent partir. Éliézer donna aux gens de la maison des vases d'argent, des vases d'or et des habits; puis, sur ses chameaux, il prit avec la fiancée la route du midi.

1. Nom donné chez les Assyriens au dieu qui préside à l a lèpre.

Izehaq, étant sorti un soir pour se promener dans la campagne, leva les yeux et vit au loin des chameaux qui s'avançaient. De son côté, Ribca leva aussi les yeux, et, apercevant Izehaq, sauta de son chameau et dit à Éliézer : « Quel est cet homme qui se promène dans la campagne? — C'est mon maître, » répondit le vieillard. Aussitôt elle prit son voile et s'en couvrit. Après avoir entendu le récit d'Éliézer, Izehaq conduisit sa jeune fiancée dans la tente de Sara, sa mère; Ribca devint son épouse bien-aimée et le consola de la mort de Sara.

Cependant Abraham avait eu encore une autre femme que Sara et Agar; c'était la jeune Arabe Ketourâ (le parfum d'encens), qui lui avait donné six enfants, parmi lesquels Midian (celui qui est inférieur), qu'il envoya à l'Orient [1].

A Izehaq resta tout l'héritage paternel. Toutefois nous voyons à ses côtés Ischmaël au moment de la mort d'Abraham : quand le vieux patriarche se fut éteint, dans sa cent soixantième année, Izehaq et Ischmaël l'ensevelirent près de Sara, dans la caverne cédée par Ephron, le Hithite.

C'est la dernière fois qu'Ischmaël apparaît dans l'histoire d'Israël. Au nord de Hébron, un petit village, Saïr, possède son tombeau apocryphe. C'est probablement la ressemblance du nom de Saïr avec celui de la montagne Séir, en Idumée, qui a produit l'erreur.

1. *Gen.*, XXV.





III

IZEHAQ. — IAQOB. — IOSEPH.

IZEHAQ s'était uni, à l'âge de quarante ans, avec Ribca. Vingt ans après seulement, il en eut les deux jumeaux dont l'histoire est si curieuse. Esav (le velu, Ésaü) vint au monde le premier, roux et couvert de poils. Son frère parut en suite, le tenant par le talon ; aussi le nomma-t-on Iaqob (il a talonné) 1. Déjà, dans le ventre de leur mèr ils se heurtaient, et, Ribca ayant, à ce sujet, inte rogé Iahvé, il lui avait répondu :

Deux peuples sont dans ton ventre ;
Et deux branches sortiront de ta tige :
Une branche sera plus forte que l'autre,
Mais la plus ancienne servira la plus jeune.

---

1. Iaqob, tenant le pied de son rouge frère, repr nuit, qui suit le jour vermeil ; et la lutte des deu celle des ténèbres et de la lumière. (Goldziher, *Der* *den Hebräern*, p. 154 et suiv.) Il est inutile d'af nous rejetons ces interprétations mythiques tout e sant : Laban (le blanc), une des formes du jour, aussi hostile à Iaqob, c'est-à-dire à la nuit, c rouge, p. 180.

A mesure que les deux frères grandirent, la différence de leur nature se marqua davantage. Ésav était habile à la chasse et ami de la campagne. Ce qui distinguait Iaqob, c'était sa pureté et son goût pour la tente. Aussi Ésav était-il aimé d'Izehaq, qui profitait de ses chasses; mais Ribca chérissait Iaqob. Un jour que celui-ci avait préparé un plat, Ésav revint des champs très fatigué et dit à son frère : « Laisse-moi manger de ce mets rouge, car je suis épuisé. » C'est pour cela qu'à partir de ce moment, on l'appela Édom (rouge)[1]. « Cède-moi en échange, répondit Iaqob, ton droit d'aînesse. » Et il le céda, avec serment, pour le plat de lentilles que son frère lui servit en même temps que du pain. Ce festin le réconforta.

Une famine étant survenue, Izehaq se rendit à Djérar, au sud-ouest, près du roi Abi-Mélek[2]. Là, craignant pour sa vie s'il présentait Ribca comme sa femme, il essaya de la faire passer pour sa sœur. Mais, un jour, l'ayant vu jouer avec Ribca, Abi-Mélek découvrit son mensonge, le lui reprocha, et à tout homme de son peuple interdit de nuire à Izehaq ou à Ribca. Il est probable qu'en cet endroit la tradition aura mêlé l'histoire d'Izehaq avec celle d'Abraham. Cependant, comme le fils du grand ancêtre devenait trop puissant par ses esclaves et ses troupeaux, Abi-Mélek l'engagea bientôt à planter sa tente ailleurs. Après des démêlés au sujet des puits entre ses pasteurs et ceux du pays[3], Izehaq monta à Beer-Schéba. Là, Abi-Mélek avec Ahouzath (possession), son ami, et son sar (chef) d'armée Picol (la bouche de tous, celui qui commande à tous), le vinrent trouver

1. Le nom d'Édom convient du reste parfaitement au pays qui l'a porté, et auquel ses rochers de porphyre donnent une teinte rouge.

2. *Gen.*, XXII.

3. L'ouad Djérar (l'ancien Nahar Djérar) a encore aujourd'hui un assez grand nombre de puits antiques.

pour faire alliance avec lui. Après un festin que leur offrit Izehaq et le repos de la nuit, ils s'engagèrent dans son amitié.

Cependant le fils aîné d'Izehaq, Ésav, avait atteint sa quarantième année. Il prit deux femmes, Iehoudith, fille de Beéri, le Hithite, et Bacemath, fille d'Eilon, également Hithite. Elles furent une amertume d'esprit pour Izehaq et pour Ribca.

Sentant la vieillesse s'appesantir sur lui, Izehaq fit venir Ésav, et lui dit [1] : « Je suis vieux et ne connais pas le jour de ma mort ; prends tes instruments de chasse, et apporte-moi un plat bien assaisonné, pour que j'en mange, et qu'avant ma mort je te donne la bénédiction. » Ribca avait tout entendu; elle appela Iaqob pour le lui répéter et ajouta : « Va prendre deux bons chevreaux, je les apprêterai selon le goût de ton père; il te bénira avant sa mort. » Pour le rendre semblable à Ésav et pour que le vieillard ne pût découvrir la feinte, elle mit au cou et aux mains de son fils bien-aimé la peau velue des chevreaux.

Ainsi déguisé, Iaqob vint vers son père. « Mon père! » lui dit-il. Izehaq répondit : « Me voici. Qui es-tu, mon fils? — Je suis Ésav, ton aîné; j'ai fait ce que tu m'as demandé : lève-toi, et mange de ma chasse pour que tu me bénisses. — Comme tu as été prompt à trouver du gibier, mon fils! — Iahvé en a fait venir au-devant de moi. — Approche donc que je te touche, mon fils, pour savoir si tu es Ésav ou un autre. » Et il approcha de son père, qui dit : « La voix est celle d'Iaqob, mais les mains sont les mains d'Ésav. » Après avoir mangé des chevreaux, du pain, et pris un peu de vin, Izehaq s'adressa à Iaqob : « Baise-moi, mon fils. » Et Iaqob le baisa.

Ayant senti l'odeur des vêtements, le vieillard le bénit en disant :

1. *Gen.*, XXVII.

Le parfum de mon fils, c'est comme celui d'un champ qu'a béni Iahvé
Qu'Élohim te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre
L'abondance du blé et du vin nouveau !
Que les peuples te servent,
Et que les nations se prosternent devant toi !
Sois puissant sur tes frères,
Et que se courbent devant toi les fils de ta mère !
Maudit soit qui te maudit, et béni soit qui te bénit !

Après ces paroles, Iaqob sortit. A peine avait-il disparu, qu'Ésav rentra de sa chasse. Quand il eut préparé un plat pour son père, il vint le lui présenter et apprit qu'Iaqob l'avait devancé. Il jeta un grand cri et demanda une seconde bénédiction. « Ta demeure, dit alors Izehaq, sera dans un pays fertile, et sur elle tombera la rosée du ciel. Tu vivras de ton glaive, tout en servant ton frère; mais, quand tu auras souffert, tu secoueras son joug de ton cou. » Le pays d'Édom, avec ses fertiles ouads, devait bien répondre à la bénédiction du vieux patriarche.

Ayant appris le dessein d'Ésav de tuer son frère ıprès la mort d'Izehaq, Ribca fit partir son fils aimé our le pays de Harran, où était Laban. Dans le trajet e Beer-Schéba vers Harran [1], Iaqob eut un songe. près le coucher du soleil, il posa sa tête sur une erre au milieu de la campagne, et s'endormit. Dans belles nuits d'Orient, l'imagination doit être disée aux beaux rêves. Iaqob aperçut, pendant son meil, une échelle mystérieuse qui allait de la terre iel, et, sur elle, les élohim [2] montant et descendant. Iahvé lui promit une postérité innombrable, et à ace la terre sur laquelle il reposait. A son réveil, b éleva une stèle en cet endroit, dont il changea ien nom de Louz (l'amandier) en celui de Beth-el

'en., XXVIII.
u-dessous d'Élohim, et le servant, apparaissent les sortes de *dii minores*.

(maison de Dieu). Ensuite, il reprit sa route vers l'Orient.

Près d'un puits, Iaqob aperçut trois troupeaux de brebis avec leurs pasteurs[1]. Il dit aux bergers : « Mes frères, d'où êtes-vous ? » Et ils répondirent : « De Harran. — Connaissez-vous Laban, fils de Nahor? — Nous le connaissons. — Est-il en bonne santé? — Il est en bonne santé, et voici Rahel (Rachel), sa fille, qui vient avec le menu troupeau. » Pour les brebis de la jeune fille, Iaqob enleva la pierre qui fermait l'ouverture du puits; ensuite, il baisa Rahel, et se mit à pleurer. Ayant appris que l'étranger était le fils de Ribca, la sœur de son père, Rahel courut avertir Laban, qui donna l'hospitalité à Iaqob. Avec Rahel, Laban avait encore une fille aînée, Léa (Lia), dont les yeux étaient faibles, tandis que sa sœur était fort belle. A la condition qu'il aurait Rahel[2], Iaqob consentit à servir Laban pendant sept années. Près de la jeune fille, ce temps ne lui parut que comme quelques jours, parce qu'il l'aimait.

Laban, après les sept ans, fit un grand festin. Mais le soir, au lieu de Rahel, il lui fit passer Léa, et, avec elle, la servante Zilpa (la gouttelette). Pour gagner Rahel, Iaqob dut encore servir Laban sept années. Rahel eut Bileä (la craintive) pour servante. Léa, la moins aimée, donna d'abord à Iaqob quatre fils : Reóubèn (voyez, Ruben), Schimeön (exaucement, Siméon), Lévi (attachement), Iehouda (la louange, Juda). Désolée de sa stérilité, Rahel fit passer à Iaqob sa servante Bileä[3]. « J'aurai ses enfants sur mes genoux, » pensait-elle. En effet, Bileä eut d'abord un fils que Rahel appela Dan (juge), et un second fils qu'elle nomma Naphtâli (ma lutte, Nephtali),

1. *Gen.*, XXIX.

2. Pourquoi Iaqob préfère Rahel (la brebis ou les nuages comparés souvent à des troupeaux de brebis), c'est, d'après M. Golziher, parce qu'Iaqob est le ciel obscur, p. 191.

3. *Gen.*, XXX.

car elle avait lutté contre Léa et l'avait vaincue.

Léa, devenue stérile et voulant combattre Rahel, donna pour femme à Iaqob sa servante Zilpa. Celle-ci enfanta successivement deux fils : Gad (fortune) et Ascher (félicité, Aser). Reprise par Iaqob, Léa eut encore deux fils : Issakar (il a récompensé) et Zeboulon (habitation ou le circulaire, Zabulon), et une fille, Dina (jugée ou vengée) [1]. Rahel, à son tour, devint féconde, et donna naissance à Ioseph (celui qui ajoute). Ce fut alors qu'Iaqob songea à retourner dans son pays. Sa famille était nombreuse. Ne devait-il pas enfin travailler pour elle, au lieu de rester éternellement au service de Laban? Comme récompense de son long travail pour son beau-père, Iaqob obtint que les brebis avec les chèvres tachetées d'un rouge foncé lui appartiendraient. Il veilla à multiplier dans les troupeaux les brebis et les chèvres qui devaient lui échoir.

Les fils de Laban, et Laban lui-même, voyant se développer la richesse d'Iaqob, en conçurent de l'ombrage et changèrent de conduite à son égard. Alors il résolut de reprendre le chemin de Beer-Schéba et fit part de son dessein à Rahel et à Léa. Sans rien dire, pendant que Laban était occupé à la tonte de ses brebis, il s'enfuit sur ses chameaux avec sa famille et ses richesses [2]. Rahel avait dérobé les teraphim (dieux domestiques) de son père.

Dès qu'il connut ce départ, Laban les poursuivit avec ses fils et les atteignit à Guileäd. Il reprocha à Iaqob sa conduite folle, sa fuite précipitée, et d'avoir emmené Rahel et Léa sans avoir permis à leur père de les baiser : « Prévenu, je t'aurais renvoyé avec joie au milieu des chansons, aux sons des tambourins et

---

1. Fidèle à son système mythique, M. Goldziher donne un sens solaire aux noms des fils d'Iaqob. (*Der Mythos bei den Hebräern*, p. 140 et suiv., p. 191 et suiv., p. 190, etc.)

2. *Gen.*, XXXI.

du kinnor (la harpe)... Pourquoi m'as-tu volé mes élohim ? » Iaqob jura qu'il ne les avait pas dérobés. Laban fouilla en vain les tentes et les bagages; ils étaient dans le bât du chameau sur lequel Rahel était assise et d'où elle s'excusa, sous prétexte qu'elle avait l'ordinaire des femmes, de ne pouvoir se lever.

Après s'être expliqués et avant de se séparer, Iaqob et Laban firent alliance. Iaqob prit une pierre et l'érigea en stèle. Puis, sur un monceau de pierres, ils firent ensemble un repas. Cet endroit fut appelé Galeëd ou Mizpa. Après une nuit passée en festins et en protestations d'amitié Laban baisa ses fils et ses filles, les bénit, et retourna dans sa tente.

De son côté, Iaqob reprit sa route, un instant interrompue. On lui annonça que son frère Esav, du pays de Séir, venait au-devant de lui avec quatre cents hommes[1]. Effrayé, il prit deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis, vingt béliers, trente chamelles avec leurs petits, quarante vaches dix taureaux, vingt ânesses, dix ânes, les divisa en deux groupes et les fit marcher devant lui à la rencontre d'Esav. Il espérait que, touché par ces présents son frère l'épargnerait. Après avoir passé le gué d l'Iabboq (l'effusion), Iaqob, pendant la nuit, eut u songe : il se vit luttant seul avec un homme jusqu la pointe du jour; le touchant à l'emboîture de cuisse, l'adversaire merveilleux la lui démit. Ap avoir donné à Iaqob sa bénédiction, avec le n d'Israël (il a combattu contre Dieu), l'homme disp aux premières clartés de l'aube et quand le som eut quitté Iaqob A partir de ce jour, le fils d'I fut boiteux. Il donna à l'endroit où il avait vu l d'Iahvé le nom de Peni-el (face de Dieu).

Iaqob aperçut Esav qui approchait avec ses cents hommes[2]. Esav courut vers lui, et, se

1. *Gen.*, XXXII.
2, *Gen.*, XXXIII.

dant à son cou, le baisa en pleurant. Toute la famille d'Iaqob se prosterna devant Ésav. Celui-ci voulut refuser le présent considérable que lui faisait son frère, mais Iaqob le contraignit à l'accepter. Ésav s'en retourna à Séir. Poursuivant son chemin, Iaqob s'arrêta dans un endroit où il dressa des huttes (soukkoth) ; c'est pour cela que ce lieu porte le nom de Soukkoth. Non loin de l'Iardèn, à six lieues au sud de Beisan, on rencontre des ruines du même nom, qui sont probablement celles du bourg fondé par Iaqob.

Le pasteur cherche, pour ses troupeaux, les endroits les plus verts : après avoir séjourné quelque temps dans la vallée de l'Iardèn, Iaqob se rappela sans doute la fertilité de celle qui s'étend entre le Garizim et l'Ébal. Il en prit la route avec ses troupeaux et tous les siens. Arrivé aux portes de Schekem, il acheta du roi de la ville, Hamor (l'âne), moyennant cent *kessita*, l'emplacement de son camp.

Le fils de Hamor, Schekem, voyant que Dina, la fille de l'Hébreu, était belle, l'enleva et la fit ensuite demander pour épouse à son père [1]. Les frères de Dina, Schimeön et Lévi, nés de la même mère, exigèrent qu'auparavant il fût circoncis avec toute sa ville. Hamor et son fils persuadèrent aux habitants de se soumettre à cette cérémonie, en échange de laquelle ils entreraient dans l'alliance de riches étrangers. Profitant du moment où les Schekémites étaient tous affaiblis par la circoncision, Schimeön et Lévi se précipitèrent dans la ville, l'épée à la main, et, pour venger leur sœur, en tuèrent tous les hommes, en pillèrent les maisons, et firent captifs les enfants avec les femmes. Iaqob se montra fort irrité de ce qu'avaient fait ses fils; à la suite d'un pareil massacre, il craignait d'être pris en horreur par les Kenaanites.

De là, Iaqob se rendit à Beth-el, où il avait vu

1. *Gen.*, XXXIV.

Dieu, lorsqu'il fuyait la fureur de son frère[1]. En cet endroit, Iahvé lui étant encore apparu pour lui prédire une nombreuse postérité, il éleva une stèle, y fit une libation et y répandit de l'huile. Il partit ensuite pour Éphratha.

Surprise par les douleurs de l'enfantement, Rahel donna, dans le trajet, le jour à un fils qu'elle nomma Ben-oni (fils de ma douleur), mais qu'Iaqob voulut appeler Beniamin (fils de ma vieillesse). Après l'avoir enfanté, Rahel expira. Elle fut ensevelie sur la route d'Éphratha, qui devint Beth-léhem (maison de provision). A un mille de cette bourgade, au nord, on montre aujourd'hui le tombeau de Rahel. C'est un oualy musulman avec une coupole plusieurs fois rebâtie et reblanchie. L'ancien tombeau de Rahel était situé sur la frontière méridionale de Beniamin [2], sans doute à la même place, et consistait en une grotte surmontée d'une stèle.

A Migdad-Éder (tour du troupeau), une autre étape de la route, la maison d'Iaqob fut souillée par Reöubèn, qui dormit avec Bileä, la concubine de son père.

Iaqob arriva enfin à Mamré, où il retrouva pour quelque temps seulement Izehaq, qui prolongea sa vie jusqu'à l'âge de cent quatre-vingts ans. Ses deux fils l'ensevelirent. Après avoir rendu à son père les derniers devoirs, Esav reprit le chemin de la montagne de Séir. Israël, lui, s'installa à Hébron.

Un drame assez curieux se passa dans la famille d'Israël [3]. Son fils Ioseph allait aux champs avec les fils de Bileä et de Zilpa, et lui rapportait leurs mauvaises actions. Sans doute, le jeune homme avait ét témoin d'actes contre nature ou même encore plu monstrueux. Peut-être avait-il été sollicité lui-mêm

1. *Gen.*, xxxv.
2. I *Sam.*, x, 12.
3. *Gen.*, xxxvii.

dans la solitude des pâturages. Ses rapports indisposèrent ses frères contre lui. De plus, il était en particulière affection auprès d'Iaqob, qui lui fit cadeau d'une belle robe peinte, comme en portaient quelquefois les Asiatiques et comme on en voit sur les compatriotes d'Ioseph dans les antiques peintures de Beni-Hassan (XIIe dynastie [1]). La colère et la jalousie de ses frères étaient fort allumées contre lui.

Il commit en outre l'imprudence de leur raconter un songe qu'il avait eu : « Nous faisions des gerbes au milieu d'un champ, et voici que ma gerbe se leva, se tint droite, et vos gerbes se mirent autour et se prosternèrent devant elle. — Penses-tu régner sur nous? » lui dirent ses frères avec dépit.

Il eut un nouveau songe dont il fit part à toute la maison : « J'ai fait encore un songe : voilà que le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi. — Est-ce que nous viendrons, moi, ta mère et tes frères, pour nous courber devant toi jusqu'à terre? » lui répliqua le vieux Iaqob.

La fureur de ses frères contre lui fut portée à son comble par tous ces récits de songes. Les fils d'Iaqob ayant mené paître les troupeaux dans la riche vallée de Schekem, leur père envoya Ioseph chercher de leurs nouvelles. De Schekem, d'où ils étaient déjà sortis, il courut les rejoindre à Dothaïn (probablement à l'endroit où gisent les ruines nommées Tell-Douthan).

En apercevant de loin leur frère, les fils d'Iaqob se dirent l'un à l'autre : « Voici le maître de songes qui vient; tuons-le, nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré. » Reöubèn, l'aîné, voulant sauver son jeune frère, s'opposa à ce qu'il y eût effusion de sang, mais fit jeter Ioseph dans un puits desséché d'où il avait l'intention de le tirer en secret. Pendant qu'ils pre-

1. Champollion, *Monuments d'Égypte et de Nubie*, notices descriptives, t. II, p. 411, 412. — Lepsius, *Denkmäler Æthiopiens*, Abth. II, t IV, x, Blatt 131 et 133.

naient leur repas, les frères d'Ioseph virent passer une caravane d'Ischmaélites qui descendaient vers l'Egypte avec des chameaux chargés de parfums. Dans les peintures de Beni-Hassan, on voit arriver en Égypte, avec leurs ânes, trente-sept Asiatiques apportant du mesdjem pour les dames de maison. Ces Ischmaélites allaient aussi vendre des aromates aux femmes égyptiennes. Sur l'avis d'Iehouda, on céda Ioseph à la caravane moyennant vingt pièces d'argent. Ce fut en l'absence de Reöubèn que l'on conclut ce marché.

Pour cacher leur crime à Iaqob, les frères teignirent dans le sang d'un bouc la belle robe peinte d'Ioseph et l'envoyèrent avec ces paroles : « Voici ce que nous avons trouvé ; vois donc si c'est la tunique de ton fils. » Il s'écria : « C'est elle; une bête féroce a dévoré mon fils; Ioseph a été déchiré. » Ses enfants essayèrent de le consoler ; mais il ne voulut pas l'être, et dit : « C'est en larmes que je descendrai avec mon fils dans le Scheöl (lieu souterrain où sont les morts). » Ainsi son père le pleurait.

Les Ischmaélites ou Midianites vendirent Ioseph à Pe-dou-phra (mot égyptien, celui qui est voué au dieu Ra, Putiphar), un des sars du Per-aa [1].

Dans les environs de Beth-léhem, à Adoullam, Iehouda avait une fois aperçu la fille de Schoua (l'opulent), le Kenaanite, et l'avait épousée. De ce mariage étaient nés trois fils, Ére (le nu), Onan (la force virile d'elle) et Schéla (ce qui est à elle) [2]. Au premier avait été unie la belle Thamar (le palmier) ; mais, mauvais aux yeux d'Iahvé, il mourut jeune, sans

1. Sur un cône funéraire de la Bibliothèque nationale, j'ai lu cette légende, qui porte un cartouche de la XVIIIe dynastie : « Le préposé à la maison, le préposé aux troupeaux de Ra-aa-Kheper-Ka (Tothmès Ier, XVIIIe dynastie), le scribe Pe-*dou*-Ra, véridique. »

2. *Gen.*, XXXVIII.

laisser d'enfants. Sa veuve fut mariée à Onan, qui prit des précautions pour ne pas donner de postérité à son frère; Iahvé aussi le frappa. Tout jeune, Schéla ne pouvait servir d'époux à Thamar, qui, en attendant qu'il eût grandi, se retira dans la maison de son père. Quelque temps après expira la fille de Schoua.

Le temps du deuil accompli, comme Iehouda se rendait à la tonte de ses brebis, à Timna, dans la montagne d'Iehouda, il aperçut, couverte de voiles, dans le chemin, une femme qui avait toute l'attitude d'une courtisane. C'était sans doute le soir, dans les premières ombres de la nuit. Ne reconnaissant pas, sous ce déguisement, Thamar, la femme de ses fils, il lui dit : « Permets-moi d'aller vers toi. — Que me donneras-tu? lui répondit-elle. — Je t'enverrai un chevreau. — En attendant, remets-moi un gage. » Il lui donna sa bague, son collier et son bâton. Par un de ses bergers, il envoya plus tard un chevreau à la prostituée; mais le pasteur ne put retrouver la femme. Personne n'avait vu jamais de courtisane sur le chemin.

Cependant, quelque temps après, on dit à Iehouda: « Ta belle-fille a fait œuvre de zenona (prostituée) : sa grossesse paraît. — Amenez-la pour qu'on la brûle! » s'écria Iehouda. Conduite devant son beau-père pour subir sa peine, Thamar lui dit : « C'est de l'homme à qui appartiennent ces objets que j'ai conçu. Vois de qui viennent cette bague, ce bracelet et ce bâton. — Elle est plus juste que moi, dit Iehouda, parce que je ne l'ai pas donnée à Schéla, mon fils. » Thamar, de son beau-père, enfanta deux jumeaux, Pérez et Zéra.

Cependant, dans la maison de Pe-dou-phra, Ioseph remplissait une charge qui correspondait probablement à celle de scribe et l'obligeait à prendre soin de toutes choses [1]. Tout prospérait sous son admi-

1. *Gen.*, XXXIX.

nistration. Mais un accident imprévu vint troubler sa vie. Ioseph était fort beau de visage. Sans cesse sollicité par la femme de Pe-dou-phra, il avait toujours déclaré qu'il ne pouvait trahir la confiance de son maître. Un jour qu'elle était seule dans la maison avec Ioseph, la femme recommença ses supplications. Elle le saisit même par son manteau; mais Ioseph s'enfuit, le lui laissant dans la main. Pour se venger, elle montra le vêtement aux gens de la maison et à son mari, en disant : « Le serviteur hébreu est venu vers moi, celui que tu nous as amené, pour se jouer de moi. »

Pe-dou-phra fit jeter Ioseph dans la prison où le roi enfermait ceux qu'il voulait punir. C'était à Tanis, la capitale des rois pasteurs, que se trouvait le roi, ainsi que Pe-dou-phra et Ioseph. Le chef du lieu de détention, plein de confiance en Ioseph, lui remit le soin de veiller sur les autres captifs. Là, pendant quelque temps, le roi envoya, pour les punir, son panetier et son échanson (le scribe du blé et le scribe du vin)[1]. Ils eurent chacun un songe. Le matin, Ioseph les vit tristes; et la cause de leur chagrin, c'était qu'ils avaient eu un rêve et que personne n'était là pour le leur interpréter.

Le chef des échansons raconta le sien à Ioseph : « Dans mon sommeil, voici qu'un cep parut devan moi, et il avait trois sarments; il s'épanouit, l fleur monta, et des grappes commencèrent à mûrir dans ma main était la coupe du Per-aa, et je prens des raisins pour en exprimer le jus dans la coupe, q je donnai ensuite au Per-aa. — Les trois sarmen dit Ioseph, sont trois jours, après lesquels le Per relèvera ta tête. Tu lui mettras alors la coupe d la main, comme tu faisais auparavant. Puisses-t souvenir de moi quand tu seras heureux! »

Plein d'espoir, après cette interprétation, le par

1. *Gen.*, XL.

voulut aussi raconter le songe qu'il avait fait : « J'avais sur la tête trois corbeilles tressées, et, dans la plus haute, toutes sortes de mets qu'un oiseau dévorait. — Les trois corbeilles, dit encore Ioseph, signifient trois jours; quand ils seront écoulés, le Per-aa t'enlèvera la tête et te suspendra à un arbre, et l'oiseau mangera ta chair. »

Trois jours après, au festin donné pour célébrer son jour natal, le Per-aa se souvint de l'échanson et du panetier. Mais, tandis que le premier était définitivement rétabli dans ses fonctions, l'autre, selon l'ordre royal, fut pendu. Cependant le sar des échansons oublia Ioseph.

Deux ans après, le Per-aa eut un songe [1]: il aperçut, pendant son sommeil, sept vaches grasses, belles à voir, qui montaient du fleuve et qui se mirent à paître sur la rive. Mais voici que sortirent aussi sept vaches maigres, laides à voir, qui dévorèrent les sept vaches grasses. A ce point de son rêve, le Per-aa se réveilla. S'étant rendormi, il vit sept épis, très nourris, sortant du même tuyau. Sept épis maigres, desséchés par le vent du midi, parurent ensuite, et les dévorèrent. Le matin, le Per-aa, fort inquiet, manda les sages de l'Égypte pour lui donner le sens de ces deux songes. Aucun ne le put satisfaire.

Dans le *Conte du Prince prédestiné* [2], sept Hathors paraissent à la naissance d'un jeune prince pour lui annoncer sa destinée. Les sept fées qui prennent le nom d'Hathor pouvaient bien aussi prendre la forme de vache, tout naturellement donnée en Egypte à la grande nourrice, à la mère divine. C'est peut-être comme Hathors et comme fées, aussi bien que comme symboles d'abondance et de disette, que les sept vaches grasses et les sept vaches maigres apparaissent dans le songe du Per-aa.

Personne, ni parmi les sages ni parmi les magiciens

1. *Gen.*, XLI.

2. Le *Conte du prince prédestiné*, traduit par M. Maspero. (*Journal asiatique*, 1876-1877.)

d'Égypte, ne pouvant éclairer le *Fils du sole*
calmer son inquiétude, le chef des échansons lui
d'Ioseph et de la façon dont il avait autrefois
prété son rêve avec celui du panetier. Appelé p
roi, le jeune Hébreu, après s'être rasé[1], selo
mode égyptienne, comparut devant Sa Majesté. Q
il eut connu les deux songes, Ioseph les interp
« Tous les deux n'en font qu'un, dit-il : les sept
vaches et les sept bons épis désignent sept a
d'abondance; mais les vaches maigres et laid
les sept épis légers et desséchés par le vent du
marquent sept années de famine, qui succéderont
Sa Majesté prenne un homme avisé et sage
amasser, pendant les bonnes années, des mon
de vivres, afin que le pays ne soit pas *tr*
par la famine! »

Le Per-aa choisit Ioseph lui-même pour exécut
qu'il proposait : il le fit intendant de sa maison
premier du royaume après lui[2]. Il lui passa au doig
anneau, le revêtit de fin lin, et lui mit au cou la dé
tion du collier d'or[3]. Il le fit monter sur son se
char, et on cria devant lui : « Sen-to ! » (prosterne
respiration de la terre.)

En changeant de position, Ioseph changea de
le Per-aa l'appela Zaphnath Panéah, et lui fit ép

1. Les Égyptiens se rasaient les cheveux et la barb
se représentent leurs dieux semblables à eux. « O ces
qui êtes en perruque, » lit-on dans le xxxe chapit
Livre des morts.

2. Sur les fonctions d'un premier ministre en É
voir le tombeau d'Éna, E. de Rougé, *Recherches sur l*
numents qu'on peut attribuer aux six premières dynast
Manéthon.

3. E. Ledrain, *La Stèle du collier d'or*. Sur un mon
du Louvre, Séti Ier est représenté à un balcon d'où il p
à la remise du collier d'or à Horkhem, *son chef du gy*
il lui fait un petit discours auquel répond le récipienda

Asnath (le siège d'Isis) ; elle était fille de Pe-dou-phra, prêtre d'On (Héliopolis).

Pendant que le nouveau ministre entassait dans les greniers des provisions contre la famine, il lui naquit d'Asnath deux fils, Menasché et Éphraïm.

Aux sept années d'abondance succédèrent sept années de disette, qui s'abattirent sur Mizraïm et sur tous les pays voisins. De tous côtés, on accourut vers les greniers où Ioseph avait entassé du blé.

Iaqob, dans la terre de Kenaan, voyant ses provisions épuisées, envoya en Mizraïm ses fils, à l'exception de Beniamin [1]. Arrivés dans le pays de Kem [2], ils se présentèrent devant Ioseph, l'entretinrent de leur famille, du jeune enfant qu'ils avaient laissé avec leur père, de celui qui n'était plus. Ioseph reconnut ses frères, mais feignit de voir en eux des espions ; et, sous prétexte de savoir si leur récit était sincère, il leur enjoignit d'aller chercher Beniamin, tout en laissant, en Mizraïm, l'un d'entre eux pour otage. Comme ils refusaient, il les fit mettre en prison pendant trois jours. Après ce temps, il leur dit : « Faites ce que je vous ai ordonné, et vous vivrez. »

Délibérant entre eux, ils se reprochaient d'avoir vu l'angoisse d'Ioseph et de n'y avoir pas compati : « Lorsqu'il nous suppliait, nous ne l'avons pas écouté. » Ioseph, qui avait un interprète, les comprenait ; il se détourna un peu, et pleura. Puis, comme ils consentaient à son dessein, il choisit pour otage Schimeön, et le lia en leur présence. Il fit remplir de blé leurs sacs et y déposa en cachette l'argent qu'ils lui avaient donné. Quand ils s'en aperçurent, le long du chemin, leur cœur défaillit.

De retour auprès d'Iaqob, ils lui dirent ce qui s'était passé et pourquoi Schimeön n'était point avec eux. Iaqob se résigna difficilement au départ de Beniamin. « Fais mourir mes deux enfants, lui dit Reöu-

1. *Gen.*, XLII.
2. Nom égyptien de l'Égypte. C'est la terre noire.

bèn, si je ne le ramène pas. » Mais le vieillard pondit : « Mon fils ne descendra pas en Mizraïn vous, parce que son frère est mort, qu'il m'est seul des enfants de Rahel, et que, dans le chem accident funeste pourrait survenir. Alors vous descendre ma vieillesse, avec douleur, dans le Scl

Mais lorsque les provisions furent épuisées, c la famine continuait à sévir, Iaqob se vit contra laisser Beniamin partir, pour la terre de Mizraïm ses frères[1]. Voulant toucher le cœur du premi nistre du Per-aa, Israël dit à ses fils : « Pren meilleures productions du pays, portez un pré l'homme : un peu de baume, un peu de miel, des de la myrrhe, des dattes, des amandes ; dans vos ayez le double d'argent ; et, avec votre frère, r nez vers cet homme. »

Arrivés dans la terre de Kem, ils se préser devant Ioseph, qui portait le nom égyptien de nath Panéah. Celui-ci reconnut Beniamin, et, pa tendant de sa maison, les invita, pour le re midi, à sa table.

A l'heure fixée, l'intendant, les ayant fait entre la maison d'Ioseph, apporta de l'eau pour qu'ils vassent les pieds, et du fourrage à leurs ânes. Za Panéah étant venu, ils lui firent leurs présents prosternèrent. Il s'informa de leur santé, et a « Va-t-il bien votre père, le vieillard dont vous parlé ? » Et ils répondirent : « Il va bien, ton ser notre père ; il est encore vivant ; » puis ils s'incli et firent le prosternement. Alors, levant les Ioseph aperçut Beniamin, fils de sa mère, e « Celui-ci est-il le jeune frère dont vous m'avez p Et il ajouta : « Miséricorde à toi, mon fils ! »

Et Ioseph se hâta de les quitter, car ses ent étaient émues sur son frère, et il avait envie de rer ; il se retira dans sa chambre intérieure,

1. *Gen.*, XLIII.

fondit en larmes. Mais, après s'être lavé le visage, il sortit, se maîtrisa, et dit : « Apportez le pain. » On servit Ioseph à part; les Égyptiens furent aussi séparés des fils d'Iaqob, « car un Égyptien regarde comme une abomination de manger avec les Hébreux. »

Cette phrase du récit biblique nous marque à peu près à quelle époque de l'histoire d'Égypte apparaît Ioseph. Ce doit être peu de temps après Aahmès Ier et la chute des Pasteurs, dont les Hébreux étaient compatriotes. A cette date, le sentiment national, en Égypte, est fort surexcité contre les Asiatiques. Ioseph doit sa grande position à sa grande sagesse et aux bienfaits dont il a couvert le pays. Les Pasteurs, *les lépreux*, comme les appellent les textes hiéroglyphiques, ne jouissent pas des mêmes avantages que lui. On s'écarte d'eux comme d'un *fléau* et comme de la *peste* [1].

Ioseph, cependant, avait fait asseoir ses frères, les pasteurs, en face de lui, ce qui étonna beaucoup. Ils mangèrent des mets servis pour Ioseph lui-même; mais ce qu'on donnait à Beniamin était toujours trois fois plus considérable que ce qu'on servait à ses frères. Ils burent presque jusqu'à l'ivresse.

Pendant la nuit, Ioseph fit remplir leurs sacs de provisions, recommanda qu'on mît l'argent de chacun dans son sac, et sa propre coupe d'argent, par laquelle lui « venait l'esprit de divination », dans celui de Beniamin [2]. Au lever du jour, les onze frères partirent sur leurs ânes; mais Ioseph envoya son intendant à leur poursuite. Celui-ci les atteignit, les accusa de vol, et, au milieu de leurs protestations, fouillant leurs sacs, y trouva l'argent, et la coupe merveilleuse dans celui de Beniamin.

Tous durent reprendre tristement le chemin de la

1. Inscription d'Aahmès, le chef des nautonniers. Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, Pl. XI.

2. *Gen.*, XLIV.

ville. Ioseph leur déclara que celui dans le sac duquel on avait trouvé la coupe serait son esclave. En vain, Iehouda lui rappela sa promesse lors de leur premier voyage : « Nous dîmes à mon maître : « Nous avons là-bas un vieux père, et un jeune enfant, fruit de sa vieillesse, dont le frère est mort; seul, il reste de sa mère, et son père l'aime. » Et tu dis à tes serviteurs : « Faites-le descendre vers moi, et je placerai mon œil sur lui. » Comment, du reste, pourraient-ils se présenter, sans l'enfant aimé, devant le vieux Iaqob ? Quand il verra que le jeune homme n'est pas avec nous, il mourra; et maintenant permets que ton serviteur soit esclave à la place de l'enfant, et que celui-ci monte avec ses frères au pays de Kenaan. »

Incapable de se contraindre davantage, Ioseph fit sortir tout le monde et resta seul avec les Hébreux [1]. Alors sa voix éclata en sanglots; les Égyptiens l'entendirent, et même la maison du Per-aa; il dit à ses frères : « Je suis votre frère Ioseph; mon père vit-il encore? » Ils étaient si troublés, qu'ils ne pouvaient répondre. « Ce n'est pas vous, leur dit-il, qui m'avez envoyé en Mizraïm, c'est Elohim. Il m'a établi pour être comme le père du Per-aa, le maître de sa maison, et le dominateur de tout Mizraïm. »

Il leur recommanda ensuite d'aller chercher leur père, avec ses troupeaux, pour passer dans la fertile terre de Goschèn les cinq années de famine qui devaient encore venir : « Vous raconterez à mon père toute ma gloire en Mizraïm et tout ce que vous avez vu. Hâtez-vous de faire descendre ici mon père. » Et il tomba sur le cou de Beniamin, et pleura; et Beniamin pleura sur son cou. Il embrassa ensuite, avec larmes, tous ses frères.

Le Per-aa, ayant appris l'arrivée des frères d'Ioseph, en fut joyeux. Pour ramener le vieillard, Ioseph fit partir ses frères avec des chars, avec dix ânes et dix

1. *Gen.*, XLV.

ânesses chargés de présents. Quand ils furent revenus vers Iaqob, ils lui dirent : « Ioseph vit encore, et domine sur Mizraïm. » D'abord Israël ne les voulut pas croire ; mais, ayant vu les chars de Mizraïm, il s'écria tout transporté : « Bien ! Ioseph vit encore ; j'irai pour le voir avant que je meure. »

Avec tous ses troupeaux, avec ses femmes, ses fils et ses nombreux petits-fils, Iaqob prit le chemin de Mizraïm [1]. A Beer-Schéba, avant de traverser le torrent d'Égypte, Iahvé lui apparut dans un songe de nuit. « Pour moi, lui dit-il, je descendrai avec toi en Mizraïm ; je t'en ferai aussi remonter ; et Ioseph mettra la main sur tes yeux [pour les fermer]. » Tout réconforté, le vieillard entra dans le pays de Mizraïm. Il put s'installer, avec les soixante-dix personnes qui composaient sa famille, dans la terre de Goschèn. Sur son char, Ioseph l'y vint trouver. Ils s'embrassèrent en pleurant. « Je puis mourir, dit Israël, puisque j'ai vu ton visage, et que tu vis encore. » Ioseph présenta tout de suite au Per-aa cinq de ses frères, et, après eux, son père Iaqob [2]. Le Per-aa dit au vieillard : « Quel est le nombre des années de ta vie ? — Les années pendant lesquelles j'ai habité cette terre comme colon sont de cent trente ; peu nombreux et mauvais sont les jours de ma vie ; ils n'atteignent pas les années qu'ont vécu mes pères aux jours de leur exil. » Après s'être courbé devant le Per-aa, Iaqob le quitta pour retourner au pays de Goschèn, à l'endroit où plus tard Ramsès II bâtit la ville qui porta son nom. Ailleurs, les Hébreux n'auraient pu rester, parce qu'ils étaient pasteurs et que la population les eût traités en ennemis.

Cependant la famine continuait en Égypte. Ioseph, en échange du blé des greniers royaux, acquit au Per-aa les troupeaux et les terres du pays, sur lesquelles

1. *Gen.*, XLVI.
2. *Gen.*, XLVII.

il exerça peut-être une certaine suzeraineté. Les terres seules des prêtres restèrent à leurs possesseurs, car ils purent vivre, sans les vendre, du revenu que leur donnait le roi. Pour ensemencer les champs qu'ils tenaient de Sa Majesté, Ioseph donna du blé aux Égyptiens, à condition que le cinquième de la récolte serait remis au Per-aa. Ce fut une loi qui subsista, dit la Genèse, après Ioseph; mais elle dut bien vite s'effacer, et la terre revenir aux particuliers, car, dans l'histoire de l'Égypte, il n'est fait mention nulle part d'un pareil état de choses [1].

Israël vécut encore dix-sept ans; il supplia Ioseph de l'ensevelir avec ses pères dans la terre de Kenaan. La main sous la cuisse de son père, Ioseph en fit le serment.

Averti de la dernière maladie d'Israël, Ioseph arriva avec ses deux fils, Menasché et Éphraïm. On dit à Iaqob : « Ton fils Ioseph vient vers toi. » Israël fit un effort et s'assit sur sa couche. Il redit à Ioseph la vision de Louz, la promesse, qu'Iahvé lui avait faite, d'une nombreuse postérité qui posséderait le pays de Kenaan. Sa pensée, un peu flottante comme celle d'un mourant, se reporta vers les années d'autrefois : « Quand je revins du pays d'Aram, Rahel mourut dans la terre de Kenaan, sur le chemin d'Éphratha, et là je l'ensevelis dans cette route d'Éphratha [2]. » Apercevant les fils d'Ioseph, Israël dit : « Qui sont ceux-ci? — Ce sont

1. On a rapproché l'histoire d'Ioseph du *Conte des deu: frères*, publié dans les *Select papyri* du British Museum. Sar doute les Hébreux ne dédaignaient pas les contes, non pl que les Égyptiens; mais ils semblent leur avoir donné to jours un caractère *haggadique*. Il ne nous est pas permis ranger dans la catégorie des contes les récits dont la le morale n'est pas assez palpable. Ici, du reste, l'hist d'Ioseph, dans la pensée de son auteur, est bien un ann nécessaire de l'histoire générale d'Israël.

2. *Gen.*, XLVIII.

les fils qu'Iahvé m'a donnés en Mizraïm, répondit Ioseph. — Amène-les-moi pour que je les bénisse. » Ne pouvant les distinguer avec ses yeux appesantis par l'âge, Iaqob les fit approcher et les baisa. Ioseph agenouilla ses enfants, plaça Menasché à la droite d'Israël et Éphraïm à sa gauche. Mais le vieillard posa à dessein la main droite sur la tête d'Éphraïm, le plus jeune, la gauche sur celle de Menasché, qui était l'aîné.

Après cette première bénédiction, Iaqob réunit autour de lui tous ses enfants [1] :

Rassemblez-vous, et écoutez, fils d'Iaqob,
Écoutez Israël votre père.

Reöubên, tu es mon aîné,
Tu es ma force et le commencement de ma virilité,
Le premier en hauteur, et le premier en vigueur.
Mais parce que tu as débordé comme les eaux, tu ne seras pas avantagé ;
Parce que tu as monté sur ma couche pour la profaner.
Oui, sur mon lit, il est monté.

Schimeön et Lévi sont frères :
Les instruments de violence sont leur parenté.
Dans leurs assemblées que je n'entre point,
A leurs réunions que ne s'adjoigne pas ma gloire,
Car, dans leur colère, ils ont égorgé des hommes,
Et, dans leur fureur, ils ont énervé des bœufs !
Maudite soit leur colère, car elle est violente,
Et leur fureur, car elle est affreuse !
Je les disperserai en Iaqob,
Et je les répandrai dans Israël.

Pour toi, Iehouda (le loué), *tes frères te loueront ;*
Ta main sera sur la nuque de tes ennemis ;
Devant toi se prosterneront les fils de ton père.
Tu es un lionceau, Iehouda,
Lorsque tu te lèves de dessus ta proie, ô mon fils.
Quand il s'étend, qu'il se couche comme un lion, comme une lionne,

1. *Gen.*, XLIX.

Qui le fera lever ?
Le bâton de commandement ne se retirera pas d'Iehouda,
Ni le sceptre d'entre ses pieds,
Jusqu'à ce que [lui] vienne Schilo [1],
Et l'obéissance des tribus.
Il lie à la vigne son ânon,
Et au cep le petit de son ânesse;
Il lave son habit dans le vin,
Et dans le sang des raisins son vêtement [2].
L'éclat de ses yeux surpasse celui du vin,
Et la blancheur de ses dents celle du lait.

Zeboulon habite aux bords de la mer;
Il habite près des bords navigables,
Et s'étend jusqu'à Zidon.

Issakar est un âne vigoureux,
Se couchant entre les étables.
Il voit que le repos est doux
Et le pays fertile.
[Alors] il courbe l'épaule pour porter les fardeaux,
Et reçoit le salaire des serviteurs.

Dan jugera son peuple comme une tribu d'Israël.
Dan sera un serpent sur le chemin,
Une vipère sur le sentier,
Guettant le talon du cheval,
Pour faire tomber à la renverse son cavalier [3].
J'espère en ton secours, ô Iahvé !

Gad, on le pressera,
Mais lui aussi [leur] pressera le talon.

---

1. Ainsi porte le texte hébreu. La gloire de Schilo, c'est-à-d la barque d'alliance, est transportée à Iehouda. Les Septante traduit par « celui qui est envoyé. » Pour arriver du nom Schilo à cet autre sens, il suffit de changer le *hé* final en *h*

2. Allusion aux belles vignes de Hébron.

3. Dan a fourni un *juge* ou *héros*, Schimschon. Prise Laïsch par les six cents Danites.

Pour Ascher, excellent est son pain;
Il fournira aux délices du roi.

Naphtâli est une biche mise en liberté,
Qui tient de beaux discours.

Ioseph est un rameau,
Un rameau près d'une fontaine;
Ses branches s'étendent sur la muraille.
Ils l'irritent, le criblent,
Ils le traitent en ennemi, les maîtres des flèches (archers);
Mais son arc reste ferme,
Ses mains sont souples :
[*Cela lui vient*] *du Fort d'Iaqob* (Iahvé),
Du Pasteur, la Pierre d'Israël.
C'est l'El (le Dieu) *de ton père qui t'aide,*
C'est Schaddaï (le Tout-Puissant) *qui te bénit.*
[*A toi*] *les bénédictions du ciel d'en haut,*
Les bénédictions de l'abîme qui s'étend en bas.
[*A toi*] *les bénédictions des champs et du ventre* (moissons et troupeaux nombreux).
Les bénédictions de ton père sont plus fortes que celles des montagnes (avec leurs fertiles torrents),
Que les agréments des collines éternelles;
Elles descendent sur la tête d'Ioseph,
Sur le sommet de l'élu de ses frères.

Beniamin est un loup qui dépèce;
Le matin, il mange encore,
Et, au soir, il partage le butin.

Après avoir ainsi béni dans leurs chefs les douze tribus d'Israël, Iaqob exprima, devant ses enfants, ses dernières volontés : « Je suis sur le point d'être ajouté à mon peuple; ensevelissez-moi avec mes pères, dans la caverne qui est près de Mamré, au pays de Kenaan, et qu'Abraham a acquise d'Éphron, le Hithite. Là, on a enterré Abraham et Sara, sa femme; là on a enterré Izehaq et Ribca, sa femme; et là j'ai enseveli Léa. » Ayant achevé de marquer ses dernières volontés, Iaqob expira, et fut ajouté à son peuple.

Ioseph tomba sur le visage de son père, et pleura sur lui, et le baisa[1]. Il le livra ensuite aux embaumeurs habiles de sa maison, qui lui firent subir les cérémonies ordinaires de la momification. Après lui avoir enlevé le cœur et les entrailles, et les avoir déposés dans des canopes, on le mit, d'après le récit biblique, dans le bain de natron, pendant soixante-dix jours. Les pleureurs et les pleureuses, pendant ce temps, firent sur Iaqob la lamentation, comme autrefois Isis et Nephtys avaient fait sur leur cher Osiris. Enveloppé de bandelettes et de parfums, le corps d'Iaqob fut tout prêt pour la *maison d'éternité*[2].

Ioseph, avec des dignitaires de la demeure du Per-aa, et des sars de Mizraïm, conduisit, de Goschèn dans la terre de Kenaan, la momie de son père. Là, selon la coutume égyptienne, il y eut après la sépulture d'Iaqob un deuil de sept jours (temps pendant lequel duraient les fêtes funèbres d'Osiris).

A son retour de Kenaan, Ioseph reçut un message de ses frères qui lui rappelaient qu'Iaqob l'avait supplié de leur pardonner. A ce souvenir de son père Zaphnath Panéah pleura. Ses frères étant venus eux-mêmes se prosterner devant lui, en disant : « No serons tes esclaves, » il leur répondit : « Ne craign rien ; suis-je donc à la place d'Elohim? Vous avez r dité du mal contre moi; Elohim l'a tourné au bien; tait pour faire ce qui est aujourd'hui, pour conse un grand peuple (le peuple égyptien). Et mainter n'ayez point peur Je vous nourrirai vous et vo fants. »

Ioseph vécut encore quelque temps, en Mizr vit sur ses genoux les petits-fils d'Éphraïm et le Makir (le vendu), fils de Menasché.

1. *Gen.*, L.
2. E. Ledrain, *La Momie*.



IV.

MOSCHÉ. — L'EXODE.



VANT de poursuivre l'histoire d'Israël, il importe de marquer à quel endroit de l'Égypte répond le pays de Goschèn, où la famille d'Iaqob est installée. On peut rapprocher Goschèn de Gosem [1], nom de la capitale du 20me nome, au nord-est de l'Égypte, sur la frontière méridionale du nome tanitique.

La ville principale de ce dernier était Ramsès-Tanis, dont les vastes débris jonchent le sol près du village moderne de San, sur la rive orientale de la branche tanitique. Elle pouvait recevoir dans son port les plus grands vaisseaux. D'abord elle s'était appelée Tanis ; mais, Ramsès II l'ayant augmentée d'un nouveau quartier, comprenant beaucoup de temples, qui portait le nom de Pi-Ramsès, cette dernière dénomination s'étendit à la ville tout entière. Dans le nouveau quartier, le grand roi Ramsès essaya de faire fleurir le culte de Ra-Harmakhis, d'Ammon, de Ptah et du dieu pasteur Soutekh. A l'orient du nome tanitique s'étendait le nome Setroïtès avec Pi-Toum (la

---

1. Sur le pays de Gosem, voir, en même temps que le *Dictionnaire géographique* de M. Brugsch, *George Ebers*, *Ægypten in Bild und Wort*, 6e et 7e livraisons.

maison du dieu Toum) pour ville principale. Ces deux districts limitrophes semblent avoir été peuplés par toutes sortes d'étrangers, et ne pas avoir porté beaucoup d'Égyptiens[1].

C'est à la construction de ces villes que vont contribuer les Hébreux. Quant au nom de cette petite tribu de Pasteurs, perdus au milieu de la grande civilisation égyptienne, si les monuments de la vallée du Nil ne le mentionnaient pas, il n'en faudrait pas être fort étonné. Quelques-uns, dans les Aperiou employés par Sa Majesté à des travaux de construction, ont cru reconnaître les Hébreux[2]; mais il est peu probable qu'en réalité il s'agisse d'eux dans le *Papyrus de Leyde*.

Dans le pays de Goschèn, c'est-à-dire dans le 20e nome, les Israélites, après la mort d'Ioseph et de ses frères, devinrent nombreux et puissants. Un roi qui n'avait pas connu Ioseph (Séti Ier ou Ramsès II) en prit ombrage; peut-être craignait-il qu'un jour les Hébreux ne donnassent la main aux tribus asiatiques pour une nouvelle invasion de la terre de Kem. Les Khétas de la Palestine étaient en ce moment mêm fort menaçants; et, dans une expédition contre eux Ramsès II lui-même, abandonné par son armée, faill périr. A construire Pi-Ramsès et Pi-Toum, Rar sès II, le grand roi bâtisseur, condamna les Hébreu et les rangea sous la conduite de chefs de corv Exerçant la police en Égypte, il y avait les Madja (Lybiens), à la tête desquels était un chef[3]. Ce fr

1. Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne É*[...] 6e livraison, p. 415-433.

2. *Papyrus hiératique de Leyde*, 1, 348, pl. 6, l. 5. — *pyrus de Leyde*, 1, 349. — Chabas, *Mélanges égyptolo*[...] *Les Hébreux en Égypte*. — Chabas, *Recherches pour s* *l'histoire de la* XIXe *dynastie*, p. 99-106.

3. *Papyrus Abboth*, dans les *Select papyri*. — Chabas, [...] *les hypogées; Mélanges égyptologiques*, troisième série Maspero, *Une enquête judiciaire à Thèbes*.

eux que dut être confiée la surveillance des Hébreux. Charrier la pierre, faire de la brique avec du limon et de la paille, telle était la rude occupation des Israélites [1].

En même temps qu'il les employait au nord-est, le Per-aa, pour élever le merveilleux Ramesséum et une partie des beaux temples de Karnak et de Louqsor, assemblait des captifs d'une autre race dans le midi, à Thèbes, la ville d'Ammon. Là, il dut surtout faire venir les nègres, auxquels il faisait la chasse pour en tirer des ouvriers et des esclaves.

Mais, voyant que plus il écrasait les Hébreux plus ceux-ci multipliaient, Ramsès II, poussé du reste par le peuple égyptien, leur imposa des tâches plus lourdes. En même temps, voici ce qu'il ordonna aux sages-femmes des Hébreux : « Quand un garçon naîtra à une femme israélite, faites-le mourir ; si c'est une fille, qu'elle vive ! » L'une des sages-femmes à qui s'adressait l'ordre du Per-aa se nommait Schep-Ra (la dignité de Ra), et l'autre Pouah. Ces accoucheuses, craignant Élohim, laissèrent vivre les nouveau-nés. L'ayant appris, le Per-aa en fut très irrité. « Les femmes des Hébreux, lui répondirent-elles, sont vigoureuses : avant que nous soyons là, elles enfantent. »

Comme Israël continuait à fructifier, le Per-aa porta ce décret : « Tout garçon qui naîtra, jetez-le dans le fleuve ; et toute fille, laissez-la vivre. » Ce n'étaient plus seulement les sages-femmes, mais les gouverneurs des villes et les princes héréditaires qui avaient ordre de détruire les Hébreux.

Dans ces circonstances, la fille de Lévi, Iokebed, conçut d'Amram, son neveu et son mari, et donna naissance à un fils [2]. Voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois. Comme elle ne pouvait plus

1. *Ex.*, I.
2. *Ex.*, II.

le faire, elle prit une corbeille de jonc qu'elle enduisit de bitume et de poix. Après y avoir déposé son jeune enfant, elle la plaça sur le bord du fleuve, parmi les lotus. La sœur de l'enfant s'établit dans les environs pour savoir ce qui adviendrait.

Voici que la fille du Per-aa descendit dans le fleuve pour se baigner, laissant ses suivantes se promener sur la rive.

Bien que Thèbes fût sa capitale, Ramsès II, *sur ses bonnes barques*, avec sa famille, descendait parfois le fleuve vers le nord. Pi-Ramsès, Pi-Toum et Memphis, plus fraîches que Thèbes, devaient souvent l'attirer, dans la saison brûlante, quand l'atmosphère de Kem est pleine de poussière et de feu. Sans doute, au moment où l'enfant d'Amram et d'Iokebed fut exposé, le Per-aa se trouvait dans une ville, au nord de l'Égypte, au milieu des papyrus et des lotus.

La fille du roi, appelée par Josèphe [1] Termonthis (T-mer-maut, l'aimée de Maut), apercevant une corbeille fermée, fit venir une de ses dames d'honneur pour qu'elle s'en emparât. La fille du Per-aa, ayant ouvert la corbeille, voici qu'apparut un petit garçon tout gémissant. Elle en eut compassion et dit : « C'est bien sûr un enfant des Hébreux. » S'approchant, la sœur du nouveau-né dit à la fille du Per-aa : « Faut-il aller chercher une nourrice parmi les femmes des Hébreux pour qu'elle allaite cet enfant ? — Va, » lui répondit la fille du Per-aa. Et elle alla querir sa mère. « Prends cet enfant, dit à celle-ci la fille du Per-aa; allaite-le moyennant un salaire. » Et la femme prit l'enfant pour l'allaiter. Quand il fut devenu grand, elle le rendit à la fille du Per-aa, qui le traita comme son propre fils et l'appela Mosché (sauvé des eaux). Il y a une ville égyptienne nommée Aïn-Moscha (l'île de Moscha [2]); on ne peut

1. Josèphe, *Antiquit.*, II, 95.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte.*

toutefois rapprocher ce nom que de *mou*, eau, et de *sché*, bassin.

L'enfant fut élevé dans les grands et splendides palais de Thèbes, et probablement, en été, au nord-est de l'Égypte, dans le voisinage de ses frères. Il dut s'initier aux arts près des grands architectes qui bâtissaient le Ramesséum, et à la littérature près des scribes illustres de cette époque. Sans doute, il connut Pentaour, dont le poème épique, qui chante Ramsès II, est écrit sur les murs de Louqsor, de Karnak et d'Abydos[1], et dont le nom ne le cède pas aux plus grands. La civilisation et l'art égyptiens étaient alors en plein épanouissement. Le sacerdoce de Mizraïm, avec son organisation et ses fêtes, les livres sacrés, entre autres le *Livre des Morts*, les hymnes religieux, la morale souvent si élevée qu'ils renferment, Mosché, par son éducation, fut à même de tout connaître. Les rouages administratifs, si compliqués dans le pays des Per-aa, il en put voir de près le fonctionnement.

Cependant il ne se laissa pas absorber par le milieu où le hasard l'avait jeté. Il l'étudia avec soin, mais sans en être ébloui au point d'oublier sa race, la petite tribu de Pasteurs, qui peinait sous le bâton des Madjaiou. Parvenu à l'âge d'homme, il fut pris de douleur devant les souffrances de ses frères. Un jour qu'un Égyptien frappait en sa présence un Hébreu, Mosché, après s'être assuré que personne ne le voyait, assomma l'Égyptien et le cacha dans le sable.

Deux jours après, il vit une rixe entre deux Hébreux et dit au plus méchant : « Pourquoi frappes-tu ton compagnon? — Qui t'a établi sar (chef), lui répondit l'homme, et juge sur moi? Crois-tu me tuer comme tu as tué l'Égyptien? » Mosché pensa : « Sans doute le fait est connu. » En effet, le Per-aa, l'ayant

1. Le poème de Pentaour se trouve encore au *Papyrus Sallier*, III, et au *Papyrus Raifé*. Il a été traduit par M. de Rougé, *Recueil de monuments*, t, I.

appris, voulut faire mourir Mosché. Mais celui-ci prit la fuite et gagna le désert.

Il s'arrêta dans un ouad (oasis) qu'habitait une branche des Midianites, les Qénites. Là était un puits où l'on menait les troupeaux. Les sept filles d'Ithro (l'abondance, Jéthro), prêtre de Midian, ayant puisé de l'eau à la citerne et rempli les abreuvoirs, firent approcher leurs brebis et leurs gazelles. Mais des pasteurs les repoussèrent. Alors, se dressant, Mosché força les bergers à laisser boire les troupeaux *de la fille du prêtre*. Déjà l'une de ces jeunes Arabes, Ziphora (l'oiseau), avait parlé à son cœur. C'est pour sa beauté qu'il lutte contre les pasteurs midianites.

De retour à la tente, les jeunes sœurs racontèrent à leur père ce qui s'était passé. « Où est l'homme? dit le prêtre à ses filles, et pourquoi l'avez-vous laissé? Appelez-le pour qu'il mange notre pain. »

Qui visite aujourd'hui le désert y rencontre encore des Ithro et des Ziphora, hospitaliers et doux; là encore ce sont la plupart du temps les femmes, enveloppées de leurs étranges manteaux bleus, qui mènent paître les troupeaux, comme les filles du prêtre; aux hommes la vie paresseuse : on les voit assis fumant leur pipe et savourant leur café. Aux jours d'Ithro, ce que Mosché rencontra dans la tente du prêtre qénite, ce dut être, à la place du café, la bonne bière fermentée *haket*, qui venait d'Égypte, et qui était capable d'amener cet état de rêve, plein de visions flottantes, indécises, si nécessaire pour rompre de temps à autre la monotonie du désert.

Mosché s'établit près du prêtre arabe, qui lui donna en mariage la jeune Ziphora, charmante et légère comme l'oiseau, de laquelle il eut un fils, Guerschom (colon je suis là). Dans le désert, Mosché mena la vie de berger, allant avec les troupeaux d'un ouad dans un autre, depuis le Nedjeb jusqu'au sud du Sinaï.

Ce pays semble avoir été le refuge des hommes poursuivis par la colère ou la justice du Per-aa. C'était là que s'était enfui, sous la XIIe dynastie, Se-neh (fils du

sycomore, ou de la terre du sycomore, c'est-à-dire l'Égypte), dont les aventures sont racontées dans un papyrus de Berlin [1].

En rapports fréquents avec des hommes de Mizraïm, les Arabes devaient connaître tous les principaux événements qui intéressaient la vallée du Nil. Sans doute, Mosché, au milieu de sa nouvelle vie, dans ses promenades à travers le désert, apprit la mort du grand roi. Ramsès II (fils du soleil) était entré dans l'hémisphère inférieur. Sur la tête de Ménephtah, son fils, avait passé l'urœus avec le bonnet de la Haute-Égypte et celui de la Basse-Égypte.

Les Israélites continuaient de gémir sous le joug. Mais Iahvé se souvint de son peuple, et, un jour que Mosché paissait aux pieds de l'Horeb le troupeau de son beau-père Ithro, il eut une vision [2]. D'un buisson ardent qui ne se consumait pas sortait la voix d'Iahvé. Elle disait : « Va! je t'envoie vers le Per-aa, dans le dessein de tirer mon peuple de Mizraïm. — Mais si les fils d'Israël me demandent : « Quel est le nom de celui qui t'envoie? » que leur répondrai-je? — Je suis celui qui suis (Iahvé) ; aussi tu leur diras : « Iahvé m'envoie vers vous. » Comme Mosché s'excusait sur sa difficulté de parler, Iahvé l'assura qu'il aurait près de lui, pour y suppléer, l'éloquence d'Aharon, son frère. Il attacha une vertu merveilleuse à son bâton de pasteur.

Muni de ce bâton, comme d'un talisman, Mosché, avec sa femme et ses filles, prit, sur des ânes, le chemin de Mizraïm. Arrêté sur la route par une indisposition, il fit, pendant la nuit, circoncire un de ses fils par sa femme Ziphora [3]. Aharon, prévenu par

---

1. *Papyrus de Berlin*, n° 1. — Chabas, *Les Papyrus hiératiques de Berlin*. — Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 108-111.

2. *Ex.*, III.

3. *Ex.*, IV.

Iahvé, vint à la rencontre de son frère, prit connais-
sance de sa mission, et disposa Israël à recevoir le
messager d'Élohim.

Tous les deux allèrent trouver le Per-aa[1], alors dans
une ville de la Basse-Égypte, le priant de permettre
au peuple de se rendre dans le désert, à trois journées
des frontières égyptiennes, pour y célébrer une pané-
gyrie à Iahvé. Non content de leur refuser cette re-
quête, le Per-aa enjoignit encore aux scribes établis
sur les Hébreux d'exiger d'eux qu'ils livrassent le
même nombre de briques qu'autrefois, mais avec la
charge de se procurer eux-mêmes la paille qui entrait
dans leur composition. Les scribes furent battus par
le peuple exaspéré, qui, dans ce nouvel accroisse-
ment de souffrances, murmura aussi contre Mosché.
Celui-ci avait alors quatre-vingts ans, et son frère
Aharon quatre-vingt-trois.

Sur un nouvel ordre d'Iahvé, ils se rendirent en
core devant le Per-aa. Aux supplications de M
sché, son ami, avec qui sans doute il avait pas
les jours d'enfance et de jeunesse, parmi les spl
deurs des palais de Ramsès II, Ménephtah opposa
plus ferme insensibilité. Mosché dit à son frè
« Jette ton bâton. » Aharon jeta son bâton, qui se cha
en serpent[2]. Les sages et les charmeurs, que le P
fit venir, métamorphosèrent de même leurs b
par des formules magiques. Mais le serpent d'A
engloutit tous les autres, ce qui n'apporta
conviction au Per-aa. Peut-être quelques s
apprivoisés, comme on en voit dans la vallée
avaient-ils été préalablement enfermés dans le
creux des charmeurs égyptiens?

Mosché et Aharon, étendant leurs bâtons sur
les changèrent en sang. Il y a une époque d
on le sait, au commencement de l'inondation

1. *Ex.*, v.
2. *Ex.*, vii.

où le Nil a des eaux sanglantes; les Arabes l'appellent alors le *Nil rouge*[1]. Mais les enchanteurs égyptiens ayant obtenu le même résultat que les deux Hébreux, le Per-aa resta dans les mêmes dispositions envers Israël.

Sur l'ordre d'Iahvé, Mosché dit à Aharon d'étendre encore son bâton sur les eaux, qui aussitôt foisonnèrent de grenouilles[2]; le pays en fut rempli; elles allaient même dans le palais et jusque sur le lit du roi. Les enchanteurs opérèrent le même prodige, mais ne purent faire disparaître les grenouilles. Ces animaux avec les crapauds sont parfois innombrables en Égypte, lorsque commence l'inondation, mais jamais au point de remplir, comme ici, toutes les maisons. Sur la promesse du roi de laisser partir le peuple, Mosché fit cesser le troisième fléau. Mais, une fois délivré, le Per-aa oublia sa parole.

Aharon étendit une autre fois son bâton; et la poussière se changea en moustiques, qui dévoraient les hommes et les animaux. A certaines heures, en Mizraïm, les moustiques formaient des nuées épaisses. Le Per-aa, pour s'en garantir, avait dans son palais un grand fonctionnaire décoré du titre de porte-chasse-mouches, dont celui-ci s'enorgueillissait sur sa stèle funéraire.

Pour presser davantage le roi, de son bâton étendu, Aharon amena encore des insectes de diverses espèces. Le Per-aa alors accorda trois jours aux Israélites pour aller dans le désert accomplir, en toute sécurité, les sacrifices qui étaient en abomination aux Égyptiens. Aussitôt, à la prière de Mosché, les insectes disparurent jusqu'au dernier.

Mais le Per-aa, délivré, ne respecta pas sa parole. Iahvé le châtia en faisant périr le bétail des Égyptiens[3]. Ce

1. Sur l'inondation du Nil voir Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 9-14.

2. *Ex.*, VIII.

3. *Ex.*, IX.

fut évidemment une peste qui sévit parmi les troupeaux de Mizraïm.

Comme rien n'ouvrait les yeux du roi, Iahvé répandit sur les hommes une maladie de la peau, fréquente en Égypte, et qui couvre le corps de pustules[1]. Ce fut la sixième plaie.

Après ce fléau, une grêle terrible tomba, tuant les animaux, fauchant l'herbe, abattant le lin et l'orge, ne laissant que le froment et l'épeautre, qui étaient moins avancés. Seul le pays de Goschèn fut épargné. On était alors au commencement de l'année, en mars ou avril, le premier mois de la saison de Scha.

Après cet orage effrayant, mais inutile, Iahvé amena les sauterelles dans les frontières de Mizraïm[2]. A l'appel de Mosché, elles accoururent, poussées par le vent d'est. Un vent d'ouest, après une nouvelle promesse du Per-aa, les emporta pour les noyer dans la Grande-Verte (Mer-Rouge). C'est un phénomène connu en Mizraïm que l'arrivée des sauterelles. Elles viennent en bataillons denses, dont rien ne peut enrayer la marche, et qui voilent même le soleil. Sur leur route, elles dévorent tout, ne laissant après elles que le désert.

Ce fléau disparu, des ténèbres s'étendirent sur Mizraïm, pendant trois jours. Aujourd'hui encore, à certains moments, le schamsin, dont le sirocco de nos côtes de la Méditerranée n'est que le prolongement affaibli, soulevant des masses de sable et les entraînant avec lui, plonge l'Égypte dans une mer de poussière fine et brûlante, et dans une complète obscurité. A la voix d'Aharon et de Mosché, le souffle enflammé envahit Mizraïm, la terre de Goschèn exceptée. *Chacun ne vit plus son compagnon.* Pendant trois jours, les gens de Kem, privés du soleil adoré, assistèrent

1. C'est une maladie connue dans les papyrus médicaux, entre autres dans le *Papyros Ebers.*

2. *Ex.*, x.

triomphe de Typhon sur Osiris. Ainsi sévit le ténébreux schamsin.

En quel espace de temps parurent ces merveilles? Nous l'ignorons. Peut-être, pendant une année tout entière, Mosché et Aharon durent-ils effrayer le Per-aa et son peuple.

Iahvé, voyant que Sa Majesté restait insensible, fit, par Mosché, ordonner à Israël de célébrer, le 14ᵉ jour du premier mois, la fête du renouvellement de l'année, le *Rosch haschanna*, avec un cérémonial tout particulier. Pendant la nuit, chaque famille des Hébreux devait manger, debout, les reins ceints, le bâton à la main, avec des pains non levés et des herbes amères, un agneau rôti[1]. Ce fut désormais pour Israël la fête de Pessar (passage, Pâques).

A cette panégyrie on attacha le souvenir de la sortie d'Égypte, de façon à en presque effacer la pensée primitive. Chez tous les peuples de l'Orient, et chez les Égyptiens en particulier, on retrouve la panégyrie du commencement de l'année que célébraient les Israélites. Ceux-ci joignirent, dans la suite, à la nuit de Pessar, sept jours où l'on ne devait manger que des pains sans levain; la fête prenait le 14ᵉ jour au soir pour se terminer le soir du 21ᵉ.

Mosché commanda aux Hébreux de tremper, en la nuit solennelle, un bouquet d'ézob (hysope) dans le sang de l'agneau, et d'en teindre leurs portes. Le matin, toutes les maisons portant cette marque se réveillèrent comme elles s'étaient couchées la veille. Mais ce fut une grande désolation parmi les Égyptiens, dont les premiers nés avaient tous été frappés, pendant la nuit, ainsi que les premiers nés de leurs troupeaux.

Avec leurs pains sans levain, avec des vases d'or et d'argent, des bagues, des colliers, des pendants d'oreilles d'or, les Israélites purent cette fois quitter Miz-

1. *Ex.*, XIII.

raïm épouvanté. Ils partirent de Ramsès et de Pi-Toun pour Soukkoth, au nombre de six cent mille, san compter les femmes et les enfants. Leurs troupeau de bœufs, d'ânes, de brebis et de gazelles étaient d voyage. La masse des étrangers et des esclaves, ras semblés dans la Basse-Égypte, fit en réalité son exod avec les descendants d'Iaqob.

Avec eux, ils emmenaient encore, couverte de se bandelettes, la momie illustre d'Ioseph, pour qu'ell pût reposer en paix dans la terre de Kenaan. Le dou Ioseph était destiné à dormir dans la belle vallée d Schekem, aux murmures des sources et au chant de oiseaux, sous l'ombre douce des oliviers. Lui-même qui, enfant, avait aimé cette belle vallée, où s'é coula une partie de sa vie de pasteur, l'avait dési gnée en mourant, pour qu'on en fît sa sépulture. Là on montre encore aujourd'hui un tombeau qui port son nom [1]. Dans tous les cas, si la personne mêm d'Ioseph ne dort pas en cet endroit, Ioseph, c'est-à dire sa tribu, y est bien couchée. Elle est là, dans ce grottes creusées au flanc de l'Ébal, nécropole d l'antique Sichem.

Israël avait habité Mizraïm pendant quatre ce trente ans (?).

Regrettant de les avoir laissés partir, les Égypti envoyèrent des chars à leur poursuite [2]. Ils les at gnirent vers Pi-hahiroth (l'entrée aux gouffres), vant le sanctuaire du dieu Baal-Zéphon (le Bas Zéphon). Mais, grâce à un vent d'est violent déchaîna Iahvé et qui souleva les flots de la les Hébreux purent gagner le désert. S'acharne leur poursuite, les cavaliers égyptiens, monté leurs chars, furent engloutis dans les eau golfe de Suez. Mosché et les enfants d'Israël

1. *Joseph's Tomb in Sechem*, by Danalson, dans *Tra of the Society of biblical Archæology*, vol. II, part. 1.
2. *Ex.* xiv.

·ès cet événement, un chant à Iahvé; ils

[un hymne] à Iahvé, parce qu'il est grand;
son cavalier, il a enfoncé dans les eaux.
mon chant, c'est Iah (Dieu), *et il est mon salut.*
il, et je le glorifierai,
mon père, et je l'exalterai.
homme de guerre, Iahvé est son nom.
Per-aa et son armée, il a fait descendre dans les eaux.
chars à trois hommes sont submergés dans la mer de
urs les ont couverts. *[Souph.*
ndus dans les abîmes comme une pierre.
ahvé, est magnifique dans sa force,
ahvé, brise l'ennemi.
deur de ta majesté, tu détruis tes adversaires.
fureur, et elle les dévore comme la paille.
tes narines (colère) *se sont amoncelées les eaux,*
mur se sont tenus les courants,
se sont figés au cœur de la mer.
, l'ennemi : « Je poursuivrai, j'atteindrai;
i les dépouilles; mon désir sera comblé;
a khopesch [1]*; ma main le dépossédera. »*
lé avec ton haleine, la mer les a ensevelis.
gé comme le plomb dans les eaux puissantes.
me toi parmi les élohim, Iahvé?
me toi merveilleux en sainteté,
ouer, faisant des prodiges?

vé ta droite, la terre les a engloutis.
dans ta bonté ce peuple, que tu as sauvé,
s dans ta force vers ta demeure sainte (Kenaan.)
l'apprennent, ils tremblent.
aisit les habitants du pays philistin;
également les grands d'Édom;
ts de Moab sont pris de tremblement;

---

sch, nom de l'épée égyptienne.

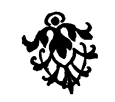
Ils défaillent, tous les habitants de Kenaan;
Sur eux tombent la terreur et l'angoisse,
A cause de la grandeur de ton bras.
Ils sont immobiles comme la pierre,
Jusqu'à ce qu'ait passé ton peuple, Iahvé,
Jusqu'à ce qu'ait passé ce peuple, que tu as acquis.
Tu les conduiras, et tu les planteras sur le mont de ton héritag
Lieu dont tu as fait ton séjour, Iahvé,
Sanctuaire, ô Adonai, qu'ont établi tes mains.

Iahvé régnera toujours et à jamais.
Les chevaux du Per-aa avec ses cavaliers et ses chars sont e [*dans la m*
Et sur eux Iahvé a fait revenir les flots.
Mais les enfants d'Israël ont marché sur le sec au milieu

Dansant au son des tambourins, qui réson aussi entre les mains des Égyptiennes dans les gyries de Mizraïm, les femmes d'Israël et l (l'élevée, la princesse), la musicienne, sœur sché, chantaient le cantique :

Le cheval et son cavalier, il a enfoncé dans la

1. Ex., xv.





V.

LE DÉSERT. — L'INVASION. — POÈME DE BILEAM. — LES CHANSONS D'ISRAEL. — BÉNÉDICTION ET MORT DE MOSCHÉ.



ES Hébreux prirent la route du désert. C'était par là qu'autrefois Iaqob avait gagné la vallée du Nil. En quelques jours Mosché, avec les enfants d'Israël, aurait pu atteindre la terre promise. Mais il fallut quitter la route directe, qui aurait conduit vers les cités de la côte ouest, vers Gaza, par exemple, où l'on se serait heurté à des garnisons égyptiennes. Une nouvelle armée du Per-aa aurait encore pu se jeter sur la trace des pasteurs hébreux, et les ensevelir dans le désert, avec leurs troupeaux. On descendit la côte orientale du golfe de Suez.

Le Sinaï, que va parcourir le peuple d'Iahvé, est une péninsule triangulaire située entre les deux bras de la Mer-Rouge, le golfe de Suez et celui d'Akaba. Ce n'est pas le désert complet : les ouads, les eaux et les pâturages n'y font pas défaut. Soit au nord, où le sable domine, soit surtout dans la région granitique, dont les points les plus élevés sont le Djebel-Serbal, le Djebel-Mousa et le pic magnifique d'Oum-Schomer, on rencontre de temps à autre des sources avec des bouquets de palmiers et de tamaris.

Ce ne sont pas seulement les vallées qui se décorent de végétations : ailleurs se dressent des acacias et

Amaleq fut défait. Dès lors commença une longue inimitié entre les deux peuples.

Avec les autres tribus du désert, Israël paraît avoir vécu en assez bonne intelligence. Les Qénites, parmi lesquels le beau-père de Mosché était prêtre, semblent même avoir eu de la sollicitude pour les Hébreux. Ithro apparaît dans le camp d'Israël, avec sa fille, la femme de Mosché, et ses deux petits-fils [1]. Sans doute, les Qénites différaient peu des Bédouins que l'on trouve aujourd'hui dans la péninsule du Sinaï.

Selon la coutume du désert, et comme il avait fait autrefois à Mosché, Ithro, le Midianite, fut invité à s'asseoir sous les palmiers et à manger avec Aharon et les chefs d'Israël. Il reconnut la supériorité d'Iahvé sur les autres dieux, et lui offrit des holocaustes, sans abandonner pour cela la divinité nationale des Qénites. Voyant Mosché juger seul le peuple, ce qui absorbait tous ses instants, il l'engagea à formuler un code de lois, d'après lequel des kiliarches, des centeniers et des dizainiers, établis en Israël, pourraient statuer sur presque toutes les causes. Les plus importantes seules seraient réservées à Mosché. Celui-ci accueillit fort bien le conseil de son beau-père, qui laissa bientôt le délicieux ouad Feiran, son ruisseau et ses palmiers, pour retourner parmi les siens, dans le Nedjeb.

Les Hébreux eux-mêmes ne pouvaient s'attarder indéfiniment dans ce site, le plus riant de la péninsule. Ils s'acheminèrent à l'est, vers les sommets un peu romantiques du Djebel-Mousa (mont de Mosché), qu'ils pouvaient atteindre en un jour [2]. C'est du moins l'espace de temps que le récit biblique assigne au voyage. Peut-être Mosché, avec les principaux d'Israël, prenant le chemin le plus court, laissa-t-il le reste de la caravane venir plus lentement par l'ouad esch-Scheik, large vallée s'étendant jusqu'au pied du Djebel-

1. *Ex.*, XVIII.
2. *Ex.*, XIX.

Mousa. Ce fut lui seulement qui parvint en un jour à la longue ligne bleue de la montagne qui devait plus tard porter son nom.

Laissant le peuple dans la plaine et ses environs, Mosché gravit le mont qui était devant lui.

D'après l'opinion la plus acceptée, c'est dans la plaine d'Er-Rahah que le peuple campe, et sur le Ras-Sufsafeh que monte l'homme d'Élohim. Le Ras-Sufsafeh, haut de 2453 mètres, semble, en effet, un admirable théâtre pour la conversation d'un homme avec Dieu. C'est une masse isolée, solennelle, élevant sa tête au-dessus de la plaine comme dans une contemplation dédaigneuse des choses d'ici-bas [1]. Cependant le Djebel-Katarina, dans le même groupe, mais légèrement au sud-est, offre peut-être un site encore plus grandiose pour la proclamation de la loi. C'est une imposante masse de porphyre. De son sommet, on embrasse, sans changer de place, le plus merveilleux panorama : au sud, la grande plaine d'El-Gaah avec le golfe de Suez, et, sur la côte d'Afrique, la ligne sombre du Djebel-Akrab; plus à l'est, le pic dentelé d'Oum-Schomer et le djebel eth-Thebt, la belle nappe bleue du golfe Arabique avec les collines de l'Hedjaz sur sa rive opposée. Mais la montagne elle-même est parfois un spectacle aussi curieux que celui qu'elle découvre. On ne saurait imaginer l'aspect fantastique de cette masse de porphyre de 2842 pieds, quand l'orage l'environne.

Après avoir sanctifié Israël et lui avoir fait laver

1. Pour les renseignements géographiques sur la péninsule du Sinaï, voir Palmer, *The Desert of the Exodus*, Cambridge, Deghton, 1871. — Robinson, *Palästina und die südlich angrenzenden Länder*, Hall, 1841, t. I. — Robinson, *Biblical Researches in Palästina, Mount Sinaï and Arabia Petra*, 1841, t. I, jusqu'à p. 295. — Tischendorf, *Reise*. — Stanley, *Sinaï and Palästina*. — *The Desert of Sinaï*... by Horatius Bonar. — Ebers, *Durch Gosen zum Zinaï*.

ses vêtements, Mosché monta sur le Djebel-Katarina ou sur le Ras-Sufsafeh. Israël était alors dans son troisième mois de voyage à travers la presqu'île. Enveloppée de flammes et de fumée, la montagne devint effrayante. C'était Iahvé qui descendait sur elle.

Il dit à Mosché : « C'est moi qui suis Iahvé, ton Élohim, qui t'ai fait sortir du pays de Mizraïm ; tu n'auras point d'autre Élohim que moi [1]. Tu ne feras ni sculpture ni peinture de ce qui est au ciel, ou de ce qui est sur la terre, ou dans les eaux, pour te prosterner devant elles ; car c'est moi qui suis Iahvé, ton Élohim, un El (dieu) jaloux châtiant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, mais faisant miséricorde jusqu'à la millième génération à mes amis et à ceux qui gardent mes ordres. — Tu ne prononceras pas mon nom en vain ; car Iahvé ne regarde pas comme innocent celui qui prononce son nom en vain [2]. — Rappelle-toi le jour du schabbat (repos), pour le sanctifier. Pendant six jours, tu travailleras et feras ton œuvre ; mais, le septième jour du schabbat d'Iahvé, tu ne feras rien de ton œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni quelque bête de ton troupeau, ni ton colon qui est à tes portes. Car le septième jour marque le repos d'Iahvé après la création. — Honore ton père et ta mère pour que se prolongent tes jours sur la terre. — Ne tue

1. *Ex.*, xx.

2. La loi égyptienne, telle que la présente le cxxv[e] chapitre du *Livre des Morts*, a quelques traits de ressemblance avec le Décalogue : « Je n'ai pas crié le nom de Dieu en vain. Je n'ai pas parlé vivement à mon père. Je n'ai pas tué, je n'ai pas été frappeur, je n'ai pas fait verser de larmes. Je n'ai pas pris la femme d'un mari, je n'ai pas forniqué, je ne me suis pas masturbé, je suis pur, je suis pur, je suis pur. Je n'ai pas fraudé, je n'ai pas commis de dévastation, je n'ai point coupé de bras d'eau sur son passage. Je n'ai point dit de mensonge au tribunal ; je n'ai pas dit de fraude. »

pas. — Ne fais pas d'adultère. — Ne vole pas. — Ne te lève pas contre ton compagnon en qualité de faux témoin. — Ne désire pas la maison de ton compagnon. — Ne désire pas la femme de ton compagnon, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à ton compagnon. »

Voilà les principaux préceptes qu'Iahvé donna sur le Sinaï. Pour achever de séparer le peuple hébreu des Égyptiens, qui avaient multiplié les sculptures de leurs divinités en or, en argent, en bronze et en terre cuite, toute représentation d'Iahvé fut interdite en Israël. A ces préceptes généraux, Iahvé en joignit d'autres qui entraient dans le détail de la vie et qui seront exposés dans un chapitre spécial.

Comme Mosché demeurait longtemps sur les hauteurs, le peuple, ne le voyant pas descendre, se révolta contre Iahvé [1]. C'était une multitude composée d'hommes et de femmes venus de tous pays, rassemblés dans la Basse-Égypte, et où les Benê-Israël tenaient la place la plus considérable. Il fallait pour les contenir l'autorité ferme de Mosché, son prestige de prophète; lui absent, cette foule était comme un vaisseau sans pilote et sans direction. Aharon était incapable de la guider et de réprimer ses mauvais instincts. Là, dans le Sinaï, il dut lui faire un bœuf d'or avec les pendants d'oreilles emportés d'Egypte. Ce fut au bœuf Hapi (Apis), adoré à Memphis, que sacrifièrent les Benê-Israël avec Aharon.

Quand Mosché descendit de la montagne, il les surprit dansant autour du Hapi d'or. A cette vue, plein de colère, il brisa les deux stèles sur lesquelles il apportait la loi gravée. La tribu de Lévi, dont il faisait partie, toujours docile à sa voix, et chargée du culte d'Iahvé, prit l'épée (probablement un instrument semblable à la khopesch égyptienne) et frappa vingt mille hommes parmi toute cette multitude. Tou-

1. *Ex.*, xxxii.

ché des supplications de Mosché et du repentir d'Israël, Iahvé pardonna. Le prophète, après avoir passé encore quarante jours sur la montagne, en descendit, la face rayonnante et tenant à la main deux autres stèles avec la loi [1].

Après avoir reçu la Thora (loi ou enseignement), le peuple se mit en marche vers la terre de Kenaan. Sa première halte fut Qibroth-Hattaouah, qui peut être identifié avec El-Ebeirig, à l'est de la péninsule. Dans cet endroit, la foule des étrangers et les Benê-Israël eux-mêmes murmurèrent, regrettant les bons repas d'Égypte. Iahvé les rassasia en leur envoyant un nouveau passage de cailles; mais, pour les punir de leur révolte, il fit en même temps tomber sur eux un fléau qui les désola. Aussi ce lieu reçut-il le nom de Qibroth-Hattaouah (sépulcres du désir, ou de ceux qui ont désiré) [2].

De là, les Israélites allèrent à Hazeroth (les enclos), probablement aujourd'hui Aïn - Houdherah, à une journée de marche de El-Ebeirig. A Hazeroth, Aharon et Miriam reprochèrent à Mosché d'avoir emmené avec lui la femme du pays de Kousch (Éthiopie) qu'il avait prise en Égypte [3]. Ce devait être une belle Éthiopienne tout particulièrement aimée du prophète et dont la famille de celui-ci ne pouvait supporter l'influence. Plus jalouse qu'Aharon, et plus âpre dans ses plaintes Miriam fut aussi plus châtiée: la lèpre couvrit so corps; mais, après avoir été séparée du camp pe dant sept jours, elle obtint d'Iahvé sa guérison. Sa doute le nabi (prophète), instruit dans la médeci de Mizraïm, ne fut pas étranger à ce rétablissemen

Quittant Hazeroth, les Benê-Israël entrèrent da le désert de Paran (Et-Tih actuel) [4] Guidés par M

1. *Ex.*, XXXIV.
2. *Nomb.*, XI.
3. *Nomb.*, XII.
4. *Nomb.*, XIII.

ché et par Hobad le Midianite, parent de l'Hébreu, ils traversèrent ces lieux désolés. Le désert d'Et-Tih est un plateau de pierres calcaires fort irrégulier. Sa partie sud s'enfonce comme un coin dans la péninsule du Sinaï; au nord, il a pour bornes la Méditerranée et les montagnes d'Iehouda; à l'ouest, l'isthme de Suez; et, à l'est, l'ouad Araba, longue vallée, ou dépression de terrain, qui court du golfe d'Akaba à la Mer-Morte.

La contrée d'Et-Tih est très aride avec un tapis de cailloux lisses qui souvent couvre le sol. Pendant la plus grande partie de l'année, on y aperçoit, par endroits, des herbes brunes et desséchées, dont les campements se peuvent servir pour faire du feu. Ces herbes prennent avec les pluies d'hiver une vie soudaine, mais très éphémère. Aux arbustes sont attachés, en nombre considérable, des limaçons qui attendent là pendant l'été le retour des pluies. Différentes espèces de lichens adhèrent parfois aux rochers dans les endroits même les plus brûlés du soleil.

Dans les rares ouads, on rencontre quelques sources, avec un peu de végétation, et des pâturages suffisants pour les chameaux. Certains coins de terre seraient même susceptibles d'être cultivés. Autrefois ce district fut certainement habité, comme en témoignent de nombreuses pierres rangées en cercle. Les Arabes le parcouraient sans doute au temps où le traversèrent les Israélites.

Ceux-ci se rendirent à Qadesch, qu'il faut identifier avec Aïn-Gadis. Là il y a trois sources, ou plutôt trois étangs peu profonds, dont l'un, débordant dans la saison des pluies, donne naissance à un torrent. Aïn-Gadis est sur la frontière du Nedjeb (contrée du Sud) de l'Écriture et du désert d'Et-Tih.

Ce fut de là que Mosché fit partir les Israélites choisis pour explorer le sud de Kenaan, dont l'invasion était décidée. Parmi les Benê-Israël chargés de reconnaître le Nedjeb, Oschéa (Osée), plus tard Ioschoua (Josué), fils de Noun, représentait la tribu d'Éphraïm, et Kaleb celle d'Iehouda. Ils allèrent jusqu'à Hébron,

et après quarante jours de voyage revinrent à Qadesch, vers le peuple, apportant une branche énorme de vigne avec ses grappes, ainsi que des grenades et des figues.

Tous ces fruits, ils les avaient cueillis à Eschkol (peut-être Hassein, où il y a encore aujourd'hui beaucoup de raisins). Peut-être aussi vaut-il encore mieux voir l'antique Eschkol dans Aïn-Eskal, à vingt minutes de Hébron. Là se déploient les plus belles vignes de la Palestine, en face desquelles on se redit presque sans y songer la vieille chanson : *Mon bien-aimé avait une vigne,* recueillie par Eschaya (Isaïe) [1].

« Nous sommes allés, dirent-ils, dans le pays où vous nous avez envoyés. Il est en effet tout ruisselant de lait et de miel, et voici ses fruits. Seulement le peuple qui l'habite est fort, ses villes sont enfermées dans de grands murs, et là nous avons vu la race d'Anaq. Amaleq est établi dans le Nedjeb; le Hithite, l'Iébousite et l'Émorite séjournent dans la montagne; le Kenaanite (Chananéen) sur le bord de la mer et près de l'Iardèn (Jourdain). »

A ce récit des explorateurs, un murmure s'élève du milieu du peuple. Kaleb ayant essayé de réveiller le courage d'Israël et s'étant écrié : « Montons, et prenons cette terre; nous en avons la force, » les autres explorateurs renchérirent encore sur la première peinture qu'ils en avaient tracée : « Nous ne pouvons monter là-bas, car ce peuple est plus fort que nous. » Ils décrièrent le pays qu'ils avaient visité : « La terre où nous sommes allés dévore ses habitants... Là nous avons vu les hommes prodigieux, fils d'Anaq, de la race des Nephilim, aux yeux de qui nous sommes comme des sauterelles. »

Il y a dans ces dernières paroles des explorateurs une allusion à la mythologie kananéenne. Au commencement, les peuples de Palestine plaçaient pour habitants de leur sol les Rephaïm ou dieux guérisseurs.

1. De Saulcy, *Voyage en Terre sainte,* t. I, Carte.

Plus tard, frappés et détrônés, les Rephaïm à la taille colossale prirent le nom de Nephilim (tombés). De ces derniers descendaient les fils d'Anaq résidant à Hébron.

Après que les explorateurs eurent parlé, une grande clameur sortit du milieu de la foule[1]. Ils se disaient l'un à l'autre : « Donnons-nous un chef, et retournons en Mizraïm. » Ioschoua et Kaleb eurent beau crier : « Le pays que nous avons traversé pour l'explorer est excellent ; si Iahvé nous favorise, il nous y fera entrer et nous le donnera ; c'est une terre ruisselante de lait et de miel ; » le peuple, loin de les écouter, les voulut lapider. Irrité, Iahvé déclara qu'à l'exception d'Ioschoua et de Kaleb, toute la foule sortie de Mizraïm périrait dans le désert, sans avoir vu la terre promise, qu'elle dédaignait.

Cette multitude, fort mobile dans ses impressions, se prit bientôt à regretter sa révolte. Malgré Mosché et Ioschoua, qui commence à paraître avec éclat dans l'histoire d'Israël, un détachement du peuple se rendit vers une colline qu'habitaient l'Amaléqite et le Kenaanite. Mais, battu et poursuivi jusqu'à Horma ou Zephath (aujourd'hui Sébaïta), il dut revenir au camp, où était restée la *barque d'alliance*.

En ce moment va commencer pour Ieschouroun (le Juste, Israël) une nouvelle période de sa vie voyageuse. Jusque-là les Benê-Israël ont marché vers un but bien déterminé. Quittant l'Égypte, ils se dirigent vers le Sinaï, pour y recevoir la loi ; de la montagne sainte, après qu'Iahvé a parlé, ils prennent le chemin de Qadesch, où ils doivent faire leurs derniers préparatifs pour la conquête de Kenaan. Mais, à Qadesch ou Aïn-Gadis, le peuple, sur le rapport exagéré des explorateurs, refuse d'aller plus loin. C'est alors qu'Israël mène une vie nouvelle, errante, dans le désert, depuis Qadesch jusqu'au sud de la presqu'île du Sinaï.

Les événements des trente-huit années qui suivent

---

1. *Nomb.*, XIV.

sont rassemblés en un petit nombre de versets. Ce que l'on entrevoit, c'est qu'au milieu de ses souffrances et de ses déceptions, le peuple essaya souvent de secouer l'autorité de Mosché. Aidé par Iahvé, le nabi ne cessa de contenir cette masse toujours frémissante, qui s'en prenait à lui de n'avoir pas une terre riche à cultiver et de mourir de faim et de soif dans le désert [1].

Un jour, Qora, Dathan, Abiram et On, jaloux du pouvoir de Mosché et d'Aharon, se dressèrent contre eux en s'écriant : « Pourquoi vous élever ainsi au-dessus de l'assemblée d'Iahvé?... Nous as-tu donné en possession, dirent-ils à Mosché avec ironie, quelque champ ou quelque vigne? Crèveras-tu les yeux à ces gens-là? (c'est-à-dire les empêcheras-tu de voir jusqu'à quel point tu les as trompés?) »

Cette révolte de nassi (chefs) d'Israël, si on ne l'arrêtait pas aussitôt, pouvait avoir de terribles conséquences. Mosché recommanda au peuple de s'éloigner des coupables. Alors la terre s'entr'ouvrit pour engloutir Qora, Dathan et Abiram. Sans doute Iahvé suscita sous les pieds des rebelles une de ces éruptions volcaniques comme il paraît bien qu'il y en ait eu autrefois dans le Sinaï. La tradition arabe place à l'ouad Léja, près du Djebel-Mousa, le lieu de la rébellion de Qora, Dathan et Abiram.

Deux cents hommes mêlés à la révolte devinrent la proie du feu d'Iahvé, ce qui souleva les plaintes du peuple contre Mosché et Aharon.

Un grand nombre convoitaient le souverain pontificat dont Aharon était revêtu. Pour montrer qu'il n'avait choisi son frère que par l'ordre d'Iahvé, Mosché plaça dans la *tente de convocation* douze verges sans compter celle d'Aharon [2]. Le jour suivant, le nabi vint vers la *tente de convocation, et voici qu'avait germé la verge d'Aharon pour la maison de Lévi, et les*

1. *Nombres*, XVI.
2. *Nomb.*, XVII.

boutons éclataient, et elle fleurissait, et elle produisait des fruits. Iahvé ordonna que cette verge fleurie fût conservée, en souvenir de la rébellion d'Israël, dans la *tente de convocation.*

Voilà tous les événements dont la Bible donne le récit, pendant ces trente-huit années de vie nomade à travers le désert. Moseché lutte sans cesse contre les révoltes du peuple, et en même temps travaille à organiser cette tribu de Lévi, qui lui est dévouée à lui, ainsi qu'au culte d'Iahvé, et qui, depuis la sortie d'Égypte jusqu'au moment de la conquête, semble être la pierre angulaire sur laquelle reposent toutes les destinées d'Israël.

De la quarantième et dernière année, l'auteur des Nombres et du Deutéronome décrit tous les incidents. Les Benê-Israël sont campés dans le désert de Zin [1], probablement le coin nord-est du désert d'Et-Tih, et se rapprochent de la terre de Kenaan.

Là mourut Miriam, et là fut ensevelie celle qui avait autrefois mené le chœur des filles d'Israël. Malgré certaines heures d'oubli, elle avait été un soutien précieux pour Mosché, dans son œuvre si difficile.

A peine eut-il mis sa sœur dans le sépulcre, que le nabi dut, avec Aharon, subir un nouvel assaut. Le peuple, manquant d'eau, recommença son éternelle plainte : « Pourquoi nous avez-vous fait monter de Mizraïm pour nous amener en ce lieu mauvais, où il n'y a point de semence, ni figue, ni vigne, ni grenade, et point d'eau pour boire? » Désolés, Mosché et Aharon se prosternèrent, dans la *tente de convocation,* devant Iahvé. Au sortir de là, Mosché avec la verge frappa un rocher d'où jaillirent des eaux abondantes.

Tout le peuple d'Iahvé était à Aïn-Gadis, disposé cette fois à l'invasion, quand Mosché envoya demander au roi d'Édom la permission de traverser son territoire. « Que nous traversions ton pays! lui dirent les

1. *Nomb.*, xx.

messagers de l'Hébreu; nous ne passerons ni par les champs cultivés ni par les vignes; nous ne boirons pas l'eau des puits; du chemin royal nous ne dévierons pas. » Édon répondit : « Tu ne traverseras pas [le pays], » et sortit au-devant des Benê-Israël, avec un peuple fort et puissant.

En attendant cette réponse, les Israélites étaient allés de Qadesch au mont Hor, qui doit être le sommet appelé maintenant Djebel-Harim. Là, sur les frontières d'Édom, un nouveau deuil atteignit Mosché. D'après l'ordre d'Iahvé, il fit, devant le peuple, l'ascension du mont Hor, avec Aharon et le fils du grand cohène, Éléasar. Sur la montagne il revêtit celui-ci des habits de son père; après quoi, Aharon étant mort, il descendit avec le nouveau cohène-hagadol.

Toute la réunion vit qu'Aharon avait expiré; et toute la maison d'Israël fit la lamentation sur Aharon, pendant trente jours.

Durant le temps passé au mont Hor, qui semble avoir été de trente jours au moins, les Benê-Israël vengèrent un de leurs détachements que le roi kenaanite d'Arad avait maltraité [1]. Les Kenaanites furent voués (ils furent faits hérem), ainsi que leurs villes; aussi nomma-t-on ce lieu Horma (ce qui est voué). Vouer une ville avec ses habitants, c'était la mettre à part comme une victime destinée à l'immolation.

Ne se sentant pas assez fort pour traverser le pays d'Édom malgré le roi, Mosché se dirigea, au sud, vers l'entrée du golfe d'Akaba. Il pénétra dans les montagnes par Ouad-Ithm, à peu de distance d'Ézion-Guéber, avec l'intention de marcher sur Moab par le chemin qui passe entre Édom et le plateau de roches calcaires du grand désert est.

Privée de l'espérance d'atteindre rapidement la terre promise, obligée de continuer sa vie errante, la multitude perdit patience. Alors Iahvé déchaîna contre eux

1. *Nomb.*, XXI.

les séraphim ou serpents brûlants. Les Hébreux, effrayés, supplièrent leur chef de les délivrer de ce fléau. Mosché fit élever un séraph d'airain. Chaque fois qu'un Israélite piqué par les serpents le regardait, il était guéri. — A l'ouest de la Palestine, à Éqron, Baal-Zeboub (dieu-mouche) avait pour mission de protéger contre la piqûre des moustiques : des scarabées, représentant une mouche et ayant la valeur d'amulettes, étaient censés mettre à l'abri, par la vertu de Baal-Zeboub, de ces insectes nombreux et redoutables. Dans certains endroits hantés par les reptiles, il y avait le dieu-serpent Nehouschtan (l'airain), à qui était attribuée la mission de protéger contre les serpents. Il est infiniment probable que des talismans, représentant des séraphim et se rattachant au culte du dieu, étaient considérés comme ayant la vertu de prévenir ou de guérir les plaies causées par les serpents. Mosché, *l'homme d'Élohim,* donna en réalité au séraph d'airain la puissance qu'on lui attribuait, mais qu'il n'avait pas. Sur un bas-relief assyrien de Kouyoundjik, on offre un sacrifice, dans le camp de Sin-akha-érib (Sennachérib), à deux serpents cornus [1].

Les Benê-Israël campèrent à Oboth, puis à Iïé-Abarim, dans le désert en face de Moab; de là ils se rendirent dans l'Ouad-Zared (la vallée du saule). Ouad-Zared est peut-être Ouad-Aïn-Féranji, au sud de Kérak. De Zared ils partent et vont camper sur la rive gauche de l'Arnon, limite entre Moab et le pays des Émorites. Là, les Benê-Israël entonnèrent *le chant de l'Arnon* et *le chant du puits,* conservés autrefois dans le *Livre des guerres d'Iahvé.*

Du désert les Hébreux vinrent à Mattanah; de Mattanah, à Nahali-El (l'ouad de Dieu); de Nahali-El, à Ramoth; et de Ramoth, dans l'ouad qui est dans le Pisga. Il est difficile d'identifier toutes ces stations

1. Voir *Gazette archéologique,* 1878, p. 38-40, note signée *Mansell,* en réponse à celle signée *E. Ledrain.*

avec des localités connues. Cependant le plan des Israélites apparaît clairement. Ils marchent sur Ouad-Heschbon avec la pensée de descendre vers la plaine est d'Ieriho.

Moab leur avait refusé, ainsi qu'Édom, le passage sur son territoire ; peut-être l'Émorite serait-il plus facile. On se réservait, du reste, s'il ne voulait pas céder, de prendre non seulement le passage sur ses terres, mais ses terres elles-mêmes pour y camper. Le gras pays qu'occupait alors l'Émorite, il l'avait conquis sur Moab ; mais probablement, après la conquête, il avait joui délicieusement de cette riche contrée et s'y était amolli. Aujourd'hui encore, malgré la paresse des habitants, la colline qui porte les grandes ruines en pierre calcaire de l'antique Heschbon nage au milieu de flots de blé [1]. Le roi qui régnait dans le pays était alors Sihon (celui qui renverse). Aux messagers de Mosché, il répondit, comme le roi d'Édom, en allant en armes avec tout son peuple à la rencontre des Benê-Israël. Près d'Iaza, Israël frappa l'Émorite ; après quoi il s'empara du pays depuis l'Arnon jusqu'à l'Iabboq, c'est-à-dire depuis l'Ouad-Modjib actuel jusqu'à l'Ouad-Zerka. Maintenant la route convoitée de Heschbon est ouverte aux Benê-Israël. Ils descendirent des montagnes d'Abarim, à l'est du Nebo, et campèrent dans la large plaine de Moab, en face d'Ieriho, occupant tout l'espace compris entre Beth-Iesimoth et Abel-Schittim.

En deçà de l'Iabboq, il y avait une tribu de même race que les Émorites, la tribu d'Iaéser. Ils conquirent son territoire. Plus loin, au nord, s'étendait la plaine avec la montagne boisée de Baschan, dont Og était roi. Les Benê-Israël s'emparèrent encore de cette belle contrée. Battu près d'Édréi, sa capitale, Og leur laissa libre le chemin du nord, où s'étalait une terre couverte de riches pâturages. Les Hébreux, sur la

1. Luynes, *Voyage d'exploration*, t. I, p 147.

rive gauche de l'Iardèn, purent se mouvoir déjà dans un territoire fort considérable. Dans le Deutéronome[1] a été conservée, outre l'histoire, la légende d'Og, de la race des Rephaïm, et dont le lit de fer, gardé à Rabbath-Ammon, avait des dimensions colossales.

Effrayé des progrès d'Israël, le roi de Moab, Balaq (le vain), eut peur[2]. N'osant lutter ouvertement avec les nouveau venus, il eut recours aux enchantements de Bileäm, le nabi (prophète) iduméen. Il lui envoya les sars ou principaux de Moab pour le prier de venir jeter l'anathème contre Israël. Mais, après avoir consulté Iahvé, le nabi iduméen refusa la mission dont on le voulait charger. Une nouvelle ambassade lui ayant été envoyée, plus nombreuse et plus honorable encore que la première, et lui ayant dit avec supplications de la part de Balaq : « Oh! ne dédaigne pas de venir vers moi, car je t'honorerai fort, et ce que tu me diras, je le ferai; viens donc maudire ce peuple; » le nabi fit cette réponse : « Balaq me donnerait-il plein sa maison d'argent et d'or, je ne pourrais pas transgresser le commandement d'Iahvé, mon Élohim. »

Pendant la nuit, Élohim dit à Bileäm[3] (celui qui est sans postérité) : « Puisque ces hommes sont venus pour t'appeler, lève-toi; pars avec eux, pourvu seulement que tu fasses ce que je t'ordonnerai. » Sur son ânesse, le nabi partit le matin. Un envoyé d'Iahvé, armé d'un glaive, l'arrêta sur le chemin, lui et sa monture. Après avoir promis de ne rien dire que ce que lui inspirerait Iahvé, Bileäm put de nouveau poursuivre sa route avec les sars de Moab.

Dès qu'il fut en présence de Balaq, celui-ci le conduisit à Qiriath-Houzoth, et, dès le matin, le fit

1. *Deut.*, III, 11.

2. *Nomb.*, XXII.

3. Bileäm a été identifié avec Loqman le Sage, dont le père était Baûra.

monter vers les bamoth (hauts lieux) de Baal, d'où il pouvait apercevoir une partie d'Israël. Il était assurément sur une des hauteurs qui bordent à l'est et qui dominent la plaine de Moab, où s'étalaient les tentes d'Israël. Là, ayant fait dresser sept autels, le nabi sacrifia, sur chacun d'eux, un taureau et un bélier ; puis, entouré de Balaq et des sars de Moab, il laissa un libre cours à l'inspiration d'Iahvé qui l'envahissait [1] :

D'Aram m'a amené Balaq,
Et le roi de Moab des montagnes de l'orient.
« Viens (m'a-t-il dit), maudis Iaqob ;
Viens, jette l'injure à Israël. »
Pourquoi maudire ? El (Dieu) *n'a pas maudit.*
Pourquoi jeter l'injure ? Iahvé n'a pas jeté l'injure.
Du sommet des rochers je le vois,
Et des collines je le domine.
Voici : ce peuple habite seul,
Et parmi les nations il n'est pas compté.
Qui peut nombrer la poussière d'Iaqob ?
Estimer le quart [même] d'Israël ?
Que je meure comme les hommes droits !
Que soit ma fin comme la leur !

Fort étonné d'une semblable bénédiction, Balaq voulut remettre le nabi en présence des tentes d'Israël, pour que, cette fois, il les maudît. Bileâm renouvela, au sommet du Pisga, le premier sacrifice de taureaux et de béliers, après quoi il se laissa encore emporter par le souffle d'Iahvé :

Dresse-toi, Balaq, et écoute ;
Que ton oreille entende mon chant, fils de Zippor !
Ce n'est pas un homme, El, pour qu'il trompe,
Ni un fils de l'homme pour qu'il se repente.
Est-ce qu'il parle et n'agit pas ?

1. *Nomb.*, XXIII.

Ouvre-t-il la bouche pour ne pas accomplir?
J'ai reçu l'ordre de bénir,
Et je n'y puis rien changer.
On n'aperçoit point d'iniquité en Iaqob,
On ne voit pas de mal en Israël.
Iahvé, son Élohim, est avec lui,
Avec lui est la trompette du roi.
C'est El qui l'a fait sortir d'Égypte.
Comme une vigueur de bœuf sauvage est en lui.
Il n'y a point d'enchantement contre Iaqob,
Ni d'augure contre Israël.
Au temps voulu, sera manifesté à Iaqob
Et à Israël ce qu'El veut faire.
Voici que ce peuple se lève comme une lionne,
Et comme un lion il se dresse.
Il ne se couchera pas avant d'avoir dévoré la proie;
Et le sang des percés, *avant de l'avoir bu.*

Balaq, de plus en plus déconcerté, voulut faire un troisième essai [1]. Peut-être Bileäm se résoudrait-il enfin à jeter l'anathème avec l'enchantement sur Israël. Après le sacrifice de taureaux et de béliers, l'Iduméen, levant les yeux, contempla les tribus dispersées dans la plaine, et s'écria:

Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Iaqob!
Et tes pavillons, ô Israël!
Comme des vallées elles s'étendent,
Comme des jardins dans les ouads,
Comme des aloès qu'a plantés Iahvé,
Comme des cèdres sur les eaux.
Les ondes s'échappent de ses urnes,
Et sa semence est comme des eaux puissantes.
Plus élevé qu'Agag est son roi,
Très haute est sa royauté.
El l'a tiré de Mizraïm.

1. *Nomb.*, XX

Comme une vigueur de bœuf sauvage est en lui.
Il dévore les nations ses ennemies,
Et leurs os, il les broie,
Et il les crible avec ses flèches.
Il se couche, il gît comme un lion;
Comme une lionne qui le fera lever?
Qui te bénit est béni.
Et qui te maudit, maudit soit-il!

Irrité, Balaq voulut encore une prophétie de Bileäm. Alors celui-ci déroula une autre vision que lui envoya le Tout-Puissant :

Paroles de Bileäm, fils de Béor,
Paroles de l'homme à l'œil fermé [par l'extase],
De celui qui entend ce que dit El,
Et qui a la science de Schaddaï [1],
Qui jouit de la vision d'Élion,
Prosterné, et avec les deux yeux ouverts.
Voici ce que je vois, non maintenant,
Ce que je contemple, mais dans l'avenir:
Une étoile s'avance d'Iaqob,
Et se lève une verge d'Israël.
Elle brise les frontières de Moab,
Et le sol des fils de Scheth (de trouble).
Édom est sa possession,
Et Séir (autre nom d'Édom), *son ennemi, est son héritage.*
Israël fait des œuvres vaillantes.
Et d'Iaqob viendra quelqu'un
Qui détruira le reste des cités [d'Édom].

Voyant Amaleq, le nabi s'écria :

La première des nations, c'est Amaleq;
Mais sa destinée, c'est la destruction.

1. Schaddaï (le Puissant), vieux nom sémitique de la Divinité, qu'il faut probablement rapprocher de Set, nom d'un dieu sémite émigré en Égypte.

A la vue des Qénites, il dit :

Solide est ta demeure,
Et posé sur le roc est ton nid;
Mais Qaïn (le Qénite) *doit être détruit,*
En attendant qu'Assour l'emmène captif.

Poursuivant sa prophétie, il s'écria :

Malheur à qui vivra quand El fera ces choses!
Des vaisseaux viennent des côtes de Kitthim (?);
Ils oppriment Assour, ils oppriment Héber;
Et lui aussi (Assour) *est voué à la destruction.*

Après avoir annoncé le triomphe d'Iaqob et les invasions lointaines (peut-être celles des Mèdes et des Scythes) sous lesquelles devait plier toute la race sémitique, avec le prodigieux empire d'Assyrie lui-même, le nabi quitta le roi Balaq [1].

Ayant évité les enchantements de Bileâm, Israël eut à lutter contre une magie bien plus redoutable. Les voluptueux cultes voisins vont essayer de le corrompre. Les Midianites, en bons rapports, dans le désert, avec les Hébreux, les vinrent visiter dans leurs campe-

---

1. La prophétie de Bileâm semble avoir été à peu près achevée vers la fin du règne de David. Elle célèbre l'unité intérieure d'Israël, les victoires de son premier roi sur Moab et sur Séir. Le souvenir d'Agag, le puissant roi des Amaléqites, épargné par Schaöul et égorgé par Schemouël, est encore vivace. Sans doute ce beau poème, entrecoupé de récitatifs, résonna souvent, accompagné du kinnor, dans le splendide palais de Millo. — Voir *Kalisch, Bible studies*, t. I. — B. R. de Geer, *De Bileamo, eius historia et vaticiniis.* — Hengstenberg, *Die Geschichte Bileams und seine Weissagungen*, mais avec une opinion différente de la nôtre. — *H. Ewald, Jahrbücher der biblischen Wissenschaft... Achtes Jahrbuch : 1856, Die Weissagungen Bileams.*

ments. Aux fêtes des dieux, les Israélites et la jeunesse de Midian s'en allaient ensemble à Baal-Péor, lieu de pèlerinage[1]. Là, selon l'usage, les femmes et les filles midianites devaient vendre aux étrangers leur chasteté, et, avec le produit de la *prostitution sacrée*, offrir aux dieux un sacrifice. Entraînés par ce culte ardent, les Hébreux, en grand nombre, s'y laissaient aller tout entiers.

Pinéhas (la bouche d'airain), petit-fils d'Aharon et fils d'Éléasar, le cohène-hagadol, fut pris d'indignation en voyant une Midianite, qu'un des chefs de Schimeön, aux yeux de tous, conduisait dans sa tente. Il perça l'Israélite, qui avait nom Zimri, et la jeune femme, Cozbi, fille de Zour, un des nassi (chefs) de Midian. Quelques jours plus tard, sur l'invitation de Mosché, Israël s'arma contre Midian, lui prit tous ses troupeaux avec toutes ses femmes. Les filles de Midian encore vierges furent conservées, les autres exterminées.

Dans tout le pays conquis jusque-là, riche en pâturages, s'établirent Gad et Reöubèn. Ces deux tribus de pasteurs bâtissent des qirioth (bourgs) pour eux et des enclos pour leurs brebis.

Pendant cette période de première conquête, la jeune poésie hébraïque s'était mise à chanter les exploits d'Israël. Ces chansons guerrières, ou *moschlim*, semblent avoir formé une collection qui prit le nom de *Livre des guerres d'Iahvé*. Dans la Thora sont cités trois de ces chants. Le premier peint la migration des tribus jusqu'au moment où elles ont un campement moins éphémère :

Vaheb (?) *est près de la jungle* (ou embouchure de l'Arnor
Et des ruisseaux de l'Arnon.
Le cours des ruisseaux
Incline vers l'assiette de la ville,
Et touche les frontières de Moab.

1. *Nomb.*, xxv.

Le second lied, c'est *le Chant du puits*. Arrivés dans le pays qui est aux confins de Moab, les Benê-Israël y creusent une citerne pour montrer qu'ils ont l'intention de se fixer en cet endroit :

Jaillis, ô puits, lui chantaient-ils ;
Puits qu'ont ouvert les sars,
Qu'ont creusé les chefs du peuple,
Qu'ils ont façonné (?) avec leurs bâtons [1].

Quant au troisième chant, il a été composé sur l'incendie et la reconstruction de Heschbon:

Entrez à Heschbon ;
Elle sera rebâtie et restaurée, la ville de Sihon.
Car le feu a jailli de Heschbon,
La flamme de la cité de Sihon ;
Elle a dévoré Ar-Moab
Et les Baals des bamoth (hauts lieux) *de l'Arnon.*
Malheur à toi, Moab !
Tu es perdu, peuple de Kamosch.
Et il a livré ses fils comme fuyards
Et ses filles comme captives
Au roi émorite Sihon...
Nous les renversons ; Heschbon est détruit jusqu'à Dibon ;
Nous les ravageons jusqu'à Nophah,
Avec le feu jusqu'à Médeba.

Ce qui distingue, dès sa première jeunesse, la poésie hébraïque, c'est le parallélisme, qui consiste dans la répétition sonore de la même pensée sous deux formes différentes et avec à peu près la même quantité de syllabes. Pour qui a lu les hymnes égyptiens, il est évident que les Benê-Israël leur ont emprunté cette sorte de cadence, à laquelle semblent se réduire toutes leurs

1. *Nomb.*, XXI.

règles poétiques[1]. Mais dans les monuments égyptiens, fruits d'une civilisation déjà mûre, on chercherait vainement les naïvetés charmantes, la grâce enfantine, quelquefois mêlée de malice et d'ironie, dont les premières chansons d'Israël offrent un modèle achevé.

Cette ville de Sihon, dont les Israélites ont célébré l'incendie et la reconstruction, ne peut être, malgré sa richesse et sa beauté, leur séjour définitif. C'est de l'autre côté de l'Iardèn, sur sa rive droite, qu'ils se doivent fixer.

Les tribus de Gad et de Reöubèn, avec une partie de Menasché, voulurent toutefois rester dans le pays conquis, parce qu'il avait de beaux pâturages où elles pourraient mener leurs brebis, leurs chèvres, leurs bœufs et leurs chameaux. Peut-être ces tribus allaient-elles essayer de se faire une existence à part. Leur résolution fut, pour Mosché, une cause de chagrin ; mais tous promirent d'aider leurs frères dans l'œuvre de la conquête. Le pays où ils s'installèrent s'appela le pays de l'*autre côté* (Eber-ha-Iardèn). En réalité, cette séparation affaiblit Israël.

La tribu de Reöubèn s'étendait de l'Arnon jusqu'à Heschbon, avec Iazer pour ville principale

Gad, au nord de Reöubèn, allait depuis Heschbon jusqu'à l'Iabboq ; il avait la moitié de la montagne de Guileäd (un rejeton de l'Hermon comme toutes les montagnes d'au delà) et la vallée qui se termine au lac de Kinnereth (Génésareth) ; ses villes principales étaient Ramoth-Guileäd et Mahanaïm.

Aux Menaschites ou Guileädites revinrent la moitié nord de la montagne de Guileäd, ainsi que les vallées fertiles et la montagne de Baschan, aux merveilleuses forêts de chênes. La partie de Menasché établie de l'autre côté de l'Iardèn prit le nom de Guileäd, un des petits-fils du père de la tribu.

1. M. J. Derenbourg croit à une certaine existence de la rime dans les poésies hébraïques. (*Inscription de Carthage sur les offrandes des prémisses*, p. 18.)

Mosché vit s'installer Reöubèn, Gad et Guileäd ; mais l'invasion de la terre de Kenaan, il ne la devait pas voir. Averti par Iahvé de sa mort prochaine, le prophète bénit les tribus d'Israël :

. . . .
Que vive Reoübèn, et qu'il ne meure pas[1] *!*
Mais que ses hommes soient en petit nombre!
Entends, Iahvé, la voix d'Iehouda ;
Conduis-le vers son peuple [pour la royauté].
Que sa puissance soit grande!
Et sois son secours contre ses ennemis!

Le nabi dit pour Lévi :

Ton thoummim et ton ourim[2] *sont à celui qui est pieux envers toi,*
Celui que tu as éprouvé à Massa, [*Iahvé*] ;
Que tu as connu près dès eaux de Mériba,
Qui a dit à son père et à sa mère : « Je ne vous vois pas! »
Et à ses frères : « Je ne vous connais pas! »
Et qui n'a pas tenu compte de ses fils.
Parce qu'ils ont gardé tes paroles,
Et que ton alliance, ils l'ont conservée,
Ils apprendront tes lois à Iaqob,
Et ta Thora à Israël ;
Ils placeront l'encens pour ta narine,
Et l'holocauste sur ton autel.
Bénis, ô Iahvé, sa force!
A l'œuvre de ses mains sois propice.
Brise les reins de ses ennemis;
Et ses adversaires, qu'ils ne puissent pas se dresser!

1. *Deut.*, XXIII.
2. Le thoummim et l'ourim, placés sur le pectoral du grand-prêtre, qui était de la tribu de Lévi, lui servaient à consulter Iahvé. (V. ci-après, p. 140.)

Il dit de Beniamin :

Le bien-aimé d'Iahvé habite avec sûreté près de lui.
Le désir d'Iahvé est sur Beniamin tout le jour,
Et entre ses épaules il dort [1].

Il dit pour Ioseph :

Bénie d'Iahvé est sa terre ;
[Elle a] les dons du ciel et de la rosée,
Les dons de l'abîme qui gît en bas,
Les produits du soleil et ceux des lunes (mois),
La fertilité qui tombe des montagnes antiques,
Celle des collines éternelles,
Les fruits du pays dans leur abondance.
Ce qu'a de délicieux celui qui habitait dans le buiss
Est versé sur la tête d'Ioseph,
Sur le sommet du prince de ses frères ;
Comme celle du premier-né du taureau est sa gloire
Des cornes de bœuf sauvage sont ses cornes ;
Avec elles, il frappe tous les peuples,
Jusqu'aux extrémités du pays.
Tels sont les nombreux d'Éphraïm,
Et les milliers de Menasché.

Réjouis-toi, Zeboulon, dans tes courses [maritimes],
Et toi, Issakar, dans tes tentes.
Les peuples affluent vers la montagne,
Où ils offrent un sacrifice de justice [2].
De la richesse de la mer ils (les gens des deux tribus) *s'*
Et des richesses cachées du sable [3]. *[te*

1. Jérusalem, séjour terrestre d'Iahvé, était de Benia
2. Sur le Karmel on offrait des sacrifices, même au t d'Éliya (Élie).
3. Près d'Akko, le sable blanc du fleuve Bélus fourn du verre très riche.

Béni soit celui qui étend Gad!
Comme une lionne il (Gad) *se couche,*
Il déchire le bras et la tête [de sa proie].
Il s'est choisi les prémices du territoire,
Car là était la part du chef[1].
Il s'est adjoint aux principaux du peuple[2]
Accomplissant la justice d'Iahvé
Et son jugement avec Israël.

Dan est comme un lionceau
Qui s'élance de Baschan[3].

Naphtâli, rassasié de délices,
Plein de la bénédiction d'Iahvé,
Possède la mer et le sud.

Béni est Ascher (l'heureux) *plus que les [autres] fils.*
Il est agréable parmi ses frères,
Baignant son pied dans l'huile.
De fer et d'airain sont les verrous [de tes villes], ô Ascher;
Et comme tes jours [croissent] tes richesses.

Qui est comme Élohim, ô Ieschouroun (le droit, nom [d'Israël]),
Chevauchant sur les cieux pour te secourir ?
Avec sa majesté il est dans l'étendue céleste,
C'est la demeure antique d'Élohim.
Et en bas sont ses bras éternels.
Devant toi, il dépossède l'ennemi;
Et il dit : « Extermine. »
Se repose Israël avec confiance;
Aïn-Iaqob est seul[4]
Dans une terre de froment et de vin;

1. Valeur de Gad dans l'œuvre de la conquête.
2. Sans doute pour achever la conquête.
3. Allusion à Schimschon, et sans doute aussi à la prise sanglante de Laïsch par les six cents Danites.
4. Aïn-Iaqob, Iaqob comparé à un oasis.

Les cieux y distillent leur rosée.
Bienheureux, ô Israël, qui est comme toi,
Peuple sauvé par Iahvé,
[Iahvé] ton bouclier de secours,
L'épée qui fait ta grandeur!
Tes ennemis te mentiront;
Mais, toi, sur leur nuque tu marcheras.

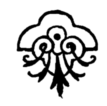
Pour mourir, Mosché, après avoir achevé de bénir Israël, monta de la plaine de Moab sur le Nébo, qui est à l'orient d'Ieriho. Là, Iahvé lui fit voir tout le pays, de Guileäd jusqu'à Dan, tout Naphtâli, et la terre d'Éphraïm, et Menasché, et le pays d'Iehouda jusqu'à la mer occidentale, et le Nedjeb, et la campagne d'Ieriho, la ville des palmes, jusqu'à Zoar, et il lui dit : « Voici le pays que j'ai promis, pour leur postérité, à Abraham, à Izehaq et à Iaqob; je l'ai montré à tes yeux, mais tu ne le fouleras pas. » Mosché, le serviteur d'Iahvé, mourut là, dans le pays de Moab. Iahvé l'ensevelit dans cette terre de Moab en face de Beth-Péor, et jusqu'à ce jour personne n'a connu son tombeau. Le prophète était alors âgé de cent vingt ans, sans que sa vue fût obscurcie ni sa vigueur anéantie. Pendant trente jours, dans la plaine de Moab, les Benê-Israël firent la lamentation sur Mosché.

Parmi les poésies attribuées au prophète, on connaît, en dehors de *la Bénédiction* et du chant qui célèbre le passage de la Mer-Rouge, un cantique dans lequel, avant d'expirer, il redit pour les Hébreux de l'avenir les bienfaits d'Iahvé :

. . . .
N'est-il pas ton père et celui qui t'a acquis ?
N'est-ce pas lui qui t'a créé et établi?
Rappelle-toi les jours anciens.
Comprends les années des vieilles générations.
Interroge ton père, et il t'annoncera;
Tes vieillards, et ils te parleront.

Tel fut, avant *la Bénédiction*, le dernier chant de Mosché.

Il pouvait se coucher dans son sépulcre mystérieux, le vieux nabi; son rude labeur était achevé : de cette foule confuse et mauvaise d'étrangers et d'esclaves réunis dans le Delta, il avait fait, avec l'aide d'Iahvé, un peuple choisi. Au milieu de cette masse, il avait mis, comme un levain précieux, l'idée du Dieu unique et la conscience d'une grande œuvre religieuse à accomplir. Avec cela le peuple élu aura peut-être ses heures de défaillance, il ne se corrompra jamais complètement et ne manquera pas sa destinée. Le pays à la lisière duquel le prophète le conduit sera éternellement une terre sainte, et sur ses montagnes, d'où la lumière descend, les peuples auront à jamais les yeux fixés.





VI

DESCRIPTION DE LA TERRE PROMISE. — LA CONQUÊTE. — LE PARTAGE. — MORT D'IOSCHOUA.



OUR bien comprendre la conquête de Kenaan et le partage de cette terre par les tribus, il importe de décrire la Palestine et son climat.

Le pays où les Hébreux vont s'installer avait pour limites : à l'ouest, la Méditerranée ou Iäm (la mer); au nord, Tyr, la chaîne méridionale du Libanon, Damas; à l'est, le désert; au sud, une ligne qui de la Mer-Morte, en suivant le torrent de Mizraïm, allait jusqu'à la Méditerranée.

La longueur ordinaire des jours, en Palestine, est de douze heures; seulement les jours les plus chauds et les plus froides nuits d'hiver comptent deux heures de plus qu'en temps ordinaire. La transition du jour à la nuit et de la nuit au jour est rapide. Les ombres enveloppent la terre subitement.

Il n'y a guère que deux temps dans l'année, la pluie et la sécheresse. Au commencement de l'automne, tombent des pluies abondantes, si régulières que, si elles manquent, la population est inquiète. Les jours pluvieux alternent avec les jours de soleil. Les pluies torrentielles sont précédées et suivies d'éclairs et de

tonnerre, et parfois se cristallisent en flocons de neige ou en grêle. Vers la fin de la saison humide, la pluie, comme pour prendre congé, tombe plus richement et compense parfois le peu d'abondance avec laquelle elle est tombée au commencement de l'automne [1]. Ce qui amène sur le pays de Kenaan (le déprimé) ces pluies régulières, c'est le Libanon, au nord, et, à l'ouest, la Méditerranée. La neige du Libanon, fondue pendant les chaleurs de l'été, remplit en automne l'atmosphère d'humidité et forme les nuages. D'un autre côté, les vents qui soufflent de la mer, en la même saison, poussent les nuées vers le sud.

Pendant la sécheresse d'été, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, on chercherait en vain un nuage au ciel. Cependant rien ne dépérit. La riche rosée compense la pluie et aux nuits donne un peu de fraîcheur; pendant le jour, le vent du nord, qui vient de la mer, rend la chaleur plus supportable. Rarement se lève le vent d'est (Kadim, Sal-Aphot), qui roule une poussière dont les habits et les corps s'imprègnent tout entiers; mais il s'en faut qu'il soit destructeur comme le Samoun africain.

La température, en Palestine, n'est pas partout la même. La plus haute température observée par Barclay pour Jérusalem est de 33 degrés; la plus basse, de 3,3; la moyenne, de 17. Presque chaque hiver la neige paraît à Jérusalem [2].

Avant tout, la terre d'Israël est une terre montagneuse. Il y a au nord deux belles chaînes de montagnes, séparées par une profonde vallée : le Libanon, dont la plus haute pointe a plus de trois mille mètres (Dhor-el-Khedif) dans la région des neiges; et l'Hermon (Anti-Libanon), presque aussi élevé à son plus haut sommet (El-Scheik).

Le Libanon n'a jamais appartenu à Israël; il était

1. Grætz, *Geschichte der Juden*, t. I, p. 74 et 75.
2. Robinson, *Phys. Geography*, s. 296.

en la possession des Phéniciens et des Araméens. Mais souvent les Hébreux en ont exploité les cèdres et la poésie. Le Talmud lui-même, si sec, se laisse attendrir par la grâce du Libanon. « Au temps messianique, dit-il, les jeunes gens répandront un parfum comme le Libanon [1]. »

Plus près d'Israël est l'Hermon avec son étincelante tête neigeuse. Du pied de sa pente escarpée au sud, il touche les frontières d'Israël. Le Talmud appelle le grand Hermon « mont de neige » : « Les femmes ammonites et moabites avaient établi des boutiques de parfums, depuis Beth-Hayeschimoth jusqu'au mont de neige, pour initier les Israélites aux raffinements du luxe [2]. »

Les rejetons du Libanon et de l'Hermon forment le système orographique de la Palestine.

C'est du Libanon que naissent les montagnes du nord (de Naphtâli, plus tard de Galilée), dont le plus haut sommet a quatre mille pieds. Ces hauteurs, par une pente insensible, descendent jusqu'à une plaine fertile, Isréel (Dieu l'a ensemencée), qui n'est élevée que de cinq cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Elle forme un triangle irrégulier, qui a environ sept lieues de long du nord au sud, et de deux à cinq de l'est à l'ouest. De cette plaine part toute une série de collines, parmi lesquelles il faut nommer : à l'est, le Thabor (d'environ six cents mètres), dont la pointe s'aperçoit de loin, parce qu'aucune montagne ne la voile; au delà, le mont Moreh, aujourd'hui El-Duhy (six cents mètres), qui semble s'appuyer au Thabor; la montagne de Guilboa (sept cents mètres environ), sur laquelle David pria la rosée de ne plus tomber; à l'ouest de la grande plaine, le Karmel (six cents mètres), tout couronné

1. *Talm. de Bab.*, *Berakhoth*, 43 b. — Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 39.

2. *Siphré*, sect. *Balak*, édit. Friedmann, p. 476. — Neubauer, p. 39.

d'arbres et formant une ligne qui va rejoindre la mer. *Isréel*, d'où s'élancent toutes ces collines, sépare le pays en deux parties inégales : au nord, la petite Galilée ; au sud, tout le reste de la Terre promise.

Fermée au nord-est par les montagnes de Guilboa et à l'ouest par les collines du Karmel, au sud Isréel voit le sol s'élever insensiblement. Ce haut pays aboutit à des sommets qui ont près de sept cents mètres. C'est ce que la Bible appelle la montagne d'Éphraïm, qui commence dans la plaine d'Isréel et va presque jusqu'à Jérusalem [1]. De Jérusalem à Hébron, toujours en s'avançant vers le sud, le pays s'élève à une hauteur de mille mètres. C'est ce qu'on nomme la montagne d'Iehouda. Puis le terrain se met à descendre insensiblement, si bien que la cité autrefois frontière de Beer-Schéba n'est plus guère qu'à deux cents mètres de hauteur. De là s'élance encore la montagne de Paran, mais qui jamais n'a été du territoire d'Israël. La montagne d'Éphraïm, comme celle d'Iehouda, va de l'est à l'ouest. De sa naissance à la mer s'étend la plaine de Scharon : au nord, elle touche le Karmel et va jusqu'au désert du sud. Si fertile est-elle, qu'au temps de la moisson l'homme et le cheval y disparaissent au milieu des grands blés. A l'est, la montagne d'Ephraïm décline vers l'Iardèn.

Quelques groupes d'Ephraïm et d'Iehouda ont une signification particulière : les deux sommets entre lesquels gisait Schekem, le Garizim et l'Ébal étaient, l'un, la *montagne de la bénédiction*, l'autre, celle *du jurement*.

Telle est la configuration de la Palestine.

Du nord au midi, le pays est divisé en trois zones : la large zone de montagnes occupe le milieu ; à l'ouest s'étend la Scheféla ou bas pays jusqu'à la mer ; des

1. C'est probablement la montagne d'Éphraïm que le Talmud nomme mont royal, har Hamélek, *Mischna, Schebiih*, IX, 2 — Neubauer, p. 41.

plaines (Khikhar, Arabat) vont à l'est, depuis les montagnes jusqu'à l'Iardèn. Dans la Scheféla, le climat est doux; il est âpre dans la montagne au temps des pluies et tempéré pendant la chaleur; la plus grande partie de l'année, les ardeurs du soleil sont intolérables dans la vallée de l'Iardèn.

Au delà du fleuve où étaient installés Gad et Reöubèn avec la demi-tribu de Menasché, c'est l'Hermon qui envoie des montagnes et des collines. D'abord, il décline rapidement jusqu'à une vallée profonde, qui était autrefois une des plus fertiles de tout le pays. Avec ses bois, elle présente encore un aspect pittoresque. A cause de la fertilité de ce coin de terre, les Kenaanites l'avaient consacré à leur dieu Baal-Gad, Baal-Hermon. Plus tard on y éleva un temple à Pan (Panéas). Des rochers et des gorges qui dominent cette vallée s'échappent des sources bondissant des rochers comme des chutes d'eau et donnant naissance à l'Iardèn. Tel est le « pays de l'Hermon » (Ps. LXXII, 7).

De là court une ligne étroite de montagnes, parallèle à l'Iardèn et interrompue seulement par deux gorges. Déjà, dans ce pays, que nous avons décrit, sont installées les tribus de Gad, de Reöubèn et de Menasché.

Si belles et en même temps si bienfaisantes par leurs eaux étaient les montagnes de la Palestine, qu'on les avait divinisées. Et même, quand on ne les adorait pas, on choisissait leurs sommets pour y offrir des sacrifices. Le peuple hébreu, sous les rois mêmes, après la construction du temple, ne peut se détacher des bamoth (hauts lieux).

Vers deux mers peuvent rouler les torrents et les fleuves de Kenaan, la Méditerranée et la Mer-Morte.

Aucun cours d'eau considérable ne se jette dans la Méditerranée. Un seul, célèbre, non par la puissance de ses eaux, mais par sa place dans l'histoire, le Qischon, descendant du Thabor, mérite d'être mentionné. Arrosant Meguiddo et la grande plaine d'Isréel, caressant au nord les pieds du Karmel, il a roulé les cadavres de l'armée de Sissera et ceux des prophètes de Baal.

La Mer-Morte a plus d'affluents dans le territoire des tribus que la mer occidentale. Mais elle-même doit être décrite avant les fleuves qu'elle reçoit. Dans l'antiquité hébraïque, elle s'appela Mer de Sel (Iäm hamélah) ou Mer désolée (Iäm hâarâbâ); chez les écrivains grecs, lac Asphaltite ou Mer-Morte.

Elle a environ vingt-cinq lieues de long sur près de quatre lieues dans sa plus grande largeur, de l'Ouad-Modjib à la rive ouest; vers la péninsule nommée Lischan (langue), ses eaux ne forment qu'un étroit ruban. Son niveau est de 394 mètres au-dessous de la Méditerranée.

La pesanteur spécifique de ses eaux n'est pas partout la même : près de l'embouchure de l'Iardèn, elle est moins considérable que vers le sud. En moyenne, l'eau de la Mer-Morte contient 25 pour cent de matières fermes, dont la moitié se compose de chlornatrium. Le chlormagnésium, qui s'y rencontre aussi en notable quantité, donne à l'eau de ce grand lac un goût amer et repoussant. Le chlorcalcium la rend huileuse au toucher. Elle contient encore un certain nombre d'autres matières, mais en plus petites doses. Son point d'ébullition est 105°. Chaque jour l'Iardèn apporte à la Mer de Sel environ six millions de tonnes; comme l'écoulement est insensible, en vingt-quatre heures doit s'évaporer cette énorme masse d'eau [1].

Le fond de la Mer-Morte, de 6 mètres à peine à certains endroits du sud, atteint au nord jusqu'à 530 mètres. Au nord, il se forme d'un mélange de vase blanche et de cristaux de sel; on ne rencontre au sud que de la vase.

Les eaux sont fort limpides, mais ne recèlent aucun être vivant. Cependant l'air que l'on y respire est salubre : l'expédition dont faisait partie le duc de Luynes a pu passer, sans malaise, vingt et un jours sur le lac Asphaltite.

---

1. Bædeker's *Palæstina und Syria*, p. 280-283.

Encaissée, dans sa longueur, entre deux chaînes de hautes collines, la Mer-Morte au nord voit s'ouvrir la large vallée de l'Iardèn, et au sud une plaine marécageuse, la Sabka.

Dans les jours voilés, la Mer-Morte mérite son nom. On n'y surprend d'autre bruit que la sourde plainte des eaux. La plupart du temps, les bords sont d'une stérilité désolante, couverts seulement d'une blanche incrustation de sel, que tachent çà et là des plaques de boue noire et des étangs d'eau salée. Quelques troncs d'arbres à baume surgissent par endroits, comme pour ajouter à la tristesse générale. On rencontre aussi le pommier de Sedôm, dont le fruit, fort agréable à l'œil, tombe en poussière sous la main qui le presse.

Mais un jour de soleil l'aspect du lac change : les eaux d'un bleu transparent étincellent, et les collines de Moab revêtent les teintes les plus charmantes. Sur les rives la stérilité partout ne règne pas en maîtresse. La vie abonde dans le Ghor, aux extrémités sud-est et nord du grand lac ; au sud-est, le Ghor Safieh a la végétation de la plaine d'Ieriho ; là se dressent des tamaris, des doums, des achéirs aux belles fleurs [1]. Les ruisseaux de l'orient arrivent à la mer à travers une riche verdure. On voit courir çà et là des gazelles, des lièvres, des perdrix, et quelquefois s'avancer gravement des bataillons d'heureuses cigognes [2].

Les principaux affluents de la Mer-Morte à l'est sont : l'Ouad-Safieh, l'Ouad-Modjib (l'ancien Arnon), entre deux grands escarpements (30 à 40 mètres) de grès rouge, brun, veiné. Les eaux de l'Arnon, claires, pleines de petits poissons, coulent, en chantant doucement, parmi les cailloux. Les colombes aiment ses bords et les feuillages dont il est voilé. Il se jette

1. De Luynes, *Voyage d'exploration à la Mer-Morte, à Petra et sur la rive gauche du Jourdain*, t. II, p. 10.

2. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. II, p. 464 et 465.

dans la Mer-Morte à travers une jungle de saules, de roseaux, de tamaris[1].

Au nord de l'Ouad-Modjib roule le Zerka-Maïn (le torrent aux flots bleus), aussi beau, aussi voilé de feuillages, et, par ses escarpements, aussi grandiose que l'Arnon avec lequel il a beaucoup de ressemblance. Ses eaux chaudes et sulfureuses lui viennent des sources de Callirhoé. A son embouchure le Zerka-Maïn a 31°,5[2].

Tels sont les petits cours d'eau que reçoit la Mer de Sel.

Un plus grand, l'Iardèn, aujourd'hui Esch-Schéria (l'abreuvoir), le seul fleuve en réalité de la Palestine, coule du nord au sud.

C'est à Banias (la ville du dieu Pan), l'ancienne Césarée de Philippe, belle avec son cirque de collines plantées de chênes verts et d'oliviers, que naît l'Iardèn. D'une grotte située au pied d'une énorme muraille de rochers sort le fleuve sacré. Trois sources ont l'honneur de le former : le Nahr-Hasbeya, le Nahr-Leddan et le torrent écumeux qui jaillit de la grotte et porte le nom de Nahr-Hasbani[3].

A travers les restes du culte de Pan, l'Iardèn commence à rouler sous les platanes et les lauriers ; il s'attarde ensuite dans les marais de l'Ard-el-Huleh, forme le lac de Huleh ou Mérom (l'élevé) et traverse le lac de Kinnereth. Légèrement renflé avec ses eaux bleues qui étincellent au soleil, et où se sont mirées autrefois dix villes célèbres, le lac de Kinnereth (la harpe) est fort beau et résonne harmonieusement sous la brise. Les poissons foisonnent dans ses eaux aimées. Il a vingt kilomètres de long sur dix de large.

1. De Luynes, *Voyage d'exploration*, t. I, p. 115. — Tristram, *The land of Moab*, p. 125-127.

2. Tristram, *The land of Moab*, p. 237-238.

3. Vicomte de Vogüé, *Syrie, Palestine et Mont-Athos*, p. 98 et suiv.

Peu considérable est la distance du lac de Kinnereth à l'embouchure de l'Iardèn; mais, par ses nombreux et longs circuits, le fleuve a soin d'allonger son cours. Ses rapides, souvent formidables, en rendent fort difficile la navigation. On en pourra juger par la carte qu'a tracée, du fleuve sacré, Lynch, qui commandait en 1810 l'expédition américaine[1].

Dans la vallée ouest de l'Iardèn sévit un climat tout particulier, surtout à partir des eaux du Kinnereth. Le petit lac Mérom gît à 88 mètres au-dessous de la Méditerranée, le lac de Kinnereth à 191. Toute la vallée comprise entre ce dernier et la Mer-Morte porte le nom d'El-Ghor (dépression). Là, le climat est semblable à celui de l'Egypte, mais beaucoup plus malsain. Parmi les habitants de ce district, l'idiotisme est fréquent. Les chaleurs, au cœur de l'été, y sont intolérables : Robinson, au 8 mai, a compté jusqu'à 43 degrés à l'ombre. A la fin d'avril et au commencement de mai, on y fait la moisson, tandis qu'ailleurs on coupe les blés en la seconde moitié de mai, dans la plaine, et, dans la montagne, en la première partie de juin[2].

Çà et là cependant, même dans le Ghor, on rencontre des coins verts et charmants; mais ils sont rares.

Infiniment moins desséchée est la rive gauche, le pays d'au delà. Elle est arrosée au sud du Kinnereth par des ruisseaux dont le nom indique parfois la beauté. L'Yarmouk ou Hiéromax coule non loin du lac. Plus au sud, descendant de Rabbath-Ammon, et, autour de lui, fertilisant la plaine et faisant pousser les fleurs et la verdure, l'Ouad-Zerka (l'ouad bleu), forme une vallée large et verte, du nord-est au sud-ouest et

1. *Narrative of the United State's Expedition to the river Jordan and the Dead Sea*, by W. F. Lynch.

2. Bædeker's *Palestina und Syria*, p. 47.

aboutit au gué de Damieh. Ses eaux ont une grande beauté. C'est l'ancien Iabboq[1].

On conçoit que, s'endormant sur ces rives enchanteresses, si douces à l'homme d'Orient, Iaqob ait reçu en songe des visites célestes.

Après avoir reçu ces ruisseaux, l'Iardèn se jette dans la Mer-Morte, par deux embouchures, un peu au sud-est d'Ieriho. *De ce côté,* il arrosait Zeboulon, Issakar, Éphraïm, Beniamin, Iehouda; *de l'autre côté,* Guileäd, Gad et Reöubèn.

A la contrée *d'au delà,* les torrents donnaient de beaux pâturages. En deçà même, la Palestine, sauf probablement la vallée de l'Iardèn, ou Ghor, était très fertile, surtout au nord. Mais au sud de Hébron commençait un véritable désert, orné seulement de quelques ouads. Avec ses champs pelés et le vent brûlant qui la dévorait, cette contrée méritait bien son nom de Nedjeb (la desséchée, la sablonneuse). Si imparfaite qu'elle fût, la Palestine, à des nomades mourant de faim et de soif dans le désert, se présenta comme une terre promise, toute ruisselante de lait et de miel. Ils ne cessèrent de l'entrevoir à travers le voile doré dont Iahvé l'avait, à leurs yeux, couverte. Éternellement, dans toutes leurs poésies, ils exalteront leur Élohim, qui leur a donné un tel établissement.

Maintenant que nous connaissons la géographie physique de la Palestine, il est nécessaire de savoir quelle est la population que vont y rencontrer les Hébreux.

Au commencement, le pays était habité par les Rephaïm. C'était du moins la tradition kananéenne rapportée par la Bible. Les Rephaïm mythiques, premiers possesseurs du pays, n'étaient rien moins, comme le marque leur nom (*rapha,* guérir), que des dieux guérisseurs et puissants. Vaincus plus tard, ils s'ap-

1. De Luynes, t. I, *p. 133.*

pelèrent Nephilim (les tombés). Les Énaqites en descendirent. Ces derniers s'installèrent près de l'Iardèn sur la rive gauche et, au sud et au nord, sur la rive droite. Les Israélites en avaient peur, et parmi eux courait ce dicton : « Qui peut tenir devant les Énaqites [1] ? » Parmi les anciens habitants du sol, mais dans le pays d'au delà, sont aussi mentionnés les Zouzim ou Zamzoumim (hommes aux bourdonnements confus).

A l'époque historique, vint un flot de peuple, les Kenaanites (Chananéens), qu'à cause de leurs nombreux palmiers les Grecs appelèrent Phéniciens. Sortis de la Mer-Rouge ou Persique, ils avaient fini par se fixer entre la mer occidentale et l'Iardèn. Leurs principales occupations étaient la navigation et le commerce. Chypre, l'Égypte, l'Afrique, la Grèce, l'Italie, l'Espagne étaient en relations avec eux et possédaient de leurs colonies. Sur un rocher qui s'avançait dans la mer, ils bâtirent ou rebâtirent pour la pêche la ville de Zidon (pêcherie), et, sur une petite île de rochers, non loin de la côte, la ville et le port de Zour (Tyr); au nord de Zidon s'éleva, par leurs soins, Arvad, et au sud Akko. Le Liban et l'Anti-Liban (Hermon), dans leur voisinage, leur fournissaient des cèdres et des cyprès pour leurs vaisseaux.

Les murex, qui abondaient en Phénicie, avaient un sang rouge avec lequel on obtenait la belle pourpre si recherchée dans l'antiquité. Près d'Akko, le sable blanc du Bélus fournissait du verre très riche. Tels étaient les deux principaux articles de luxe que les Phéniciens vendaient à l'ancien monde.

Pour leurs relations commerciales, ils avaient une écriture. Dans les caractères hiératiques (non hiéroglyphiques) de l'Égypte, ils avaient choisi un certain nombre de signes dont ils avaient composé un alphabet qui servit de modèle à tous ceux de l'anti-

1. Nombres, XIII, 33.

quité[1]. Djebal (Byblos) leur fournit une écorce sur laquelle ils purent facilement écrire (de là le nom de *Bible,* qui désigne le livre dans l'antiquité grecque).

Ainsi, sans avoir fait la civilisation, et, par son génie créateur, bien inférieure à l'Égypte et à l'Assyrie, l'étroite bande de terre comprise entre le Liban et la mer a été peut-être le point le plus important du monde ancien. Grâce à leur alphabet et à leur commerce, les Phéniciens ont fait circuler partout les idées de l'Égypte et de l'Assyrie.

Ils sortirent de la bande de terre, voisine de la Méditerranée, pour se répandre dans tout le pays auquel ils donnèrent le nom de Kenaan. Là où il y avait des vallées fertiles, des ouads, des hauteurs fortes, on les trouve établis lors de l'arrivée des Israélites. Jusque dans la vallée profonde de Sedôm, qui était « comme un jardin de Dieu », on les aperçoit de bonne heure. En se répandant ainsi, ils se divisèrent en un grand nombre de petites tribus qui, pour des raisons inconnues, prirent différents noms[2].

Six d'entre elles furent considérables. Les Émorites ou Amorrhites, au delà de l'Iardèn et au sud, étaient renommés pour leur force: « Ils étaient hauts comme les cèdres et forts comme les chênes. » (Amos, II, 9.) — Dans l'intérieur du pays habitaient les Hithites, ou fils de Heth, qui eurent à lutter contre les Égyptiens[3]. — Les Hivites demeuraient sur l'Hermon et aussi au milieu du pays. — Dans la plaine d'Isréel étaient les Perizites. — Les Iébousites avaient pour capitale Iébous (plus tard Jérusalem). — Moins puissants que

1. E. de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.* — F. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde,* 2 vol.

2. Graetz, *Geschichte der Juden,* t. I, p. 5 et suiv.

3. Le poème de Pentaour raconte les exploits de Ramsès II contre les Khétas ou Hithites (*Recueil de travaux relatifs à la philologie,* etc., t. I).

les autres tribus, les Guirgaschites résidaient dans une partie de la Palestine qu'il est difficile de déterminer. — Ces noms sont mentionnés dans la Bible, et la plupart dans le poème de Pentaour.

A peine Mosché eut-il disparu, qu'Iahvé excita Ioschoua à s'emparer de tout le beau pays dont il n'était séparé que par l'Iardèn. Laissant de l'*autre côté* leurs enfants, leurs femmes avec leurs troupeaux, Reöubèn, Gad et Guileäd durent se préparer à l'invasion.

Mais, avant de rien entreprendre, Ioschoua envoya deux espions pour explorer Ieriho (la ville de la lune) et ses environs. Ils passèrent la nuit dans la maison de Rahab (la large) la prostituée. Aujourd'hui remplacée par Er-Riha, Ieriho était située près d'une montagne, dans une vallée fertile, toute peuplée de palmiers et de l'arbuste dont le baume était si doux. On ne l'y rencontre plus, ni lui ni les palmiers anciens, mais seulement des figuiers à foison [1]. Vouée à la lune, à la reine des cieux, clémente et belle, la ville antique était, le jour, dévorée par le soleil. Là, le climat est encore plus chaud que dans le reste de la Palestine, et les fruits y sont mûrs plus tôt. Derrière ses murailles, Ieriho semblait n'avoir guère à craindre une attaque des Benê-Israël. Cependant le roi (mélek), ayant appris que des étrangers avaient couché chez Rahab, conçut des inquiétudes [2]. Il avait sans doute entendu parler du sort de Sihon, roi des Émorites, et du territoire qu'on lui avait enlevé. Sommée par les gens du roi

1. De Luynes, *Voyage d'exploration*, t. I, p. 125.

2. Le rédacteur définitif du *Livre de Josué*, où se trouvent le récit de la conquête de Kenaan et la description du partage, ne peut guère avoir vécu avant la captivité. Il a relié différents documents. Les douze premiers chapitres, racontant la conquête, ne sont pas de la même main que le reste, où est consigné le partage du pays entre les tribus. Il y a une étroite union entre le *Livre de Josué* et le *Pentateuque*. (*Kuenen Historisch-Kritisch Onderzoek naar het ontstaan en de*

de livrer les étrangers, Rahab répondit : « Les hommes sont sortis; je ne sais pas où ils sont allés; poursuivez-les promptement, vous les atteindrez. » Les Israélites étaient cachés dans la maison de la prostituée. A la nuit, Rahab les fit descendre par la fenêtre avec une corde.

Après le retour des espions, Ioschoua, bien renseigné sur la ville et ses environs, alla camper sur le bord de l'Iardèn avec les Benê-Israël [1]. Trois jours plus tard, le chef dit au peuple : « Purifiez-vous, » et aux prêtres : « Levez la barque d'alliance, et passez devant le peuple. » La foule, suivant les cohènes (prêtres), se présenta devant l'Iardèn, en face de Guilgal (le cercle), ville sans doute vouée aussi à la lune. Aujourd'hui encore il y a là un gué fort large. A cette époque de l'année, on était aux jours de la moisson; le fleuve coulait à pleins bords. Devant la barque des cohènes, les eaux se dressèrent comme autrefois celles de la mer de Souph, pour livrer un passage aux Benê-Israël. Douze hommes choisis dans les douze tribus prirent chacun une pierre dans le lit de l'Iardèn, et, sur l'ordre d'Iahvé, en élevèrent un monument, pour rappeler éternellement aux Benê-Israël avec l'aide de qui ils avaient franchi les flots du grand fleuve [2].

On était dans le premier mois. Après s'être circoncis avec des couteaux de pierre, les Israélites célébrèrent la fête de Pessar (Pâques) dans la plaine d'Ieriho [3].

---

verzameling van de Boeken des Ouden Verbonds.) Comme dans le *Deutéronome,* Schrader, avec de Wette, distingue dans le *Livre de Josué* un ancien annaliste, un ancien annaliste théocratique, un ancien annaliste prophétique, un annaliste deutéronomique, et indique les morceaux qui appartiennent à chacun de ces quatre auteurs. (*Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung,* p. 303 et 304.)

1. *Jos.,* I.
2. *Jos.,* IV.
3. *Jos.,* V.

Arrivé devant la ville, Ioschoua, sur l'ordre d'I
en fit, pendant six jours, faire le tour au peupl
tête, les prêtres portaient la barque d'allianc
d'entre eux sonnaient dans une corne de bélier
septième jour, on fit sept fois, au son des cor
bélier, le tour de la ville. Le peuple d'Israël p
un grand cri, et les murailles d'Ieriho s'ouv
pour lui livrer passage. Tout dans la ville fut
excepté la maison de Rahab, la prostituée: on
tout, jusqu'aux ânes et aux bœufs, au fil de l
Le feu consuma la ville, et défense fut faite
jamais rebâtir. Quant aux objets précieux, ils dev
tous la propriété d'Iahvé.

Après la prise d'Ieriho, Ioschoua se tourna
le petit bourg d'Aï, qu'on a identifié avec Kl
el-Kanderieh (les ruines de Kanderieh)[2]. Il d
contre Aï trois mille hommes. Mais les habitan
défirent. L'effet de cet échec pouvait être gran
les tribus kenaanites et les encourager à la résis
Ioschoua en fut effrayé. Soupçonnant qu'Iahvé
permis cette défaite parce qu'on n'avait pas re
tous les objets voués, il fit tirer au sort pour
quel pouvait être le coupable. Akan (celui qui a
de la tribu d'Iehouda, fut désigné; il avoua s'êt
proprié un beau manteau de Schinar et un lingot
Dans la vallée d'Akor, le peuple le lapida, ainsi
maison et son bétail.

Après cette exécution, Ioschoua marcha contr
Il fit cacher cinq mille hommes derrière la ville
lui, il se présenta avec le reste d'Israël deva
portes. Les habitants firent une sortie, et, c
il fuyait, tout ce qui était dans Aï et dans l
se jeta à sa poursuite. Ce fut alors que le
mille hommes, cachés derrière la ville, y pe

1. *Jos.*, VI.
2. *Jos.*, VII.
3. *Jos.*, VIII.

rent, et que les Kenaanites, occupés à poursuivre les Benê-Israël, purent apercevoir les flammes qui s'élevaient de leur bourg. Leur stupeur fut profonde, et les bandes d'Israël reformées n'eurent pas de peine à les vaincre. On passa tout, dans Aï, au fil de l'épée; à une potence, aux portes de la ville, on pendit le roi; et Aï devint un amas de ruines. Le butin fut partagé entre les Israélites. Sur la colline d'Ébal, Ioschoua, plus tard, éleva un autel à Iahvé, et lut au peuple assemblé la loi de Mosché. Beth-el et Aï étaient situées au nord-ouest d'Ieriho.

Non loin de la ville de la lune, mais au sud-ouest, s'étendait Guibeön (la colline), qui fut prise de terreur en apprenant la destinée de ses voisines[1]. Elle avait pu contempler l'incendie d'Ieriho, ce qui ne l'encouragea pas à entrer dans la ligue des petits rois kenaanites contre Israël. Par ruse, les Guibeönites essayèrent de se faire accepter dans l'alliance d'Ioschoua. Après le massacre d'Aï, celui-ci s'était retiré à Guilgal, où il avait installé son camp, sur le bord de l'Iardèn. Il vit approcher des hommes couverts de vêtements usés, avec des outres de vin déchirées. Les sacs des ânes qu'ils montaient, étaient dans le plus mauvais état. S'imaginant avoir devant lui des hommes venus de loin, il s'engagea par serment dans leur alliance. Trois jours après, les Israélites surent que leurs nouveaux alliés étaient du voisinage; malgré les murmures du peuple, les chefs d'Israël refusèrent de livrer Guibeön, et les petites villes qui en dépendaient, au pillage et à l'incendie. Seulement ils firent des Guibeönites des coupeurs de bois et des porteurs d'eau pour l'autel d'Iahvé.

Le roi d'Iébous (plus tard Jérusalem), ville un peu au nord de Guibeön, Adoni-Zédek (Adonis est juste), était à la tête de la confédération des Kenaanites contre Ioschoua. Très irrité de la soumission des Guibeönites,

1. *Jos.*, IX.

il voulut les en châtier[1], convoqua les rois d'Yarmouk (Khirbet-Yarmouk), de Hébron, de Lakis, d'Églon, et alla mettre avec eux le siège devant Guibeön. Ioschoua, prévenu, partit la nuit de Guilgal et parut, le lendemain, devant les rois confédérés. La bataille se livra dans la vallée, au nord d'Aïalon (Yalo actuelle), sur les limites d'Iehouda, de Beniamin et de Dan. D'après le livre poétique d'Iaschar, écrit après David, et dont l'auteur du livre d'Ioschoua invoque le témoignage, le soleil suspendit sa course pour permettre aux Benê-Israël d'achever la défaite des ennemis. Dans la lutte, Ioschoua, empruntant les paroles d'un vieux poème, avait adressé une invocation au soleil et à la lune :

O soleil, arrête-toi sur Guibeön,
Et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon ;
Et le soleil s'arrêta,
Et la lune se tint...

Sans doute Iahvé fit luire ce jour-là, pour son peuple, un long crépuscule.

Les cinq rois confédérés, poursuivis par Ioschoua, se réfugièrent dans une caverne, à Makéda (peut-être Khirbet-el-Merkez), ville située entre Iébous et Églon ; mais l'Hébreu les en tira pour les pendre à des arbres, où ils demeurèrent attachés jusqu'au soir.

Quant à la petite cité de Makéda, qui avait favorisé les villes voisines, Ioschoua la prit, en massacra les habitants, et condamna son roi au même supplice que le roi d'Ieriho. Libna, qui était sur le chemin de Makéda à Lakis et à Églon, ne fut pas davantage épargnée. Lakis (aujourd'hui Khirbet-oumm-el-Lakis) et Églon (aujourd'hui Adjlan dans la Schefêla), Ioschoua les détruisit de fond en comble.

Il marcha ensuite contre la vieille ville de Hébron,

1. *Jos.*, x.

aux belles vignes, qui fu prise, et dont les habitants furent exterminés jusqu'au dernier. Debir, un peu au sud-ouest de Hébron, eut le même sort. A tous les rois, Ioschoua faisait subir les mêmes tortures qu'à celui d'Ieriho, dont le supplice semble avoir servi comme de modèle pour celui de tous les princes kenaanites. Une grande partie des villes de la Palestine, à partir de Guibeön, furent ainsi conquises et traitées par les Benê-Israël.

A cette époque, la prépondérance paraît avoir appartenu à Ioseph, partagé en deux branches, Éphraïm et Menasché. C'était d'Ioseph, du reste, que sortait Ioschoua, le chef du peuple. Aussi la belliqueuse tribu commence-t-elle par se faire la part du lion dans le territoire kananéen. Elle prend la partie montagneuse, très riche en sources et fertile, qui est au centre du pays [1]. A Éphraïm, le privilégié, revient le district au nord et au sud de Schekem, qui compte un grand nombre de hauteurs et de vallées. Schekem, ancienne capitale des Hivites, devint le centre de leur puissance. De tous côtés, le Garizim et l'Ébal apportent les eaux à la belle vallée qui les relie, et où était assise la ville d'Ioseph.

Mais Éphraïm et Menasché ne se contentèrent pas de cette région fertile, qui prit le nom de montagne d'Éphraïm. Sans doute le chef sorti du milieu d'eux ne refuserait pas leurs demandes. Ils se plaignirent de l'insuffisance de leur territoire: ce qu'il leur fallait, c'était la belle et féconde plaine qui se déroule pendant plusieurs heures au nord de la montagne d'Éphraïm [2]. « Puisque tu es un peuple nombreux, et que la montagne d'Éphraïm est étroite pour toi, répondit Ioschoua à l'ambitieuse tribu, monte vers la forêt, et occupe-la (cette forêt) dans le pays des Perizites et des Rephaïm. » Ainsi, aux exigences des Iosèphites, Ioschoua répond en leur proposant, non sans une certaine ironie, la mon-

1. *Jos.*, XVI.
2. *Jos.*, XVII.

tagne qu'il faut conquérir sur les chars de fer d
naanites. Voyant que les autres tribus ne les aider
dans cette entreprise, lesIoséphites y renoncer

Issakar, Zeboulon, Ascher et Naphtâli, qui n'
pas encore de territoire, se dévouent à l'œuvre
laquelle reculent les tribus d'Éphraïm et de Me
Difficile était la lutte contre les chars de fer,
transportaient d'un point à un autre avec une e
rapidité.

S'installant dans la riche plaine d'Isréel,
l'est touchant l'Iardèn, Issakar ne songe plus à
session des places fortes Il semble s'être soun
attendant des temps meilleurs, aux Kenaanites du
Zeboulon paraît s'être cantonné vers le haut
situé au nord du Thabor; à l'est, il s'arrêtait au
Kinnereth et, à l'ouest, aux confins d'Ascher[2].

Quant aux deux autres tribus, il leur est plus c
de se faire une installation bien sûre. Dans l
qu'elles ont à conquérir, vit la population ken
la plus guerrière. Il y avait là une cité, Hazor
le roi, Iabin (l'intelligent), dominait sur pl
villes. Il appela aux armes les cités forma
confédération dont il était le chef, et parm
quelles il faut nommer Aschoph et Madon. Qu'au
fait Ascher et Naphtâli seuls devant un ennem
redoutable? Fort heureusement, le sentiment d
fraternité était encore assez vivace dans le
d'Israël pour qu'Ioschoua pût convoquer la nati
tière au secours des deux tribus. Le chef conduis
même contre Iabin les forces réunies des Benê-I
Ce fut près du lac Mérom, dont l'Iardèn, enc
sa source, traverse les eaux, que les deux armé
heurtèrent[3]. Les rois confédérés, mis en pleine dé
furent poursuivis jusqu'à Zidon, la grande. E

1. *Jos.*, XIX, 17-23.
2. *Jos.*, XIX, 10-16.
3. *Jos*, XI.

Hazor, Ioschoua ne détruisit point les villes du nord, mais il en tua tous les hommes et surtout les scheiks ou melakim. Aux Benê-Israël revint toute la dépouille des villes kenaanites. Après cette victoire, les deux tribus purent s'établir solidement entre le cours supérieur de l'Iardèn et la Méditerranée, à l'ouest [1].

Sans le secours du reste d'Israël, les autres tribus prennent leurs possessions au sud.

Il est probable que ce fut des Iosèphites, avec qui il était, à l'origine, étroitement uni, que Beniamin reçut son territoire [2] au sud d'Éphraïm. C'était l'ancienne terre des Guibeönites avec quelques dépendances à l'est et à l'ouest. A l'orient, Beniamin allait jusqu'à l'Iardèn, et, à l'occident, jusqu'à Qiriath-Iârim, avec les villes d'Ieriho, Guilgal, Aï, Guibeä, Rama, Guibeön, Anathoth, etc. Les Beniaminites se trouvèrent mêlés à une population hivite qui resta longtemps au milieu d'eux [3].

Plus loin au sud, il était aussi difficile de pénétrer qu'au nord. Au centre du pays, sur la montagne, habitaient les Iébousites, race forte et guerrière, protégée par un rempart de rochers inaccessibles. A l'est de la mer, dans la plaine ou Scheféla, on se heurtait aux chars de fer si effrayants, à l'origine, pour les Benê-Israël. Iehouda, nombreux et puissant, ayant pour vassal Schimeön, laisse l'ouest aux mains des anciens habitants, se contentant des cités qu'il conquiert dans la montagne avec le secours de Schimeön. Toutefois ceux des Iébousites dépossédés par Iehouda se réfugient au pays des Pelischtim, dans les villes de Gaza, de Gath et d'Aschod, emportant avec eux la haine implacable d'Israël.

1. *Jos.*, XIX, 24-39.

2. *Jos.*, XVIII, 11, à la fin.

3. La pierre de Bohan, limite entre Benianim et Iehouda, a été identifiée, par M. Clermont-Ganneau, avec le *Hadjar Lasbah*, rocher planté de main d'homme. (*Revue archéologique*, 1870-1871, p. 116 à 123.)

Broyées d'abord par la masse compacte des envahisseurs, les villes du sud s'étaient rapidement relevées de leurs ruines, et en face des tribus isolées avaient repris toute leur vigueur. Hébron s'était redressée, ainsi que Qiriath-Sépher ou Debir. Kaleb et Othniel en firent la conquête[1]. Reconstruite, Iébous resta debout et maîtresse d'elle-même jusqu'aux jours de David.

Ainsi les limites d'Iehouda, marquées dans le xve chapitre de Josué, ne sont que les frontières idéales de la tribu ; elle ne posséda pas à l'origine toute cette région. Satisfait cependant de son nouveau territoire, fertile en pâturages et susceptible même d'être cultivé, Iehouda semble avoir vécu en bonne intelligence avec les anciens habitants du pays[2]. Quant aux Qénites du Nedjeb, il avait contracté avec eux une étroite alliance[3]. Les gens de la montagne de Séir, les Ischmaélites, ses voisins, étaient aussi ses amis.

La tribu de Schimeön, vassale d'Iehouda, n'avait aucun établissement particulier, pas même une cité qui lui appartînt. Avec les Iehoudites elle vivait dans dix-sept villes d'Iehouda parfaitement déterminées[4].

La tribu de Dan fut assez maltraitée dans le partage[5]. Si peu considérable, du reste, était le nombre de ses familles qu'une seule est mentionnée, celle des Schouschamites. Dan n'avait pas non plus une autre tribu qui, à l'occasion, lui portât secours. Ayant essayé de conquérir la plaine de Scharon (la petite) avec ses roses et ses lis, il avait dû céder à l'Émorite et revenir dans la montagne, où Éphraïm et Beniamin ne lui donnèrent aucun établissement ferme. Aussi Dan mena-t-il longtemps une vie errante, campant d'un endroit dans un autre. A l'ouest de Qiriath-Iârim, il

1. *Jos.*, xv, 13-17.
2. *Jos.*, xv, 63.
3. *Jos.*, xvi, 6.
4. *Jos.*, xix, 1-9.
5. *Jos.*, xix, 40-48.

y eut un district qui s'appela Mahanê-Dan (campements de Dan). Plus tard, une partie des Danites ira chercher au nord un séjour définitif.

Quant à Reöubèn, Gad et Guileäd, après avoir aidé leurs frères dans la première conquête, ils avaient dû repasser l'Iardèn pour défendre leurs possessions menacées de toutes parts.

Ioschoua avait aussi franchi le fleuve. De l'Arnon à l'Iabboq, il délivra le pays de Sihon, roi de Heschbon. Mais, à l'Iabboq, il se heurta à ce même Og, de la race des Rephaïm, qui, vers la fin de Mosché, avait été vaincu, mais non dompté. Son territoire, avec les deux villes d'Aschtaroth-Karnaïm (les Astartés ou lunes aux deux cornes) et d'Édréi, s'étendait de l'Iabboq jusqu'à Maascha. Malgré sa force et ses villes de basalte, Og fut battu, sans toutefois être réduit. Parmi les trente et un scheiks kenaanites écrasés par Ioschoua, son nom n'est pas mentionné[1].

Voilà l'œuvre de la conquête achevée. A l'est comme à l'ouest de l'Iardèn, les fils d'Israël, jusque-là condamnés à la vie nomade, ont enfin une patrie. Iahvé la leur a donnée.

Élohim, de nos oreilles nous avons entendu,
Nos pères nous ont raconté
Ce que tu as fait dans leurs jours,
Aux jours d'autrefois...
Ta main a dépossédé les goïm (nations),
Elle les a déracinés.
Tu as foudroyé les peuples,
Et tu les as renvoyés.
Car ce n'est point avec leurs glaives qu'ils ont conquis le pays,
Ce n'est pas leur bras qui les a secourus,
Mais ta droite et ton bras,
Et la lumière de ta face, parce qu'elle leur était amie[2].

---

1. *Jos.*, XII.
2. *Ps.* XLIV.

Après avoir terminé, avec l'aide d'Iahvé, le rude labeur que chante la poésie hébraïque, Ioschoua s'alla reposer à Timnath-Séra (portion abondante)[1], en Éphraïm. Avec transposition des lettres du second mot hébreu, on lit : Timnath-Hérès (part du soleil). Devenu vieux, il convoqua les principaux de toutes les tribus, et leur dit : « Je suis avancé en âge. Vous avez vu tout ce qu'a fait Iahvé, votre Élohim, à toutes ces nations, car c'est Iahvé qui a combattu pour vous[2]. Attachez-vous donc à conserver et à exécuter tout ce qui est écrit dans le livre de la Thora : ne vous mêlez pas aux peuples qui restent avec vous ; ne vous prosternez pas devant leurs dieux. Ayez grand soin d'aimer Iahvé, votre Élohim. [Sinon] ces peuples seront pour vous un filet, un fléau dans vos reins, et des épines dans vos yeux ; la colère d'Iahvé s'enflammera contre vous, et vous serez rejetés de cette belle terre qu'il vous a donnée... »

A Schekem, ayant encore réuni les chefs du peuple, il leur fit ses derniers adieux. Par les lèvres du héros, Iahvé rappelle à Israël tous ses bienfaits : « Je vous ai donné un pays que vous ne vous êtes pas fatigués [à défricher], des bourgs que vous n'avez pas bâtis et où vous vous êtes établis ; vous mangez les fruits de vignes et d'oliviers que vous n'avez pas eu la peine de planter. Et maintenant servez Iahvé, ajouta Ioschoua ; si vous choisissez les Élohim qu'ont servis vos pères [Abraham et Thérah] au delà du fleuve, ou ceux de l'Émorite, dans le pays duquel vous habitez, moi et ma maison, nous resterons les serviteurs d'Iahvé. — Loin de nous, s'écria le peuple, de quitter Iahvé pour nous attacher à d'autres Élohim ! » Après avoir encore donné à Israël quelques statuts et dressé une grande stèle en témoignage de la promesse qu'avait faite la nation aimée de ne pas aban-

1. *Jos.*, XXIII.
2. *Jos.*, XXIV.

donner Iahvé, Ioschoua renvoya ceux qui l'entouraient.

Peu de temps après, le fils de Noun mourut à l'âge de cent dix ans. On l'ensevelit en sa propriété de Timnath-Séra, dans la montagne d'Éphraïm. Sur les flancs d'une colline rocheuse qui se dresse en face de Khirbet-Tibneh, on découvre, parmi plusieurs excavations, le tombeau apocryphe d'Ioschoua.

L'ambitieuse tribu était heureuse de porter les ossements du chef. Aux portes de Schekem, elle montrait aussi la momie d'Ioseph. Éléasar, fils d'Aharon, se coucha encore, pour l'éternel repos, dans la montagne d'Éphraïm. Ce territoire ne devenait-il pas le plus vénérable et le plus puissant par là même de la Palestine ?



VII

LA LOI MOSAIQUE OU THORA

Composition du Pentateuque. — Le Dogme. — L'Ohel-Moëd ou Tabernacle. — Les Prêtres et les Lévites. — Les Sacrifices. — Les Fêtes. — Code politique et administratif. — Droit civil. — Code pénal. — Police. — L'Esclave. — Calendrier mosaïque. — Système métrique des Hébreux. — Monnaies.



UELLE est la loi qui va régir ces nomades, après leur établissement dans le pays de Kenaan, et qui va être le principe de leur grandeur? Elle est renfermée, avec des récits, dans les cinq livres auxquels les Septante ont donné le nom de Pentateuque.

Attribuer la loi à Mosché n'est pas tomber dans l'erreur. Comme, en leur source, c'est bien de lui qu'émanent les préceptes, ceux-là mêmes qui n'appartiennent pas directement au prophète relèvent de lui en ce sens qu'ils sont le développement légitime de sa pensée. Mais il est incontestable qu'il ne les a pas tous promulgués: on en rencontre un grand nombre qui supposent l'établissement de la royauté en Israël, la prise d'Iébous, la construction du temple, et qui les considèrent comme des faits accomplis. Des lois ont été ajoutées à d'autres lois qu'elles abrogent ou mo-

difient. Partout on reconnaît dans la Thora un caractère de collection. Là ont été groupés des fragments de différentes époques venant s'ajouter à un noyau primitif qui pouvait être de Mosché[1].

Les récits, parfois intimement liés aux lois, supposent aussi plusieurs rédacteurs et n'ont pu être recueillis que longtemps après Mosché.

Sans entamer le dogme chrétien de l'inspiration, ne peut-on pas attribuer au grand-prêtre Hilgia (621) ou plus tard à Esdras ou à la Synagogue le soin d'avoir réuni ce qui était l'œuvre sainte de différentes époques et d'auteurs différents[2] ?

Ainsi, dans l'exposition de la Thora qui va suivre, on aurait tort de voir le code hébreu tel qu'il devait déjà exister aux temps d'Ioschoua.

Dans la Thora, un seul Dieu, créateur du ciel et de

---

1. *Ex.*, XIII, 13 ; — XXIV, 20. — *Nomb.*, XVIII, 15. — *Lév.*, XXII, 2-7. — *Ex.*, XXIII. — *Lév.*, XXIII.

2. D'après M. Kuenen *(Historisch-Kritisch Onderzoek...)*, qui a emprunté à l'Allemagne les éléments essentiels de sa critique du Pentateuque, on distinguerait, dans cette collection, deux séries de documents : les élohistes, où Dieu est nommé Élohim ; et les iahvistes, où il porte le nom d'Iahvé.

Parmi les documents élohistes, le plus ancien et le plus considérable, qu'on peut appeler *Livre des origines*, comme du reste l'ont fait Ewald (dans son premier volume de *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, 3e éd.) et Knobel (*Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament... Die Genesis...*), se retrouve surtout dans de nombreux passages de la Genèse et au commencement de l'Exode. D'autres morceaux élohistes apparaissent encore, mais différents de ce livre primitif et moins anciens que lui.

Quant aux récits iahvistes de la Genèse, de l'Exode et des Nombres, ils sont d'une date beaucoup plus récente que le grand document élohiste. Ils ont dû être composés entre 975 et 775.

Dans les documents élohistes, Dieu est considéré

la terre, apparaît sous le nom d'Iahvé. Mais parfois, dans la conscience populaire d'Israël, cette lueur vacille. Iahvé devient l'Élohim national. C'est surtout dans les livres poétiques où s'exprime la pensée du peuple qu'éclate cette dernière notion. « Retourne vers ton peuple et vers tes Élohim, » dit Noomi à Routh, la Moabite, qui la veut accompagner en Israël. Comme on faisait pour Molok, parfois on adora Iahvé sous la forme d'un taureau. Sous cette figure se présentent en

---

comme Dieu du monde ; dans les iahvistes, comme Dieu d'Israël. — *Elohim*, pluriel de *Eloah*, semble devoir être rapproché du verbe arabe *aliha* (craindre) ; *Iahvé* signifie celui qui est, ou, mieux, celui qui fait être.

Des recueils détachés de lois paraissent çà et là, par exemple, le *Livre de l'alliance* (*Ex.*, xx, 23, xxiii, et *Lév.*, xviii-xx), qui est fort ancien.

Quant à la législation deutéronomique, ce n'est que sous Menasché qu'elle a du être composée (696-642). Tout cet ensemble a été groupé seulement après la captivité. — Pour Græetz (t. II, p. 259), c'est le *Deutéronome* que trouve dans le temple le grand-prêtre Hilgia et qui préside à la réforme religieuse du roi Ioschiya (Iosias). A peu près semblable est la pensée de Kuenen (*The religion of Israel*), t. II, p. 15 et suiv.).—(Knupfel, *Die Quellen der Genesis.*— F. Delitzsch, *Commentar über das Alte Testament*, t. I et II. — H. Ewald, *Erkl. d. bibl. Urgesch.*, dans *Jahrb. d. bibl. Wiss.* I. *76 ff.* II. *140 ff.* III. *108 ff.* — Eb. Schrader, *Stud. z. Krit. u. Erklärung d. bibl. Urgesch.* — *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die Bibel alten...* Von Dr Wilhelm Martin Lebe-recht de Wette... *Erste Theil... neu bearbeitet* von Dr Eberhard Schrader, p. 260 et suiv. — Julius Fürst, *Geschichte der biblischen Literatur... Erster Band*, p. 291. — Aug. Kayser, *das vorexilische Buch...* — Voir aussi sur le Pentateuque : J.-G. Vaihinger dans *Herzog, Encyclopädie für protest. Theologie und Kirche*, II, 1859, p. 292-370, et F. Delitzsch, dans la préface au livre de M. Samuel Ives Curtiss, *The levitical priests*. Pour Delitzsch, le *Deutéronome* est le plus ancien des cinq livres du Pentateuque.

toutes les divinités mâles, comme la divinité Isis-Hathor sous la forme d'une vache [1]. doute, chez les Aharonides, chargés de conser-'hora, Iahvé reste le Dieu unique de toutes les Ainsi se découvre-t-il, dans les Psaumes : ce peuples adorent, ce sont de vaines images. Dieu vivant, à qui la nature obéit, et devant les montagnes bondissent comme des béliers, hvé [2].Après la captivité, le rabbinisme vit dans ieux Schir ha-schirim (Cantique des cantiques) de l'union d'Iahvé avec Israël [3].La terre d'Israël la bien-aimée ; et le doux bien-aimé, ce fut n des jours antiques. Dans cette interprétation, pensée populaire qui reprend le dessus. Accablé voisins, tout écrasé, Israël se sépare du reste ions, il s'isole absolument. Pour lui seul existe tout en étant le maître des nations, le bien-est attaché qu'à la bien-aimée.

la doctrine mosaïque, l'homme doué de libre est responsable de ses actes. Aussi Élohim le t-il quand il s'écarte de la loi. Sans doute, la du temps, les châtiments d'Élohim sont tem-comme ses récompenses. Pour les peuples sémi-la rémunération divine s'exerce principalement nonde. Si l'on bâtit de beaux temples à Aschto-st afin que la déesse en soit, dès cette vie, recon-te.

ndant, pour les Hébreux, tout n'est pas fini . Il y a, pour eux, une région d'outre-tombe fait différente du froid sépulcre. Comment iple mêlé si longtemps à la vie égyptienne il pu ignorer le principal dogme de l'Égypte ?

---

r la notion d'Iahvé en elle-même, voir Baudissin, ! *Moloch*.

iraphrase chaldaïque du *Schir ha-schirim*. Voir Poly-le Valton.

oir inscription du tombeau d'Eschmounazar.

iens, de même
ur lieu souter-
dans un beau
int[1].
chtim, Schaõul
t lui demande
uel). Le nabi,
'ourquoi m'as-
int monter?...
: moi. » Dans
a pensée juive
nent leur exis-
nécromancie
terdite, ce qui
'homme, dans
ut entier [3].
principalement
rps qu'Israël,
e de l'homme

gmes religieux
u moins sont
ompréhensibles
n religieuse et

pas eu de ter-
aan. Ioschoua,
sar, l'avait ré-
l [4]; c'était aux
r à ce que, dans
trine et du culte
lines les bamoth
Baal, se dres-

Chaldéens.

, II.

Là, les tombeaux, les inscriptions des stèles funéraires, le *Livre des morts* multiplié à l'infini, le soin que l'on prenait de momifier les corps pour qu'ils se conservassent intacts jusqu'au *renouvellement*, tout parlait d'une autre vie après la mort. Le Scheöl[1] des Hébreux ressemble, du reste, au Douaou (l'hémisphère inférieur) des Egyptiens. Dans ce Scheöl ou lieu souterrain, Iaqob veut aller rejoindre son fils, dont les chairs avaient été dévorées par une bête féroce, et qui n'avait pas reçu de sépulture. Le Scheöl a ses vallées, où l'on rencontre les antiques Rephaïm. Parlant de la courtisane qui sollicite le jeune homme, les Moschlim (Proverbes) disent :

Quiconque est insensé, qu'il aille là !
Et si quelqu'un est privé d'intelligence, elle lui dit :
« Les eaux furtives sont douces ;
Et il est agréable, le pain clandestin. »
Et il ne sait pas que les Rephaïm sont là,
Et que dans les vallées du Scheöl sont ses convives[2].

Eschaya (Isaïe) représente le roi de Babilou, ou Babilou elle-même, entrant dans le lieu souterrain, où les ombres l'accueillent en triomphant de sa destinée :

Pour toi le Scheöl s'agite dans ses profondeurs.
A ton entrée, il excite les Rephaïm,
De leurs trônes il fait lever tous les princes de la terre,
Tous les rois des nations.
Tous élèvent la voix et disent :
« Toi aussi, tu t'es donc évanoui comme nous !
Tu es devenu semblable à nous[3] *! »*

Ainsi, comme l'hémisphère inférieur, le Scheöl a ses ombres, ses pâles habitants, qui s'agitent derrière ses

1. *Nombr.*, XVI, 30 et 33. — *Deut.*, XXXII, 22.
2. *Prov.*, IX, 18.
3. *Isaïe*, XIV, 9 et suiv.

portes et dans ses vallées. Les Babyloniens, de même race que les Hébreux, avaient aussi leur lieu souterrain. C'est là que la déesse Ischtar, dans un beau poème, descend pour retrouver son amant[1].

Avant sa lutte suprême contre les Pelischtim, Schaöul va consulter la magicienne d'En-dor et lui demande d'évoquer l'ombre de Schemouël (Samuel). Le nabi, couvert d'une longue robe, apparaît. « Pourquoi m'as-tu troublé, dit-il à Schaöul, en me faisant monter?... Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi. » Dans cette scène étrange se découvre encore la pensée juive d'un lieu souterrain où les hommes mènent leur existence d'outre-tombe[2]. Par la Thora, la nécromancie ou consultation de l'âme des morts est interdite, ce qui montre bien qu'en quittant cette vie, l'homme, dans la croyance d'Israël, n'était pas mort tout entier[3].

Cependant il faut avouer que c'est principalement sous la forme de la résurrection des corps qu'Israël, comme l'Égypte, a conçu la survivance de l'homme après cette vie.

Cette exposition des principaux dogmes religieux d'Israël, dont les premiers germes du moins sont déposés dans la Thora, rendra plus compréhensibles les préceptes mosaïques et l'organisation religieuse et civile du peuple.

Seul parmi ses frères, Lévi n'avait pas eu de territoire particulier dans la terre de Kenaan. Ioschoua, de concert avec le grand cohène Éléasar, l'avait répandu dans quarante-huit villes d'Israël[4]; c'était aux Lévites qu'était remis le soin de veiller à ce que, dans toute la Palestine, la pureté de la doctrine et du culte ne fût pas altérée. Bien que, sur les collines, les bamoth (hauts lieux) d'Iahvé, comme ceux de Baal, se dres-

1. Oppert, *L'Immortalité de l'âme chez les Chaldéens.*
2. I *Sam.*, XXVIII.
3. *Lév.*, XIX, 31, XX, 6. — *Deut.*, XVIII, 11.
4. *Jos.*, XXI, 13 et suiv.

sassent de toutes parts, il y avait cependant pour ho norer l'Elohim des Hébreux un point spécial où l'o se rendait de tous côtés, et où résidaient plus particu lièrement les Aharonides, ou descendants d'Aharon Au commencement, c'était Guilgal. Plus tard, o choisit un endroit plus central, la colline de Schilo e Éphraïm. Là, on porta la tente de convocation ave la barque d'alliance et l'autel.

Mosché, au désert, voyant le peuple se prosterne devant le taureau Hapi, avait compris qu'il fallait cette foule quelque trace matérielle de la Divinité. I avait fait construire la tente de convocation, l'Ohel Moëd. A son appel, le peuple apporta à profusio l'or, l'argent, sans doute aussi le lapis-lazuli, pour l décoration de la tente et le mobilier sacré.

Deux artistes, parfaitement initiés aux arts d l'Egypte, Besalel, d'Iehouda, et Oholiab, de Dan, fu rent chargés de façonner les ustensiles de la tente l'orfèvre Besalel fit avec son marteau les vases sacrés Oholiab tissa et broda les tentures, ainsi que les habit sacerdotaux [1].

Quant à l'Ohel-Moëd lui-même, il se composait d deux parties : le Mischkan (habitation) et un parvi qui l'entourait de tous côtés. Le Mischkan lui-mêm comprenait : le lieu saint et le lieu très saint [2].

Dix coudées formaient la hauteur du Mischkan, qu en devait compter trente de longueur. C'est à di coudées encore que Josèphe, Philon et les rabbins [3] on évalué la distance entre les parois, si l'on excepte l fond de la tente, où les planches avaient été plus rap prochées les unes des autres. La boiserie était d'aca cia [4] doré avec soin, et recouverte de tapis multico

1. *Exode*, XXXVI.
2. *Exode*, XXIV, XXXV et XXXVI, à la fin.
3. Munk, *La Palestine*, p. 155.
4. *Schittim*, nom du bois de l'Ohel-Moëd dans la Bible, e le mot par lequel en égyptien on désigne l'acacia.

lores où paraissaient des keroubim ; c'était comme une ample broderie de fin lin dont la blancheur était entremêlée d'hyacinthe, de pourpre et de cramoisi. Au nombre de dix, les tapis étaient réunis cinq par cinq, et formaient deux groupes. Cinquante nœuds de couleur d'hyacinthe et cinquante agrafes d'or les reliaient ensemble. Quarante coudées[1] de long sur vingt-huit de large, telle était l'étendue de tous les tapis placés dans l'intérieur de la tente. C'était une tenture de poils de chèvre qui en couvrait l'extérieur, et non plus l'œuvre savante d'Oholiab ; les agrafes d'airain y paraissaient, au lieu des belles agrafes d'or.

A l'orient était l'entrée du Mischkan, comme des sanctuaires égyptiens ; elle était fermée par un voile de lin retors avec des broderies de couleur d'hyacinthe, de pourpre et de cramoisi, qui étaient tendues sur cinq colonnettes en bois d'acacia doré.

Un autre rideau de fin lin, pareillement orné, appelé Paroketh, et tendu sur quatre colonnettes dorées à soubassement d'argent, voilait le lieu très saint. Là était déposée seulement la barque d'alliance, en bois d'acacia, recouverte d'or pur en dedans et en dehors. Par quatre barres de bois garnies d'or et qu'on attachait à quatre anneaux d'or, on la pouvait transporter. Elle était faite évidemment sur le modèle de ces baris (barques) égyptiennes placées à l'endroit le plus mystérieux des grands temples, portant un naos, et dans lesquelles, aux bonnes processions, on était censé promener les dieux et les déesses[2]. De deux coudées et demie de long, d'une coudée et demie de large et d'autant de haut, elle renfermait les deux tables de la loi. Son couvercle d'or massif avait, à

1. La coudée hébraïque devait avoir, comme la coudée égypto-babylonienne, $0^{m},525$. *L'Étalon des mesures assyriennes*, par J. Oppert, p. 39.)

2. Voir çà et là *Dendérah*, par M. Mariette, et *Drei fester Kalender* de M. Brugsch.

chacune de ses extrémités, un kiroub les ailes déployées. Le grand cohène seul pouvait entrer une fois l'année dans le lieu très saint, où reposait la barque d'alliance.

Quant au lieu saint, ou première partie du Mischkan, les prêtres ordinaires y avaient accès. Là était la *table des pains de proposition*, toujours en acacia doré, avec deux coudées de long, une de large et une coudée et demie de haut. On y voyait des vases d'or pur. Les pains de proposition sans levain, faits de la plus pure fleur de farine, s'y rencontraient toujours au nombre de douze. A chaque Sabbat, on les devait renouveler, laissant les anciens pains aux prêtres, qui les mangeaient dans le lieu saint. A gauche, dans le Mischkan, était placé le chandelier d'or pur à sept branches d'une seule pièce[1], chef-d'œuvre de Besalel. A sculpter des fleurs d'or et des calices en amande, tout son art s'était exercé. Pour les lampes, qui restaient allumées du soir au lendemain, il y avait des mouchettes et des cendriers d'or pur. Entre le merveilleux chandelier à sept branches et la table des pains de proposition paraissait, devant le rideau du lieu très saint, l'autel des parfums ou autel d'or, où matin et soir un prêtre faisait fumer des aromates. Voilà tout ce que présentait aux regards des prêtres la première partie du Mischkan.

Pour le peuple, il était relégué dans le parvis, qui, à l'entrée de la tente, s'agrandissait en forme de cour pour contenir l'assemblée d'Israël. Le parvis contenait l'autel des sacrifices, en bois d'acacia, couvert d'airain, de cinq coudées de long et de large, et de trois coudées de haut. Sur cet autel, qui regardait l'entrée du Mischkan, brûlait éternellement le *feu sacré*. Le bassin d'airain, fait avec les miroirs des filles d'Israël, était

1. Ce qu'était le chandelier à sept branches, nous le savons par celui qui est représenté à Rome sur l'arc triomphal de Titus.

placé sur un piédestal d'airain, près du Mischkan. Avant d'entrer dans le lieu saint, les cohènes (prêtres) s'y venaient laver les mains et les pieds.

Commise aux soins de l'Ohel-Moëd, la tribu sainte se divisait en lévites, prêtres, grand-prêtre[1].

Pas plus que la foule, les simples lévites ne pouvaient entrer dans le Mischkan. Leur rôle se bornait à aider les prêtres dans les différents ministères où il leur était permis de les suivre, sans toutefois toucher jamais aux vases sacrés. Ils administraient les revenus du temple et en comptaient les troupeaux, selon la mode égyptienne. Ce qui les faisait vivre, c'était la dîme de tous leurs fruits que les propriétaires d'Israël venaient offrir à la *tente de convocation*. Eux-mêmes devaient donner aux cohanim la dixième partie de ce qu'ils avaient reçu. Une seconde dîme prélevée par les propriétaires servait aux repas communs, les grands jours de pèlerinage, sous les figuiers et près des vignes de Schilo. Une fois tous les trois ans, les lévites la devaient distribuer aux nécessiteux d'Israël.

Au-dessus des lévites, les cohènes de la famille d'Aharon avaient le privilège de pénétrer dans le Mischkan. Ils portaient un costume particulier, dont les trois parties principales étaient le caleçon de lin, descendant probablement jusqu'aux genoux, l'élégante tunique (kitthônet) sans plis, qui pressait le corps et en faisait ressortir les formes, et la ceinture de lin, que l'on adaptait à la tunique, et dont la longueur permettait de la rejeter sur l'épaule et d'en laisser retomber à flots sur le corps la belle étoffe[2]. C'était ce que faisait le prêtre, à l'heure des sacrifices, pour l'empêcher de baigner dans le sang des victimes. La longueur de cette ceinture aurait été, d'après la Guémara de Jérusa-

1. *Ex.*, XXIX. — *Nomb.*, VIII. — Samuel Ives Curtiss, *The levitical priest*.

2. Josèphe, *Ant. judaïques*, III, 7, n. 2.

lem[1], de trente-deux aunes. Elle avait la forme ar
die de la dépouille d'un serpent[2], avec les radie
couleurs blanc, hyacinthe, poupre, cramoisi. Su
tête le prêtre portait un haut bonnet appelé
baah.

On ne peut rien imaginer de plus élégant et de
gai que ce costume des Aharonides. Rien n'y est
tère : c'est l'éclat et le charme de l'Orient. Le do
d'Iahvé était, pour des Sémites, si grave et si re
table, que Mosché l'avait au moins voulu entoure
quelque grâce extérieure.

Pour avoir le droit de porter ce beau costum
d'entrer dans le Mischkan, bien des qualités ét
requises. Le prêtre ne devait avoir aucun défaut
porel ni aucune tache sur sa réputation ou sur cel
sa mère. Une courtisane ou une femme répudié
ne la pouvait épouser. Une infirmité corporelle l'éloi
du service sacré. Approcher d'un cadavre, à m
que ce ne fût celui de leur père ou de leur mère, de l
enfants, de leurs frères ou bien de leurs sœurs vie
était formellement interdit aux cohanim. Le raso
coupait ni leurs cheveux ni leurs barbes[3]. A
d'exercer les fonctions sacrées, ils ne devaient boi
vin ni liqueur fermentée[4]. Si l'on surprenait la
d'un prêtre en commerce avec un homme, elle
brûlée parce qu'elle avait déshonoré le nom de

1. Massechet, *Yoma*, ch. VII. Le traité *Yoma* de la *M*
nah a été publié avec traduction latine et commentair
Robert Sheringham, Londres, 1868.

2. Josèphe, *Ant. judaïq.*, lieu cité. — Sur le costum
prêtres et du grand-prêtre, voir aussi Braun, *De vestitu*
dotum Hebræorum, altera editio; Amstelodami, 1698, i
— Spencer, *De legibus Hebræorum*. Spencer a cherché,
raison, en Égypte l'origine des vêtements sacerdotaux
raël, surtout des ourim et des thoummim du grand-pr

3. *Lév.*, XXI, tout entier.

4. *Lév.*, x, 9.

père. C'était de trente à cinquante ans que les prêtres pouvaient, comme les lévites, faire le service de l'autel.

Brûler soir et matin des parfums sur l'autel, avoir soin du chandelier d'or et entretenir les lampes, placer chaque semaine sur la table les pains de proposition, voilà quel était dans le lieu saint le service des cohanim[1]. Au parvis on les voyait également, faisant les cérémonies des sacrifices et nourrissant le feu perpétuel sur l'autel des holocaustes. En chœur, à la fin de chaque office solennel, ils prononçaient la bénédiction sur le peuple. C'est encore ce qui se pratique aujourd'hui dans les synagogues les jours de grande fête[2]. Ils avaient à s'occuper aussi des lépreux, dont la présence, dans la ville ou dans le camp, pouvait être nuisible à la santé commune. Un enseignement de la Thora leur était aussi confié. Les prêtres se divisaient en vingt-quatre classes, chacune avec un chef. A tour de rôle, chaque catégorie de cohanim exercait les fonctions sacrées[3].

Le cohène-hagadol (grand-prêtre), consacré par l'huile d'onction, avait des obligations plus étroites que le simple prêtre; il ne devait même pas s'approcher du cadavre de son père ou de sa mère, ni épouser une femme qui ne fût tout à fait intacte.

Le grand cohène, dans les cérémonies, portait une toge violette appelée méhil, descendant jusqu'aux talons et serrée à la taille par une ceinture multicolore; des fentes y donnaient passage à la tête et aux bras. Au bas du méhil, il y avait, en guise de franges, des grenades bleues et écarlates avec des clochettes d'or qui sonnaient pour annoncer l'arrivée du cohène-hagadol[4].

---

1. *Nomb.*, VIII,, XVIII.
2. Munk, *La Palestine.*
3. I *Chron.*, XXIV.
4. *Ex.*, XXXIX. — Saulcy, *Recherches sur le costume sacerdotal chez les Juifs. Revue archéologique*, 1869, pag. 91-115.

L'éphod brillait par-dessus le méhil. C'é
veste de fin lin où paraissaient les couleurs d'h
de pourpre et de cramoisi, et que pressait à
une splendide ceinture de même composition.
avait des manches; il était retenu en haut
épaulières dont chacune portait, sertie dans u
d'or, une sidoine sur laquelle étaient marqués
de six fils d'Iaqob. Brodé et composé des mê
tières que l'éphod, de forme carrée et pliée
avec un zéreth ou demi-coudée de longueur
demi-coudée de largeur, le pectoral du jugen
schen) devait reposer sur la poitrine du cohèı
dol, entre les épaulières. Il était soigneusemeı
l'éphod par deux chaînettes d'or et des anne
Douze pierres précieuses, enchassées dans l'or
rant le pectoral, portaient le nom des douze fils
Voici, d'après Josèphe, la matière de ces pie
cieuses : sardoine, topaze, émeraude, grenat
boucle, jaspe, saphir, liguris (?), améthyste,
chrysolithe, onyx, béril[1]. C'était à l'Egypte
sché avait emprunté le pectoral comme l'éphc
ce pays, les grands-prêtres, juges en mêm
avaient autour du cou un symbole de pierres pr
appelé vérité, et qui pendait à une chaîne d'
entre les deux bandelettes de l'éphod du grar
égyptien que reposait le zodion, auquel était a
nom de vérité[2].

Sur le pectoral du cohène-hagadol par
l'ourim et le thoummim, par lesquels le graı
rendait des oracles Nous n'avons sur eux, dan
tateuque, aucun renseignement, et, malgré de n
travaux, on n'a pu obtenir à leur sujet aucu

Il paraît que ces expressions si mystérieuses marquent, plutôt que la matière des objets, l'infaillibilité des oracles qui en dépendaient.

Quant à la coiffure du grand-prêtre, c'était une sorte de turban disposé en couronne, et recouvert d'un voile blanc qui descendait jusqu'au front. Une lame d'or de deux doigts de large, allant d'une oreille à l'autre, et portant ces mots : *Qodesch le Iahvé* (Sainteté d'Iahvé), était placée sur le turban, que l'on appelait miszenophet.

Tel était le costume particulier du cohène-hagadol, dont rarement la pompe était déployée[1]. Ordinairement il portait celui des simples cohanim, la coiffure exceptée. Quand il s'avançait dans sa majesté devant le peuple, tout Israël était ravi d'admiration. Voulant exprimer tout ce qu'il y a de beau dans l'union fraternelle, un poète hébreu ne trouve rien de mieux que de la comparer au grand-prêtre paraissant aux panégyries d'Iahvé :

Voyez, quelle chose excellente et belle
Que des frères demeurent unis !
[C'est] comme l'huile exquise qui de la tête
Découle sur la barbe,
La barbe d'Aharon,
Qui flotte sur le bord de sa robe[2].

Le cohène-hagadol, descendant d'Éléasar, fils d'Aharon, avait, en même temps qu'un costume particulier, des privilèges tout spéciaux. A lui seul appartenait d'entrer dans le *Saint des saints* une fois l'an, au grand jour de l'expiation.

Il semble que, du moins à partir d'une certaine époque, il y ait eu, en Israël, comme un vice-grand-prêtre appelé sagan. Nommé aussi memunneh, il était

1. *Lév.*, XVI, 4.
2. *Ps.* CXXXIII, 4.

chargé, en temps ordinaire, de veiller au service du temple, et, quand le cohène-hagadol en était empêché, de remplir ses fonctions [1].

Comme tous les sacerdoces de l'antiquité, celui d'Israël avait ses revenus réguliers. Des quarante-huit villes ou bourgs lévitiques, les prêtres en possédaient treize [2]. A eux appartenaient les prémices des récoltes, du vin, de l'huile, de la farine, la première laine dans la saison où l'on tond les brebis. Les prémices devaient représenter au moins la soixantième partie du produit total d'Israël [3]. Les cohanim avaient encore droit à tout objet consacré par un vœu [4], à certaines amendes et à certaines restitutions de biens volés, quand la partie lésée n'avait pas d'héritier [5], à l'argent avec lequel on rachetait les premiers-nés des hommes. A eux devaient également être remis l'épaule droite, l'estomac et la mâchoire des animaux tués pour l'usage des particuliers.

Il y avait encore des objets qu'ils étaient tenus de consommer devant le sanctuaire : les parties des offrandes publiques et privées qui n'étaient pas brûlées sur l'autel, la poitrine et l'épaule droite des sacrifices pacifiques, la peau des holocaustes, la chair des sacrifices de péché, dont la graisse cependant était détachée pour fumer devant Iahvé [6].

Tels étaient les revenus des cohanim d'Israël. Sans doute le cohène-hagadol en prélevait une part assez considérable [7]. Pour soutenir sa haute dignité chez un peuple qui attachait tant d'importance et de considération à la richesse, et qui la regardait comme une

1. Smith, *Dictionary of the Bible.*
2. *Jos.*, XXVI, 4.
3. *Deut.*, XXVI, 2, etc.; XV, 20, XVIII, 8 et suiv.; XVIII, 4.
4. *Nombr.*, XVIII, 14.
5. *Nombr.*, V, 8.
6. *Lév.*, VII et VIII, *passim*; IX, 12-16
7. Selden, *De synedriis*, p. 1119.

marque de la bénédiction d'Iahvé, une grande fortune ne lui était-elle pas nécessaire?

Après avoir dépeint avec l'Ohel-Moëd l'organisation de la tribu de Lévi, il faut décrire le culte tel qu'il apparaît dans le livre de la Thora.

Comme en Égypte et en Kenaan, c'était surtout dans les immolations d'êtres animés et dans l'offrande de fruits de la terre que consistait, chez les Hébreux, le culte extérieur.

On comptait trois espèces de sacrifices : l'holocauste (ola), les sacrifices expiatoires et les sacrifices pacifiques[1].

Pour l'ola, le cohène pouvait accepter une pièce mâle et sans défaut de gros bétail, des tourterelles et des pigeons, des gâteaux de fleur de farine sans levain et arrosés d'huile. On offrait encore, parmi les dons des prémices, un épi mûr rôti au feu, baigné d'huile et couvert d'encens. C'était le cohène qui brûlait les holocaustes sur l'autel, excepté la peau, dont il devenait le maître[2]. Nombreux étaient les apports qui provenaient de ces sacrifices. Outre les holocaustes ordinaires, il y avait ceux des Nazaréens à la fin de leur vœu[3], des lépreux, des femmes en couches, de tout ce qui était atteint d'une impureté légale et obligé de se venir purifier à l'Ohel-Moëd et, plus tard, au temple[4].

Les sacrifices expiatoires étaient soumis à des prescriptions plus nombreuses que les holocaustes. Quelqu'un avait-il violé un précepte de la Thora, il était tenu de présenter un jeune bœuf, sans défaut, dont on

1. Si l'on veut connaître les rapports entre les sacrifices chez les Hébreux et les sacrifices chez les Phéniciens, voir l'inscription de Marseille, qui est une sorte de Rituel. (Schröder, *Die phönizische Sprache*, p. 237-247.)

2. *Lév.*, VII, 8.

3. *Nombr.*, VI, 11 et 14.

4. *Lév.*, XIV, 15.

brûlait la graisse et les deux rognons devant
la peau de la bête, sa tête, ses jambes, ses entr
chair subissaient la combustion hors du camp. S
la communauté qui avait péché, les anciens o
de famille devaient faire la même offrande. L
peu aisé substituait au bœuf une chèvre sans d
une jeune brebis. Tout Israélite, témoin d'un
cation et ne l'ayant pas déclarée, ou bien q
blasphémé lui-même, ou touché le cadavre d
mal impur, ou contracté une autre souillure
offrir soit une jeune brebis, soit une chèvre.
il n'était tenu qu'à présenter deux tourterelles
pigeons, l'un comme sacrifice expiatoire,
comme holocauste. Si, par hasard, sa misè
extrême, il se contentait d'apporter un dixièm
de fleur de farine, sans y ajouter l'huile et
des holocaustes [1].

Le sacrifice pacifique était le fruit d'un vœu,
mouvement pieux, ou d'un bienfait dont le fils
voulait remercier Iahvé [2]. La loi ordonnait au
ques sacrifices pacifiques, comme le bélier qu'a
le Nazaréen en même temps qu'il présentait
causte [3]. A la fête des prémices, l'Hébreu amen
agneaux d'un an [4] qui appartenaient aux seuls c
Des autres pacifiques le cohène n'avait que la
et l'épaule droite, le reste de la victime faisant
d'un grand repas auquel la communauté était
et d'où semblent être nées plus tard les agap
tiennes.

Outre les victimes choisies pour ces trois
de sacrifices, il en était deux, la génisse et l
rousse, que l'on immolait dans des circonstance
particulières. Quand on trouvait dans la camp

1. *Lév.*, VII, 1-27.
2. *Lév.*, VII, 28.
3. *Nombr.*, VI.
4. *Lév.*, XXIII, 19.

corps d'un homme assassiné, les anciens ou chefs de famille des villes environnantes se réunissaient. Après qu'on avait bien reconnu quel était l'endroit le plus proche du lieu de l'assassinat, les anciens de cette cité ou de ce bourg étaient tenus de prendre une génisse qui n'avait pas encore labouré et de la conduire dans une vallée âpre et inculte. Là, après avoir brisé la nuque à la génisse, les anciens, en présence des cohènes, se lavaient les mains sur la victime frappée dans la vallée et chantaient :

Nos mains n'ont pas répandu ce sang,
Et nos yeux ne l'ont pas vu.
Aie compassion de ton peuple d'Israël, que tu as délivré, Iahvé.
Et le sang dont il est innocent ne l'impute pas à ton peuple [1].

Le coupable étant inconnu et n'expiant pas son crime, la génisse immolée servait, en sa place, d'expiation.

La vache rousse, dans la plénitude de l'âge, mais vierge du joug, était immolée et tout entière brûlée par le cohène-hagadol, avec du bois de cèdre, de l'ézob et de la laine teinte en rouge. Avant la combustion, le successeur d'Éléasar, de son doigt trempé dans le sang de la victime, aspergeait sept fois l'entrée de l'Ohel-Moëd. Les cendres de la vache étaient recueillies pour servir à faire l'eau lustrale qui purifiait du contact des cadavres [2]. Peut-être cette vache ainsi brûlée représentait-elle le péché et l'impureté; la couleur rousse chez les Égyptiens semble avoir été celle de Typhon, le principe mauvais [3]. Voilà sans doute pourquoi les Hébreux avaient choisi une vache de cette couleur comme victime pour le péché.

Les sacrifices pacifiques et les holocaustes étaient ac-

1. *Deut.*, XXI, 1-10.
2. *Nombr.*, XIX, 1-13.
3. Diod. Sic., *Hist.*, I, 88 ; Plutarque, *De Iside et Osiride.*

compagnés d'offrandes. C'étaient la plupart du temps des gâteaux arrosés d'huile, mais sans miel et sans levain [1]. Il y avait aussi, comme chez les Égyptiens, des libations de vin. Aucune libation ou offrande ne suivait le sacrifice de la colombe.

En Israël, on apportait encore des offrandes indépendantes de l'holocauste et des sacrifices pacifiques. « Lorsque vous entrerez dans le pays que je vous donnez vous apporterez, après la moisson, un *omez* d'épis, que vous remettrez au cohène [2]. » Outre cette offrande légale d'épis, il y avait encore les deux pains présentés le jour de la fête des semailles [3], les douze pains de proposition renouvelés chaque sabbat et reposant, dans le Saint, sur la table en bois d'acacia. Toute la nation était tenue de faire ces présents à Iahvé, sans compter les offrandes privées qui venaient s'ajouter à tous ces dons.

La loi en déterminait quelques-unes : — le pauvre incapable de fournir, en sacrifice expiatoire, deux tourterelles ou deux petits de colombe, offrait un dixième d'épha de farine, sans huile ni encens [4]. — Le mari soupçonnant sa femme d'adultère l'amenait devant les cohènes pour l'épreuve, mais commençait par présenter de la farine d'orge. C'était *l'offrande de qinesä* ou jalousie [5]. — Le premier jour qu'il exerçait ses fonctions, le cohène apportait un dixième d'*épha* de fleur de farine. Il en offrait la moitié le matin, et l'autre moitié le soir. — D'après le Talmud et Josèphe, le grand-prêtre, chaque jour, devait recommencer l'offrande du jour de son onction [6]. Cette dernière sorte d'offrande devait être consumée tout entière;

1. *Lév.* II.
2. *Lév.*, XXIII 10 et suiv.
3. *Lév.*, XXIII, 17.
4. *Lév.*, V. 11.
5. *Nombr.*, V, 15.
6. *Lév.*, VI, 13. — *Talmud*, Menahoth, fol. 22. — Josèphe, *Antiq. jud.*, III, 10, 7.

quant aux autres présents, on n'en brûlait qu'une poignée, laissant le reste aux cohènes. — A ces offrandes commandées par la foi s'ajoutaient les dons volontaires et ceux qui provenaient des vœux.

Sur l'autel des parfums brûlait une composition embaumée très douce, qu'apportaient en offrande les fils d'Israël. Iahvé seul la pouvait respirer : « Quiconque se fera ce parfum pour en jouir lui-même, qu'il soit retranché de son peuple [1] ! »

Tout premier-né d'une mère appartenait à Iahvé; un mois après sa naissance, celui d'une femme devait être présenté au temple et racheté pour un prix qui ne pouvait dépasser cinq schekels (sicles). Quant au premier-né de l'animal, on en faisait un sacrifice pacifique, et sa chair revenait aux cohènes; si c'était un animal impur, on le pouvait tuer ou vendre au profit de l'Ohel-Moëd.

Outre ces sacrifices, qui avaient lieu, la plupart, à des époques indéterminées, les Hébreux avaient des fêtes pour honorer Iahvé. Chaque semaine, ils étaient tenus d'observer le Schabbath (repos, sabbat), qui consistait surtout dans l'absence de travail. C'était, en mémoire du repos d'Iahvé, le septième jour après qu'il eut achevé l'œuvre créatrice.

Peut-être aussi, dans ce nombre sept, si particulièrement aimé des Hébreux et qui clôt pour eux certaines périodes de jours et d'années, se mêle-t-il quelque souvenir d'Égypte. Là durait sept jours le grand deuil de la mort d'Osiris. Pendant le même espace de temps, on se lamentait aussi en Phénicie sur la mort d'Adonis, le jeune homme divin tombé sous la dent du sanglier.

Toute occupation était interdite, le jour du Schabbath, même ramasser du bois [2] et faire cuire des aliments. Entreprendre un long trajet était également

---

1. *Ex.*, XXX, 34 et suiv.
2. *Nombr.*, XV, 32-36. — *Ex.*, XVI, 23.

défendu : ce que l'on appelle *chemin sabbatique,* permis ce jour-là, ne dépasse pas 2,000 coudées hors de la ville[1]. Les exercices du culte s'accomplissaient au Schabbath comme dans les autres jours. Il en était de même des opérations militaires. Ce fut seulement après l'exil, quand l'esprit de formalisme et de fanatisme étroit s'empara de la nation, que les soldats juifs, à certains moments, aimèrent mieux se faire tuer que de violer, en combattant, le repos sabbatique. A l'origine, ce qui distingua le Schabbath, ce ne fut guère que l'absence de travail, avec un sacrifice de deux agneaux, suivi d'une offrande et d'une libation, qu'on devait faire au milieu du jour. Plus tard, quand les synagogues se répandirent en Palestine, on s'y rendit, au Schabbath, pour prier en commun, et pour y entendre, de la bouche des rabbi, l'explication de la Thora. Comme le jour, chez les Hébreux, le Schabbath commençait le soir pour se terminer le soir du lendemain.

Tous les sept ans, la terre avait aussi son Schabbath. Pendant une année entière, elle se reposait. La labourer, l'ensemencer, en tailler la vigne ou les oliviers était interdit. Ce qu'elle produisait d'elle-même, les pauvres et les étrangers, comme le propriétaire, s'en pouvaient nourrir. Cette année-là aussi, avait lieu la Schmita (rémission) de toutes les dettes, comme des liens de servage. Un esclave hébreu avait la faculté, après six ans, de quitter son maître; s'il préférait rester, on l'appliquait contre la porte pour lui percer l'oreille. Devant tout le peuple rassemblé pour la fête des Tabernacles, on devait, dans l'année sabbatique, faire la lecture de la loi.

Dans la septième des années sabbatiques, c'était l'Iobel (trompette, jubilé), annoncé par le son éclatant de la trompette[2]. Elle retentissait le dixième jour du

1. Munk, *La Palestine,* p. 182.
2. *Lév.,* xxv.

septième mois, en automne, à ce moment même où, dans la terre phénicienne, on célébrait les fêtes d'Adonis, sa mort et sa joyeuse résurrection. A cette époque, toutes les possessions revenaient à leurs anciens maîtres. Quand on achetait un champ, en Israël, on tenait compte, pour le prix, de la plus ou moins grande proximité de l'Iobel. — Cependant cette loi du retour des biens à leurs anciens possesseurs, qui avait pour but d'abolir la pauvreté en Israël, ne fut pas pratiquée longtemps. Esaya s'élève avec énergie contre les riches orgueilleux qui joignent le champ au champ, et la maison à la maison, sans que jamais leur avidité soit satisfaite [1]. Agrandir son patrimoine avec celui du voisin devint une préoccupation en Israël comme partout ailleurs.

Les Égyptiens célébraient la fête de la nouvelle lune et des différentes phases que subit cet astre dans son cours. Les Hébreux eurent aussi leurs néoménies ; ce qui les distinguait, c'était, entre les deux sacrifices du matin et du soir, un autre sacrifice composé de deux taureaux, un bélier et sept agneaux, auxquels on joignait un bouc comme hostie expiatoire [2]. Tout cela était accompagné d'offrandes et de libations. Il y avait sans doute un repas solennel, à la néoménie, où l'on s'asseyait ensemble pour manger des victimes immolées. Plus tard, sous Schemouël, on commence à se réunir ce jour-là, comme au jour du schabbath, chez les nabis qui interprètent la Thora [3].

C'était ordinairement le lendemain du jour où l'on avait observé la nouvelle lune, montant dans le ciel, qu'on célébrait la néoménie. Les Benê-Israël avaient tourné à l'adoration d'Iahvé la vieille idolâtrie phénicienne.

Dans la terre de Kenaan, comme en Égypte, la

1. *Ex.*, v, 8-10.
2. *Nombr.*, XXVIII, 11-15.
3. I *Sam.*, XX, 5, 6, 18 et suiv.

lune, si douce, était l'objet des adorations. Sur les bords du Nil, on l'appelait Isis; en Assyrie, Ischtar; près du fleuve Adonis, on la connaissait sous le nom d'Aschtoret, et l'on saluait son apparition dans le ciel. La lune eut aussi son influence sur le culte en Israël.

Le premier jour du septième mois, la fête de la lune avait un caractère plus solennel : avec plus de fracas, les trompettes la devaient annoncer[1]; outre les sacrifices des néoménies ordinaires, on immolait un jeune taureau, un bélier et sept agneaux en holocauste.

Mais les fêtes principales d'Israël, c'étaient celles de Pâques, de la Pentecôte, des Tabernacles et le Jour des expiations ou Iom Kippour. Les trois premières se rattachaient dans l'origine aux différentes phases de la récolte; on y associa plus tard des souvenirs de la vie nationale.

La fête de Pâques ou Pessah (passage) se célébrait dans le mois où l'année commence. Le quatorzième jour d'abib (épi), au soir, on faisait le repas de famille, qui rappelait la sortie de Mizraïm. Autour d'un agneau ou d'un jeune bouc d'un an, sans défaut, immolé dans le parvis de l'Ohel-Moëd, et qu'ensuite on avait fait rôtir, toute la famille se pressait. Si elle était trop peu nombreuse pour consommer le soir même toute la victime, elle s'associait avec d'autres familles. En même temps que l'agneau, on mangeait, en souvenir des temps tristes de Mizraïm, des herbes amères. On ne devait servir que des mazoth (pains sans levain). Tout pain fermenté était interdit depuis le quatorze au soir, où commençait la Pâque, jusqu'au soir du vingt et unième jour, qui était son terme[2]. C'est pour cela que cette fête s'appelle *hag ha mazoth* (la solennité des pains sans levain[3]). Si

1. *Nombr.*, XXIX, 1.
2. *Ex.*, XII, 18.
3. *Ex.*, XXXIV, 18.

l'on veut savoir pourquoi les mazoth devaient seuls être pris en ces jours, il faut se souvenir que c'étaient les pains désignés pour l'autel ; on ne pouvait guère offrir de pâte levée à Iahvé.

Le premier et le septième jour, tout travail était défendu comme au Schabbath. Chaque jour, on offrait en holocauste deux jeunes taureaux, un bélier, sept agneaux, accompagnés d'offrandes et de libations. Un bouc était aussi immolé en sacrifice expiatoire. Comme l'orge rapide avait déjà jauni dans les champs d'Israël, le lendemain du premier jour de Pessah, on présentait une gerbe d'orge nouvelle[1] avec laquelle le cohène faisait la cérémonie de l'*agitation*. On donnait avec la gerbe un agneau pour holocauste, des offrandes, et du vin la mesure d'un quart de *hin*. Alors seulement la faucille pouvait couper les orges nouvelles. C'était comme le signal donné aux moissonneurs d'Israël.

Commencée par les orges, la moisson se terminait avec le froment. Quand les faux l'abattaient, sept semaines ou cinquante jours après la fête de Pessah, on célébrait la fête des Schebbouoth (semaines[2], Pentecôte). Cette panégyrie mettait en allégresse tout Israël: dans chaque maison tout était convié à la joie, l'esclave et le colon. A l'origine, la fête des Schebbouoth ne durait qu'un jour ; plus tard, le rabbinisme y ajouta un jour de plus. Comme prémices de la moisson, on offrait, en cette panégyrie, deux pains fermentés, de pure fleur de farine. En même temps, on faisait un holocauste de sept agneaux, d'un jeune taureau, de deux béliers, avec les offrandes et les libations accoutumées. Un bouc servait de sacrifice expiatoire; en sacrifice pacifique, on ajoutait deux agneaux[3]. Ces victimes

---

1. *Lév.*, XXIII, 11.

2. En Égypte, on célébrait aussi la panégyrie du *coupement des grains*.

3. *Lév.*, XXIII, 19.

ne préjudiciaient en rien à celles qui étaient marquées pour les jours de fête[1].

Si, à l'origine, la panégyrie des Schebbouoth apparaît avec un caractère purement agronomique, il faut reconnaître que, plus tard, grâce surtout au rabbinisme, elle changea de signification. On y attacha principalement le souvenir de la proclamation de la Thora sur le Sinaï, dans le troisième mois après le passage de la Mer-Rouge[2].

Israël était encore plus heureux à la fête des Soukkoth (tentes) qu'à celle des Schebbouoth. Toute la récolte est achevée; le vendangeur sort du pressoir, beau et rayonnant, tout empourpré du sang de la vigne. On est au quinzième jour du septième mois. Alors, c'est une agitation joyeuse dans tout le pays. Dans les rues, sur les places publiques, dans les cours et sur les toits des maisons se dressent des huttes, formées de branches d'oliviers, de myrtes odorants, sous lesquelles campent les Benê-Israël[3]. A cette fête avait lieu une grande procession. Les Israélites s'avançaient, ayant chacun à la main son faisceau de cédrat, de spathes de dattier, mêlés de branches de myrte et de saule pleureur[4]. A Schilo, sur les collines vineuses, les filles d'Israël dansaient joyeusement dans cette panégyrie. Sept jours entiers durait la fête des Soukkoth. Le premier seulement était consacré au repos. Pour le péché, on offrait un bouc ; en holocauste, deux béliers et quatorze agneaux, auxquels on ajoutait, le premier jour, treize taureaux ; le second, douze ; le troisième, onze ; le quatrième, dix ; le cinquième, neuf ; le sixième, huit, et le septième, sept. Toutes ces victimes étaient accompagnées d'offrandes et de libations[5].

---

1. *Nombr.*, XXVIII, 27-30.
2. *Der alte und der neue Glaube im Judenthum*, von Dr. William Rubens. 1878.
3. *Néhémias*, VIII, 15, 16.
4. *Lév.*, XXIII, 40.
5. *Nombr.*, XXIX, 12-34.

Telle était cette joyeuse panégyrie sous les tentes de feuillages. Comme aux jours antiques, Israël, en chantant, s'étendait, pendant sept jours, sur le sein de la nature, si bonne et si prodigue, et qui lui avait donné, avec tant d'abondance, le froment et le vin nouveau. C'était l'heure même des fêtes d'Adonis, à Byblos, où, pendant sept jours, déliraient les filles phéniciennes, en attendant les joies de la huitième journée. Plutarque[1] a pu confondre la fête des Soukkoth avec celles de Bacchus. Mais, tout en se reposant avec tant d'ivresse sur le sein de la mère universelle, Israël n'oubliait ni sa dignité ni la présence d'Iahvé.

Le jour qui suivait la fête des Soukkoth était tout entier consacré au repos. On l'appelait le jour d'Azereth (assemblée). Dans l'Ohel-Moëd, on faisait les mêmes sacrifices qu'aux fêtes ordinaires[2].

A ces riantes panégyries, si peu en rapport avec le caractère sombre que l'on a prêté souvent à la religion d'Israël, venait s'ajouter cependant une fête triste, celle des Expiations.

L'Iom Kippour (jour de l'expiation) tombait le dixième jour du septième mois, peu avant la fête des Soukkoth. C'était un jour de repos complet et de grand jeûne, où la communauté d'Israël s'efforçait d'expier ses fautes. Le cohène-hagadol accomplissait lui-même à l'Iom Kippour les cérémonies saintes. Après s'être baigné et revêtu de ses habits sacerdotaux de lin blanc, il immolait d'abord, pour lui et pour la famille sacerdotale, un jeune taureau. En entrant dans le Saint des saints, il jetait, sur une cassolette où flambaient des charbons de l'autel, deux poignées d'encens; la fumée odorante qui montait lui voilait le Kapporeth (couvercle de la barque d'alliance), là où était censée reposer la Divinité. Alors, prenant du sang de la victime expiatoire, il en aspergeait une fois la surface du Kapporeth et sept fois l'espace qui était

1. *Symp.*, IV, 5.
2. *Nombr.*, XXIX, 35.

devant ce couvercle. Il sortait, après cette cérémonie, du Saint des saints.

La communauté d'Israël lui avait amené deux boucs, pour sacrifice expiatoire ; l'un des deux était destiné à Iahvé, l'autre à Azazel. Le cohène-hagadol immolait le premier, et, rentrant dans le Saint des saints, faisait avec le sang de la nouvelle victime les mêmes aspersions qu'avec celui du taureau. Une seconde fois, le cohène-hagadol quittait l'adytum, et, mêlant le sang du bouc avec celui du taureau, en plaçait, dans le sanctuaire, aux quatre coins de l'*autel des parfums* et en aspergeait sept fois l'autel tout entier. Après avoir ainsi purifié le sanctuaire, le cohène-hagadol sortait, imposait les mains sur l'autre bouc, en confessant les péchés des Benê-Israël, et *l'envoyait* à Azazel (puissant de Dieu[1]). Tantôt Azazel semble désigner les lieux inhabités, séjour des mauvais génies ; tantôt, opposé à Iahvé, on le peut prendre pour l'incarnation du mal. Ce serait une sorte d'être personnel, résumant en lui les forces perverses, comme Set ou Typhon. Un homme était chargé de conduire le bouc d'Azazel dans les lieux déserts. Le rite accompli, le cohène-hagadol revenait dans l'Ohel-Moëd, se purifiait, et, couvert de l'éphod, apparaissait aux yeux d'Israël. A l'autel du parvis, il offrait en holocauste un bélier pour lui et un autre pour le peuple. Les victimes des fêtes ordinaires avaient été offertes avant la cérémonie de l'expiation. Il brûlait ensuite sur l'autel la graisse du taureau et celle du bouc. Quant au reste de ces deux victimes, même leur peau, le feu le devait consumer hors du camp.

Malgré la note triste de cette panégyrie, où Israël tâchait d'apaiser Iahvé et de se faire pardonner ses fautes, il y a encore là, comme dans toute fête sémitique, un rayon de soleil. L'air est ébloui par l'éphod aux belles couleurs, et l'oreille charmée par les

1. Sur le rite de l'Iom Kippour, voir *Lév.*, XVI.

clochettes d'or qui frangeaient le méhil du grand-prêtre et dont les tintements comblaient de joie tout Israël.

L'organisation sociale du peuple hébreu relève beaucoup de ses conceptions religieuses. Maître et roi d'Israël, Iahvé le gouverne par la Thora. Les chefs ne sont que les lieutenants d'Iahvé, chargés de faire observer la loi transmise par l'homme d'Élohim, Mosché. Tous fils aînés d'Élohim, les Hébreux sont égaux : ne cherchez là ni aristocratie, ni classe moyenne, ni plèbe; rien ne ressemble, en Israël, aux sociétés grecque et romaine, divisées en castes, qui n'ont souvent d'autre objet que de s'étouffer les unes les autres. Avec ce principe que tous les Hébreux sont égaux, la royauté, à l'origine, n'entra même pas dans la pensée d'Israël.

Si l'on examine le code politique et administratif des Hébreux, tel qu'il apparaît dans le Pentateuque et dans l'histoire ultérieure, on aperçoit certaines grandes assemblées, convoquées par le chef de la fédération israélite, et composées de zeqénim (anciens), de nassi (conducteurs), de schofetim (juges) et de schoterim (scribes).

Les zeqénim (anciens) paraissent avoir été les aînés des familles. Dans chaque ville ils forment une sorte de conseil municipal, réglant les affaires de la cité, et jouissant même d'un pouvoir judiciaire assez étendu. C'est devant eux, par exemple, que le mari présente sa jeune femme quand il croit n'avoir pas trouvé en elle les signes de la virginité [1]. La Thora leur donne, en beaucoup de circonstances, la mission de prononcer un jugement et d'appliquer la loi. Conseil municipal occupé des intérêts de la ville, les zeqénim, dans la pensée de Mosché, devaient aussi former, aux grandes occasions, un conseil national, à la lumière duquel s'éclairerait le chef des Hébreux.

1. I *Sam.*, VIII,

Dans les affaires générales, ils apparaissent souvent investis d'un pouvoir souverain. Ce sont les zeqénim d'Israël qui invitent le nabi Schemouël à choisir un roi [1]. Plus tard, nous les verrons faire choix de David pour régner sur Israël [2]. Encore une fois, on se tromperait en considérant les zeqénim comme une aristocratie constituée, pleine de morgue, attachée à d'odieux privilèges. C'est la représentation naturelle des familles ; ce sont les membres des différentes maisons, qui sortent, par instants, de l'ombre de leur figuier, pour régler, aux portes, les affaires de la ville, ou pour dire leur mot sur les intérêts généraux de l'État hébreu.

Il est difficile de déterminer en quoi les nassi (conducteurs) différaient des zeqénim. A certains endroits, il semble que les zeqénim étaient les représentants naturels du peuple, tandis que les nassi, tout en ayant la faculté d'être comptés parmi les anciens, remplissaient des fonctions publiques semblables à celles des intendants égyptiens. En Israël, par exemple, ils présidaient aux recensements [3]. Quoi qu'il en soit, leur influence était considérable ; et plus tard, sur les monnaies, aux heures sacrées de lutte pour l'indépendance de la patrie juive, le chef du peuple s'appellera nassi d'Israël.

Dans chaque qiriath (ou localité importante), il y avait un tribunal composé de schofetim (juges). Les lévites de la cité, exercés dans la connaissance de la Thora, devaient, sans doute, faire partie du tribunal. Appelés Élohim (les dieux), les schofetim tenaient dans le pays une place fort honorée et entraient dans les grandes assemblées où l'on délibérait sur les intérêts d'Israël. Leur fonction était élective [4].

1. II *Sam.*, v, 3.
2. *Nombr.*, I, 5 ; VII, 2.
3. *Deut.*, XVI, 18-20; XVII, 8-11. — *Exod.*, XXI, 6 ; XXII, 7, 8, 27.
4. *Deut.*, XVI, 18 ; XXXI, 28 ; I, 15 ; XX, 5-9. — *Jos.*, I, 10 ; III, 2.

Soumis de même à l'élection, les schoterim (scribes) avaient aussi leur entrée dans les grandes assemblées. C'était la corporation savante, tenant le calame ou le stylet, comme les scribes égyptiens. Ils étaient attachés aux anciens et aux juges, tenaient le rôle des généalogies, et, dans les guerres, servaient de hérauts aux commandants de l'armée[1]. A la tête des scribes, il semble qu'il y ait eu un chef investi de certaines prérogatives dont ne jouissait pas le reste de la corporation[2].

D'après la Thora, un homme, dont le mode d'élection ne paraît pas déterminé, se plaçait au-dessus des zeqénim, des nassi, des schofetim et des schoterim.

Telle était la constitution idéale d'Israël. En réalité, il n'y eut guère de chef suprême pour toute la nation que Mosché et Ioschoua. A l'époque des juges apparaissent des héros dont la vaillance les fait acclamer, pour un temps, de quelques tribus. De lieutenant d'Iahvé, universellement accepté, depuis Dan jusqu'à Beerschéba, on en chercherait vainement dans l'histoire d'Israël.

Droit civil. — Afin de mieux assurer l'égalité des droits pour tous les Hébreux, la Thora avait voulu établir entre eux, autant que possible, l'égalité des fortunes. Tous les cinquante ans, à l'Iobel, les biens aliénés devaient retourner à leurs anciens possesseurs; mais cette prescription ne semble guère avoir été observée. Le commerce et l'usure, sources principales du déplacement des fortunes, la Thora les exclut, en faisant d'Israël un peuple d'agriculteurs. A ces obligations Israël échappa bientôt.

Il y a, chez l'Hébreu, un mélange d'idéalisme et de sens pratique fort surprenant et qui explique en lui bien des contradictions. Encore aujourd'hui, aux conceptions les plus hautes et aux plus nobles senti-

1. II *Chron.*, XXVI, 11.
2. *Lévit.*, XXV.

ments, le Juif sait unir, à un degré prodigieux, les préoccupations les plus terrestres. Tout ce qu'il y avait d'idéalisme dans la pensée d'Israël, la Thora l'a recueilli. Mais combien la vie de l'Hébreu a été loin de ressembler toujours à son livre!

L'étranger ou colon n'était pas maltraité en Israël : « N'affligez pas et ne déchirez pas l'étranger, vous souvenant que vous-mêmes avez été étrangers dans le pays de Mizraïm. » La Thora assure au colon, comme à l'Hébreu, la protection des tribunaux[1]. Sa bienveillance envers le Kenaanite, envers les fils d'Ammon et de Moab, n'allait cependant pas très loin. Elle les exclut à tout jamais du titre de citoyen. Pas plus que l'eunuque ou le bâtard, ils ne pourront se présenter dans l'assemblée d'Iahvé[2]. Mais, à la troisième génération, les fils d'Édom et de Mizraïm seront admis au milieu d'Israël, pourvu toutefois qu'ils se soumettent à la cérémonie par laquelle l'Hébreu se distingue des goim (gentils), la circoncision. Édom était le parent d'Israël. Mizraïm n'inspirait pas à l'auteur de la Thora la même répulsion que Moab et Ammon : dans son culte, il n'avait pas ces prêtresses courtisanes qui enlaçaient de leurs bras les fils d'Israël et les tenaient enchaînés dans les bocages sacrés et dans les temples d'Aschtoreth. Aussi l'Égyptien, pour un autre motif que l'Édomite, mais tout comme lui, est-il susceptible de devenir fils d'Iahvé et membre du peuple élu.

Quelle est la pensée de la Thora sur la famille ? et comment l'organise-t-elle? Le mariage, elle le considère comme une obligation rigoureuse à laquelle nul ne se peut soustraire. Cette idée a été certainement une des causes de la moralité et de la puissance d'Israël.

La femme n'est pas, pour la Thora, un être inférieur : c'est une partie de l'homme, qui s'en est un

1. *Lév.*, XXIV, 22. — *Nombr.*, XV, 15.
2. *Exod.*, XXIII, 33. — *Deut.*, XXIII, 4; XXIII, 2, 3.

jour détachée. Aussi a-t-elle le même nom que l'homme : celui-ci s'appelle *isch*, et la femme *ischa*, avec la désinence féminine. Pas plus qu'en Égypte, on n'enferme en Israël, loin de tout regard, la vierge et la jeune femme. Peut-on rien voir de plus libre d'allures que Miriam et Débora? De quelle considération elles jouissaient en Israël! La femme, du reste, respectée et libre, telle qu'on la concevait dans ce pays tout plein de la loi, a été dépeinte merveilleusement à la fin des Proverbes :

La femme forte, qui trouvera?
Bien au-dessus des pierres précieuses est sa valeur.

En elle se repose le cœur de son mari,
Et de gains il ne manquera jamais.

Elle le comble de joie, jamais de mal,
Tous les jours de sa vie.

Elle travaille la laine et le lin,
Elle le fait avec des mains joyeuses.

Elle ressemble au navire du marchand :
D'une terre lointaine elle fait venir sa nourriture.

Elle se lève quand il est encore nuit,
Distribuant les provisions à sa maison
Et la part à ses servantes.

Elle convoite un champ et s'en empare;
Du fruit de ses mains elle plante une vigne.

Elle ceint ses reins de force,
Et réconforte ses bras.

Son industrie lui paraît délicieuse,
Et dans la nuit sa lampe ne s'éteint pas.

Sa main elle applique sur la rouèle (?),
Et de ses paumes elle manie le fuseau.

Vers l'affligé elle étend ses mains,
Et elle les présente au pauvre.

Pour sa maison, elle ne redoute pas la neige,
Car toute sa maison est couverte d'un double vêtement.

Des franges éclatantes elle se fait à elle-même ;
Le fin lin et la pourpre sont ses vêtements.

On reconnaît son mari aux portes,
Lorsqu'il s'assied avec les zeqénim du pays.

Elle a tissé une étoffe et l'a vendue ;
Elle a livré une ceinture au marchand phénicien.

La vertu et l'honneur la revêtent ;
Au dernier jour elle rira.

Sa bouche elle ouvre avec sagesse,
Et la Thora est sur sa langue.

Elle a les yeux ouverts sur les démarches des siens,
Et le pain de la paresse elle ne mange pas.

Se tiennent droits ses fils, et la déclarent heureuse ;
Son mari, et il la loue.

De nombreuses filles agissent avec vaillance,
Mais tu les dépasses toutes.

La grâce, c'est une couleur éphémère, et la beauté une vapeur ; mais la femme qui craint Iahvé sera louée.

On voit, par ce portrait, quelle haute idée Israël s'est faite de la femme; c'est à elle que revient la direction intérieure de la maison, et de ses mains que dépend la prospérité de la famille.

Plus on avait, en Israël, une grande idée de la

femme, plus on la réprimait quand elle s'écartait de ses devoirs. La Thora est impitoyable contre l'adultère. Surprenait-on dans la ville une femme mariée ou une fiancée violant ses serments et en commerce avec un autre homme que son mari ou son fiancé, elle et son complice étaient punis de mort. Mais, si c'était aux champs et non dans la ville, l'homme seul subissait la lapidation, parce qu'il avait pu faire violence à la femme et qu'elle s'était trouvée dans l'impossibilité d'appeler au secours [1].

Quand la fiancée, pour laquelle l'homme avait donné le mohar ou prix d'achat, n'apportait pas à son mari les bethoulim (signes de virginité), celui-ci la faisait comparaître devant les zeqénim. S'il avait accusé faussement la jeune fille, ce que constataient les zeqénim, il était tenu de la garder et de donner à son bèau-père cent pièces d'argent. L'accusation était-elle vraie, on faisait sortir la jeune femme pour la lapider devant la maison de son père [2].

C'était seulement à l'épouse et à la fiancée libres que s'appliquaient ces lois sévères; mariée sans avoir été affranchie, l'esclave y échappait; elle était frappée, ainsi que son complice, mais non pas punie de mort. Celui qui avait reposé avec elle devait en outre offrir, à la porte de l'Ohel-Moëd, un *sacrifice de délit* [3].

Du reste, deux témoins étant nécessaires pour que les coupables fussent punis, la peine de mort atteignait assez rarement les adultères. Quand le mari soupçonnait sa femme de le tromper, il la conduisait avec une offrande devant le cohène. Prenant, dans un vase de terre, de l'eau du bassin d'airain, le cohène y faisait tomber de la poussière de l'Ohel-Moëb. Il prononçait ensuite une formule terrible d'imprécation contre

1. *Deut.*, XXII.
2. *Deut.*, XXII.
3. *Lév.*, XIX, 20-22.

la femme, la menaçant, si elle était coupable, de voir son ventre enfler. De la main du cohène saisissant le vase de terre, la femme en avalait le contenu, cérémonie qui la remplissait de terreur si elle n'était pas innocente et par laquelle le nombre des adultères pouvait être diminué en Israël[1].

En dehors du cas d'adultère, le mari pouvait renvoyer sa femme, mais moyennant une *lettre de divorce*, que signaient des témoins[2]. Plus tard, l'école de Hillel, interprétant la Thora, permettait le divorce quand le mari avait sujet d'être mécontent de sa femme; pour l'école rivale de Schammaï, l'homme pouvait renvoyer sa femme s'il surprenait en elle un manque de chasteté[3]. Si la femme répudiée s'était remariée, il était interdit à son premier mari de la reprendre[4]. A l'homme qui avait épousé une jeune fille après l'avoir séduite, ou bien qui avait, par la calomnie, nui à l'honneur de sa femme, le divorce n'était pas permis[5].

L'homme n'avait pas le pouvoir de choisir n'importe quelle femme pour épouse. Il lui était interdit de se marier avec sa mère, sa belle-mère, sa fille, sa petite-fille, sa sœur, la veuve de son père, de son fils ou de son petit-fils, la fille ou la petite-fille de sa femme, la sœur de sa femme (pendant que celle-ci vivait encore), la veuve de son frère (ce dernier ayant laissé des enfants), sa tante, la veuve de son oncle. Il pouvait épouser sa nièce[6]. Bien différente de l'Égypte et de la Phénicie était la famille en Israël : là-bas, pour honorer l'union d'Osiris avec sa sœur

1. *Nomb.*, v.
2. *Deut.*, xxiv, 1.
3. *Mischnah*, 3e partie, à la fin du traité *Gittin*.
4. *Deut.*, v, 4.
5. *Deut.*, xxii, 19 et 29.
6. *Lév.*, xviii, 7-18 ; xx, 11 et suiv. — *Deut.*, xxvii, 20 et suiv.

Isis, les mariages entre frères et sœurs étaient très fréquents.

A la partie du code réglant les unions dans la Palestine se rattache la loi du lévirat. Quelqu'un mourait-il sans laisser d'enfant à sa femme, le frère du défunt était tenu d'épouser sa belle-sœur. S'il naissait un enfant de cette union, il portait le nom du premier mari, pour qu'il ne s'effaçât pas en Israël. Le beau-frère refusait-il de prendre sa belle-sœur, celle-ci, devant les anciens, lui crachait au visage, après lui avoir tiré du pied sa sandale. On appelait ensuite cet homme dans le pays Beth-halouz hanaal (la maison de la sandale tirée[1]). — Le cohène-hagadol, dont une vierge seule pouvait devenir l'épouse, ne tombait pas sous la loi du lévirat.

Telles étaient les règles qui régissaient le mariage en Israël. Soumise à ces lois parfois sévères, l'union de l'époux et de l'épouse était cependant regardée comme la plus délicieuse chose du monde. Quel peuple a jamais chanté comme le peuple hébreu, dans son Schir ha-schirim (Cantique des cantiques), la tendresse mutuelle du bien-aimé et de la bien-aimée, errant, au printemps, saison des fleurs et des chansons, sur les collines toutes pleines du parfum des vignes? Israël avait fait encore du mariage le symbole de l'union intime d'Iahvé avec son peuple choisi[2].

Mais la polygamie ne venait-elle pas détruire toute cette poésie du bien-aimé et de la bien-aimée? Pour l'Hébreu, comme pour tous les Sémites, avoir une postérité qui fasse revivre le nom, telle est la grande ambition. Eschmounazar, roi des Zidoniens, maudit ainsi celui qui violera sa tombe : « Qu'il soit, comme moi, malheureux, étendu à la fleur de l'âge, sans pos-

1. *Deut.*, xxv, 5-10. *Gutmann, Ueber die Liverastehe und die Ceremonie des Schuhausziehens*, dans *Wissenschafliche Zeitschrif für judische Theologie*, t. IV, p. 61-87.

2. Paraphrase chaldaïque du *Schir ha-schirim*.

térité! » Pour lui éviter ce malheur, la Thora permet à l'Hébreu la polygamie. Mais, avec les lois de pureté[1] et l'absence d'eunuques[2], les harems devenaient difficiles à établir. Ils étaient tellement contraires aux mœurs que Schelomo (Salomon), pour s'en être créé un, encourut la réprobation d'Israël. Quiconque pratiquait la polygamie devait s'arrêter à certaines limites fort restreintes et ne pas s'abandonner aux monstrueuses voluptés des harems. Il semble même que l'usage le plus commun ait été la monogamie. Dans le portrait de la femme forte, par exemple, une seule épouse apparaît dans la maison, distribuant aux servantes la nourriture de chaque jour et veillant à tout le bien-être intérieur. Là où la polygamie existait, toutes les femmes avaient des droits égaux[3], ce qui les protégeait contre les dégoûts du mari et les injustices qui en auraient pu naître.

Enfants. — Très étendu était le pouvoir du père sur ses fils et, avant leur mariage, sur ses filles. Il pouvait vendre ces dernières comme esclaves, mais pour un temps[4]. Cependant la Thora enlève au père le droit de mort sur ses enfants : « Si quelqu'un a un fils rebelle n'écoutant pas la voix de son père ni celle de sa mère, repris par eux et ne les écoutant pas davantage, que son père et sa mère le prennent et le conduisent vers les zeqénim de sa ville, et qu'ils disent aux zeqénim : « Voici notre fils rebelle, sans respect pour notre voix! c'est un buveur et un libertin. » Alors tous les hommes de la ville le lapideront jusqu'à la mort[5]. » Il faut donc que le père, pour frapper de mort son fils, ait recours au tribunal des zeqénim siégeant à la porte de la ville.

1. *Lév.*, xv, 18.
2. *Deut.*, xxiii, 2.
3. *Exod.*, xxi, 10.
4. *Exod.*, xxi, 7.
5. *Deut.*, xxi.

Élevé dans la connaissance de la Thora, le fils demeurait longtemps sous l'autorité du père, pour lequel il était tenu de travailler, même après le mariage, qui émancipait les filles. Le père, en effet, ne se défaisait de son bien, en faveur de son fils, qu'en se dépouillant de la vie. Comment se partageait l'héritage? et le droit d'aînesse a-t-il réellement jamais existé en Israël? L'aîné, quand une sœur toutefois ne l'avait pas précédé, avait droit à deux parts dans la succession paternelle[1]. Le reste était distribué également aux autres enfants. Quant au père, il ne lui était pas permis, avant de mourir, de rien changer à la loi en faveur d'un fils préféré. Ce qu'Iaqob avait fait pour Ioseph, le législateur hébreu a voulu l'épargner aux générations à venir. Israël, avec les orgueilleux Ioséphides, souffrait trop du favoritisme pour ne le pas énergiquement répudier. Bien inférieur au droit d'aînesse lui-même, le droit des préférés ne peut, du reste, que nourrir au sein des familles les hypocrisies, les délations et les haines[2].

Quand un homme mourait ne laissant que des filles, c'étaient elles qui se partageaient l'héritage; ce qui leur créait l'obligation de ne se pas marier hors de leur tribu[3]. Si les filles manquaient, la succession s'ouvrait en faveur des plus proches parents[4]. Plus tard, en s'écartant de la Thora, le chef de famille se mit à tester et à disposer d'une partie de son bien, soit pour ses filles, soit même parfois pour ses esclaves.

Que devenaient en Israël l'orpheline non mariée et

1. *Deut.*, XXI, 17; I *Chron.*, V, 6.

2. C'est grâce à une étrange ignorance des faits que le livre intitulé *La Réforme sociale* essaye d'appuyer ses rêves sur la loi mosaïque. Combien de fades et fausses homélies sont nées de l'œuvre de M. Le Play!

3. *Nombr.*, XXXVI, 6-9.

4. *Nombr.*, XXVII, 8-11.

la veuve? D'après la Mischnah, exprimant le droit traditionnel, les frères étaient tenus de nourrir leur sœur orpheline et de travailler à son établissement [1]. Quant à la veuve, elle retournait dans sa famille [2]. La Thora couvre de sa protection la plus tendre sa faiblesse et son deuil : « Toute veuve et tout orphelin tu n'affligeras pas. Si tu l'affliges, il criera vers moi, et j'écouterai sa clameur [dit Iahvé], et ma colère s'enflammera, je vous frapperai avec le glaive, et vos épouses seront veuves et vos enfants orphelins [3]. »

Quelques lois particulières à Israël.— Le législateur, qui ne veut pas qu'on opprime la veuve, a pris toutes les précautions imaginables contre tous les faits d'où aurait pu résulter une atteinte à la dignité humaine.

Il semble s'être proposé comme but de proscrire d'Israël la mendicité. Outre la loi par laquelle les biens doivent, à l'Iobel, revenir à leurs anciens possesseurs, il interdit le prêt à intérêt entre les Benê-Israël. Comme gage du prêt, le créancier ne pourra prendre les couvertures dont son débiteur s'enveloppe la nuit, ou, du moins, il devra les lui rendre avant le coucher du soleil [4]. La meule dont il écrase son blé, le pauvre ne se la verra pas enlever [5], non plus que les objets nécessaires à la vie. Dans la vigne de son frère, l'Hébreu, d'après la Thora, pouvait manger du raisin jusqu'à satiété, sans toutefois en emporter; de même, passant dans un champ de blé, il lui était permis de cueillir, avec la main, des épis, mais non pas d'en moissonner avec la faucille [6]. Tous les sept ans, le

1. *Prov.*, XVII, 2.
2. *Mischnah*, 4e partie, traité *Bavabathra.*
3. *Lév.*, XXII, 13.
4. *Exod.*, XXII, 22, 22, 24.
5. *Deut.*, XXIV, 12, 13.
6. *Ibid.*, 6.

produit de la terre revenait aux pauvres. A la moisson et à la vendange, on devait laisser leur part aux nécessiteux: « Quand tu couperas tes blés, dit Iahvé, tu ne moissonneras pas le bout de ton champ, et tu ne recueilleras pas ce que la faux a laissé. De même, dans ta vigne, les grappes et les grains tombés seront pour le pauvre et l'étranger[1]. »

Avec les lévites, l'indigent avait aussi quelque part aux dîmes[2].

Le salaire de l'ouvrier hébreu et du colon doit lui être remis avant le coucher du soleil, parce qu'il est pauvre[3].

Jusqu'à la délicatesse la plus grande va la Thora dans les soins qu'elle prend pour éviter toutes les souffrances humaines. Elle veut, autour des plates-formes des maisons, une balustrade, pour que personne ne puisse tomber: « Ainsi il n'y aura pas de sang dans ta demeure[4]. »

La douceur de la loi s'étendait jusqu'aux animaux sans raison. Trouvait-on, en Israël, un nid avec la mère couvant ses petits, il était défendu de prendre la mère: « Relâche-la, afin de prospérer et de prolonger tes jours[5]. » Museler le bœuf broyant le blé était également interdit[6]. La génisse et la brebis, on ne les pouvait immoler le même jour que leurs petits[7].

Code pénal. — *Peine capitale.* — On la subissait par le glaive[8], par le feu[9], et le plus souvent par la lapidation. Longue est la liste des crimes que l'on

1. *Lév.*, XIX, 9, 10.
2. *Deut.*, XIV, 29.
3. *Deut.*, XXIII, 15.
4. *Deut.*, XXII, 8.
5. *Lév.*, XXII, 24.
6. *Deut.*, XXV, 4.
7. *Lév.*, XXII, 28.
8. *Deut.*, XIII, 16.
9. *Lév.*, XX, 14; XXI, 9

doit expier par la mort : tout ce qui blesse Iahvé, l'idolâtrie, l'enseignement d'un culte étranger, le blasphème, la magie, la violation du Schabbath[1] méritent, d'après la Thora, le châtiment suprême. Est également passible de la peine de mort quiconque ne veut pas obéir au prêtre ou au schofète (juge). La peine capitale est fréquente pour les fautes contre les mœurs. Les plus monstrueux incestes, l'union, par exemple, de la femme avec le fils de son mari, du beau-père avec sa bru, du frère avec sa sœur, sont punis de mort : « Si quelqu'un prend la mère et sa fille, il sera brûlé vif avec elles, et cette souillure ne restera pas au milieu de vous. » La fille du cohène, déshonorant, par sa conduite, la maison de son père, était aussi jetée dans les flammes. A la simple peine de mort la Thora condamnait les sodomites avec ceux que l'on avait surpris en flagrant délit de bestialité[2]. Dans certaines circonstances, le père et la mère pouvaient demander aux zeqénim la mort de leur fils. A l'homicide volontaire était attaché la peine capitale[3].

La *peine du retranchement* excluait probablement de la vie religieuse et civile d'Israël. C'était une sorte d'excommunication qui tenait le coupable en dehors des panégyries d'Iahvé. Elle s'appliquait à certains incestes entre neveux et tantes. Elle frappait aussi le commerce de l'homme avec la femme, lorsque celle-ci se trouvait à une époque critique[4].

La *verge* châtiait celui qui, dans certaines circonstances, avait enfreint la Thora; pour avoir omis certaines lois cérémoniales, le cohène-hagadol lui-même, d'après les rabbins, pouvait passer par les verges, dont les coups ne devaient pas s'élever toute-

1. *Deut.*, XVII, 2-7 : XIII, 2-18. — *Lév.*, XXIV, 14-16, XX, 27.
2. *Lév.*, XX, 10-18.
3. *Exod.*, XXI, 12-14. — *Nombr.*, XXXV, 16 — *Deut.*, XIX, 11-13.
4. *Lév.*, XX, 18, 19, 20.

fois au delà de quarante. Le patient se couchait pour les recevoir[1].

L'amende était parmi les punitions les plus fréquentes en Israël. Moyennant une somme d'argent on pouvait même, la plupart du temps, éviter les peines les plus rigoureuses. Le talion, *œil pour œil et dent pour dent,* on avait la faculté de s'y soustraire, en donnant au blessé ou à sa famille une compensation pécuniaire. Il semble même que de bonne heure le talion se réduisit à l'amende. Pour l'homicide volontaire, la compensation en argent ne fut jamais admise : le meurtrier payait de sa propre vie celle de sa victime.

Quant à celui qui en tuait un autre sans préméditation et sans embûches, il avait, pour se mettre à l'abri des vengeances particulières, les villes de refuge, répandues sur tout le territoire d'Israël. A l'origine, elles furent au nombre de cinq, que désigna Ioschoua, en faisant le partage de Kenaan et du pays d'*au delà.* Voici leurs noms : Qédesch en Galilée, dans la montagne de Naphtâli ; Schekem, dans la montagne d'Ephraïm ; Qiriath-Arba ou Hébron, dans la montagne d'Iehouda ; au delà de l'Iardèn, Bezer, dans la tribu de Reöubèn ; Ramoth, dans celle de Gad ; et Golan, dans celle de Menasché[2]. Là, sous la protection de la Thora, l'homicide involontaire n'avait à redouter aucune violence. Le goël haddam (vengeur du sang), qui était le plus proche parent de la victime et chargé de la venger, ne pouvait atteindre son assassin dans une ville de refuge. A la mort du grand-prêtre cessait le droit du goël, si bien que celui qui avait fait couler le sang sans le vouloir pouvait reprendre place parmi les siens[3].

Le vol, comme toute atteinte à la propriété, est

1. *Deut.*. XXVI, 3. — Selden, *De synedriis,* p. 817 et 895.
2. *Jos.*, XX.
3. *Nombr.*, XXV, 25. — *Deut.*, XIX, 3.

l'objet de peines spéciales. Quelqu'un a-t-il volé, puis tué ou vendu une brebis, il est tenu d'en restituer quatre. Si c'est un bœuf, il en donne cinq en échange. Mais la brebis ou le bœuf sont-ils encore intacts chez lui, il ne rendra que le double de l'objet dérobé. Quand le voleur ne peut pas réparer sa faute, il se vend comme esclave ou mercenaire, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté de sa dette par son travail.

Celui qui tue un voleur s'introduisant la nuit dans sa maison *n'est pas coupable du sang*. S'il le fait après le lever du soleil, c'est un homicide méritant la mort[1].

Le dépôt est sacré chez les Hébreux. Quelqu'un a-t-il fait disparaître de l'argent ou un vase qui lui a été confié, il en devra rendre le double. Si un animal remis à sa garde a été tué ou a dépéri par sa faute, il sera obligé de réparer le dommage[2].

Quelqu'un a-t-il fait du tort au champ du voisin ou à sa vigne, en y lâchant son bétail, il le devra compenser avec le meilleur de son champ ou de sa vigne[3].

Une loi terrible atteint le faux témoin. On lui inflige, d'après la Thora, la peine qu'aurait subie l'innocent qu'il a voulu faire injustement condamner[4]. Ce qui est digne de remarque, c'est que les prisons la Thora ne les mentionne même pas; elles se remplissaient cependant dans le pays de Mizraïm, où avait vécu Israël. Mais ce sont des *maisons d'esclaves* que les Hébreux, fils d'Iahvé, ne sauraient habiter.

Police. — Parmi les règlements de police, on peut placer les lois cérémonielles qui atteignaient à la fois la vie civile et la vie religieuse des Benê-Israël. Presque toutes ont trait à l'hygiène : ce sont des lois

1. *Lév.*, XXI, 1-6.
2. *Exod.*, XXI, 7-12.
3. *Exod.*, XXI, 5.
4. *Deut.*, XIX, 16-21.

:eté dont le but est de conserver la santé des
symbole de la santé intérieure.
parties génitales, voilà quelle était, d'après la
la principale source des souillures corporelles.
d'un flux de sang, l'homme est impur, et qui-
: l'aura touché, ou bien ses vêtements, ou le lieu
ura traversé dans la journée, celui-là sera obligé
urifier avec de l'eau; encore lui-même restera-t-il
jusqu'au soir. L'homme atteint du flux de sang,
urs après sa guérison, présentait au cohène deux
'elles ou deux colombes, l'une en sacrifice de
l'autre en holocauste. Après être entrés en com-
, l'homme et la femme sont tenus de se laver
le l'eau, et restent impurs jusqu'au soir. Au
où elle a ses ordinaires, la femme demeure im-
endant sept jours, et rend impurs les personnes,
:ts et les lieux qu'elle touche. De même si elle
une perte de sang extraordinaire. Le huitième
rès qu'elle a été délivrée de cet état, elle offre au
à la porte de l'Ohel-Moëd deux tourterelles ou
olombes [1]. La femme, après avoir mis au monde
:nt mâle, était impure pendant sept jours ; trente-
ours encore; il lui était interdit de rien toucher
it; c'était quarante jours après l'enfantement
rentrait dans la vie ordinaire. Si le fruit sorti
était une fille, son impureté durait deux se-
, et soixante-six jours seulement après ces deux
es elle était purifiée. Elle apportait alors au
un agneau d'un an et une colombe. Ne pou-
le pas, à cause de sa pauvreté, fournir l'agneau,
colombes ou tourterelles lui suffisaient [2].
lois avaient, dans la pensée de la Thora, un but
preté et d'hygiène, en même temps qu'elles rap-
t les Hébreux au souvenir de la pureté mo-

v., xv.
v., xii, 1-8.

C'était toutefois contre la lèpre que s'exerçait la police la plus sévère. Après avoir bien constaté la présence de cette terrible maladie, le cohène faisait sortir le lépreux de la ville, qu'il aurait pu infecter. Là, ses vêtements déchirés, son visage voilé le faisaient reconnaître des passants. Il était tenu encore de leur crier pour les avertir : *Tamê, tamê* (impur, impur). Si la guérison était reconnue par le cohène, celui-ci prenait deux oiseaux vivants, se faisait un bouquet de cèdre, d'ézob et de laine teinte en cramoisi. Après avoir égorgé un des oiseaux et reçu son sang dans un vase de terre déjà mouillé d'eau, il y trempait son faisceau de cèdre, d'ézob et de laine, auquel il joignait l'oiseau vivant. Il en aspergeait le lépreux guéri ; après quoi, il laissait s'envoler l'oiseau épargné. Le premier cérémonial accompli, le lépreux se devait baigner et raser. Sept jours il devait encore rester, dans la ville même, séparé des hommes ; s'étant de nouveau rasé et baigné, il reprenait sa place dans la société israélite. Le huitième jour, il devait offrir deux agneaux sans défaut et une brebis d'un an, avec deux mesures de fleur de farine mêlée d'huile et un log d'huile. L'un des agneaux et la brebis comptaient comme sacrifice expiatoire, l'autre agneau comme holocauste [1].

Il y a des catégories d'animaux impurs dont la Thora défend de manger la chair. Ce sont les quadrupèdes qui ne ruminent pas et dont le sabot n'est pas divisé ; dans cette classe sont placés, parmi plusieurs autres, le lièvre et le porc.

C'est pour une raison plus haute que celle d'hygiène que le porc est classé parmi les animaux impurs. Dans le principal mythe de Phénicie, le sanglier a, de sa dent, tué le bel Adonis. Aussi est-il maudit, et sa chair prohibée chez tous les peuples antiques qui ont connu la mort d'Adonis, comme les Phéniciens et les Cy-

1. *Lév.*, XIII ; IV, 10-31.

priens, les Syriens, les Arabes et les Lydiens[1].

Impurs étaient encore pour les Hébreux tous les reptiles sans exception; les insectes, excepté ceux qui, comme les sauterelles, avaient, outre les ailes et les pattes, des pieds pour sauter. Un certain nombre d'oiseaux étaient impurs, ainsi que tous les habitants de l'eau qui n'ont pas à la fois des nageoires et des écailles[2].

Les animaux purs eux-mêmes ne pouvaient être mangés que lorsqu'ils avaient été tués conformément aux prescriptions de la loi. Quiconque s'était nourri d'une chair déjà touchée par une bête devait laver ses vêtement et contractait une impureté qui durait jusqu'au soir.

Telles sont les principales lois cérémonielles, à la fois hygiéniques et religieuses, dont la garde était confiée aux cohènes. On en peut retrouver l'origine en Égypte et chez les voisins d'Israël. Tout d'abord simples et peu nombreuses, le rabbinisme les compliqua singulièrement. Iaqob eut sur ses épaules un fardeau tout à fait insupportable, les lourds volumes du Talmud, au lieu du léger rouleau de la Thora.

L'esclave. — Ce résumé de la loi juive serait incomplet s'il gardait le silence sur une partie intéressante de la société d'Israël, l'esclave. Comme tous les peuples de l'antiquité, Israël portait dans son sein la plaie de l'esclavage. Mais combien la Thora essaye d'en adoucir la rigueur! Parmi les esclaves on comptait des Hébreux et des étrangers. La jeune fille mineure (non encore formée, disent les rabbins[3]), son père, pressé par le besoin, la pouvait vendre comme esclave. Si le fils du maître entrait

1. Movers, *Die Phönizier*, t. 1, p. 218 et suiv. — *Gazette archéologique*, 1878, p. 50-53, l'Étude de M. Mansell sur trois scarabées représentant un sanglier ailé.

2. *Deut.*, XIV.

3. *Mischnah*, 3e part., traité *Kiddouschim* (épousailles), ch. 1.



en relation avec elle, il était obligé de l'épouser [1]. L'Hébreu incapable de payer l'amende après un vol devait se livrer à celui qu'il avait volé [2]. Réduit à la dernière nécessité, il lui était encore permis de se vendre [3]. Telles étaient les principales circonstances dans lesquelles l'esclavage se produisait en Israël; mais, au bout de six ans, l'esclave devenait libre, et quittait son maître avec une récompense en agneaux, en brebis, en chèvres. On lui devait encore donner des richesses *de l'aire et du pressoir*. Mais si l'esclave, la huitième année, disait à son maître : *Je ne sortirai pas d'auprès de toi,* celui-ci prenait un poinçon, en perçait l'oreille de son serviteur, appliquée contre la porte de sa maison : c'était un signe de servage éternel [4].

Les étrangers devenaient esclaves, en Israël, en se vendant, ou bien lorsqu'ils avaient été pris à la guerre. Douce pour eux était la Thora. Ils avaient part aux panégyries d'Iahvé et à leurs joies, aux repas des dîmes, aux fruits spontanés de l'année sabbatique, au repos du Schabbath [5]. Leur maître les mutilait-il, il était contraint en échange de leur rendre la liberté. Elle pouvait être le prix d'une dent cassée. Si l'esclave mourait sous les coups du maître, celui-ci subissait un châtiment terrible, dont la forme toutefois n'est pas marquée avec précision [6]. Un esclave, placé à la tête des autres, semble avoir joué parfois le rôle d'intendant : l'administration de toute la maison lui était confiée [7].

---

1. *Exod.*, xxi, 7-11.
2. *Exod.*, xxii, 2.
3. *Lév.*, xzv, 39.
4. *Deut.*, xv.
5. *Deut.*, xvi, 11 et 14; xii, 18. — *Lév.*, xxv, 6. — *Exod.*, xx, 10.
6. *Exod.*, xxi, 10, 26, 27.
7. Sur cette question, voir le livre si substantiel de M. Zadoc Kahn : *L'Esclavage selon la Bible et le Talmud.* M. Zadoc Kahn est actuellement grand rabbin de Paris.

En dehors d'Iahvé, la loi hébraïque avait subi des influences bienfaisantes. Il était tombé sur elle quelques chauds et doux rayons de l'Égypte et de l'Assyrie; à chaque instant on y sent comme une infiltration de ce beau chapitre cxxv du *Livre des morts,* où, se justifiant devant Osiris, l'âme, après avoir affirmé qu'elle a rempli les grands préceptes de charité, ose ajouter : « Je n'ai pas fait verser de larmes. »

Calendrier mosaïque. — Le jour, en Israël, allait du soir au soir. Les rabbins cherchèrent à quelle heure précise le jour commençait et se terminait le jour précédent. Quand, le vendredi, apparaît la première étoile, on peut encore travailler, ce n'est pas le Schabbath ; à la seconde étoile, il y a doute ; mais si l'on ne garde pas le repos à l'apparition de la troisième étoile, on a réellement violé le Schabbath [1]. Sept jours formaient la semaine ; les Hébreux ne leur donnaient pas de nom particulier, mais les appelaient le premier, le deuxième jour. La durée d'une lune, vingt-neuf ou trente jours, composait le mois. Avant la captivité de Babilou, les mois en Israël, si l'on excepte le premier, qui s'appelait abib (épi), n'avaient pas plus de nom particulier que les jours. Quand, à la fin des douze mois, le blé n'était pas assez mûr pour que la faucille le tranchât, et que le printemps n'était pas encore venu, on intercalait un mois qui permettait à celui d'abib de concorder avec la moisson. Plus tard, le contact d'Israël avec les autres peuples lui fera introduire, dans ses mesures du temps, des modifications ; mais la période des Juges ne connaîtra que la simplicité du calendrier mosaïque.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES HÉBREUX. — *Mesures linéaires.* — La coudée était l'unité de mesure linéaire chez les Hébreux. Venue d'Égypte, elle porte le même nom en Israël que dans la vallée du Nil : *mah* ou

1. *Talmud* de Jérusalem, traité des *Berakoth,* chap. I, I, Guémara. Voir la traduction du Talmud de M. Moïse Schwab.

amah. Représente-t-elle dans les deux pays la même valeur? Autant qu'on le peut entrevoir, Israël à dû connaître quatre sortes de coudées :

La *coudée sacrée*, dont la dimension semble la même que celle de la coudée assyrienne, c'est-à-dire correspondant à 0^{m},5485 [1];

La *coudée des maçons*, représentant, comme la coudée royale égyptiennne et la coudée babylonienne, 0^{m},525 ;

La *coudée vulgaire* ou *légale* de 0^{m},555, encore connue aujourd'hui en Égypte ;

La coudée *virile* ou *des vases* [2], semblable à la coudée olympique, c'est-à-dire de 0^{m},46296.

Poids. — L'unité de poids, en Israël, était le sicle, qui pesait 14^{gr},16. Ses multiples étaient : la mine, équivalant à 60 sicles ou 849^{gr},60 ; le kikkar, qui comprenait 50 mines ou 3,000 sicles, c'est-à-dire pesait 42^{kil},480. — Voici quelles étaient les subdivisions du sicle : le beka ou 1/2 sicle, de 7^{gr},08; le reba ou 1/4 de sicle, de 3^{gr},54; le guérah ou 20e de sicle, de 0^{gr},708 [3]. Aux temps antiques, la kessita paraît avoir été un multiple du sicle.

A ce système, seul connu à l'origine, un autre fut substitué plus tard. Les Hébreux, à l'exemple des Grecs et des peuples d'Asie Mineure, adoptèrent la classification suivante : le sicle, ayant toujours la valeur de 14^{gr},16, eut pour multiples : la mine, de 354 grammes; le talent, de 21^{kil},240. On appelle la mine et le talent de ce système la mine et le talent *vulgaires*, par opposition à la mine et au talent *sacrés* du système primitif. Les subdivisions du sicle étaient: la drachme ou zuza, égalant 1/4 de sicle ou 3^{gr},54 ;

1. Vasquez Queipo, *Essai sur les systèmes métriques de l'antiquité*, t. I, p, 70-144. — Oppert, *L'Étalon des mesures assyriennes*.

2. *Deut.*, III, 2.

3. *Exod.*, XXX, 13, 15. — *Lév.*, XXVII, 25. — I *Rois*, IX, 8.

le méah, égalant 1/6 de drachme ou 0gr,59; le pondiuscule ou 1/2 méah, du poids de 0gr,295 [1].

Le sicle, conservé dans le temple ou dans l'Ohel-Moëd, devait servir aux Hébreux d'étalon officiel. En Égypte, on a retrouvé un poids de cinq kati ou dix outen, qui, gardé dans le trésor d'Héliopolis, servait au même usage [2].

Mesures de capacité. — Voici, avec leurs valeurs relatives et absolues, les différentes mesures de capacité adoptées par les Hébreux : le log, comprenant 0lit,408 ; le hin, égalant 12 logs ou 4lit,896 ; le bath, contenant 72 logs ou 29lit,376 ; le cor, de 720 logs ou 293lit76. C'étaient les mesures qui servaient pour les liquides. Les grains se mesuraient par log ou quart comprenant 0lit,408; par cab, de 4 logs ou 1lit,632; par gômor ou 2lit,937; par sath, de 24 logs ou 9lit,792; par épha, de 72 logs ou 29lit,376; par cor, de 720 logs ou 293lit,760 [3].

En Assyrie on retrouve tous ces noms, mais avec des capacités différentes de celles d'Israël.

L'égyptologie n'a pu apercevoir que quelques-unes des mesures employées autrefois dans la vallée du Nil. Parmi elles, il faut noter le hin, dont la valeur, toutefois, de 0lit,455 est loin d'atteindre celle du hin d'Israël [4].

Monnaies. — C'est vers l'époque des Machabées seulement qu'apparaissent les pièces frappées au coin national ; mais, dès l'origine, les Hébreux durent avoir, comme les Égyptiens, un certain numéraire. Il y eut des

1. *Mischnah, De Angulo*, c. II et XIII.

2. *Recherches sur les poids, mesures et monnaies des anciens Égyptiens*, par Chabas, 1876. — Chabas, *Détermination métrique des mesures égyptiennes de capacité*, 1867.

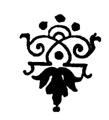
3. Voir, pour ces mesures, Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. III, c. VII, X ; l. IX, c. X ; l. VIII, c. II.

4. Oppert, *Étalon des mesures*, etc., p. 60 et 61. — Chabas, brochures déjà mentionnées.

poids fixes d'argent, d'or et de bronze, qui furent en usage dans les transactions, ainsi probablement que des anneaux de même matière. Les Egyptiens ne leur avaient-ils pas appris à se servir de numéraire pour les échanges? Un registre de comptabilité d'un temple égyptien, sous la XVIIIe dynastie, à une époque antérieure à Mosché, nous découvre combien, en Égypte, le monnayage en or et en argent était alors florissant[1].

Après le tableau de la loi, qui règle surtout la vie morale et religieuse du peuple hébreu, et les notions sur le système métrique, dont relèvent sa vie matérielle et son commerce, il sera plus aisé de comprendre l'histoire d'Israël.

1. *Les Papyrus du musée de Boulaq*, t. II, pl. III et IV.. — F. Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 88-113.





VIII

LA RELIGION DES VOISINS D'ISRAEL. — ÉPOQUE DES GUIBBORIM OU HÉROS

Othniel. — Éhoud. — Débora et Baraq. — Guideön. — Abimélek. — Iphtah (Jephté). — Schimschon (Samson). — Prise de Laïsch par les Danites. — Lutte des tribus contre Beniamin. — Idylle de Routh.



LE *Livre des Juges,* où se trouve consignée l'histoire d'Israël pendant l'époque troublée qui suit immédiatement la conquête de Kenaan, porte un titre trompeur. Ce n'est pas en effet une magistrature régulière que l'on rencontre, chez les tribus, après la mort d'Ioschoua. Dispersées, s'affermissant avec peine dans leur nouveau territoire, elles sont en butte aux attaques répétées des peuples voisins et à des alarmes continuelles. Mais, de temps à autre, s'élancent de leur sein des hommes forts et courageux, des héros ou guibborim, qui les relèvent et chassent l'étranger de leurs possessions. Ces héros, investis d'une autorité momentanée sur une ou plusieurs tribus, la Bible les appelle schofetim, que notre expression *juges* rend assez imparfaitement. Vers la fin, cependant, le schofète possède un pouvoir légal et permanent sur le peuple. Élie et Schemouël (Samuel) marquent la

transition entre le fédéralisme, premier état des Juifs en Palestine, et l'unité royale qu'établit David.

Que l'on ne s'attende pas à trouver dans le *Livre des Juges* une histoire complète. En recueillant ces vieux récits, si réels et si vivants, la Synagogue s'est proposé beaucoup plus de faire une thèse que de retracer des événements anciens. Dans le deuxième chapitre, du reste, son intention est bien marquée : chaque fois qu'Israël a quitté Iahvé pour adorer les Élohim étrangers, il en a été puni; revenu vers son Élohim, celui-ci l'a délivré de ses ennemis et lui a rendu la gloire[1]. Tous les faits qui pouvaient servir à prouver cette thèse, la Synagogue les a pris dans les anciennes chroniques, sans se préoccuper beaucoup des autres.

Combien de temps dura cette période fédéraliste de la vie d'Israël? Il est difficile de le déterminer. En additionnant les chiffres contenus dans le *Livre des Juges*, on obtient le nombre de 410 ans ; mais, comme le collecteur des Juges n'a pas mentionné tous les événements de cette époque, nous sommes loin d'avoir un chiffre complet. Ce que l'on peut dire sur la chronologie d'Israël, de Mosché à Schelomo (Salomon), c'est que la sortie de Mizraïm eut lieu dans le XIVe siècle avant Jésus-Christ, et que le règne de Schelomo commença vers l'an 1000 avant notre ère. Entre ces deux termes se placent la conquête de Kenaan, l'histoire des Schofetim et celle de David.

Avant de retracer les exploits des guibborim, il est indispensable de faire connaître les peuples qui entouraient les Hébreux, avec leurs coutumes particulières et leurs religions. C'est par là qu'on s'expliquera les défaillances d'Israël, avec les châtiments et les hauts faits dont le *Livre des Schofetim* nous donne le tableau.

Les tribus du Nord, Ascher, Zeboulon et Issakar, étaient en rapport constant avec les Phéniciens. Les

1. *Juges*, II tout entier.

idonites, les plus antiques des Phéniciens, avaient atteint un haut degré de culture. De ces hardis navigateurs, les Israélites apprirent à construire des vaisseaux et à se transporter rapidement d'un point à un autre. Ils en reçurent encore, aussi bien que des Egyptiens, l'architecture, l'art d'extraire les métaux des montagnes et d'en faire des objets charmants. Les arts mécaniques, l'arithmétique et surtout l'écriture, Israël put les emprunter aux Phéniciens. La langue de ceux-ci s'était enrichie par leurs relations avec tous les peuples. Elle n'a qu'une différence de dialecte avec celle des Hébreux, mais ne jouit pas de la même finesse : on y sent un peuple de marchands, dont les goûts d'artiste ne sont pas très raffinés.

Mais c'est la religion des Phéniciens et des Kenaanites qu'il importe surtout de connaître pour se bien rendre compte de l'histoire d'Israël à l'époque des Juges. Les Kenaanites adorèrent, comme l'Égypte, le soleil, ou plutôt l'être mystérieux qui lui donne sa puissance. L'astre prit pour eux le nom de Baal (seigneur) ou d'Adon, Adoni (maître). Mais, en Phénicie, le soleil brûlant détruit parfois les germes au lieu de les développer : alors on l'honora sous le nom de Molok (roi), et en son honneur on fit passer des enfants par le feu[1].

La lune est si belle sur la grande mer et sur les sables que le Phénicien lui adressa aussi ses hommages. Il l'adora sous le nom d'Aschtoret, la déesse chaste qui répond à l'intègre Diane, et encore à l'Isis Égyptienne et à l'Ischtar des Assyriens. A côté d'Aschtoret, *la Reine des cieux*, le Phénicien adora Aschéra, déesse du plaisir. Sur deux monnaies d'Afrique, la déesse phénicienne, sous son double aspect, chaste et volupteuse, est représentée. Aschtoret, surmontée des cornes et du disque, a la tête modeste et voilée, tan-

1. Voir Movers, *Die Phönizier*, surtout le premier volume. — Renan, *Mission de Phénicie*.

dis que le myrte de la volupté ceint les tempes de la bonne Aschéra [1].

La Phénicie adora encore sept dieux (nombre égal à celui des corps lumineux), qu'elle appela Kabires (les forts). Leur rôle planétaire apparaît clairement sur une monnaie d'Utique, en Zeugitane, où une étoile accompagne les têtes de deux Kabires [2].

Eschmoum (le huitième), un huitième Kabire, est parfois représenté sous la forme d'un serpent, parfois aussi sous une forme humaine. Personnification de la sagesse, les Grecs l'ont honoré sous le nom d'Esculape, et sur un monument égyptien il est identifié avec Im-hotep, le dieu sage, fils de Ptah [3], le Vulcain de Mizraïm.

Il ne se peut rien imaginer de plus voluptueux que le culte kananéen. Tout y allait à symboliser la fécondité. Sur les hauteurs, parmi les arbres, étaient établis les sanctuaires. Là, le grenadier riche en grains était consacré à Aschéra; des pieux, images du phallus, étaient voués à Baal. A la fin du printemps et à la fin de l'automne, il y avait à Byblos des fêtes funèbres, pour célébrer la mort d'Adonis, le jeune homme divin tombé sous la dent du sanglier (l'été dévorant ou le rude hiver) [4]. Pendant sept jours, on cherchait, pour la trouver enfin, l'image du jeune dieu. Les femmes s'arrachaient les cheveux, se déchiraient et se frappaient le sein en répétant la lamenta-

1. L. Muller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, t. III, p. 53 ; Numidie, monnaie de Hippo Regius et Tipasa.—*Ibid.*, monnaies de Numidie, cabinet de Paris, I-III, p. 79. — Sur la distinction à faire entre Aschéra et Astarté ou Aschtoret, voir *The Religion of Israël*, by Dr A. Kuenen, traduit du hollandais, t. I, p. 88-93.

2. Muller, *ibid.*, t. II, p. 159.

3. *Revue archéol.*, 1846-47, t. III. — Alfred Maury, *Statue du dieu Aschmoun.*

4. Lucien, *De deâ syriâ.*

ion, le *Ai Adoni*. Avec des couteaux et des pointes, les qedeschim, au bruit de la flûte pleureuse, se lacéraient le corps. Après les fêtes funèbres, tous criaient à haute voix : « Adonis vit! » et, dans la joie délirante qui accompagnait la résurrection du dieu, les femmes dont les cheveux n'avaient pas été coupés s'offraient sans pudeur, consacrant à Baal le prix de leur vertu. C'était d'Égypte qu'Adonis avait été importé en Phénicie. Là, Osiris (le soleil couché), déchiré par Typhon (les ténèbres ou le mauvais principe), chaque année, était recueilli, mis dans un coffret et lancé dans la mer. L'hippogriffe, animal fabuleux, était censé le transporter à travers les flots et le déposer sur le rivage sacré de Byblos. L'Osiris d'Égypte devenait l'Adonis phénicien.

Il y avait encore en Phénicie et dans le pays kananéen des prêtresses-courtisanes, qui, le jour, séjournaient soit dans les temples, soit au loin, sur les chemins, et qu'on appelait qedeschot (les sacrées). Elles avaient des grottes ou des tentes richement tissées, ou même dans le temple des chambres, pour recevoir les adorateurs et peut-être les adoratrices de la bonne déesse. En l'honneur de la déesse se mutilaient, avec une frénésie sauvage, des adolescents et des hommes, qui prenaient ensuite des vêtements de femmes. On nommait ces eunuques qedeschim (les sacrés). Sans doute un grand nombre de qedeschim encore intacts devaient servir aux joies connues de tout l'Orient.

Tel était le culte des Phéniciens, au milieu desquels Israël s'installait. N'était-ce pas une excitation continuelle à déserter la religion austère d'Iahvé?

Au nord et à l'est de la Phénicie, aux étages du Liban et de l'anti-Liban, séjournaient les Araméens (les gens du haut pays). Ils étaient parents des Israélites. Leur langue n'était pas si différente de celle des Hébreux que les deux peuples ne se pussent comprendre. Les Araméens bâtirent des villes, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui. Au milieu d'un vrai paradis, ils élevèrent Damesseq (Damas) et

Hamat, près des flots de l'Oronte. Sur leur constitution politique on n'a pas beaucoup de lumière : ils avaient des rois, ou plutôt des scheiks, et se divisaient en trois groupes : Aram-Zoba, Aram-Hamat et Aram-Damas. Leurs coutumes sont à peu près inconnues. Avec la mythologie phénicienne la leur avait de nombreux traits de ressemblance. Leur plus grand dieu semble avoir eu le nom de Hadad et désigné le soleil[1]. Il était encore appelé Hadad-Mélek (Adramélek) ou plus brièvement Molok. Chez les Araméens, le culte se rapprochait beaucoup du culte phénicien. Dans les temps d'angoisse, comme les peuples de même langue que les Hébreux, ils offraient des sacrifices d'enfants ou d'hommes au dieu Éhijun (Chaïvan, Kronos). La tribu de Naphtâli était toujours en contact avec les Araméens.

Dans le voisinage du pays plus tard habité par les Philistins, vivait une petite tribu, les Geschourites, probablement une branche, mais peu connue, des Ismaélites.

Les Amaléqites habitaient plus loin, à l'est, dans la contrée de Qedesch. C'était une peuplade nomade et pillarde, ennemie d'Israël, et qui l'avait attaqué dans le désert. On ne sait rien sur les coutumes des Amaléqites, comme des tribus situées, entre les côtes philistines et la Mer-Morte, dans le voisinage de l'Égypte. Leurs divinités, l'une mâle et l'autre femelle, étaient Urotal et Alilat (Lilit?), auxquels on rendait un culte voluptueux.

A l'est étaient installés les Iduméens, que les Israélites semblent avoir moins souvent rencontrés devant eux que les Amaléqites. Le territoire des Iduméens s'étendait depuis la montagne de Séir jusqu'à la Mer-Rouge, grâce à laquelle ils purent, dès les temps les

1. Macrobe, *Saturn.*, i, 221. — Plin., XXXVII, 11. Le roi portait le titre de Hadad, ou Ben-Hadad, ou encore Hadad-Ézer.

us anciens, se livrer à la navigation et au commerce. e leurs montagnes ils savaient extraire l'or et d'au- es métaux. Les Iduméens, dans l'antiquité, jouis- .ient d'une grande renommée de sagesse : on parlait s sages de Taman, leur ville principale. De bonne ure ils eurent des scheiks qui semblent avoir été ectifs. Leur dieu, dont quelques-uns de leurs rois it pris le nom, s'appelait Hadad, comme celui des raméens. De leurs coutumes on sait peu de iose : elles se rapprochaient vraisemblablement de lles des Israélites, avec lesquels leur race était irente.

Au nord de l'Idumée et à l'est de la Mer-Morte ibitaient les Moabites et les Ammonites, voisins des ibus de Gad et de Reöubèn. Ils offraient à Baal, sur montagne de Péor, un culte voluptueux. Dans les ıys voisins de la Palestine se répandit l'adoration : Baal-Péor, devenu Belphégor[1]. Près de lui, les oabites avaient encore Kamosch, divinité guerrière, ii a des traits de ressemblance avec le dieu Bès, s Égyptiens, dont l'origine sémitique a été reconnue. omme Bès, Kamosch paraît avoir eu deux formes : lle de dieu de la guerre[2] et celle de dieu de la joie. ı divinité parèdre était Astarté[3]. Avant la bataille, lescha invoque le dieu guerrier, et, d'un autre côté, racine *kamasch*, d'où vient le nom de Kamosch 'incube), marque l'acte même du plaisir.

Chez les Ammonites, Kamosch apparaît aussi ; mais ur dieu principal était Milkom ou Malkom. Quelle

1. Gesenius, *Thesaurus*, p. 693.
2. *Inscription de Mescha*, — *Götzendienst und Zauberwesen* i *den alten Hebräern und den benachbarten Völkern*, von ' Paul Scholz, 1877, p. 176-182.
3. Il y a une monnaie de Gaos avec le portrait de Belphé- r. (De Luynes, *Numismatique des satrapes achéménides*, . IV. — Collection de Luynes, cabinet de Paris.) — Il y ait l'Aschtor de Kamosch (stèle de Mesa).

était leur divinité féminine? Nous ne la connaissons pas plus que celle des Moabites.

Pressé par tant de voisins, Israël avait une existence bien difficile. A la mort d'Ioschoua, il n'y a plus de chef puissant et universellement respecté pour relier ensemble les tribus et pour les conduire contre l'ennemi commun. Fort heureusement pour Israël, les Kenaanites, dans l'intérieur du pays, étaient aussi dans un état complet de démembrement. Sans que personne pût lui porter secours, la ville de Laïsch, par exemple, tomba aux mains de six cents Danites, qui l'inondèrent de sang.

Ce ne sont pas seulement des rapports d'hostilité que les Hébreux ont avec leurs voisins. Ils nouent avec eux des alliances, prennent leurs filles et leur donnent les leurs en échange. De ces unions avec les Kenaanites à l'adoration de leurs dieux, il n'y avait qu'un pas pour Israël. Du reste, dans le pays dont il prend possession, les lieux eux-mêmes ne l'incitent-ils pas sans cesse à quitter Iahvé? Beaucoup sont consacrés à des mythes ou bien célèbres par d'anciens pèlerinages. Le Karmel, la montagne charmante, a des prêtres avec des oracles; le Thabor est un lieu saint; l'Hermon est plein du culte qu'à ses pieds on a rendu à Baal-Gad ou Baal-Hermon. Longtemps on était allé en pèlerinage à Beth-el, à cause d'une pierre météorique qui, autrefois, y était tombée. Même dans le territoire qu'il habite, tout entretient Israël d'un autre dieu qu'Iahvé. Et, puis, qu'il était attrayant, sous les arbres saints, le culte de Baal et d'Aschéra! Les *prostitutions sacrées* inclinaient fortement loin d'Iahvé le cœur des Benê-Israël. Schilo, le centre du culte, après Guilgal, desservi par les Aharonides et par les lévites, n'était pas d'un facile accès aux tribus éloignées. Du reste, on se voyait avec peine obligé d'aller au milieu de l'orgueilleuse tribu d'Éphraïm adorer Iahvé. N'était-il pas plus commode et plus doux de se rendre auprès des prêtresses, sous les aschéras voisins? L'attrait sensuel, la disposi-

tion des lieux, toutes les circonstances extérieures poussaient les Benê-Israël vers les cultes étrangers plutôt que vers le culte sévère né sur le Sinaï.

Du reste, il y avait comme des souvenirs inconscients d'une époque antérieure, qui entraînaient les Benê-Israël vers ces dieux et vers leur culte. Du même berceau que les peuples qui le pressaient, Iaqob était sorti. C'était de l'Arabie moyenne et septentrionale que s'étaient élancés les différents rameaux de la famille sémitique. Les sémites du sud, Arabes, Éthiopiens, Hymiarites, n'avaient guère altéré leur nature primitive; mais le groupe des sémites du nord, Babyloniens, Assyriens, Araméens, Hébreux, encore enfants, avaient, en émigrant, stationné dans la vallée de l'Euphrate, où régnait la civilisation akkadienne [1].

Comme une nourrice, cette civilisation avait pris ces peuples enfants sur ses genoux et les avait enchantés avec ses contes; elle avait peuplé pour longtemps leurs naïves imaginations de son polythéisme, à la base duquel semblait assis le dieu Ilou (l'El des Kenaanites et des Hébreux). Thérah, le grand-père d'Abraham, était un idolâtre, à genoux devant le Panthéon akkadien.

En entrant dans le pays de Kenaan, les Hébreux y trouvèrent une langue qui était la leur, et une religion dans laquelle leur enfance avait été bercée et qui les attirait avec la puissance des premiers souvenirs. Voilà ce qui explique mieux que tout le reste leur

---

1. Schrader, *Die Abstammung der Chaldäer und die Ursitze der Semiten*, dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVII, p. 397-424. — *Semitismus und Babylonismus, zur Frage nach dem Ursprunge der Hebraïsmus*, dans les *Jahrbücher für protest. Theologie.* I Jahrgang, p. 117 et suiv. — *Congrès des orientalistes*, 1873, t. II, p. 149 et suiv. *Sur le nom de Tammouz*, par M. Lenormant. — M. J. Soury a résumé ces travaux dans : *Études historiques sur les religions, les arts..... de l'Asie antérieure et de la Grèce*, p. 1-27.

inclination vers l'idolâtrie, dont le mosaïsme monothéiste les avait détournés.

Les tribus du nord adorèrent Baal et Aschtoret ou bien les dieux araméens[1]; au delà de l'Iardèn, les Hébreux adoptèrent parfois Kamosch et Milkom, dieux de Moab et d'Ammon; les tribus établies au milieu du pays se tournèrent vers Dagon et Tirata, qui seront les dieux des Philistins, mais qui appartenaient au vieux panthéon sémitique ou akkadien. Dans certains endroits de Kenaan, la divinité était honorée sous la forme d'un serpent d'airain et avec le nom de Nehouschtan (l'airain). Des dieux domestiques, appelés Teraphim (probablement de la racine arabe *tarafa*, prospérer), étaient chargés de présider au foyer et de le rendre prospère. On aperçoit, chez les Israélites, les Teraphim araméens, à tête d'homme, sorte de dieux lares, sans que la Bible jamais en approuve la présence[2].

Dans tous les cas, le monothéisme mosaïque d'Israël va être, à certaines heures, profondément troublé par les dogmes qui l'assiègent. Les cultes des peuples voisins émousseront aussi le sentiment de moralité, si fin et si exquis, dont Iahvé avait pourvu son peuple.

Mais jamais aucun souffle étranger n'approcha de la colline de Schilo, où la barque d'alliance, les tables de la loi et la pureté du culte étaient gardées par la famille d'Aharon. Là reposait toute la force d'Israël.

Bienheureux les peuples qui ont ainsi une citadelle inexpugnable! Aux jours mauvais, le génie national, l'âme de la patrie, y trouve un refuge où elle se peut conserver entière, avec toute sa flamme, pour des heures plus heureuses.

Le premier schofète ou héros à qui fut donnée la

1. Grætz, *Geschichte der Juden*, t. I, p. 90-106.
2. I Sam., XIX, 13. — *Götzendienst*, von Paul Scholz, p. 127-133.

gloire d'arracher le peuple aux rudes étreintes des Kenaanites fut Othniel (le lion de Dieu, Othoniel), gendre et neveu de l'illustre Kaleb (le chien). Ce qui avait commencé sa réputation, c'était la prise de Debir. Pour le récompenser de la manière dont il avait frappé la ville, Kaleb lui avait donné en mariage Aksa (le lien), sa fille. D'accord avec son mari, Aksa, un jour qu'elle voyageait avec son père, s'était laissée choir de son âne. « Qu'as-tu ? lui dit Kaleb. — Donne-moi une bénédiction, lui répond-elle. La terre dont tu m'as fait présent est au midi ; donne-moi des champs arrosés. » Et son père s'était rendu à son désir.

Ce trait charmant nous fait entendre qu'après la seconde conquête de Debir, Othniel était allé s'installer vers le nord, où il y avait plus de fontaines et des champs plus riches. C'était là que bientôt il devait avoir l'occasion de déployer son courage. Les Benê-Israël épousèrent les filles kenaanites et leurs dieux avec elles. Sous les ombrages sacrés, ils allèrent trouver les belles courtisanes. Ce n'est pas par une simple figure que *se prostituer,* dans la Bible, désigne l'acte de l'idolâtrie : on sait que le commencement de l'adoration des dieux kenaanites, c'était la prostitution. Oschéa reproche aux Hébreux de quitter Iahvé, entraînés par les zenonoth qui les attendent sous les arbres [1].

Pour punir Israël de sa première faute, Iahvé le livra pendant huit ans (quelques tribus du nord au moins) à Kouschan-Rischetaïm, roi d'Aram, à qui il dut payer un tribut. Mais, délivré par Othniel, il put jouir de quarante années de repos [2].

Les Israélites s'étant encore laissé entraîner vers les cultes kananéens, Iahvé suscita contre eux Églon (le petit veau), chef de Moab. Uni aux Ammonites et aux Amaléqites, Eglon s'empara d'Ieriho (ville de la lune), où il s'installa ; les tribus du sud, ou au

1. *Os.*, II.
2. *Jug.*, III, 1-13.

moins Beniamin, le servirent, c'est-à-dire lui payèrent le tribut dix-huit ans. Ce fut Éhoud (Aod, l'union), fils de Guéra, qui délivra le peuple d'Iahvé. Les Beniaminites l'avaient chargé de porter le tribut au scheik de Moab. S'étant fait une khopesch (épée recourbée) à deux tranchants, Éhoud le gaucher la cacha sous ses habits. Il offrit le don des Beniaminites à Églon, *qui était un homme fort gras*. Ayant ensuite prévenu le scheik qu'il avait un secret à lui communiquer, Églon dit : « Qu'on s'en aille! » et ceux qui étaient près de lui sortirent. Alors Éhoud s'approcha d'Églon, dans la chambre élevée où il prenait le frais : « J'ai, lui dit-il, une parole d'Élohim qui te concerne. » Le scheik se leva de son siège. Tirant son épée, Éhoud alors la lui plongea dans le ventre si violemment que le manche lui-même fut recouvert *par la graisse* du scheik. Éhoud, après cet exploit, sortit. Longtemps les serviteurs d'Églon attendirent que les portes de la chambre où était le roi s'ouvrissent. Comme elles restaient fermées, ils entrèrent dans la chambre, et voici que leur seigneur gisait à terre, mort.

Quant à Éhoud, il s'était enfui. Arrivé dans la montagne d'Éphraïm, il sonna de la trompette. Aux Benê-Israël qu'il put rencontrer, il cria : « Suivez-moi, car Iahvé a livré Moab, votre ennemi, entre vos mains. » A la suite d'Éhoud, ils descendirent vers le gué de l'Iardèn, qui est en face de Moab, pour en garder le passage. Dix mille guerriers ennemis ne purent repasser le fleuve et tombèrent sous les coups des Hébreux. Moab fut humilié, en ce jour, sous la main d'Israël. Pendant quatre-vingts ans le pays eut la paix. Le hardi Beniaminite demeura longtemps dans le souvenir reconnaissant de sa tribu. Toutefois son autorité ne paraît pas avoir survécu à sa victoire sur Moab [1].

Les Pelischtim (Philistins), nation énergique, qui forgeait les charrues et les glaives, opprimèrent

1. *Jug.*, III, 13 et suiv.

ensuite Israël. Tout ce que nous savons de cette lutte, c'est que Schamgar, fils d'Anath, fut le défenseur du peuple d'Iahvé, et tua six cents Pelischtim avec un soc de charrue [1].

Les tribus du Nord eurent aussi leur part d'oppression. Ayant abandonné Iahvé, elles devinrent la proie d'un ennemi puissant, Iabin (l'avisé), roi de Hazor, qui les écrasa sous ses neuf cents chars de fer. L'instrument de la délivrance, après vingt années d'oppression, fut une femme, Débora (l'abeille), épouse de Lapidoth (les torches). Sous le palmier de la montagne d'Éphraïm, entre Rama et Beth-el, elle prononçait sur les litiges qu'on lui venait exposer [2].

Mais les cris du peuple broyé sous la main de Hazor la tirèrent enfin de ses pacifiques occupations. La Jeanne d'Arc d'Israël appela Baraq (l'éclair), fils d'Abinoam (père d'agrément). Sur une colline plantée de nombreux térébinthes, et entourée de plaines charmantes, il habitait Qédesch de Naphtâli [3]. « Voici ce qu'ordonne Iahvé, l'Elohim d'Israël, lui dit Débora : va vers la montagne du Thabor, et prends avec toi dix mille hommes d'entre les fils de Naphtâli et de Zeboulon; j'attirerai à toi, vers le torrent de Qischon (Cisson), Sissera, le sar (chef) d'armée d'Iabin, avec ses chars et ses soldats pour les livrer entre tes mains. » Baraq lui répondit : « Viens avec moi, et j'irai; si tu ne viens pas, je n'irai pas. — Je t'accompagnerai, dit-elle, mais tu n'auras pas de gloire si Iahvé livre Sissera aux mains d'une femme. » A Qédesch, où il se rendit avec Débora, Baraq convoqua Zeboulon et Naphtâli, qui vinrent au nombre de dix mille hommes au pied du Thabor, dans le territoire d'Issakar, mais sur la limite de Zeboulon. Sissera avec

1. *Jug.*, III, 31.
2. *Jug.*, IV.
3. Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 360. On aperçoit encore en cet endroit les ruines de l'ancienne Qédesch.

ses neuf cents chars accourut au-devant de Baraq. Mais, dans un élan impétueux, Naphtâli et Zeboulon, s'élançant du Thabor, renversèrent les chars de Sissera et s'emparèrent de tout son camp. Ce fut la déroute la plus complète. C'était près du torrent de Qischon, qui traverse la belle plaine d'Isréel, où se pouvait déployer à l'aise l'armée d'Iabin, de Meguiddo à Thaanak.

Seul, Sissera s'enfuit, poursuivi par Baraq. Il crut trouver un refuge assuré dans la tente d'Iaël (la biche), femme de Héber, le Qénite [1], qui se dressait, près de Qédesch, à l'ombre des térébinthes. « Entre ici, mon seigneur, entre; n'aie pas peur, lui dit Iaël. — Donne-moi à boire un peu d'eau, car j'ai soif. » (Alors elle lui présenta du lait, et elle le cacha.) « Si quelqu'un vient et t'interroge, disant : « Y a-t-il quelqu'un? » réponds: « Non. » Sissera, fatigué, fut pris d'un lourd sommeil. Iaël en profita pour lui enfoncer dans la tête un pieu de la tente. Baraq vint à passer. Alors Iaël sortit à sa rencontre : « Viens, lui dit-elle, je te ferai voir celui que tu cherches. » Il entra chez elle, et voilà que Sissera était étendu mort, le pieu dans la tête. A partir de ce jour, Iabin, roi de Hazor, n'osa plus troubler la tranquillité des tribus du Nord.

Après la victoire, Débora entonna, avec Baraq, fils d'Abinoam, un chant plein d'une sauvage énergie [2]:

A cause de la vaillance des forts d'Israël,
A cause de l'oblation que le peuple a faite de lui-même,
Bénissez Iahvé.
Rois, écoutez; princes, prêtez l'oreille:
Moi, je chanterai à Iahvé,
Je psalmodierai à Iahvé, roi d'Israël...
Aux jours de Schamgar, fils d'Anath,

1. Hobab, le Qénite, beau-père de Mosché, s'était établi au nord de la Palestine.

2. *Juges*, v.

Aux jours d'Iaël, les routes étaient désertes;
Les voyageurs cherchaient des chemins détournés.
Les villes ouvertes avaient cessé d'être habitées en Israël
Elles n'étaient point habitées;
Jusqu'à ce que, moi Débora, je me sois levée,
Je me sois levée comme une mère en Israël.
Il (Israël) *avait choisi de nouveaux Élohim;*
C'est pourquoi ses cités étaient assiégées.
Voyait-on un arc ou une épée
Parmi quarante mille [hommes] en Israël?
Mon cœur, pour les chefs d'Israël,
Pour ceux qui se sont offerts parmi le peuple,
Bénis Iahvé!
O ceux qui, dans le peuple, vous êtes offerts,
Bénissez Iahvé!
Et ceux qui chevauchent sur des ânesses luisantes,
Et ceux qui sont assis sur le tribunal,
Et ceux qui vont par le chemin,
Chantez
Plus haut que la voix des flûtes près des fontaines.
Là où vous êtes, chantez les justices d'Iahvé,
Les victoires de ses chefs en Israël.
... Dresse-toi, dresse-toi, Débora;
Dresse-toi, dresse-toi, entonne un chant.
Debout, Baraq, et saisis les captifs,
Fils d'Abinoam!

La guerrière inspirée nomme ensuite les tribus d'Israël qui ont secouru leurs sœurs du nord, et celles qui sont restées insensibles à leur appel.

D'Éphraïm sont venus les fils, établis parmi Amaleq;
A ta suite marche Beniamin, ô Baraq.
Les législateurs de Makir sont venus,
Et de Zeboulon ceux qui portent la baguette du scribe.
Les chefs d'Issakar se sont joints à Débora;
Et Issakar avec Baraq se précipite dans la plaine.
Près des torrents de Reŏuben,
Grandes sont les délibérations!

Pourquoi donc rester, Reöubèn, dans tes enclos,
A écouter les cris des troupeaux?
Près des torrents de Reöubèn,
Grandes sont les délibérations!
Gad[1] *se repose de l'autre côté de l'Iardèn.*
Et Dan, pourquoi donc est-il resté près des vaisseaux?
Pourquoi Ascher s'est-il tenu au bord de la mer
Et a-t-il séjourné en ses ports?
[Pendant que] le peuple de Zeboulon
Ne tient pas compte de sa vie,
Ainsi que Naphtâli sur les hauteurs de la plaine.
Ils sont venus, les rois, ils ont lutté,
Ils ont lutté, les rois de Kenaan,
A Thaanak, près des eaux de Méguiddo;
Mais ils n'ont pas pris le butin d'argent.
Du ciel les étoiles combattaient,
Elles combattaient contre Sissera;
Le torrent de Qischon les engloutissait,
Le torrent des anciens jours,
Le torrent de Qischon.

Mon âme, marche avec force [dans ce récit].
Alors le sabot des chevaux a sonné,
Dans la fuite rapide, dans la fuite rapide des puissants.
. . . .
Bénie soit, parmi les femmes, Iaël,
La femme de Héber, le Qénite!
Bénie soit-elle parmi les femmes qui habitent sous la tente!
De l'eau, il a demandé;
Elle lui a présenté du lait;
Dans une belle coupe elle a offert du beurre.
Sa main gauche vers un pieu de la tente
S'est étendue,
Et sa droite vers le marteau des ouvriers.
Elle a frappé Sissera,
Elle lui a transpercé la

1. Au lieu de Guileàd, les Septante portent Gad.

Elle a transpercé et déchiré son front.
Devant ses pieds, il s'est affaissé, tout étendu ;
Là où il s'est affaissé,
Il s'est couché ravagé.

Par la fenêtre elle regardait,
Et s'écriait la mère de Sissera à travers le treillis :
« Pourquoi tarde son char de venir?
Pourquoi se fait attendre le retentissement de ses chariots? »
Les plus sages de ses femmes lui ont répondu,
Et elle-même se répond :
« N'ont-ils pas à chercher et à partager les dépouilles?
Une ou deux jeunes filles par tête d'homme.
Le butin d'étoffes colorées pour Sissera,
Le butin d'étoffes colorées au tissu bigarré.
... Ou deux pour mes épaules. »

Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Iahvé!
Et que ceux qui t'aiment soient comme le lever
Du soleil dans sa force!

Pour se délivrer d'Iabin, Zeboulon et Naphtâli semblent avoir fait aux tribus israélites un appel suprême, auquel toutes ne répondirent pas. Ascher lui-même, malgré le voisinage, préféra les délices de la paix à la lutte contre Hazor. Ce fut l'héroïsme surtout de Zeboulon et de Naphtâli qui fit reculer les chars invincibles de Sissera.

Mais les enfants d'Israël, ayant encore fait le mal devant Iahvé, furent livrés aux mains des Arabes, pendant sept ans[1]. *Quand Israël avait semé, Midian,* qui habitait tantôt la presqu'île du Sinaï et tantôt la région transjordanique, *montait avec Amaleq et les Benê-Qédem* (Orientaux); *ils établissaient leur camp contre les Israélites, et gâtaient la moisson jusqu'à Gaza... Ils montaient avec leurs troupeaux et leurs*

1. *Jug.*, VI.

pas les incidents de cette lutte. Abi-Mélek, vainqueur, ordonna d'écraser sur une pierre les soixante-neuf fils de Guideön. Tout sanglant, il fut acclamé, après ces meurtres, par les Schekémites.

Mais un des fils de Guideön, Iotham, échappé au massacre, s'enfuit d'Ophra, monta sur le Garizim, près de Schekem, et reprocha à la ville son ingratitude envers la maison de Guideön. Dans une fable curieuse, il tâcha de détourner d'Abi-Mélek l'affection des Schekémites :

Écoutez-moi, Schekémites,
Et Élohim vous écoutera aussi.
Les arbres allèrent un jour pour oindre un roi.
Et ils dirent à l'olivier : « Règne sur nous.
— Ai-je perdu, répondit l'olivier, ma fertilité,
Avec laquelle on honore Élohim et les hommes,
Pour que j'aille m'inquiéter des arbres ? »

Alors les arbres dirent au figuier :
« Toi, sois notre maître. »
Et le figuier leur répondit.
« N'ai-je donc plus ma douceur et mon fruit exquis,
Que j'aille me fatiguer pour les arbres ? »

Les arbres dirent alors à la vigne:
« Viens, toi, et règne sur nous. »
Et la vigne leur répondit :
« N'ai-je donc plus mon vin nouveau,
Qui réjouit Élohim et les hommes,
Que j'aille me fatiguer pour les arbres ? »

Alors tous les arbres dirent au buisson :
« Viens, toi, et règne sur nous. »
Et le buisson répondit aux arbres :
« Si c'est avec sincérité que vous m'oignez roi,
Venez à mon ombre ! elle vous protégera;
Sinon, un feu sortira du buisson,
Et il dévorera les cèdres du Libanon. »

« Et maintenant, si vous avez agi avec sincérité et droiture en choisissant pour roi Abi-Mélek, si vous avez bien agi envers Ierou-Baal et sa maison... (en choisissant l'assassin des fils de Guideön), réjouissez-vous d'Abi-Mélek et qu'il se réjouisse de vous.

Sinon, que le feu sorte d'Abi-Mélek,
Et qu'il dévore les maîtres de Schekem et Beth-Milo!
Et que le feu sorte des maîtres de Schekem et de Beth-Milo,
Et qu'il dévore Abi-Mélek!

Après avoir jeté cette fable si poétique et si charmante,dans laquelle il flagelle, aussi bien qu'Abi-Mélek et Schekem, l'idée même de la royauté, Iotham (Iahvé est intègre) s'enfuit jusqu'à Beéra, en Beniamin. L'alliance entre Abi-Mélek et les Schekémites ne dura guère que trois ans. Ce que ceux-ci voulaient, ce n'était pas se donner un roi, mais attirer à eux la maison de Guideön et son prestige. Mais Abi-Mélek désirait régner. Peu confiant dans les Schekémites, il alla bientôt résider à Arouma.

En même temps, la ville d'Ioseph se mit à détruire la sécurité des routes et à piller les caravanes de marchands. Sur elle Abi-Mélek avait établi, pour la tenir en respect, un de ses fidèles chefs de bande, Zeboul (la demeure). Cette mesure avait encore aigri la ville contre le fils de Guideön, sans que toutefois il lui fût possible de secouer le joug. L'occasion d'une révolte s'offrit plus tard. A Schekem était venu, sous la protection de Baal-Berith, un étranger, Gaäl (le dégoût), avec ses proches. Il excita la population contre Abi-Mélek. Dans l'ivresse de la vendange, au milieu des fêtes joyeuses qui accompagnent les flots de sang jaillissant du pressoir, les Schekémites entonnèrent, contre leur maître, une chanson moqueuse improvisée par Gaäl, fils d'Ébed :

Qu'est-ce qu'Abi-Mélek, et qu'est-ce que Schekem,
Pour que nous le servions

N'est-ce pas le fils d'Ierou-Baal
Servez les descendants de Hamor, père de Schekem.
Est-ce à nous d'être esclaves?
Que ce peuple soit dans ma main,
Et je chasserai Abi-Mélek.

Ce chant de provocation et de moquerie fut rapporté par Zeboul à Abi-Mélek. Celui-ci fit quatre troupes de ses bandes, s'embusqua, la nuit, dans le voisinage de la ville, et, au lever du soleil, descendit des collines où il était caché. A la vue de ces bandes, Gaäl et les Schekémites restèrent stupéfaits. « Où est ton audace? » dit Zeboul à Gaäl. Après une sortie, les Schekémites rentrèrent en désordre dans la ville, laissant derrière eux un grand nombre de cadavres. Ils chassèrent Gaäl avec ses frères.

Une nouvelle sortie aussi malheureuse que la première livra la ville à Abi-Mélek, qui en fit raser les murs et sema du sel sur ses ruines. Les restes de Schekem se retirèrent dans un endroit voisin très fortifié, Migdad-Schekem (tour de Schekem), d'où ils gagnèrent bientôt la forteresse de Bethel-Berith. Alors, avec tous ses gens, Abi-Mélek monte à la colline de Zalmon, où, sur son ordre, chacun coupe une branche d'arbre. Mettant tout ce bois autour de la forteresse, ils l'allumèrent. Environ mille Schekémites furent étouffés dans les flammes. Abi-Mélek assiégea ensuite plusieurs bourgs éphraïmites, mais trouva sa fin devant Thébez (aujourd'hui Toubas), à 13 milles de Naplouse[1]. Toute la population de la ville s'étant réfugiée dans la forteresse, Abi-Mélek la voulut brûler comme le peuple de Schekem. Il s'approcha de la tour pour l'incendier; mais une femme lui jeta sur la tête une meule de moulin qui lui brisa le crâne. Appelant aussitôt un de ses

1. De Saulcy, *Dictionnaire topographique*, p. 306. — Van de Velde, *Memoir to Accompagny the Map of the Holy Land*, p. 352.

serviteurs qui portait ses armes, il lui cria : « Tire ton épée et achève-moi, pour qu'on ne puisse dire : Une femme l'a tué. » Son serviteur le perça, et il mourut.

Abi-Mélek est une expression assez parfaite de cette époque sauvage et passionnée. D'après certains mots du *Livre des Juges*, on peut croire que son rôle ne se borna pas à écraser ses frères sur la pierre et à brûler les Schekémites. Il paraît avoir défendu les frontières d'Israël. Mais, par sa tyrannie, il n'en détruisit pas moins l'œuvre de son père Guideön : grâce à lui, les deux tribus sœurs, Éphraïm et Menasché, se scindèrent, et par là même s'affaiblirent.

Après Abi-Mélek, son cousin Thola, fils de Poua, de la tribu d'Issakar, hérita du pouvoir. Il fixa sa résidence à Schamir, en la montagne d'Éphraim, où il fut enseveli, sans laisser aucun souvenir de ses actes. Tout ce que l'on raconte de lui, c'est que, pendant vingt-trois ans, il gouverna les tribus du Nord et les protégea contre les invasions.

Pendant que, après la mort de Guideön, les tribus de ce côté de l'Iardèn s'affaiblissent, celles de l'autre côté reculent leurs frontières. Guideön les avait délivrées de leurs redoutables voisins de l'Est, les Midianites. Profitant de la défaite de Midian, Guileäd s'était étendu à l'est, et avait soumis le territoire qui va jusqu'à la haute montagne du Hauran. A la tête de Guileäd apparaît Iaïr (il luira), avec ses trente fils, qui, comme les personnages distingués d'Israël, montaient sur trente ânons. A cette famille appartenaient trente qirioth ou bourgs [1]. Dans le pays conquis par Iaïr et les Menaschites de l'autre côté, on comptait, d'Orguel au Djebel-Hauran, soixante villes fortes construites en basalte. Depuis, ces villes se nommèrent Havoth-Iaïr (bourgs d'Iaïr). Sur ce héros, qui fut enterré à Qamon, en Guileäd, le récit biblique n'est pas prodigue de détails.

Malgré ces victoires, les épreuves des tribus ne

1. *Jug.*, x.

sont pas finies. Si, de l'autre côté de l'Iardèn, les Midianites sont réduits pour un temps à la terreur et à l'impuissance, Ammon et Moab sont toujours debout.

Les Ammonites avaient pour ville principale Rabbath-Ammon, dans une contrée fertile et protégée par des collines; au sud-est de la cité s'étendait un grand étang qu'alimentait un petit ruisseau. L'installation d'Ammon était fort belle. A cette époque, ils avaient un roi guerrier rêvant d'agrandir son territoire; ses voisins les plus accessibles étaient Gad et Reöubèn. Pour les attaquer, le roi voulut cependant mettre en avant une raison décisive. Il prétendit que, trois siècles auparavant, le territoire occupé par les deux tribus avait appartenu aux Ammonites: c'était son bien qu'il venait réclamer. Il commença par faire le siège des villes ouvertes, laissant de côté, pour le moment, les villes fortes. Poussant jusqu'au nord, le roi d'Ammon atteignit le pays des Guileädites et menaça Mizpa. Il se permit même de faire une incursion heureuse dans le territoire d'Éphraïm, de Beniamin et d'Iehouda.

En même temps qu'Ammon opprime les tribus de l'autre côté et menace trois tribus de l'intérieur, les Pelischtim mettent sous leur dépendance les Benê-Israël de leur voisinage. Éphraïm, soit égoïsme, soit faiblesse, après la lutte contre Abi-Mélek, refusa de passer l'Iardèn pour défendre Guileäd.

Mais deux sauveurs se levèrent en même temps dans Israël: Iphtah (il ouvrira, Jephté) et Schimschon (le soleil, Samson). Ce sont bien les deux types les plus étranges que présente l'histoire d'Israël. Nous ne sommes plus en face d'Othniel ou de Guideön, hommes pacifiques dans leur maison, terribles seulement quand l'amour d'Israël s'empare d'eux et les précipite contre l'ennemi. Iphtah et Schimschon sont des natures vigoureuses, à moitié sauvages, des aventuriers vivant en dépit des lois et des coutumes, et employant leurs forces autant pour le mal que pour le bien. Leur hardiesse dépasse toute imagination. Avec

tous ces traits communs, ces deux héros diffèrent cependant profondément l'un de l'autre. Iphtah se présente à l'ennemi avec des bandes organisées, et triomphe par la guerre ouverte. Quoique doué d'une vigueur et d'une audace prodigieuses, Schimschon, au contraire, n'engage pas de bataille, mais accable les ennemis par ruse et par surprise.

Iphtah était né de Guileäd et d'une courtisane [1]. A la mort de son père, ses frères l'ayant chassé, il s'était retiré dans le pays de Tob, où, avec quelques hommes déterminés, il vivait de brigandages, détroussant les caravanes marchandes de Midianites, d'Ischmaélites, de Kédorènes. Partout était répandue la terreur de son nom.

Les Guileädites crurent qu'un homme aussi terrible pourrait en imposer aux Ammonites et en même temps relever le courage d'Israël. Quand les sars de Guileäd, reunis dans l'angoisse commune, se demandèrent : « Qui donc entamera la lutte contre les Bénê-Ammon? » un seul nom, celui d'Iphtah, sortit de toutes les lèvres. A la condition qu'il serait leur chef même après la guerre, Iphtah, oubliant l'outrage que lui avaient fait ses compatriotes, ne refusa pas de les commander. Mais leur engagement de le prendre pour chef, il le leur fit jurer devant l'autel de Mizpa.

Avant d'engager les hostilités, il envoya vers le roi d'Ammon pour lui demander quelle était la cause de sa prise d'armes contre Israël. Le roi ayant réclamé le pays qui s'étend de l'Arnon jusqu'à l'Iabboq et à l'Iardèn, déclarant qu'autrefois les Israélites l'avaient enlevé à ses pères, Iphtah lui fit répondre que rien n'avait été pris aux Ammonites, avec lesquels Israël avait toujours vécu en bonne intelligence. Ses propositions ayant été rejetées, le chef de bandes déclara la guerre aux Ammonites. Pour la soutenir, il choisit des

1. *Juges*, XI.

hommes jeunes et déterminés; avec eux, il poussa l
vasion du pays d'Ammon jusqu'à Minith, non loin
Heschbon, et jusqu'à Abel des vignobles, près
Rabba, la grande cité. Vingt villes devinrent sa pr
En un instant, Ammon fut écrasé.

Après ces triomphes, les Éphraïmites en voulu
à Iphtah, comme autrefois à Guideön, d'avoir vai
sans eux. D'un caractère moins endurant que le sc
fète d'Ophra, Iphtah reçut mal les plaintes d'Éphra
qui alla jusqu'à passer l'Iardèn, près de la ville
Zaphon[1] (probablement Amateh actuelle, non l
d'Ouad-Radjib), et, par son attitude menaçante,
saya de faire rentrer dans la soumission les Gui
dites. Les gens d'Éphraïm parlaient même de bri
la maison d'Iphtah. Mais le hardi chef de bandes
nit leur arrogance et leur barra le gué de l'Iardèn,
lequel ils pouvaient rentrer dans leur pays. Là
tenaient des postes qui massacrèrent les fuy
d'Ephraïm. On reconnaissait leur origine à un m
schiboleth (l'épi), que, de *l'autre côté* du fleuve,
prononçait avec le son *sch*, et, de ce côté, *siboleth*[2]

Cependant, au milieu de tous ses triomphes, Ipl
avait éprouvé une grande douleur. Sa fille, une dc
enfant, une des Israélites les mieux faites pour jc
le rôle de la bien-aimée, avait été victime de la
toire sur Ammon. Avant de partir avec sa troupe
jeunes hommes, où se trouvait peut-être le fiancé
sa fille, Iphtah avait promis à Iahvé, s'il était vi
rieux, de lui vouer la première personne de sa mai
qui paraîtrait au-devant de lui. Revenant à Mizpa
aperçut sa fille unique, qui accourait joyeuse au
des tambourins et des flûtes. Il déchira ses vêteme
dans sa douleur. « Fais-moi selon ce que tu as pror

1. *Talmud de Jérus.*, *Schebiit*, IX. 2.

2. Il est impossible d'accepter le chiffre de quarante-c
mille hommes qui, d'après le *Livre des Juges*, auraient été
cette journée, retranchés d'Éphraïm.

lui dit l'enfant; seulement je te prie de m'accorder deux mois, pour que j'aille sur les montagnes pleurer à cause de *ma* virginité avec mes amies. » Et son père lui répondit : « Va! » et il lui laissa deux mois. Et elle alla, elle et ses amies, pleurer à cause de sa virginité sur les montagnes. Et, au bout de deux mois, elle revint vers son père, qui accomplit en elle le vœu qu'il avait fait, si bien qu'elle ne connut pas d'homme.

Et ce devint une coutume, qu'à des jours fixés, les filles d'Israël allaient faire la lamentation sur la fille d'Iphtah le Guileädite, quatre jours chaque année. Ce qui ressort de ce récit, c'est qu'il semble que ce fut seulement à la virginité, honteuse en Israël, que fut condamnée la fille d'Iphtah.

Le héros fut schofète pendant six années.

Après lui parurent des chefs qui n'ont pas laissé de traces dans l'histoire d'Israël : Ibezan (d'Iehouda, sept ans); Eilon, de Zeboulon (dix ans); Abdon, de la tribu d'Éphraïm (huit ans). Nous ne savons d'eux que le nombre de leurs fils : Abdon eut quarante fils et trente petits-fils, chevauchant sur soixante-dix ânons.

Pendant que le héros de Guileäd combattait contre Ammon, les trois tribus d'Iehouda, de Dan, de Beniamin, avaient à se délivrer d'un ennemi autrement redoutable, les Pelischtim. Ce n'étaient pas, comme les autres peuples de la Palestine et des environs, d'anciens habitants du sol. Venus probablement de l'île de Crète, ils s'étaient installés sous Ramsès III (XX[e] dynastie) dans la schefèla (plaine) au sud-ouest de Kenaan. Ce fut d'eux que le pays tout entier tira son nom (Palestine). Ils possédaient cinq villes importantes : Eqron, bâtie en briques, aujourd'hui A'kez, village ou les maisons sont comme celles de l'ancienne cité, faites avec des briques séchées au soleil; Aschdod (de Schadad, force), ville et port, à laquelle succède la bourgade actuelle d'Asdoud; Aschqelon (Ascalon), port également, dont les environs portent encore le chypre d'où l'on tire le bon vin d'Ascalon. La qua-

trième ville philistine était Gath (le pressoir des raisins), aujourd'hui Khirbet-Dikrin; il y a là de grandes ruines et de belles citernes, restes de l'antique cité. Quant à l'autre ville avec son port, Gaza (la forte), c'est Gazeh qui la remplace aujourd'hui; elle est tout entourée de beaux vergers protégés par des haies puissantes où, parmi les arbres communs en Palestine, apparaissent même quelques pommiers; des sycomores, des acacias mimosas, des palmiers dominent les arbres à fruit. L'intérieur de la ville répond à sa ceinture. Avec ses beaux bazars, Gazeh est encore une des cités les plus vivantes et les plus riches de la Palestine.

Établis dans ces villes, les Pelischtim s'étaient mêlés, par des mariages, à la population kananéenne, en avaient adopté la langue et les dieux. Sous le nom de Dagon (le poisson), le dieu moitié homme et moitié poisson (l'Oannès kaldéen), honoré à Aschdod et à Gaza, ils adoraient la force de reproduction. Le complément féminin de Dagon était Tirata (Tergata, Atergatis ou Derketo) (porte, ouverture), qui avait la tête charmante d'une jeune femme et le corps d'un poisson[1]. Non loin d'Aschqelon se dressait son temple. Dans un temple près d'Eqron, les Pelischtim offraient leurs hommages à Baal-Zeboub (Beelzébud), le dieu-mouche. I' devait avoir pour rôle de protéger contre les mousti ques, si malfaisants sous le soleil d'Orient. Un scara bée de jaspe vert, d'origine phénicienne, nous donne l forme sous laquelle ordinairement on se représenta le seigneur-mouche.

Comme l'indique le ve chapitre du Ier livre de S muel, les cinq villes philistines formaient une con dération. Dans un grand péril, leurs chefs particuli se réunissaient pour prendre une résolution commu Quand ils n'étaient pas en guerre avec Israël, les lischtim forgeaient pour lui, comme pour le rest la Palestine, des socs de charrue et des armes;

1. On la voit sur les monnaies de Gaza.

bien sur leurs vaisseaux légers, s'élançant des ports d'Aschqelon et de Gaza, ils allaient capturer les riches navires phéniciens; une de leurs principales industries était celle d'écumeurs de mer. Hardis et entreprenants, ils en vinrent même à s'emparer un jour de Zidon.

Les tribus du Sud avaient en eux des voisins fort peu pacifiques. Ce qui les excitait encore particulièrement contre Israël, c'est qu'ils avaient accueilli des Iebousites dépossédés par Iehouda et Schimeön, et avec lesquels ils s'étaient unis par des mariages.

Déjà Schamgar avait dû déployer beaucoup d'héroïsme pour sauver des Pelischtim le peuple d'Iahvé. Mais le héros dans la lutte contre la Pentapole fut Schimschon.

Les événements de sa vie sont tellement prodigieux, qu'on a voulu de lui faire un mythe solaire, comme d'Hercule, de Melqart et d'Izdoubar. Son nom même, Schimschon (le soleil), fait incliner tout d'abord vers une interprétation mythique.

Cependant, dans les histoires d'Israël, on n'aperçoit Schimschon que comme un personnage ayant réellement foulé le sol de la terre promise. Il a vécu comme tous les autres héros. Ce qui paraît le plus certain, c'est que Schimschon a été entouré d'une légende pour la formation de laquelle on a emprunté quelques traits mythiques. Le lion est, dans toutes les mythologies, une image de l'astre brûlant qui dévore les plantes. Cependant du soleil naissent souvent les douces choses. Du fort sort la douceur. Le miel cueilli par Schimschon sur le lion mort ne rappelle-t-il pas les abeilles d'Aristée sorties des entrailles corrompues du taureau, animal solaire comme le lion? Le renard ou le chacal, succédané du renard, appartient également au mythe. Pour les anciens, il symbolisait, grâce à sa couleur fauve, la rouille funeste aux blés. Ovide rapporte l'histoire du renard lâché, la queue enroulée de paille enflammée, à travers les moissons, qu'il consume. Aux fêtes des céréales, on brûlait, en expiation

des moissons incendiées, un ou plusieurs renards[1]. tous ces éléments mythiques n'ont été pris que la formation de l'*haggada* ou *légende morale*. la maison, le père racontait à ses enfants l'his embellie du fils de Manoah, pour les exciter à la f l'amour de la patrie et à la fuite de la courtisane a donné des formes prodigieuses au *héros* popul et en même temps on a voulu faire de sa légend leçon de morale. C'est le VII[e] chapitre des *Mis Schelomo* (Proverbes de Salomon) mis en actic présenté sous la forme la plus vive :

Par la fenêtre de ma maison j'ai regardé...
Je voyais au milieu des insensés, |*de r*
Et je remarquais, parmi les jeunes gens, un adolescent dép
Il marchait dans les rues près de leurs angles,
Et gagnait le chemin de sa maison.
C'était le crépuscule du soir.
Il faisait noir, et c'était l'obscurité.
Voici qu'une femme vint au-devant de lui,
Avec un ornement de courtisane et un cœur feint.
Agitée et inquiète est-elle toujours ;
Aujourd'hui devant sa porte, demain dans les rues ;
Et dans sa maison ses pieds ne se peuvent ose .
Près de tout angle elle dresse ses embûches.
Elle le (le jeune homme) *saisit et l'embrasse,*
Et d'un visage impudent lui dit :
« Je devais les sacrifices pacifiques,
Aujourd'hui j'ai rempli mes vœux [2].
C'est pour cela que j'ai paru devant toi ;
J'ai cherché ton visage, et je t'ai trouvé.
De tapis j'ai couvert ma couche,
De tissus colorés faits avec le lin de Mizraïm.
J'ai parfumé mon lit de myrrhe,

1. *Fastes*, liv IV.
2. Les sacrifices pacifiques sans doute qui suivaient couches, ou l'offrande offerte quand l'*ordinaire* a cessé.

D'aloës et de cinname.
Viens, enivrons-nous de plaisirs jusqu'à l'aurore.
Ayons les tressaillements des amours.
Car mon mari n'est pas à sa maison,
Il est parti pour un lointain voyage.
Dans sa main il a pris une bourse pleine d'argent,
Il ne reviendra qu'au jour de la pleine lune. »
Elle l'entraîne par ses longs discours;
Par les douces caresses de ses lèvres, elle le pousse.
Le jeune homme allait rapidement derrière lle,
Comme le taureau vers l'immolation,
Et comme le cerf se jette dans le piège,
Jusqu'à ce que le trait ait percé ses entrailles,
Comme l'oiseau se hâte vers le filet;
Il ne savait pas que sa vie était en jeu.

Et maintenant, mes fils, écoutez-moi :
Que votre cœur ne se jette point dans ses voies (de la prostituee),
Et n'allez point dans ses chemins.
. . . .
Car nombreux sont ceux qu'elle a tués.
Sa maison, voilà les routes du Scheöl;
Elles descendent dans les demeures de la mort.

Une partie de la légende de Schimschon rappelle fort, on le verra, cette page charmante des *Moschlim.* Si l'auteur des *Juges* eût omis de recueillir l'histoire merveilleuse du *héros* populaire de la lutte contre les Pelischtim, il nous eût privés d'un des morceaux les plus ravissants de la littérature hébraïque, qui fournit bien des renseignements précieux sur les mœurs d'Israël et les rudes habitudes de la Schefela.

Il y avait un Danite de Zora (place des guêpes[1]), nommé Manoah (le repos), dont l'épouse était stérile. Un envoyé d'Iahvé, étant apparu à sa femme, lui annonça un fils en lui recommandant de ne boire ni vin

1. Aujourd'hui Saràa *Jug.*, XIII.

ni liqueur fermentée. L'enfant qui naîtrait d'elle devait être *nazir* (séparé) d'Iahvé, c'est-à-dire ne jamais boire, plus que sa mère, ni vin ni boissons fortes, ni rien goûter de ce qui sort de la vigne, et le rasoir jamais ne devait monter sur sa tête. C'est à une loi particulière du naziréat que fut soumis le fils de Manoah. La Thora ne mentionne pas le naziréat à vie[1] : on ne se consacrait ainsi à Iahvé que pour un temps déterminé. Le nazir ne pouvait toucher rien d'impur, pas même le cadavre de son père ou de sa mère.

Une seconde fois, l'envoyé d'Iahvé apparut à la femme de Manoah. Elle alla querir son mari, qui voulait interroger le visiteur mystérieux sur la manière dont ils traiteraient leur enfant. L'envoyé répéta les prescriptions du naziréat. Alors Manoah dit à l'homme: « Permets que nous te retenions pour t'offrir un jeune chevreau. » Il ne savait pas que c'était un envoyé d'Iahvé. Il alla même jusqu'à demander son nom à l'inconnu. « Pourquoi, répondit celui-ci, me demandes-tu mon nom, puisqu'il est merveilleux? » Prenant le chevreau et l'offrande, Manoah, sur un rocher, en fit présent à Iahvé. Pendant qu'il brûlait la victime en holocauste, l'inconnu s'éleva dans la flamme de l'autel, et pour toujours disparut. Alors Manoah, épouvanté, dit à sa femme : « Nous mourrons, car nous avons vu Élohim. »

Quelque temps après, l'épouse de Manoah enfanta un fils qu'elle appela Schimschon (le petit soleil). Encore enfant, semble-t-il, l'esprit d'Iahvé l'agita entre Zora et Eschtaol, à Mahanê-Dan[2] (campements de Dan). A cette époque, la jeunesse des campagnes, Israélites et Pelischtîm, se voyaient et ensemble se réjouissaient. Schimschon, devenu jeune homme, se rendit un jour dans un bourg occupé par les Pelischtim, Thimnatha, aujourd'hui Khirbet-Tibneh (ruines de Tibneh),

1. *Nombr.*, VI.
2. *Jug.*, XIV.

sur les flancs d'une assez haute colline. De l'élévation sur laquelle était bâtie Zora, on descendait, pour aller à Thimnatha, dans une vallée d'où il fallait remonter pour gagner Beth-Schémesch (temple du soleil). A une heure à l'ouest de cette dernière ville était plantée, sur la montagne, l'antique Thimnatha. Dans ce district se dressaient des vignes qui, par la beauté, rivalisaient avec celles de Hébron [1]. C'est dans ce cadre pittoresque, dans ce pays de ceps, de collines et de vallées, que se place la légende de Schimschon.

A Thimnatha, le sauvage Danite se laissa attendrir par la beauté d'une jeune vierge des Pelischtim, à laquelle il semble s'être donné tout entier. Malgré la Thora, il la voulut épouser. Son père Manoah et sa mère eurent beau lui faire observer que c'était une fille des incirconcis, Schimschon ne continua pas moins de dire à Manoah : « Prends-la pour moi, car elle plaît à mes yeux. »

Schimschon, avec son père et sa mère, se dirigea vers les vignes de Thimnatha. *Là, aux environs du bourg, voici qu'apparaît un jeune lion rugissant et furieux.* Dans ses bras Schimschon l'étreint comme un chevreau, après quoi il le met en pièces. Cette scène ne rappelle-t-elle pas Izdoubar, dans les bas-reliefs de Khorsabab, pressant d'un bras, sans effort, contre sa poitrine, un lionceau qui a toute la timidité d'une gazelle ? Le père et la mère de Schimschon, marchant sans doute devant lui, ou suivant le chemin d'où leur fils s'était écarté, ne furent pas les témoins de cet exploit.

A Thimnatha, la jeune fille parut encore au Danite plus désirable que jamais, et devint sa fiancée. En attendant les noces, il retourna dans sa maison de Zora. Quand fut venu le temps de prendre possession de la jeune vierge, Schimschon s'achemina de nouveau vers Thimnatha. Près du bourg, il se détourna du chemin pour voir ce qu'était devenu le cadavre du lionceau. Il le vit, et dans sa gueule desséchée un

1. Guérin, *Description de la Palestine ; Judée*, t. II, p. 29.

rayon de miel, que les abeilles y avaient déposé. Prenant le miel, il en offrit à son père et à sa mère, mais sans leur révéler de quel endroit il l'avait tiré.

A Thimnatha, les divertissements des noces durèrent sept jours. On y dansa, sans doute, au son des flûtes, des castagnettes et des tambourins; les harpes ou kinnors s'y durent faire entendre. Chez les Sémites, il y a des artistes et des poètes que les écoles n'ont pas formés : dans les bourgs et les gorges les plus sauvages peuvent résonner des notes touchantes. On dansa et l'on fit entendre les instruments de musique aux noces de Schimschon.

Trente jeunes Pelischtim y avaient été convoqués par les parents de la fiancée. Le Danite, heureux de prendre au piège des Pelischtim, leur proposa une énigme, qu'il avait dû méditer dans les vignes de Thimnatha :

De celui qui mange est sorti ce qui se mange,
Et du fort est sortie la douceur.

S'ils ne découvraient pas le sens de l'énigme pendant les sept jours des noces, les jeunes gens devraient donner à Schimschon trente tuniques et trente manteaux; mais s'ils parvenaient à le découvrir, ce serait à Schimschon de leur faire le même présent. Le septième jour, les jeunes gens, n'ayant encore pu deviner le mot de l'énigme, menacèrent la femme de Schimschon de brûler sa maison si elle ne le leur révélait. Après avoir longtemps résisté aux caresses fallacieuses et aux larmes de sa femme, Schimschon finit par lui livrer son secret, qui passa bien vite aux jeunes Pelischtim. Avant le coucher du soleil, ils dirent à Schimschon : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion? — Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse, leur cria-t-il, vous n'auriez pas pénétré mon énigme. »

Pour leur donner les trente vêtements, il eut recours à un moyen fort simple : il alla tuer trente hommes d'Aschqelon, dont il prit la dépouille. Il se vengeait

sur les Pelischtim mêmes du manque de bonne foi des gens de sa noce.

Mécontent, sans doute, de sa femme, il s'en alla ensuite seul à Zora, dans la maison de son père.

Mais l'amour dont cette jeune fille l'avait frappé était si fort, qu'il reprit bientôt la route de Thimnatha; il y entra à l'approche de la moisson, avec un chevreau dont il voulait faire cadeau à sa femme. Mais il eut la douleur de la voir unie à un autre homme. On l'avait, en son absence, mariée avec le jeune paranymphe de la noce. Schimschon lia trois cents chacals deux par deux[1], et, leur ayant attaché à la queue des flambeaux, les lâcha dans les vignes et les moissons des Pelischtim. La riche Scheféla, dont on allait couper les orges, flamba de toutes parts. Pour se venger, les Pelischtim brûlèrent la femme de Schimschon et son beau-père. Alors le rude Danite n'épargna rien pour les en punir.

Mais les hommes d'Iehouda, pressés par les Pelischtim, lièrent Schimschon pour le leur livrer. De la grotte d'Étham, où il s'était réfugié, ils l'amenèrent ainsi à Léhi, où campaient les Pelischtim. Aux mains des ennemis, le Danite brisa, comme du lin brûlé, les deux cordes neuves dont il était serré, et, avec une mâchoire d'âne, tua mille Pelischtim.

Tout joyeux de cet exploit et d'avoir assommé ceux qui le voulaient tuer, il se permit un jeu de mots :

Avec la mâchoire d'un hamor (âne), *j'ai frappé un hamor* (troupe),
Avec la mâchoire d'un âne, j'ai frappé mille hommes.

Après cette explosion de bonne humeur, il jeta la mâchoire d'âne et appela cet endroit Ramath-Léhi (le jet de la mâchoire). Malgré tout, la soif le dévorait. « Mourrai-je maintenant de soif? dit-il à Iahvé;

1. *Jug.*, xv. — Les chacals abondent encore dans cette contrée, et la nuit on y entend leurs aboiements funèbres.

et tomberai-je entre les mains des incirconcis? » De la mâchoire jaillit alors une fontaine, qui reçut le nom d'Aïn-Haqaré (fontaine de celui qui invoque). On la montrait encore à Léhi, au temps où écrivait l'auteur du *Livre des Juges*.

Ardent à la volupté, Schimschon allait voir une courtisane de Gaza [1]. Une nuit qu'il était avec elle, on l'annonça aux habitants de la ville, qui en fermèrent toutes les portes. C'étaient probablement de larges et massives portes à deux battants, en bois bardé de fer, comme on en voit encore aujourd'hui en Palestine. Vers le milieu de la nuit, Schimschon quitta la fille de Gaza. Il dut sourire en voyant les précautions que l'on avait prises pour l'empêcher de sortir. Arrachant une des énormes portes de Gaza, il la mit sur ses épaules, et gravit sous ce fardeau une élévation voisine de la ville, d'où il nargua sans doute le lendemain les Gazites, qui s'étaient dit, le soir : « Jusqu'au crépuscule du matin, et nous le tuerons. » Ce ne peut être, en effet, près de Hébron, fort éloigné de Gaza, et qui ne paraît nulle part dans la légende de Schimschon, que le Danite transporta, comme le voudrait le texte hébreu, la porte de la ville philistine.

Échappé à ce danger, Schimschon, dans l'existence de qui la femme joue un rôle si considérable et si pernicieux, va se livrer de lui-même à d'autres périls.

Dans le Nahal-Soreq (vallée des raisins), dont les vignes étaient renommées en Palestine, presque au pied de Zora, le rude Schimschon s'était épris d'une prostituée, Dalila (la chérie). De Zora le géant se rendait au Val Soreq, où la courtisane l'enivrait de ses caresses et le faisait doucement dormir, comme un enfant, sur ses genoux.

Les Pelischtim ayant eu connaissance de la passion de Schimschon, montèrent vers Dalila et lui dirent : « Tâche de découvrir en quoi réside sa force, nous

1. *Jug.*, XVI.

erons chacun onze cents pièces d'argent. »
lit à Schimschon : « Apprends-moi ce qui fait
et avec quoi il faut te lier pour te dompter.
n me lie avec sept nerfs encore frais, je de-
faible et tout semblable à un autre homme. »
s des Pelischtim envoyèrent à Dalila sept nerfs
frais, avec lesquels elle lia Schimschon, as-
r ses genoux. Les Pelischtim se tenaient à côté.
a : « Les Pelischtim sont là, Schimschon! »
en sursaut, il brisa ses liens, qui ne firent
s de résistance que le lin brûlé. « Voilà que
moqué de moi; dis-moi maintenant avec quoi
te lier. — Si l'on m'attache avec des cordes
qui n'ont pas encore servi, je serai faible
un autre homme. » Alors Dalila, l'ayant lié
s cordes neuves et endormi sur son sein, s'é-
Voici les Pelischtim ! » Schimschon brisa ses
mme un fil. « Jusques à quand te joueras-tu
en me disant des mensonges? Avec quoi
t'attacher? — On me réduira en attachant
touffes de ma chevelure avec l'étoffe qui est
nétier du tisserand. » Elle le fit, puis s'écria :
Pelischtim sont là, Schimschon ! » Se dressant,
a sa tête et enleva la cheville du tissage avec
« Comment peux-tu dire : « Je t'aime », puisque
ur n'est pas avec moi? Voilà trois fois déjà
ne trompes et que tu refuses de me révéler où
orce colossale. »
rtuné par Dalila, son âme fut triste jusqu'à la
l finit par lui révéler son secret : « Le rasoir
s monté sur ma tête, car, depuis le ventre de
re, je suis un nazir d'Élohim; qu'on me rase,
e m'abandonnera, je serai faible et comme un
omme. » Voyant que cette fois elle était enfin
ession du secret de Schimschon, elle fit appeler
fs des Pelischtim : « Montez maintenant, leur
dire; car il m'a tout découvert. » Ils vinrent
: l'argent dans les mains.
la, la perfide, endormit encore le nazir sur ses

genoux, et, ayant fait venir un homme qui l
sept touffes de sa chevelure, elle lui enlev
force : « Voici les Pelischtim, Schimschon!
t-elle. Réveillé tout à coup, Schimschon
devint la proie des Pelischtim, qui lui crevère
Amené à Gaza, il y fut condamné à
meule et à écraser le grain. On ne connaît
core aujourd'hui, en Palestine, que les mou
des jours de Schimschon. A une œuvre de
d'enfants, les Pelischtim appliquèrent le héro
Cependant, avec le temps, les cheveux du
poussèrent, et avec eux sa force surhumaine
jour de fête de Dagon, les Pelischtim, joyeu
« Appelez Schimschon, qu'il nous fasse rire
fit sortir Schimschon de la prison. Il part
par un enfant. C'était dans le temple de Da
On mit le vigoureux aveugle entre deux
Il amusa la nombreuse assistance par sa mus
ses danses. La maison était pleine d'hom
femmes, parmi lesquels les *seranim* (chefs) d
tim. Sur le *gag* (toit) ou estrade, il y a
mille hommes et femmes contemplant le
Danite. Ce devait être un temple en plein a
schon dit à l'enfant qui le guidait : « Laisse
cher les colonnes sur lesquelles la maison re
que je m'appuie sur elles. » Après avoir invo
Schimschon étendit ses mains vers les deux co
appuyait sur l'une sa main droite, sur l'aut
gauche. Il s'écria : « Que je périsse avec les Pel
Et il inclina, dans sa force, les deux col
l'édifice tomba sur les chefs des Pelischtim
le peuple. Il en périt plus, dans cette jou
Schimschon n'en avait tué pendant toute sa
Ses frères descendirent, enlevèrent son
l'ensevelirent dans le sépulcre de leur père
entre Zora et Eschtaol [1], ville de la plaine

1. Guérin, *Descr. de la Palestine; Judée*, t. III, p

d'Iehouda, peut-être Aschoua actuelle. Il semblerait que ce soit à Khirbet-Aselin, à l'ombre des vieux figuiers, qu'il faille chercher l'endroit où a été couché le géant. Il avait été schofète en Israël pendant vingt ans.

On voit, par ce dernier trait, que le titre de schofète est donné à ceux qui, sans avoir aucune autorité légale, ont montré de l'héroïsme dans les combats d'Israël contre les peuples voisins.

C'est pendant la période racontée par le *Livre des Juges* que les Danites se dirigent vers le nord et s'établissent dans un territoire qui relevait de Zidon. Cinq explorateurs, partis de Zora et d'Eschtaol, avaient aperçu Laïsch (le lion), ville phénicienne [1]. Ils étaient revenus en disant : « Montons, car nous avons vu un pays qui est très-riche. » Laïsch, sans défiance, ne pouvant recevoir aucun secours de Zidon, fut enlevée par six cents hommes de Dan, qui la brûlèrent après avoir passé ses habitants au fil de l'épée. Sur ses ruines, on bâtit une autre ville, qui s'appela Dan.

Se rendant à Laïsch, et passant par la montagne d'Éphraïm, les Danites avaient trouvé, dans la maison de Mika (qui est comme Iahvé), un lévite avec un éphod et des teraphim dont il était le prêtre. Ils amenèrent ces objets avec le lévite, dans leur ville nouvelle. Peut-être les teraphim, qui semblent attachés au foyer, étaient-ils les images des ancêtres, devant lesquelles, suivant la coutume égyptienne, on faisait, à certains jours, des offrandes. Ils semblent, dans tous les cas, avoir tenu la place de dieux lares. La beauté des teraphim de Mika, qui était fort riche, poussa sans doute les Danites à s'en emparer. De plus, pour se soustraire à l'influence de Schilo et d'Éphraïm, chaque tribu désirait son éphod et, dans son territoire, un lieu central pour le culte. Le lévite de Mika, transporté à Laïsch, s'appelait Ionathan (Iahvé a

1. *Jug.*, XVIII.

donné), et descendait de Guerschom, fils de Mosché.

En dépit de tous les efforts, l'endroit où était la barque d'alliance, et où Israël allait adorer Iahvé, c'était toujours Schilo, en Éphraïm, dont les ruines (Khirbet-Siloum), parmi lesquelles on aperçoit une source, couvrent le plateau et la pente d'une colline. Ce fut là que vinrent prier les tribus, avant d'entamer contre les Beniaminites cette lutte qui appartient encore au temps des schofetim, mais dont nous ne pouvons fixer la date précise [1].

Un lévite étant allé chercher une de ses femmes chez son beau-père, à Beth-léhem d'Iehouda, revenait avec elle et un serviteur vers la montagne d'Éphraïm. La nuit les força de s'arrêter à Guibeä, en Beniamin. Un vieillard natif d'Éphraïm eut seul, dans la ville, le courage de leur donner l'hospitalité. Dans la nuit, des hommes de Guibeä, des *vauriens,* dit le texte hébreu, frappèrent à la porte du vieillard en criant : « Fais sortir l'homme qui est entré dans ta maison pour que nous le connaissions. » Le vieillard s'y refusa énergiquement. Pour apaiser ces forcenés, il fallut leur abandonner la femme du Lévite. Le lendemain matin, celui-ci voulut reprendre sa route. Ayant ouvert la porte, il vit sa femme étendue sur le seuil. Il lui dit : « Lève-toi, et partons. » Mais elle ne répondait rien; alors il la chargea sur son âne et s'en retourna chez lui. Arrivé dans sa maison, il prit un couteau, coupa le cadavre de sa femme en douze morceaux qu'il envoya dans tout le territoire d'Israël.

Il y eut dans toutes les tribus un long cri d'indignation. Beniamin fut sommé de livrer les coupables. S'y étant refusé, quatre cent mille hommes de toutes les tribus allèrent l'assiéger dans Guibeä. Après des combats meurtriers où Beniamin eut l'avantage, il tomba dans un piège et fut mis définitivement en

1. *Jug.*, XIX.

pièces. La petite tribu perdit ce jour-là vingt-cinq mille hommes.

A Mizpa (serment) les Israëlites jurèrentnde ne jamais donner leurs filles aux fils de Beniami . Mais ils se prirent à regretter ce serment; à Schilo, devant Iahvé, ils disaient avec tristesse : « Une tribu a été retranchée d'Israël ; où prendront-ils des femmes ? » Alors ils s'emparèrent de quatre cents filles d'Iabesch en Guileäd, qui n'avait pris part ni à la lutte ni au serment, et les réservèrent aux Beniaminites. Ils avertirent encore ceux-ci de se cacher dans les vignes de Schilo, pour tomber sur les jeunes filles qui, à la fête solennelle d'Iahvé, sortaient de la ville en dansant ; elles furent surprises au milieu des vignes et conduites en Beniamin.

Ainsi, pendant les années dont le *Livre des Schofetim* retrace quelques événements, il faut joindre aux luttes contre les Pelischtim et les peuples kenaanites cette terrible guerre intestine qui a du moins l'avantage de montrer de quelle conscience morale Iahvé avait pourvu Israël, son peuple bien-aimé.

Ce fut sans doute au temps de David, quand Iehouda disputait la royauté à Beniamin et Hébron à Guibeä, qu'a été écrit le récit qui fait si peu d'honneur à Beniamin et à Guibeä. Le collecteur du *Livre des Juges* l'a mis, avec l'épisode de Laïsch et des Danites, à la fin de son histoire.

Au milieu de ce monde héroïque et tourmenté, parmi les cris de guerre, se fait entendre une douce voix. C'est celle de Routh, la Moabite. Étrangère à la trame historique du récit, cette histoire n'en mérite pas moins qu'on la raconte. Elle peint la plus ravissante figure peut-être qu'ait créée l'art d'Israël.

Le livre où Routh paraît n'a guère pu être écrit qu'après la captivité. La langue hébraïque y est déjà fort altérée ; de plus, par les soins qu'il prend de nous retracer les anciennes coutumes, l'auteur a toutes les apparences d'un antiquaire amoureux des temps passés et en recueillant avec soin tous les débris. Il

va jusqu'à donner à Dieu, le vieux nom sémitique de *Schaddaï*.

Mais voici son histoire, malgré tout aimable et naïve :

Aux jours des *schofetim*, il y eut une famine dans le pays d'Israël. Un homme de Beth-léhem d'Iehouda, Éli-Mélek (mon Dieu, c'est Molok), se rendit avec sa femme, Noömi (l'agréable), et ses deux fils, Mahelon et Kilion, dans les champs de Moab. Là mourut Éli-Mélek, laissant seuls sa femme et ses deux fils. Ceux-ci épousèrent deux Moabites : Mahelon prit Orpha (la chevelure) aux beaux cheveux ; et Kilion, Routh (la charmante à voir). Au bout d'environ dix ans, ses deux fils étant morts, Noömi se prit à regretter les champs d'Israël que, des montagnes de Moab, elle pouvait apercevoir au loin par les claires journées. L'ennemi ne ravageait plus les campagnes d'Iehouda, qui avaient retrouvé leur fécondité. Combien il serait doux de revoir encore Israël, et d'avoir la certitude de reposer sous ses glèbes ! Elle engagea ses deux belles-filles à rester dans le pays de Moab. « Qu'Iahvé, ajouta-t-elle, vous donne de trouver la joie dans la maison d'un mari ! » Mais, tout en larmes, les deux belles-filles s'écrièrent : « Nous retournerons avec toi chez ton peuple. — Pourquoi voulez-vous venir avec moi, mes filles ? Ai-je encore dans mon sein des fils qui vous puissent servir de maris ? Quand même cette nuit je serais avec un homme et que je pusse concevoir des fils, voudriez-vous attendre jusqu'à ce qu'ils aient grandi ? » Docile, Orpha quitta Noömi ; mais Routh, malgré sa belle-mère, qui lui disait : « Retourne à ton peuple et à tes Élohim, comme ta belle-sœur, » s'obstina à déserter Moab. — « Là où tu iras, j'irai ; là où tu t'arrêteras, je m'arrêterai avec toi ; ton peuple est mon peuple, et ton Élohim est mon Élohim ; là où tu mourras, je mourrai, et, là, je serai ensevelie. » Vaincue par ces touchantes paroles, Noömi laissa Routh s'acheminer avec elle. Ensemble, les deux femmes franchirent l'Iardèn, et se dirigèrent

Beth-léhem. Leur arrivée fut un événement dans etite bourgade. « Est-ce là Noömi? se disaient gens. — Ne m'appelez plus Noömi, leur répon- t-elle, mais Mara (amère), car Schaddaï (le puis- t) m'a comblée d'amertume. »

Des champs de Moab, Routh, avec Noömi, vint à th-léhem, au commencement de la moisson des ges.

Routh, pauvre, alla glaner dans les terres de Boaz n lui est le refuge), suivant les pas des moisson- eurs de Beth-léhem. Boaz, parent d'Éli-Mélek, vint oir sa moisson; il dit à celui de ses serviteurs qui la surveillait : « A qui est cette jeune fille? — C'est la jeune Moabite qui a suivi Noömi. » Boaz, allant alors vers la jeune fille, lui recommanda de ne point quitter son champ, de suivre ses servantes, de manger de leur pain, et d'aller, quand elle aurait soif, puiser à boire aux mêmes vases qu'elles. — « On m'a dit, ajouta-t-il, tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari... Qu'Iahvé te récompense! » Avec Boaz, elle mangea des grains brûlés. Ayant recommandé à ses moissonneurs de laisser tomber pour Routh des épis de leurs gerbes, Boaz partit. Ce jour-là, la glaneuse moabite recueillit un épha d'orge. Quand elle fut rentrée, Noömi lui apprit leur parenté avec le riche Beth-léhémite : « Cet homme est notre proche, et de nos Goëlim (rédempteurs).» Jusqu'à la fin du coupement des orges, la belle Moabite glana dans les champs de Boaz.

Au moment du foulage des grains dans l'aire, le soir des réjouissances, Routh, bien parfumée, revêtue de ses plus beaux habits, se rendit, d'après les conseils de sa belle-mère, vers les gerbes sur lesquelles Boaz, le cœur content, reposait. Doucement elle se glissa vers lui et s'étendit à ses pieds. Boaz, s'éveillant au milieu de la nuit, fut effrayé de voir une femme ainsi couchée près de lui. Elle le rassura en lui disant : « Je suis Routh. » Boaz lui promit de l'épouser, si un plus proche parent que lui, dont il savait le nom, renon-

çait à son droit. Avec six mesures d'or| le lever de l'aube, retourna vers Noöı lui dit celle-ci, n'aura pas de trêve qı cette affaire aujourd'hui. »

Boaz, en effet, étant allé s'asseoir ville, vit passer le Goël et lui cria : assieds-toi ici. » Là, devant les zeqén tants, il lui demanda s'il voulait rac d'Eli-Mélek qu'avait vendu Noömi.] nant qu'il lui faudrait en même tempı pour donner une postérité au défunt, Boaz.

Tout le peuple s'écria ainsi que « Témoins (nous sommes)! Puisse Iahı femme qui entre dans ta maison soi et comme Léa, qui toutes deux on d'Israël! Fortifie-toi à Ephratha, et fais-Beth-léhem. Que, grâce à la postérité cette enfant, ta maison soit comme cel Thamar eut d'Iehouda! »

Boaz eut, en effet, de Routh un femmes de Beth-léhem félicitèrent la vie nant l'enfant, celle-ci le plaça sur ses sur lui. Les autres femmes, amies de rent ce fils Obed (serviteur). Ce fut l père de David.

Ainsi les origines du rude fondateı juive ont été, par la postérité israélitı grâces. C'est dans la plus charmante la race de celui qui créa, par le fer,





IX

LES JUGES, ÉLI ET SCHEMOUËL. — PRÉPARATION A LA ROYAUTÉ.

Les héros d'Israël sont morts; Iphtah le Guilëadite et Schimschon ne ressusciteront pas. Aux hommes prodigieux succèdent les juges; après les rudes chefs de bandes, voici la figure paternelle d'Éli. Il était cohène et en possession d'un pouvoir régulier, du moins sur les tribus du sud et du ntre de la Palestine. Plus énergique est Schemouël, ui lui succède dans le gouvernement; mais ce n'est s un guerrier comme les vieux schofetim, c'est un ıbi (prophète), dont la vigueur purement civique se éploie en apostrophes véhémentes contre Schaöul aül) et ceux qui veulent établir la royauté en Israël. ependant, entraîné lui-même par la nation et par le ours inévitable des choses humaines, il est obligé oindre un roi de ses propres mains. Les tribus se ıpprochant, et l'unité d'Israël, après la dispersion tale qui suivit la mort d'Ioschoua, étant sur le point e se reconstituer, il faut à cette masse un chef uniue, pour achever d'en relier les parties encore mal ›intes. Les judicatures organisées d'Éli et de Schemouël conduisirent, du reste, insensiblement Israël de époque héroïque des guibborim à la royauté.

Au merveilleux *Livre des Juges* succèdent les deux

Livres de Samuel, qui racontent l'histoire des Juifs depuis la judicature d'Éli jusqu'à l'extrême vieillesse de David. Ils ont bien le caractère d'une collection. Un auteur inconnu, postérieur sans doute à la captivité, a réuni sur Éli, Schemouël, Schaöul et David, différentes chroniques, écrites, pour la plupart, par des contemporains. Selon toute probabilité, les écoles de nabis (prophètes) enregistraient les événements à mesure qu'ils se produisaient. C'est sans doute de ces récits officiels, mais d'une vie si intense, que le collecteur inconnu des deux Livres de Samuel a tiré son œuvre presque entière. Il n'est pas difficile de distinguer les unes des autres les différentes pièces de la collection. La plupart du temps, elles apparaissent comme des pierres détachées que l'on n'a pas pris le temps de cimenter entre elles. De là il arrive souvent que le même fait se trouve répété plusieurs fois avec des nuances variées. Parfois encore l'ordre chronologique est rompu : à un récit le collecteur en fait succéder un autre, dont quelques événements sont antérieurs à ceux qui terminent la chronique précédente. Aussi est-il souvent impossible de savoir à quelle époque de Schaöul, et surtout de David, appartient tel ou tel fait [1]. Autant qu'il est permis, nous essayerons cependant de donner un récit suivi de cette époque, où Israël vit son dernier juge et son premier roi.

Rien n'est vivant comme les types si divers qui nous vont apparaître. Éli, pacifique et pieux; Schemouël, l'austère et bouillonnant nabi; Schaöul, qui essaya vainement d'être roi, et qui perdit la tête devant les résistances intrépides de Schemouël; David, audacieux et en même temps avisé, seul capable de fonder la royauté en Israël et de rendre au peuple hébreu son unité, perdue depuis la mort de Mosché : tels sont les person-

1. *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament. Vierte Lieferung, Die Bücher Samuels erklärt*, von Dr Otto Thenius.

nages qui occupent les premières places dans les Livres de Samuel.

Le plus âgé d'entre eux, Éli (l'élevé), en même temps qu'il présidait à Schilo au culte d'Iahvé, gouvernait les tribus du Sud. C'était un homme pieux, animé d'un grand esprit de justice. Mais, en face des Pelischtim, l'amour d'Iahvé et de la loi ne suffisait pas : il aurait encore fallu à Israël des héros comme Othniel, Iphtah ou Schimschon.

Du reste, si Éli était vertueux et, par son caractère, imposait à tous la vénération, ses fils, Hophni (le frappeur) et Pinéhas (la bouche d'airain), travaillaient à détourner de lui la confiance et l'amour des tribus[1]. C'étaient des vauriens sans respect pour Iahvé, se moquant des rites et vexant de toutes manières les Israélites qui se rendaient en pèlerinage à Schilo. Ils envoyaient le valet s'emparer de la chair des sacrifices, avant qu'elle eût été offerte à Iahvé. Avec de longues fourchettes il la retirait des chaudières sacrées. La viande des victimes ne fumait plus vers l'Élohim d'Israël. Avec les femmes employées au service de l'Ohel-Moëd les deux frères entretenaient des relations scandaleuses. « Pourquoi agissez-vous ainsi? » leur disait Éli. Mais ils n'écoutaient pas la faible voix de leur père.

A contenir ces natures sauvages et rapaces, un vieillard comme Éli était impuissant. Il aurait fallu, pour les dompter, comme pour faire face aux périls du dehors, une volonté jeune et énergique.

Un prophète se présente un jour chez Éli; c'était un de ces hommes qui, à côté du sacerdoce, exerçaient en Israël un ministère influent : au peuple, comme aux grands, ils rappelaient sans ménagement la loi de Mosché et surtout le respect de la justice. La plupart du temps, ils semblent être l'écho de la conscience populaire, et toujours se posent en interprètes d'Iahvé. « Pourquoi estimes-tu tes fils

1. I *Sam.*, II.

plus que moi? dit le nabi au grand prêtre... J'avais déclaré que ta famille et celle de ton père serviraient en ma présence à tout jamais, mais voici ce que dit Iahvé : Loin de moi! .. Va! il viendra des jours où je couperai ta semence et celle de ta famille, de sorte qu'il n'y aura plus de vieillard dans ta maison... Et ce qui arrivera à tes deux fils, Hophni et Pinéhas, te servira de signe : dans un seul jour ils mourront tous deux. »

Dans l'histoire d'Israël, il y a peu de moments aussi tristes que ceux du vieil Éli. Iahvé semble lui-même avoir abandonné son peuple. Les nabis, qui, en tout temps, consolent au nom d'Iahvé l'affliction d'Israël, se taisaient aux jours d'Éli. Un seul parle, mais pour prédire les plus terribles catastrophes.

Cependant, malgré tant de préoccupations intérieures, Éli dut songer à combattre les Pelischtim, qui faisaient en Éphraïm, en Dan et en Beniamin, de terribles incursions. La lutte eut lieu vraisemblablement dans la belle plaine d'Isréel où fleurissent encore chaque année les anémones, les tulipes avec les roses et les lis. Sur une colline, Eben-ha-ézer (la pierre du secours), campaient les Israélites, et dans la plaine, près d'Apheq, les Pelischtim[1]. S'étant hasardés hors de leurs campements, les Benê-Israël perdirent quatre mille hommes. Défaits, mais non pas abattus, ils firent amener à Ében-ha-ézer la barque d'alliance d'Iahvé-Zebaoth. Quand elle vint avec Hophni et Pinéhas, un grand cri retentit parmi les Hébreux, qui alla jusqu'aux oreilles des Pelischtim. Ceux-ci, ayant appris la cause de cette clameur, s'écrièrent : « Malheur à nous! Qui nous sauvera de la main de ce puissant Élohim? Courage! soyez des hommes, Pelischtim, ne devenez pas esclaves des Hébreux! » Le combat s'étant engagé, les Israélites, malgré la barque d'alliance, laissèrent dans la riche plaine d'Isréel mille et trente hommes, parmi lesquels Hophni et Pinéhas.

1. I *Sam.*, IV.

La barque d'alliance, dans laquelle gisait toute la force d'Israël, tomba aux mains des Pelischtim.

Les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière, un Beniaminite, échappé au massacre, accourut à Schilo. Éli, âgé alors de quatre-vingt-dix-huit ans, était assis sur un siège élevé, d'où il regardait, plein d'attente, le chemin. Son cœur tremblait pour la barque d'alliance. Comme des lamentations s'élevaient de la ville, le vieux prêtre demanda : « Que signifie ce tumulte? » Alors le Beniaminite vint pour lui annoncer le résultat de la fatale journée. « Comment l'affaire s'est-elle passée, mon fils? — Israël a pris la fuite devant les Pelischtim. Tes deux fils sont morts, Hophni et Pinéhas, et la barque d'Elohim est prise. » A la mention de la barque d'Élohim, Éli tomba de son siège à la renverse, et se brisa la nuque, et mourut, car il était vieux et pesant. Pendant quarante ans il avait jugé Israël.

La femme de Pinéhas, qui était grosse, en apprenant toutes ces tragiques nouvelles, accoucha avant terme. Mourante, devant les femmes qui l'entouraient, elle nomma son nouveau-né Ikabod (où est la gloire?), « car c'en est fait, disait-elle, de la gloire d'Israël. » Elle ajouta : « C'en est fait de la gloire d'Israël, puisque la barque d'Élohim est prise. »

Cette barque d'alliance, dont Israël pleure la perte plus que celle de tous ses fils, les Pelischtim la transportèrent à Aschdod, dans le temple de Dagon, et la placèrent près de l'image du dieu-poisson [1]. Le lendemain, on trouva Dagon gisant, la face contre terre, devant la barque d'Iahvé. Les Pelischtim remirent leur dieu à sa place. Le matin suivant, Dagon était encore étendu devant la barque d'Iahvé, sa tête humaine et ses deux mains détachées du corps. Iahvé envoya aux gens d'Aschdod des pustules qui les désolèrent. Aschdod transporta la barque d'alliance à Gath, qui, frappée à son tour, la fit passer à Éqron. Mais,

1. I *Sam.*, v.

accablée par les pustules et par des armées de rats, Éqron dit aux princes des Pelischtim : « Renvoyez la barque de l'Élohim d'Israël[1]. » Elle avait séjourné sept mois dans la Scheféla des Pelischtim.

Avec elle on plaça cinq pustules d'or et cinq rats d'or. C'étaient des amulettes ayant la vertu de préserver des pustules et des rats. Leur nombre égalait celui des villes et des seranim ou chefs de la Pentapole. Sur un chariot neuf, attelé de deux génisses, ils mirent la barque d'alliance avec les amulettes. D'elles-mêmes les génisses montèrent en mugissant vers le bourg israélite de Beth-Schémesch (le temple du soleil), dont les ruines, aujourd'hui, sont éparses sur deux collines. Les habitants, qui faisaient, dans la plaine (l'Ouad-Serar actuel), la moisson du froment, virent tout joyeux l'attelage avec la barque d'Élohim. Le chariot s'arrêta au champ d'Ioschana; près d'une grosse pierre les lévites de Beth-Schémesch déposèrent la barque précieuse. Les deux génisses furent immolées en holocauste à Iahvé. Pour avoir touché la barque d'alliance, Beth-Schémesch vit tomber sur elle la peste d'Iahvé. Le bourg, effrayé, céda le précieux dépôt aux gens de Qiriath-Iârim, qui le vinrent prendre, pour le déposer dans la maison d'Abinadab, sur la hauteur[2]. Le fils d'Abinadab, Éléasar, en eut la garde. Qiriath-Iârim (bourg des forêts) a été identifié avec Qirieth-el Anab (bourg des raisins). De Beth-Schémesch à Iârim, la barque d'alliance traversa le pays pittoresque, composé de montagnes et de vallées profondes, où s'est déroulée la belle et héroïque légende de Schimschon[3].

Pour relever le courage chancelant des tribus, l'énergique Schemouël se dressa en Israël. Combien il était différent du doux Éli! Impétueux et imposant, il va

1. I *Sam.*, VI.
2. I. *Sam.*, VII.
3. Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. I, p. 66 et suiv.

tout faire courber sous sa parole de fer pendant de longues années.

Comme celle de Schimschon et de tous les hommes prodigieux, sa naissance avait été pleine de merveilles. Un homme de Ramathaïm-Zophim avait deux femmes, Peninna et Hanna[1]. Sa plus aimée, Hanna (la grâce), semblable à Rahel, ne lui avait point donné d'enfants. Quand Elqana (Dieu a acquis) faisait à Schilo le sacrifice, il donnait plusieurs parts à Peninna, pour elle et ses enfants, mais une seule à Hanna, qui en était fort affligée. Chaque année, la voyant tout en larmes à Schilo, son mari lui disait : « Hanna, pourquoi pleures-tu? Est-ce que je ne vaux pas mieux que dix fils? » — Un jour, à Schilo, elle se lamentait dans l'Ohel-Moëd et disait à Iahvé : « Si tu voulais donner à ta servante un enfant mâle, aucun rasoir ne passerait sur sa tête. » Éli observait cette femme, dont les lèvres remuaient; il la crut ivre et lui dit : « Jusqu'à quand montreras-tu ton ivresse? — Tu te trompes, mon maître : je n'ai bu ni vin ni liqueur forte, je n'ai fait qu'épancher mon âme devant Iahvé; c'est par excès de chagrin que j'ai parlé jusqu'ici. — Va en paix, répondit Éli; et que l'Élohim d'Israël t'accorde ce que tu lui as demandé! » Elle s'en alla toute réconfortée. De retour à Rama, elle conçut un fils, qui devait être appelé Schemouël (Dieu a entendu).

Dès qu'elle l'eut sevré, elle le conduisit à Schilo, dans la maison d'Iahvé, avec trois taureaux, un épha de farine et un vase de vin. Là, elle présenta son fils à Éli, le cohène-hagadol, et laissa échapper, dans cette poésie, son enthousiasme religieux et maternel :

En Iahvé mon cœur tressaille[2],
En lui s'élève ma force;
Ma bouche s'ouvre contre mes ennemis,

1. I *Sam.*,
2. I *Sam.*, II.

Car je me réjouis de ton secours.
Personne n'est saint comme Iahvé,
Personne ne l'est, excepté lui.
Il n'y a point de rocher comme notre Élohim.
Ne multipliez pas les paroles, si haut.
Que ne sorte plus l'insolence de votre bouche !
Car c'est un El qui sait tout, Iahvé !
Les crimes ne lui sont point indifférents.
L'arc des forts est brisé,
Et les faibles se ceignent de force.
Les rassasiés se louent pour du pain,
Et les affamés se reposent.
Jusqu'à la stérile enfante sept fois,
Et la féconde en fils est seule.
A Iahvé appartient la mort et la vie,
Il fait descendre au Scheöl et en fait monter.
Iahvé dépouille et enrichit ;
Il abaisse et élève.
De la poussière, il fait se dresser le pauvre ;
De la boue, il érige le malheureux,
Pour le faire asseoir avec les princes,
Et lui faire occuper le siège d'honneur ;
Car à Iahvé sont les colonnes de la terre,
Et sur elles il fait reposer le monde.
Les pieds de ses hommes pieux il garde,
Et dans les ténèbres succombent les méchants,
Car personne ne prévaut par la force.
Iahvé, que soient aplatis les rebelles ;
Que, contre eux, il tonne dans le ciel !
Qu'Iahvé juge les extrémités de la terre !
Qu'il donne la force à son roi !
Et qu'il élève la corne (puissance) *de son oint* 1.

Hanna et son mari s'en retournèrent à Rama, laissant avec Éli le jeune enfant. Schemouël ceignit

1. Ces allusions à la royauté marquent bien que la collection n'a pas été faite à l'époque de Samuel.

l'éphod de lin pour le service d'Iahvé, et chaque année sa mère, montant sur la colline de Schilo, lui apportait un petit méhil qu'elle avait fait de ses propres mains. Bénie d'Iahvé, la mère de Schemouël eut successivement trois fils et deux filles.

L'esprit prophétique s'empara de bonne heure du fils de Hanna[1]. Il reposait une nuit dans le sanctuaire, près de la barque d'Élohim, contrairement toutefois aux prescriptions mosaïques. La lampe d'Élohim n'était pas encore éteinte. Iahvé appela Schemouël, qui répondit : « Me voici. » Vers Éli l'enfant accourut aussitôt : « Me voici, car tu m'as appelé. — Non, je ne t'ai pas appelé, retourne te reposer. » Iahvé ayant encore crié : « Schemouël ! » celui-ci revint vers Éli : « Me voici, car tu m'as appelé. — Non, je ne t'ai pas appelé, mon fils ! retourne te reposer. » Ayant entendu une troisième fois le même appel, Schemouël se rendit encore auprès du cohène-hagadol. Comprenant qu'il y avait là une intervention d'Iahvé, Éli dit cette fois à Schemouël : « Va te reposer, et, si la voix se fait encore entendre, tu diras : « Parle, Iahvé, car ton esclave écoute. » Schemouël revint se coucher. « Voici, lui dit Iahvé, que je vais faire une telle chose en Israël, que quiconque l'entendra, ses deux oreilles lui tinteront : en ce jour, je ferai se dresser contre Éli tout ce que j'ai annoncé... L'iniquité de la maison d'Éli ne sera expiée ni par le sacrifice ni par l'offrande, à jamais. » Jusqu'au matin, Schemouël resta couché. Ayant ouvert les portes de la maison d'Iahvé, il appréhendait d'apprendre la vision à Éli ; mais, sur les instances du cohène-hagadol, il lui révéla tout, sans en rien cacher.

Cependant Schemouël grandissait. Les tribus qui venaient chaque année en pèlerinage à Schilo commençaient à entrevoir les rayonnements surhumains de ce jeune visage. Depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba,

1. I *Sam.*, III.

sa réputation de nabi ne tarda pas à s'étendre. C'était de ses lèvres que l'on recueillait la parole d'Iahvé. Depuis Mosché, il était le premier grand prophète qui surgissait en Israël. L'application constante du nabi sera, du reste, toujours de faire fleurir, dans toute sa pureté et dans toute sa force, la loi mosaïque au milieu du peuple élu. Il y emploiera constamment sa parole ardente et vigoureuse. Les écoles de prophètes, imitées de Mizraïm, dont il sera le chef, le seconderont dans sa tâche difficile.

Après la mort d'Éli, quand la barque d'alliance fut, pour vingt années, absente de Schilo, ce fut autour de Schemouël que se groupèrent les tribus du sud et du centre, c'est-à-dire Beniamin, Éphraïm, Dan et Iehouda, écrasés par les Pelischtim. Le nabi les réunit à Mizpa [1]. Il offrit en sacrifice à Iahvé un agneau de lait; après quoi, les Pelischtim étant apparus, un orage éclata, qui jeta la panique dans les rangs des incirconcis, si bien qu'ils prirent la fuite devant les Israélites.

Le prophète se mit à diriger les affaires d'Israël. Chaque année, il allait en tournée à Mizpa, à Beth-el, à Guilgal, où il tenait les assises d'Israël, et d'où il revenait sous son figuier de Rama. Pendant longtemps Rama, avec son autel, fut le lieu vers lequel se tournèrent les tribus du sud, pour y chercher la lumière et la force dont elles avaient si grand besoin à ces heures difficiles.

Rama (l'élévation) est peut-être l'endroit appelé aujourd'hui Neby-Semouïl, qui, avec ses rochers de calcaire, s'élève à 900 mètres environ au-dessus de la Méditerranée. De là, le vieux Schemouël pouvait embrasser du regard un tiers environ de la Palestine : à l'ouest, tout inondée de soleil, rayonne la Méditerranée; à l'est, surgissent les montagnes d'Ammon et de Moab; au nord, les principales chaînes d'Ephraïm; au

1. I *Sam.*, VII.

sud, les monts d'Iehouda. Sur ce sommet, il semblait placé, comme une sentinelle, sur Israël. Les pentes de la montagne, rameau méridional d'Éphraïm, n'étaient point brûlantes comme l'éloquence du nabi : on y voit encore aujourd'hui des jardins de figuiers, d'oliviers et de grenadiers. Certaines fois, Rama est mis au duel, Ramathaïm-Zophim (les deux Rama) : c'est que, probablement, il y avait la ville basse, sur les pentes sud-ouest, et la ville haute ou Naïoth, où résidait Schemouël avec l'école des prophètes [1]. Cependant peut-être vaut-il mieux voir dans Neby-Semouïl l'ancienne Mizpa (observatoire), où le grand nabi, du reste, se rendait souvent, et Ramathaïm-Zophim doit-il être cherché à Er-Rameh, à trois quarts d'heure environ de Hébron et à une heure et demie du désert de Ziph [2].

Autour de Schemouël s'était groupée toute une école de nabis. Là, aux sons des instruments de musique, de la lyre, du tambourin, du kinnor et du luth, on apprenait à chanter des hymnes à Iahvé. Grâce au grand prophète, un nouvel élément est introduit dans le culte divin. De plus, la musique rendait plus vive la parole enflammée du prophétisme. Schemouël lui-même fut le chef des koraschides ; il a dû composer des psaumes. Son petit-fils Héman, comme poète et musicien, prend place à côté d'Asaph et d'Iedouthoun [3]. Nathan et Gad sortirent de l'école de Rama, fondée par Schemouël.

Les lévites, en même temps, venus de Schilo, formaient autour du fils d'Elqana une sorte d'ordre (*hebel*) ou une communauté lévitique (*kehila*.)

Avec les nabis et les lévites, le prophète, sans aucun esprit guerrier, fut cependant la colonne sur laquelle s'appuya Israël chancelant.

---

1. Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. I p. 363.
2. Van de Velde, *Reise nach Syrien und Palestina*, t. I, p. 87-90.
3. *Chron.*, 1, 6, 7 ; xv, 17, etc.

C'est une de ces belles heures de l'histoire où l'on a la joie de voir un homme, sans titre héréditaire et avec la seule force de sa vertu et de son génie, maître de tout un peuple. Dans les pans de sa blanche tunique de lévite, le voyant portait les destinées d'Israël et celles de l'humanité tout entière.

En même temps que par le prophétisme, l'état d'Israël va être profondément modifié par l'avènement d'une tribu dont il n'avait pas été question jusque-là. Iehouda, avec sa tribu vassale Schimeön, avait eu une existence séparée, si bien que ni l'une ni l'autre ne sont mentionnées dans le cantique de Débora. Les Iebousites établis entre la montagne d'Iehouda et celle d'Éphraïm, les avaient isolées des tribus du nord. Mais, pressé par les impitoyables Pelischtim, Iehouda tendit la main aux tribus sœurs, qui elles-mêmes n'étaient pas en sûreté contre les invasions venant de la Schefëla.

S'avançant de Hébron vers Beth-léhem et Iébous, Iehouda se rapprochait aussi par là même de Beniamin et d'Éphraïm. Sans doute Schemouël consomma la réunion. Ne voyait-il pas qu'Iehouda apportait dans Israël un élément plus réglé, plus jeune en même temps et plus fort? Étrangers jusque-là à la civilisation phénicienne, aux cultes voluptueux de Baal et d'Aschtoreth, les Iehoudites avaient gardé intacte la vigueur primitive. Ils ne connaissaient que leurs brebis et leurs enclos. C'était là qu'il fallait aller pour retrouver les mœurs premières, la vie antique dans tout son premier parfum. Là où l'on offrait à Iahvé le culte le plus pur, c'était à Hébron et à Beer-Schéba. Le nabi comprit fort bien quelle force pouvait donner au prophétisme, dont le but était de rappeler Israël à la loi de Mosché, l'avènement d'Iehouda.

Toutefois ce qui restait des Aharonides, après la ruine de Schilo, ne semble pas avoir été favorable à Schemouël. Ce n'était pas à Rama, mais à Nob, que s'était réfugié, avec l'éphod, Ahitoub, petit-fils d'Éli. Autour de lui étaient groupés les descendants d'Aha-

.à, Ahitoub paraît avoir eu un autel avec une sorte
l-moëd, sur le modèle de celui de Schilo [1]. Dès cette
e commence l'opposition entre le sacerdoce, à
et le lévitisme réuni au prophétisme près de
iouël.

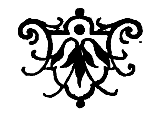
première chronique recueillie par l'auteur des
s de Samuel, et qui occupe les sept premiers cha-
, nous a dépeint le nabi dans toute sa puissance.
uitième chapitre comprend un épisode important
vie du prophète et nous révèle sa lutte vio-
contre la création de la royauté en Israël.

venu vieux, sa vigueur faiblissait; on ne sentait
en Israël sa main puissante. Il avait donné au
le pour juges ses deux fils, Ioël (Iahvé est Dieu) et
(mon père, c'est Iahvé), qui s'étaient établis, le
ier à Beth-el, l'autre à Beer-Schéba. Mais c'étaient
révaricateurs, se laissant corrompre par des pré-
et bien éloignés de la droiture de leur père. D'un
côté, les Pelischtim, qui de Gath avaient fait le
de leur puissance, et qui venaient de détruire
n, menaçaient les frontières des tribus du sud.
elà de l'Iardèn, les Ammonites, sous un roi guer-
Nahasch (le serpent), inquiétaient Gad et Guileäd.
les sars d'Israël, allant trouver Schemouël sous
figuier de Rama, lui dirent : « Donne-nous un roi,
ne en ont toutes les nations [2]. »

e pareille demande parut à Schemouël tout à fait
raire au grand principe mosaïque, d'après lequel
é seul est roi d'Israël. Mais que faire contre l'en-
ement général vers la royauté? Le nabi eut beau
découvrir tout ce qu'ils perdraient à changer leur
politique, ils ne l'écoutèrent pas. « Voici quel
le droit de celui qui règnera sur vous : vos fils,
prendra pour ses chars et sa cavalerie, ou bien
ourront à pied devant lui. Il en fera ses chefs de

I *Sam.*, XXI.
1 *Sam.*, VIII.

mille hommes et de cinquante hommes; il les emploiera à ses labourages et à couper ses moissons, à fabriquer ses armes de guerre et ses attelages. Et vos filles aussi, il les prendra pour parfumeuses, pour cuisinières et pour boulangères. De vos champs, de vos vignes, de vos oliviers, il se réservera le meilleur ou le donnera aux gens de son service. Il dîmera vos semailles et vos vignes pour faire des présents à ses eunuques et à ses domestiques. Vos serviteurs, vos servantes, vos bœufs les meilleurs, vos ânes, il les réclamera pour son travail. Il dîmera votre petit troupeau, et vos personnes mêmes lui serviront d'esclaves. Et lorsque vous réclamerez contre le roi que vous aurez choisi, Iahvé ne vous répondra pas en ce jour-là. — Non! dit le peuple, nous voulons être comme les autres nations : il nous faut un roi, qui nous rende la justice, et qui sorte à notre tête dans les combats. » Iahvé ayant dit à Schemouël : « Écoute-les, et donne-leur un roi, » le nabi les renvoya chacun dans sa ville.





X

SCHAÖUL (SAÜL), 1067-1057.

PRÈS cette page curieuse, qui n'appartient certainement ni à la chronique précédente ni au récit qui suit, vient l'histoire de Schaöul. C'est une autre chronique débutant ainsi : « Il y avait un homme de Beniamin nommé Qisch[1]. »

Schaöul (l'interrogé), fils de Qisch, était distingué et beau comme il n'y en avait point parmi les Benê-Israël; des épaules, il dépassait par sa taille tout le peuple. Son père, un jour, ayant perdu ses ânesses, les lui envoya chercher. Le jeune homme, avec un serviteur, après avoir parcouru différents coins, Schalischa, Schaälim, c'est-à-dire les montagnes basses situées entre Schilo et la vallée de l'Iardèn[2], et visité le district d'Iémini, atteignit le pays de Zouph ou Ziph, près de Hébron. Là, fatigué, Schaöul voulait retourner à la maison de son père; mais son serviteur lui dit : « Il y a dans la ville voisine un homme d'Élohim qui révèle tout ce qui doit arriver; allons vers lui; peut-être nous enseignera-t-il le chemin que nous devons prendre. — Mais qu'avons-nous à lui offrir ? répondit

---

1. I *Sam.*, IX.
2. Van de Velde, *Reise*, etc., t. II, p. 38.

Schaöul; nos provisions sont épuisées. — J'ai, dit le serviteur, un quart de sicle d'argent; nous le donnerons à l'homme d'Elohim, pour qu'il nous apprenne notre route. » Comme ils montaient vers le roé (voyant), ils aperçurent des jeunes filles qui sortaient pour puiser de l'eau. « Le roé est-il ici? leur demandèrent-ils. — Il y est. Là, devant vous! Il est venu aujourd'hui dans la ville, car le peuple fait un sacrifice sur le Bâmâ (haut lieu). Hâtez-vous, si vous tenez à le rencontrer avant qu'il monte au Bâmâ pour le festin. Le peuple attend qu'il ait béni le sacrifice, pour en manger. » Au moment où, sur l'indication des jeunes filles, Schaöul et son serviteur allaient entrer dans la ville, ils rencontrèrent Schemouël, qui en sortait pour se rendre au Bâmâ.

Frappé de la belle mine du jeune homme, averti d'ailleurs la veille par une révélation d'Iahvé, Schemouël crut avoir trouvé celui qu'il fallait oindre roi sur le peuple. Un instinct puissant le portait vers le jeune homme, le plus beau des fils d'Israël. « Où est la maison du roé? lui demanda Schaöul. — C'est moi qui suis le roé, répondit Schemouël, montez avec moi pour manger du sacrifice sur le Bâmâ; demain, je vous laisserai partir; quant aux ânesses, elles sont retrouvées. » A Schaöul Schemouël donna, pour part du festin, la cuisse de la victime. Après avoir fait reposer le jeune homme dans sa maison, le lendemain matin le nabi l'accompagna; arrivé hors de la ville, il fit passer devant eux le serviteur, et, seul avec Schaöul, il prit de l'huile, la versa sur la tête du fils de Qisch, et le baisa en disant : « En ce jour, Iahvé t'oint pour être chef sur son héritage[1]. »

Avant de quitter Schaöul, le vieux nabi lui prédit ce qui lui allait arriver en chemin : « Près du tombeau de Rahel en Beniamin, deux hommes te diront : « Les ânesses sont retrouvées. » Au chêne du Thabor (du

1. I *Sam.*, x.

mamelon), trois hommes se rendant en pèlerinage à Beth-el te donneront deux pains. Tu entreras ensuite dans Guibeäth-Élohim (la colline d'Élohim), où tes yeux apercevront une troupe de nabis descendant du Bâmâ, précédés de lyres, de tambourins, de flûtes, de kinnors (harpes), et des chants sur les lèvres; alors, sur toi aussi descendra l'esprit d'Iahvé, et avec eux tu feras le nabi. Tu seras alors changé en un autre homme. A Guilgal, où tu m'attendras sept jours, j'aurai soin ensuite de te rejoindre. » Ce jour-là même, toutes les prédictions de Schemouël, le fils de Qisch les vit s'accomplir. Quand on l'entendit chanter, à Guibeä, parmi les prophètes, les gens se dirent les uns aux autres :

Qu'est-il donc arrivé au fils de Qisch ?
Schaöul est-il aussi parmi les nabis ?

Voilà l'origine du vieux proverbe hébreu : « Schaöul est-il aussi parmi les nabis ? » Le chant terminé, le fils de Qisch monta au bâmâ avec la troupe de prophètes.

Sur les montagnes, les Kenaanites, et après eux les Hébreux, dressaient les autels. C'était un souvenir des jours antiques, quand ces belles collines, d'où s'épanchent les eaux, étaient elles-mêmes adorées.

A son père, qui l'interrogea sur son voyage, Schaöul parla de Schemouël, mais sans lui rien dire de l'onction royale qu'il en avait reçue.

Ici se termine un morceau intercalé dans le *Livre de Schemouël,* et dont Schaöul est le principal personnage.

Dans le récit suivant, écrit par une autre main, Schemouël reprend la première place. Il assemble le peuple à Mizpa, le range par tribus et par familles. Le sort va désigner à qui appartiendra la royauté en Israël. Ce fut sur la tribu de Beniamin, puis sur la famille de Matri, et enfin sur Schaöul, fils de Qisch, que le sort tomba. Mais on n'apercevait pas le jeune homme. « Il est caché, leur dit Iahvé, parmi les ba-

gages. » On l'amena au milieu du peuple, q
nait de sa haute taille. Heureuse de contem
beau maître, la foule s'écria : « Vive le roi !

Mécontent au milieu de l'allégresse gé
vieux Schemouël marqua, devant le peuple,
veau roi, les limites de son pouvoir; aprè
reprit le chemin de Rama, et Schaöul celui
(hauteur). Guibeäth-Schaöul est identifié a
bet-el-Foul. La ville était installée sur u
conique située à trente stades (5,550 mètres
schalaïm [1].

Ici se présente un épisode détaché de
Schaöul. Iabesch de Guileäd était située prè
boq, le torrent frontière entre Gad et Guileä
par Nahasch, l'Ammonite, qui ne voulait leu
de capitulation qu'à la condition de leur
chacun l'œil droit, les habitants de cette
voyèrent des messagers vers les tribus
niques [2]. Ceux-ci étant venus à Guibeät
et ayant raconté leurs malheurs devant l
tous élevèrent la voix et pleurèrent.

En ce moment, Schaöul, derrière ses bœ
nait des champs; ayant appris la désolation
une grande colère le saisit, et l'esprit d'Elohim
de tout son être. Il mit ses bœufs en pièce
tout le territoire d'Israël envoya des messa
ces mots : « Ainsi sera-t-il fait aux bœufs de
ne suivra pas Schaöul et Schemouël. » Al
peuple entier tomba la terreur d'Iahvé, et, c
seul homme, tous se présentèrent pour l
Bézeq.

Schaöul put compter autour de lui
hommes d'Israël et trente mille d'Iehouda [3]

1. Robinson, *Biblical Researches in Palestina*, t.
579. — Guérin, *Description de la Samarie*, t. I, p.

2. I *Sam.*, XI.

3. Nous ne pouvons admettre les trois cent mil

demain matin, il se précipita sur les Ammonites, dont il tua ou dispersa toutes les bandes. Dans son enthousiasme, Israël voulait mettre en pièces ceux qui s'étaient opposés à la royauté de Schaöul. « Personne ne sera mis à mort aujourd'hui, s'écria le jeune roi, car c'est le jour où Iahvé a sauvé Israël. Passons à Guilgal pour y renouveler la royauté. »

Là, dans le vieux bourg que la barque d'alliance avait tout d'abord habité et où vivaient encore, pour Israël, tant de saints souvenirs, le peuple, devant Iahvé, acclama de nouveau, comme son roi, le fils de Qisch. Des sacrifices, mêlés de fêtes et de danses, célébrèrent et la victoire d'Iabesch et la nouvelle royauté. Le vieux fleuve, l'Iardèn, unissait sa voix aux clameurs délirantes de la foule : Schaöul venait de le conquérir tout entier, avec ses deux rives, à la jeune royauté israélite. Ce jour-là, le vieux nabi Schemouël était vaincu.

Un fragment de la collection nous le dépeint se résignant du reste à son sort. Rien n'est plus touchant que la scène où il paraît, quittant le pouvoir et faisant ses adieux au peuple[1] : « Vous avez un roi ; qu'il marche à votre tête ! Pour moi, je suis vieux, j'ai blanchi... On m'a vu à votre tête, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour. Devant Iahvé et son oint, rendez-moi justice. De qui ai-je pris le bœuf ou l'âne ? A qui ai-je fait tort ou violence ? Qui m'a pu corrompre avec des présents ? » — Et le peuple répondit : « Tu n'as rien pris qui fût à personne. — Qu'Iahvé et son oint soient témoins ! dans ma main vous n'avez rien trouvé. » Le vieux nabi, en termes émus, leur rappela ensuite tout ce qu'ils devaient à Iahvé, les sauveurs qu'Élohim leur avait envoyés aux jours d'angoisse.

du texte ; il doit y avoir ici une faute de copiste. Cent mille hommes d'Israël et trente mille d'Iehouda ; voilà une proportion fort acceptable. Le scribe aura écrit *scheloseh* (trois), trompé par *schelochim*.

1. I *Sam.*, XII.

Mais, vers la fin de son discours, Schemouël, 1
acceptant la royauté, déclare aux Hébreux qu'
violé la loi mosaïque en réclamant un roi. «
dit-il, l'époque de la moisson du froment : je
tonner et pleuvoir; et vous verrez que vous
commis une grande faute en demandant un au
qu'Iahvé. » En effet, à l'horizon un orage parı
se déchaîna contre Israël. Cependant le pr
promit au peuple effrayé que, même sous la ro
il ne mourrait pas, à condition qu'il observât tc
loi mosaïque.

Dans un autre fragment de la collection, le méc
tement de Schemouël fait explosion. Ionathan
a donné), fils de Schaöul, ayant brisé une stè
Pelischtim, ceux-ci rassemblèrent trente mille cha
mille cavaliers, une masse d'archers, et vinrent c
sur la hauteur, à Mikmasch, en avant de Beth-Hc
En Israël, grande était la terreur; on se cachait da
trous des rochers, dans les citernes. Un grand n
d'Hébreux même avaient passé l'Iardèn pou
demander asile à leurs frères, les Guileädites. A
gal, Schaöul réunit les guerriers des tribus c
Dans tout ce récit, les Israélites du nord ne
sent jamais. Avant l'arrivée de Schemouël
faisait attendre, le roi se permit d'offrir l'hol
A peine avait-il achevé cette cérémonie, que
senta le vieux nabi. A la vue de l'holocauste
sans lui, sa colère éclata. Le roi eut beau
« Voyant que le peuple se débandait, j'ai pri
d'immoler l'holocauste, » Schemouël lui jeta
les menaçantes : « Tu as agi follement, ne
pas l'ordre d'Iahvé, ton Élohim... ta royau
sistera pas. Iahvé a cherché un homme
cœur, qu'il a établi chef de son peuple. »

Mal armés, les Benê-Israël, sous la c
Schaöul et de son fils Ionathan, quittèr

1. I *Sam.*, XIII.

pour se rendre à Guibeä. Les Pelischtim, campés à Mikmasch, dévastaient toute la contrée. Ils étaient installés sur une hauteur presque inaccessible, où l'on voit aujourd'hui le village de Moukhmas. En bas est un ravin profond, l'ouad Soueinit, qui sépare cette rude colline d'une autre élévation, sans doute Guibeä, où campait Schaöul. Avec son écuyer, le brave Ionathan voulut surprendre, malgré les ordres du roi, un poste de Pelischtim qui gardait le défilé de Mikmasch [1]. A lui seul, il étendit sur le sol vingt incirconcis. Du grenadier sous lequel il était placé, aux pentes de Guibeä, Schaöul vit l'alarme répandue dans le camp des Pelischtim. Il fit approcher la barque d'alliance, commise aux soins des prêtres, parmi lesquels le petit-fils d'Éli, frère d'Ikabod, Ahiya (mon frère, c'est Jahvé), tenait le rang de cohène-hagadol. Après l'avoir consultée, il s'élança contre les Pelischtim, saisis de panique, et dont les gens d'Israël, cachés dans les cavernes, harcelèrent la fuite précipitée.

Les Benê-Israël étaient épuisés de fatigue et de faim. Mais Schaöul avait dit : « Maudit soit qui mange avant le soir ! » Dans un bois, ses hommes affamés virent du miel coulant des arbres, mais n'en goûtèrent pas. Cependant Ionathan, qui n'avait pas entendu la défense de son père, revenait au camp après son exploit. Il aperçut le miel délicieux, et, au bout de son bâton, en prit un peu pour le manger, ce qui lui rendit toutes ses forces. Ayant appris les ordres absolus de son père, il se prit à les regretter tout haut : « Si la troupe s'était réconfortée par un peu de nourriture, la déroute des Pelischtim ne serait-elle pas bien plus grande ? »

De Mikmasch à Aïalon, Israël poursuivit les incirconcis. Mourant de faim, les Hébreux égorgèrent les animaux qu'ils purent trouver, et les mangèrent avec le sang. Plein de crainte, Schaöul s'écria en l'appre-

1. I *Sam.*, XIV.

nant : « C'est un sacrilège! apportez-moi une grosse pierre. » Sur cet autel élevé à Iahvé, les Benê-Israël vinrent égorger leurs victimes, dont ils ne mangèrent plus le sang.

Pour savoir s'il était opportun de continuer la poursuite des Pelischtim, Schaöul voulut encore consulter Élohim. Mais Élohim ne parla pas. Sans doute quelque péché en était la cause. Mettant le peuple d'un côté, lui et son fils Ionathan de l'autre, Schaöul essaya, par le sort, de connaître le coupable. Lui-même fut désigné avec son fils Ionathan. Alors le jeune homme avoua que, malgré la malédiction de son père, il avait mangé du miel dans le bois. « Me voici, ajouta-t-il, je mourrai. — Oui, Ionathan, tu dois mourir, » s'écria Schaöul. Mais le peuple entier éleva une voix menaçante : « Ionathan mourrait! lui qui a donné cette grande victoire à Israël! Par Iahvé, pas un cheveu ne tombera de sa tête sur le sol. » Joignant l'action aux paroles, la foule enleva Ionathan à la main fatale de Schaöul.

Il y eut, dans la vie de ce premier roi juif, quelques heures glorieuses. Ammon, Moab, Édom, Aram, les pillards d'Amaleq connurent la vigueur de sa lance. Pour le seconder, il avait, outre ses fils, le valeureux Ionathan, Iïschvit et Malkischoua, un sar d'armée fort habile, Abner (père de lumière), son neveu.

Au milieu de cette famille guerrière se développaient deux jeunes filles de Schaöul, Mérab et Mikal. Richement parées des dépouilles d'Amaleq, vêtues de pourpre et d'or, elles étaient l'amour de la jeunesse d'Israël.

Dans une chronique recueillie au chapitre xv, on assiste aux différentes luttes énoncées seulement dans le fragment qui précède. Schemouël fait sa réapparition dans l'histoire d'Israël. Au nom d'Iahvé, il ordonne à Schaöul d'aller attaquer Amaleq et de n'en laisser subsister ni l'ombre d'un homme ni celle d'un troupeau. Les enfants à la mamelle eux-mêmes devaient tomber sous le fer d'Israël. Sans doute, par leurs in-

cursions, les bandes pillardes des Amaléqites avaient ruiné le pays. Après avoir averti les Qénites de prendre leurs sûretés, Schaöul tomba sur Amaleq, mais il en épargna le roi Agag et les meilleures pièces des troupeaux; ce qui était mauvais seulement fut voué.

Prévenu de ce qui s'était passé, le rusé Schemouël, malgré son âge avancé, partit de Rama pour aller trouver le roi. Il le rencontra dans Guilgal. « Que Iahvé te bénisse! lui dit Schaöul en l'apercevant; j'ai exécuté l'ordre d'Élohim. — Et que signifient, s'écria le prophète, ces bêlements de moutons qui frappent mes oreilles, et ces bœufs dont j'entends les meuglements? » Le roi essaya de s'excuser. Inflexible, le vieux nabi lui répondit, comme il avait coutume de le faire, dans cette forme poétique qu'il attache à son prophétisme :

Iahvé a-t-il agréables les holocaustes et les sacrifices,
Comme l'obéissance à sa voix?
Écouter vaut mieux que le sacrifice,
Mieux que la graisse des béliers.
Car elle est semblable à la sorcellerie, la rébellion;
Et comme l'iniquité des teraphim est la désobéissance...

A Schaöul il jeta enfin cette effrayante parole : « Puisque tu as repoussé l'ordre d'Iahvé, lui aussi te rejette comme roi. » Et comme Schemouël se mettait en marche pour partir, le roi, terrifié, lui prit le pan de son manteau et le lui arracha. « Iahvé, lui cria Schemouël, t'arrache en ce jour la royauté, et la donne à un autre qui vaut mieux que toi. »

Tragique et farouche, le vieux nabi fit approcher Agag, roi des Amaléqites. Agag, à la vue effrayante de Schemouël, ne put s'empêcher de dire : « Certes, la mort est amère. — Ton épée, lui cria le prophète, a fait bien des mères sans enfants; c'est à ta mère maintenant à être sans fils. » Et, sans pitié, il massacra le roi amaléqite devant Iahvé, à Guilgal.

Après cet acte impitoyable, Schemouël revint à Rama,

et Schaöul dans son pays de Guibeä, en Beniamin. Ces deux hommes ne se devaient plus retrouver jamais. L'âme du prophète était fort attristée de voir Schaöul dominer sur Israël. Entre l'oint et celui qui l'avait sacré, la rupture était désormais accomplie.

Mais Iahvé dit à Schemouël : « Jusques à quand pleureras-tu Schaöul, que j'ai rejeté? Remplis ta corne, et va chez Ischaï, le Beth-léhémite, car j'ai choisi pour roi un de ses fils [1]. » Quand il parut à Beth-léhem, les anciens du bourg accoururent inquiets au-devant de lui. « Est-ce du bien que présage ta venue? » lui demandèrent-ils. Le redoutable nabi les convoqua pour un sacrifice.

C'est dans la maison d'Ischaï qu'il semble avoir reçu l'hospitalité. Il avait dû déclarer à celui-ci qu'un de ses fils était destiné à la royauté. Le père lui présenta d'abord Éliab. Émerveillé de la belle taille du jeune homme, Schemouël eut tout d'abord la pensée que c'était l'élu d'Iahvé. Mais un instinct divin l'avertit que ce n'était pas sur cette belle tête que devait couler l'onction royale. Ischaï fit passer devant le vieux nabi un autre fils, Abinadab. « Iahvé n'a pas davantage choisi celui-là, » dit le prophète. Six enfants d'Ischaï parurent ainsi devant Schemouël. « Sont-ce là tous les jeunes hommes? demanda le nabi. — Reste encore le plus petit, répondit Ischai; il fait paître le menu troupeau. — Envoie-le chercher, nous ne commencerons pas le festin qu'il ne soit là. » A peine le petit pasteur David eut-il paru avec son visage coloré et charmant, que Schemouël reconnut en lui l'élu d'Iahvé. Prenant sa corne pleine d'huile, il l'oignit devant ses frères. Le sacre accompli, le vieux Schemouël reprit la route de Rama.

Accablé par sa royauté nouvelle, ému peut-être des objurgations de Schemouël et de ses lugubres prophéties, Schaöul était tombé, semble-t-il, dans une

1. I *Sam.*, XVI.

ıcolie profonde. Il y avait dans cet homme, mer-ısement beau, une âme sensible aux charmes de sique. Pour le distraire dans ses heures sombres, agina de lui amener quelqu'un habile à pincer le r (harpe).

de ses serviteurs lui dit : « Je sais qu'Ischaï, :h-léhémite, a un fils qui sait jouer du kinnor; un jeune homme vigoureux et brave, subtil ıroles, très beau de visage, et avec qui réside . » Mandé par le roi, le jeune pasteur vint sur ne. Schaöul l'aima, pria Ischaï de le lui laisser fit son écuyer. Aux heures tristes, quand le noir n de la mélancolie tourmentait le roi, le jeune ıe, prenant sa harpe, l'apaisait. Aux accents mé-ıx du kinnor, une douce lumière pénétrait peu à esprit de Schaöul.

n'était pas seulement la harpe que savait manier h-léhémite. Cet artiste était encore un bras vail-On s'en aperçut bien dans les éternelles luttes les Pelischtim. Voici un fragment, en opposition : précédent, qui nous présente David à son début, mière fois qu'il se montre aux yeux de Schaöul.

Pelischtim campaient entre Soko et Azeqâ, à ı-Damim, non loin des lieux où paissaient les ɛaux d'Ischaï[1]. Sur la hauteur voisine, séparés ıent de l'ennemi par la vallée du Térébinthe, ıaient les Israélites. Un géant d'une stature ; fait prodigieuse et rappelant les Rephaïm my-s du pays de Kenaan, Goliath, sortit des rangs is pour jeter le défi à Israël. Sur la tête il t un lourd casque d'airain; sa cuirasse d'écailles cinq mille sicles d'airain. A ses jambes étaient des cuissards d'airain prodigieux; un javelot n sonnait sur ses larges épaules. De la main dissait une lance dont la pointe pesait six cents le fer et dont le bois ressemblait à une ensuble de

Sam., XVII.

tisserand[1]. Le géant sortit des rangs ennemis et, se plaçant en face des Israélites, leur lança ce défi : « Ne suis-je pas le Pelischti ? et vous les serviteurs de Schaöul ? Choisissez parmi vous un homme qui descende vers moi : s'il peut combattre le Pelischti et qu'il l'abatte, nous serons vos esclaves; mais s'il succombe, c'est vous qui nous servirez. » A ces paroles du Pelischti, une grande terreur paralysa tous les courages en Israël.

Or, un tout jeune homme d'Éphrata venait d'arriver au camp. Il apportait à ses trois frères, de la part de leur père Ischaï, un épha de grains grillés, avec dix pains. « Ces dix fromages, lui avait encore dit Ischaï, sont pour le *sar de mille hommes* qui commande à tes frères. » Pendant que le jeune enfant s'entretenait avec ses frères dans le camp, les éclats de voix du géant des Pelischtim parvinrent jusqu'à lui. Schaöul avait promis des richesses, avec sa fille en mariage, à celui qui tuerait Goliath. En l'apprenant, la jeune imagination du Beth-léhémite s'enflamma. Éliab, son frère aîné, un peu jaloux, avait beau lui dire : « Pourquoi es-tu venu et as-tu abandonné ton troupeau ? » l'enfant se sentait poussé vers le géant par sa destinée.

Il demanda la permission de relever son défi au nom d'Israël. En vain Schaöul, à qui l'on présenta l'adolescent, lui dit : « Il est impossible que tu marches contre ce Pelischti; tu n'es qu'un enfant, et lui est un homme de guerre depuis sa jeunesse. — Quand ton serviteur gardait les troupeaux de son père et que le lion ou l'ours emportait une brebis, je l'arrachais à sa gueule. Bien souvent j'ai tué le lion et l'ours ; ainsi ferai-je à cet incirconcis. — Va ! lui répondit Schaöul, émerveillé d'un tel courage, et qu'Iahvé soit avec toi ! » Mais, le roi l'ayant couvert d'un casque d'airain et d'une cuirasse : « Je n'ai pas l'habitude de marcher ainsi, » dit le fils d'Ischai. Après avoir quitté l'ar-

1. Dans la légende, le héros des Pelischtim a pris des proportions merveilleuses.

mure, le jeune homme prit son bâton dans son sac de berger, avec cinq cailloux polis tirés du ruisseau, et, sa fronde à la main, alla au-devant de Goliath. Superbe, dédaigneux à la vue d'un tel adversaire tout jeune, joli comme une fille, le géant cria : « Suis-je donc un chien pour que tu viennes vers moi avec un bâton ? » Et, par son Élohim, il maudit David. « Viens, ajouta-t-il, que je donne ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs ! » Furieux de la réponse de David, qui jure de lui couper la tête, le Pelischti s'avança pour la lutte. Mais l'enfant, de sa fronde toute frémissante, lança une pierre qui s'enfonça dans le front du géant. Sur le sol Goliath tomba lourdement, la face contre terre; aussitôt, courant vers le géant étendu, David tira du fourreau son épée, avec laquelle il lui put trancher la tête et mettre fin à ses derniers râles.

Les Pelischtim, après la mort imprévue de leur héros, prirent la fuite, poursuivis par Israël jusqu'à Gath et jusqu'à Éqron. Leur camp, avec ses richesses, fut la proie des Hébreux.

Quant à David, il fit son entrée, non pas à Ierouschalaïm, comme raconte le texte hébreu (la ville n'appartenait pas encore à Israël), mais sans doute à Guibeä, séjour du roi, portant la tête effrayante du Pelischti.

Tant de bravoure attacha pour toujours au fils d'Ischaï l'âme généreuse d'Ionathan, fils de Schaöul. En signe d'amitié éternelle, le jeune Ionathan donna au jeune David son manteau, ses habits, son épée, son arc et sa ceinture. Le fils d'Ischaï, à la suite de son exploit, acquit dans Israël une grande popularité.

Un récit différent de celui qui retrace la mort du Pelischti nous dépeint toutes les filles d'Israël, après la victoire, venant de toutes parts au devant de Schaöul [1]. Elles dansaient au son des tambourins et chantaient :

Schaöul a tué ses mille,
David ses dix mille.

1. I *Sam.*, XVIII, 6.

Irrité de cette chanson, qui plaçait David au-dessus de lui pour la vaillance, Schaöul s'écria : « Il ne lui manque plus que la royauté! » A partir de ce moment, quand le jeune berger pinçait du kinnor, loin de se calmer, le roi entrait dans des transports de fureur. Levant sa lance, il s'écriait : « Je veux clouer David au mur. » Il l'éloigna de sa demeure; puis, contraint sans doute de céder aux vœux du peuple, il lui confia le commandement de mille hommes, avec lesquels David fit d'heureuses expéditions. Iahvé était avec le fils d'Ischaï et loin du roi Schaöul.

Désespérant de pouvoir jamais percer le jeune Bethléhémite, protégé par la faveur populaire, et que probablement couvrait la grande ombre de Schemouël, Schaöul lui tendit des pièges. La ruse, à cette époque, est au cœur des Hébreux. Il le voulut mettre aux prises avec les Pelischtim, espérant bien qu'il finirait par succomber dans quelque escarmouche périlleuse. Pour l'encourager, il lui promit sa fille aînée Mérab, dont la voix populaire avait autrefois fait le prix de qui tuerait Goliath. Mais, au moment où Mérab devait être donnée à David, son père lui fit épouser Adriel (Adar est Dieu), le Meholathite.

Cependant le jeune fils d'Ischaï ne paraît pas avoir eu beaucoup de chagrin de la perte de Mérab. Dans la maison de Schaöul, il y avait une autre jeune fille, Mikal. Douce et charmante enfant, elle avait conçu pour le bel Éphratite, pour cet adolescent au visage frais et coloré, qui savait si bien manier la guitare et à la fois les instruments de guerre, la plus vive passion. Sans doute, elle s'entretenait avec son frère Ionathan du berger artiste et guerrier que tous deux aimaient. Dans l'âme de David, l'affection de Mikal avait trouvé un écho. Lui aussi s'était attaché à cette généreuse et belle jeune fille.

Schaöul connut cet amour. Il dit à David : « Tu seras mon gendre. » Ayant parlé de sa pauvreté aux serviteurs du roi, ceux-ci le rapportèrent à Schaöul, qui lui fit dire : « Le roi ne tient pas à une dot, mais

Mikal.
thin. Da
Schao
Parmi
lui, n'étai
de ruses
faire aux
faisaient
supporte
avec Da
tite,
Il
genre[1].
Mais,
ditions,
fureur,
s'en
mais
lendema
pour s'e
femme M
place,
donna
dit-elle
leur

dit à son père irrité : « Il m'a dit : Fais-moi partir, pour que je ne te tue pas. »

David alla se réfugier à Rama, près du vieux Schemouël. Là vivait le collège des prophètes, dirigé par le nabi, dans un groupe d'habitations dont le nom était Naïoth (les bâtisses). Sans doute il y avait en cet endroit un autel qui servait d'asile inviolable aux fugitifs. Ce fut dans les bâtisses que logèrent Schemouël et David. On l'apprit à Schaöul, qui, pour saisir son gendre, fit partir des émissaires ; mais, en arrivant parmi les prophètes, ils se mirent à chanter comme eux. Ainsi firent ceux que Schaöul, à trois reprises, envoya pour s'emparer de David.

Le roi lui-même se dirigea vers les bâtisses ; mais, chemin faisant, l'esprit d'Élohim l'envahit, et il chanta. Dans l'assemblée des prophètes, à Rama, il chanta encore, devant Schemouël. De là le dicton : « Schaöul est-il aussi parmi les prophètes ? » Cependant David ne se laissa pas endormir par les bonnes apparences de Schaöul. Il s'enfuit promptement des Naïoth, où il avait pu, pendant quelque temps, se perfectionner encore dans la musique sacrée et dans le chant des cantiques d'Iahvé [1].

Le collecteur des livres de Schemouël a recueilli un autre trait de la haine de Schaöul contre David ; il le joint à ce qui précède, sans même prendre la peine de nouer ensemble les deux récits :

Un jour, David alla trouver Ionathan : « Qu'ai-je fait à ton père, lui dit-il, pour qu'il en veuille à ma vie ? Demain c'est la néoménie, et je dois m'asseoir à sa table ; permets-moi de me cacher dans la campagne jusqu'au soir du troisième jour. Si ton père me demande, tu diras : « David est allé à Beth-léhem prendre part à un sacrifice annuel pour toute sa famille. » Toutefois, si j'ai des torts envers le roi, donne-moi la mort toi-même. — Si mon père te veut faire du mal, répon-

1. I *Sam.*, xx.

t le noble Ionathan, je t'en informerai. Qu'Iahvé ıccompagne ! Sois après-demain près d'Eben-Ezer. :s trois flèches, je les lancerai. Si je dis à mon naär ıfant, serviteur) : « Les flèches sont en deçà de toi, nasse-les, » c'est que tu n'auras rien à craindre de ıaöul ; mais prends la fuite, dans le cas où tu m'en-ıdrais crier au naär : « Les flèches sont au delà de toi. »
Le premier jour de la néoménie, Schaöul vit bien e la place de David, à table, n'était pas occupée, ıis il se tut. Le deuxième jour, il demanda où était ;phratite. Ionathan déclara qu'il l'avait laissé partir ur Beth-léhem, où il avait à offrir un sacrifice de nille. Alors éclata contre Ionathan la colère de haöul. Il appela son fils, « enfant de coureuse. »
Ionathan, au moment fixé, se rendit près d'Eben-:er, lança ses trois flèches et dit au naär : « Elles nt au delà de toi. » Ayant éloigné le jeune écuyer, ›ut un dernier entretien d'amitié avec David. Tous ux pleurèrent l'un sur l'autre, en se baisant. « Vas paix, dit Ionathan à son ami. Ce que nous avons ·é tous deux, qu'Iahvé soit entre moi et toi, entre ı race et la tienne, que cela subsiste éternellement ! » ›rès cette touchante scène d'adieux, les deux amis séparèrent, Ionathan pour rentrer à Guibeä, et ıvid pour commencer sa vie fugitive.
Celui-ci tourna ses pas vers Nob (aujourd'hui Beith-›uba), ville au nord-ouest d'Ierouschalaïm, et tenue r une famille lévitique dont Ahi-Mélek (mon frère, st Molok) était chef[1]. Là, David, ayant faim, demanda ur lui et les siens les cinq pains de proposition, ré-:vés aux cohènes. Après qu'il eut affirmé que lui et suite s'étaient, depuis vingt-quatre heures, abste-s de femmes, Ahi-Mélek lui remit les pains sacrés. prit encore la grande épée de Goliath, enveloppée rrière l'éphod. Dans cette même ville, David aperçut ›ëg, l'intendant des troupeaux de Schaöul.

1. I *Sam.*, xxi.

Instruit de tout par Doëg, l'Édomite, Schaöul appela le prêtre Ahi-Mélek et tous les cohènes de Nob. Sans crainte, Ahi-Mélek parut devant le roi et avoua tout ce qu'il avait fait pour David. « Tuez, dit le roi à ses coureurs, tous ces cohènes d'Iahvé. » Mais, parmi les Israélites, personne n'osa porter la main sur les prêtres. Seul, l'étranger Doëg, l'Édomite, osa égorger les cohènes d'Iahvé. Sous ses coups, il en tomba ce jour-là quatre-vingt-cinq portant l'éphod de lin. Enivré par l'odeur du sang, l'étranger Doëg frappa la ville lévitique de Nob, n'épargnant ni les femmes, ni les enfants à la mamelle, ni même les troupeaux. Le bourg fut inondé de sang. Un fils d'Ahi-Mélek, Ébyathar, échappé au massacre, se sauva auprès de David, qui lui promit de venger les siens. Avec lui Ébyathar avait emporté l'éphod du cohène-hagadol, signe de prépondérance en Israël[1].

Mais Schaöul fit surgir un Aharonide qui pour lui porta l'éphod, Ahitoub[2], dont le fils Zadoq devint la souche d'une nouvelle famille de grands-prêtres; Guibeön remplaça Nob pour le culte d'Iahvé[3].

Ce fut sans doute entre son voyage à Nob et le massacre des cohènes que David se rendit à Gath, auprès du roi pelischti Akisch (l'irrité). Là, il entendit murmurer autour de lui la fameuse chanson, cause de tous ses malheurs :

Schaöul a tué ses mille,
Et David ses dix mille.

C'était une terrible menace que cette chanson, rappelée en sa présence par les sars d'Akisch. Pour échapper au danger, le rusé fils d'Ischaï contrefit le fou et laissa couler sa salive sur sa barbe. Akisch alors se contenta de le chasser de sa maison.

1. I *Sam.*, XXII.
2. II *Rois*, III, 4.
3. I *Sam.*, XXI.

De Gath, la ville des Pelischtim, David se retira sur une hauteur, dans la caverne d'Adoullam [1], peut-être Merharet-Kharitoun, à huit kilomètres de Beth-léhem; c'est un assemblage de grottes creusées de main d'homme. Dans ce labyrinthe, connu dès l'enfance, David put songer à se réfugier sans péril. Sa famille de Beth-léhem, sans doute traquée par Schaöul, ainsi que quatre cents hommes disposés à tout et pour la plupart s'étant mis hors la loi de leur pays, se joignirent à lui. Le fils d'Ischaï se trouva à peu près dans la même situation qu'Iphtah le Guileädite, qui, chassé de la maison paternelle, se fit chef de bande. Poursuivi ardemment par le roi, David confia les plus faibles des siens au roi moabite, résidant au delà de l'Iardèn, ne gardant avec lui que les hommes les plus déterminés et les plus habiles dans les coups de main. Parmi eux se signalèrent les Beth-léhémites, neveux de David, Ioab, Abischaï et Azahel; un autre parent du hardi chef de bande, Elhanan, fils d'Iaïr; trois jeunes gens audacieux, Ieschobeäm de laville de Hamon, Éléasar, et Schama; Ioïada, fils de Benayahou. Tous ces jeunes hommes avaient des poitrines de guibborim (héros).

Cependant il est probable que tout d'abord David, hésitant à entrer en lutte ouverte avec Schaöul, l'oint d'Iahvé, avait songé à rester avec toute sa troupe dans la ville forte de Mizpa-Moab, où il était soutenu par le roi du pays et aussi par Nahasch, roi d'Ammon. Ce fut sur les ordres du prophète Gad qu'il repassa l'Iardèn et vint avec ses hommes à l'ouest d'Iehouda et au sud d'Adoullam.

Cependant, malgré ses luttes contre Schaöul et l'asile

1. I *Sam.*, XXII. Sur la grotte d'Adoullam, voyez Grætz, *Geschichte der Israeliten*, t. I, note 14. — Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. III, p. 134-136. — Tobler, *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 510, etc. — Clermont-Ganneau, *Revue archéologique* de 1877.

qu'il avait sollicité du roi Akisch et des scheiks transjordaniques, l'amour d'Israël et la haine des Pelischtim n'avaient pas faibli dans l'âme de David. Apprénant que les Pelischtim enserraient le bourg de Qeïla[1], dans la Scheféla d'Iehouda, mais sur une haute colline (Khirbet-Kila, aujourd'hui ruines de Kila[2]), il y courut, après avoir consulté le grand-prêtre Ebyathar, fit des ennemis un grand massacre et leur enleva leurs troupeaux.

Il séjournait dans Qeïla délivrée, quand il apprit que Schaöul, avec une troupe nombreuse, marchait contre le bourg, espérant l'y enfermer et s'emparer enfin de lui pour le faire mourir. Les habitants de la ville, il en acquit la certitude, étaient disposés à le livrer aux mains du roi. Quittant alors le bourg ingrat et ne se croyant pas en sûreté à l'ouest d'Iehouda, il courut à l'est, près de la Mer-Morte.

Il gagna de là les montagnes de Ziph, à une heure environ au sud-est de Hébron, et se cacha dans les forêts de chênes verts, dont les restes sont encore debout[3]. Là, dans un endroit nommé Horscha (la forêt), il reçut la visite d'Ionathan. « Tu seras roi sur Israël, lui dit le fils de Schaöul, et après toi, je serai le second. Mon père le sait bien. » Après qu'ils eurent renouvelé devant Iahvé leur pacte d'amitié, Ionathan, laissant David, retourna dans Guibeä.

Soit pour plaire au roi, soit pour se délivrer des bandes de David, dont le voisinage ne devait pas être sans les inquiéter, les Ziphites dénoncèrent à Schaöul la retraite de son gendre, à Horscha. Mais, occupé tout à coup par les Pelischtim, le roi ne put profiter des renseignements de ceux de Ziph. Le rusé David, du reste, informé de la trahison des Ziphites, avait déjà changé de séjour : il s'était retiré à Maon, à une

1. I *Sam.*, XXIII.
2. Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. III, p. 160.
3. *Ibid.*, p. 341 et suiv.

heure et demie environ de Ziph. Au sud de Hébron apparaît aujourd'hui encore Tell-Ziph. Du haut de la colline où ils séjournaient, les habitants de la ville pouvaient surveiller les démarches de David. C'est ce qui explique son prompt départ pour Maon [1].

Si l'on veut juger de la terreur que le fils d'Ischai répandait dans les districts qu'il habitait avec sa bande, qu'on écoute ce qui lui advint dans le pays de Maon, près du bourg de ce nom, dont les débris jonchent la pente occidentale de la hauteur nommée aujourd'hui Tell-Maïn !

Non loin de cet endroit, dans le bourg de Karmel, demeurait un homme fort riche, possédant trois mille brebis avec mille chèvres. Elles paissaient sur les pentes de la colline où gisent maintenant, près de belles citernes, les ruines appelées Khirbet-Karmel. Souvent aussi on les menait dans les environs de Maon, sur les flancs de cette hauteur, Tell-Maïn, d'où l'on a une vue ravissante, et où le riche Karmélite s'était fait, du reste, dresser une habitation [2]. Cet homme s'appelait Nabal (l'imbécile), et sa femme, Abigaïl ; c'était une créature belle et intelligente, tandis que son mari, qui descendait de Kaleb, avait une nature âpre et mauvaise.

Par sympathie peut-être pour la belle jeune femme qu'il avait entrevue sur les collines, David avait eu soin que sa bande respectât les troupeaux et les propriétés de Nabal. Manquant de nourriture, il envoya un jour quelques-uns des siens vers Nabal, le priant de lui donner un peu de son froment ou de ses brebis.

Qu'est-ce que David ?

dit insolemment Nabal aux messagers,

Et qu'est-ce que le fils d'Ischaï ?

---

1. I *Sam.*, xxv. — Van de Velde, *Reise*, t. II, p. 105.
2. Guérin, *Judée*, t. III, p. 166-170.

Sans doute, j'irai donner à des gens dont je ne sais pas d'où ils viennent les provisions préparées pour mes tondeurs de brebis ! »

En apprenant la réception faite à ses envoyés, David dit à sa bande : « Prenez vos armes. » Quatre cents le suivirent, tandis que deux cents autres restèrent pour garder les bagages.

Cependant la belle Abigaïl, ayant appris le danger qui menaçait sa maison, alla au-devant du rude chef de bande, que probablement elle connaissait déjà. Sur des ânes elle avait fait placer deux cents pains, une outre de vin, cinq moutons cuits, cinq mesures de grains grillés, cent gâteaux de raisins secs et deux cents gâteaux de figues. C'étaient des présents pour David et les siens. En apercevant l'Éphratite, la belle et subtile Abigaïl descendit de son âne et se prosterna. A elle seule elle imputa la dure réponse de Nabal : « Que mon maître n'ait pas égard à Nabal ! car il est ce que signifie son nom : il s'appelle l'imbécile. » Joints à sa grâce et à sa subtilité, les présents d'Abigaïl touchèrent l'âme de David. — Si tu ne t'étais pas hâtée, lui répondit-il, il ne serait resté à Nabal rien de ce qui pisse contre le mur (aucun mâle). Maintenant remonte en paix chez toi. » Quand Abigaïl rentra dans sa maison, Nabal faisait un grand festin ; tout à coup, au milieu de la joie, il tomba comme foudroyé. Dix jours après environ, il expira. David demanda en mariage la belle Abigaïl, qui l'alla rejoindre aussitôt sur son âne, avec ses cinq suivantes. Il épousa encore Ahinoäm, de la plaine d'Isréel.

De Maon, pressé par Schaöul, il se rendit à En-Gueddi (Engaddi), au sud de la Mer-Morte[1]. Libre du côté des Pelischtim, Schaöul avec trois mille hommes essaya de cerner, dans En-Gueddi, David et sa bande. Il y a là des rochers incultes et très

1. I *Sam.*, XXIV.

élevés, à la base desquels s'étend, à plusieurs centaines de pieds de profondeur, la célèbre oasis d'En-Gueddi, enveloppée souvent d'une belle vapeur rose [1]. Sur ces hauteurs parcourues seulement par le pied léger des gazelles, la haine de Schaöul poursuivit l'Éphratite. Étant entré dans une caverne pour y satisfaire un besoin naturel, le roi faillit tomber aux mains de celui dont il voulait la perte. Au fond de la caverne, une de ces excavations dont on admire encore aujourd'hui les stalagmites et les luxuriantes tresses de capillaires [2], étaient cachés David et ses gens. L'Ephratite reconnut le roi, mais il ne voulut pas toucher celui sur lequel Schemouël avait versé l'huile d'onction; il se contenta de couper un pan du manteau, que Schaöul sans doute avait déposé, pour être plus libre, dans un coin de la caverne. A peine Schaöul fut-il sorti, que David, courant après lui, s'écria : « Mon maître le roi! pourquoi prêtes-tu l'oreille à qui te dit : David cherche à te faire du mal. Cependant, aujourd'hui, tu vois qu'Iahvé t'a livré complètement à moi, dans la caverne, et, quand on m'a pressé de te tuer, j'ai répondu : Je ne porterai pas la main sur mon seigneur, car il est l'oint d'Iahvé. — Est-ce ta voix, mon fils David? s'écria Schaöul, touché cette fois de tant de générosité, et éclatant en sanglots. Ta justice est bien plus grande que la mienne... Maintenant, je suis sûr que tu seras roi. » A la prière de Schaöul, David lui jura qu'une fois maître de la royauté en Israël, il n'exterminerait pas la race du fils de Qisch.

Un autre récit recueilli par l'auteur de la collection retrace cette rencontre de David et de Schaöul avec des circonstances quelque peu différentes. Le lieu où la scène se passe n'est pas décrit avec la même précision. Tout ce qu'on sait, d'après ce fragment, c'est que, trahi par les Ziphites, David dut fuir

1. *The land of Moab, by Tristram*, p. 26.
2. *The land of Moab, by Tristram*, p. 29.

devant Schaöul[1]. Apercevant, une nuit, les feux qui éclairaient le camp du roi, l'audacieux chef de bande se laissa tenter par l'envie d'aller voir de près le sommeil de son maître. Avec un rude compagnon, Abischaï, il exécuta son dessein. Ils virent Schaöul avec Abner et sa troupe, couchés et dormant. La lance du roi était plantée en terre, près de sa tête. « Laisse-moi, dit Abischaï, le percer de ma lance. — A Dieu ne plaise, répondit David, que je porte la main sur l'oint d'Iahvé! Va prendre la lance qui est près de sa tête, avec le vase d'eau, et partons. » Ils s'en allèrent, sans que personne les vît, tant était pesant le sommeil qu'Iahvé avait fait tomber sur le camp. Du haut de la colline de Hahila, à une certaine distance, David appela la troupe du roi, plongée dans le sommeil, et Abner en particulier. Il couvrit celui-ci de ses ironies, lui reprochant de n'avoir guère bien veillé sur le repos de Schaöul. « Regarde, lui cria-t-il, où sont la lance du roi et la cruche d'eau placées près de sa tête? » Schaöul, s'éveillant au bruit, reconnut la voix de David : « Est-ce ta voix, mon fils David? — Oui, c'est ma voix, ô mon maître le roi. Voici ta lance. Qu'un de ces jeunes guerriers la vienne prendre! Iahvé t'a livré à moi, mais je n'ai pas voulu frapper l'oint d'Iahvé. — Béni sois-tu, mon fils David! lui répondit Schaöul. Que toutes tes œuvres s'accomplissent! » Après cet échange de bonnes paroles, David et Schaöul se séparèrent.

Mais, peu confiant dans les dispositions du roi à son égard, et connaissant son humeur capricieuse, David continua sa vie errante. Il alla, pour la seconde fois, avec les six cents hommes qui composaient sa bande, et ses deux femmes, Ahinoäm et Abigaïl[2], chercher un asile auprès d'Akisch, roi de Gath. Mikal n'était pas avec lui. En son absence, Schaöul l'avait mariée avec

1. I *Sam.* XXXVI.
2. I *Sam.*, XXVII.

, fils de Laïsch[1]. David obtint d'Akisch, pour y
er, le bourg de Ziqlag et son territoire, où il sé-
ia une année et quatre mois. C'était un poste
ile à occuper, non loin du torrent de Mizraïm
hor), au sud-est de Gaza et au sud-ouest d'Ie-
a. Là, David était comme un rempart contre les
ides du désert, les Amaléqites, les Gueschourites
s Qénisites.
ur n'être pas inquiété par eux, David se mit à les
; il faisait, parmi ces tribus, des ghazzias de mou-
de bœufs et d'ânes, n'épargnant ni leurs hommes
urs femmes. Quand Akisch lui demandait d'où
it tout le butin avec lequel il lui payait le tribut,
sé fils d'Ischai lui faisait croire qu'il avait dévasté
'edjeb d'Iehouda et le pays des Qénites. « Le
bien odieux à son peuple d'Israël, disait alors
:h : il sera mon serviteur à tout jamais. »
: nouveaux compagnons, tant étrangers qu'Israé-
étaient accourus à Ziqlag : Sibkai, Éliam, père
athschéba, Zekel, l'Ammonite, Nahraï; les Qéni-
ra et Gareb; un Hithite, Ouria.
:s Pelischtim eurent encore une guerre avec les
-Israël du sud, et, en particulier, avec les Benia-
tes. Ils établirent leur camp près de Schounem,
ied sud-ouest du Petit-Hermon, là où les Mi-
ites avaient été autrefois surpris par Guideön,
: Israël, Schaöul se tenait à une lieue au sud,
ur de la fontaine d'Isréel[2]. Devant l'armée for-
ble des Pelischtim avec ses chars de guerre, le
· du roi fut pris d'épouvante. Il avait beau con-
r Iahvé; ni par l'ourim ni par les songes, Iahvé
ii répondait. Schemouël, de son côté, n'était plus
our lui dévoiler l'avenir : fatigué, plein de tris-
:, le vieux nabi, au milieu des larmes d'Israël,
it, depuis deux ans déjà, couché pour le repos

I *Sam.*, XXV, 43.
I *Sam.*, XXVIII.

éternel, sous son figuier de Rama. Comment Schaöul, l'âme remplie de sombres pressentiments, allait-il pouvoir s'éclairer sur l'issue de la bataille?

A Endor, au pied nord du Petit-Hermon, résidait une magicienne pratiquant la nécromancie. Fidèle, en ce point, à la loi mosaïque, Schaöul punissait de mort la magie. Cependant il ne put résister au désir de consulter la femme d'Endor. Il prit un déguisement, et, couvert par les ombres de la nuit, descendit dans la plaine d'Isréel, franchit la pente est du Petit-Hermon et parvint à Endor. « Qui ferai-je *monter* pour toi? lui dit la magicienne. — Fais-moi monter Schemouël. » A la vue du vieux nabi qui paraissait, la femme poussa un grand cri. « Ne crains rien, lui dit le roi. Que vois-tu? — Je vois un Elohim s'élever de la terre. — Quelle est son apparence? — Il est vieux et couvert d'un méhil (tunique sacerdotale). » Alors le roi reconnut que c'était Schemouël, et il tomba la face contre terre. « Pourquoi m'as-tu troublé, en me faisant monter? lui cria le vieux nabi. — C'est parce que je suis dans l'angoisse, à cause des Pelischtim, et qu'Élohim s'est éloigné de moi, ne me répondant ni par les nabis ni par les songes. Je t'ai évoqué pour que tu m'apprennes ce que j'ai à faire. — Iahvé arrache la royauté de tes mains pour la donner à David... Toi et Israël, Iahvé vous livrera, en ce jour, aux Pelischtim. Demain, toi, tes fils et le camp d'Israël, vous serez avec moi (dans le scheöl). »

Après ces paroles, le vieux voyant, enveloppé dans ce méhil connu de tout Israël, rentra dans les profondeurs de la terre. Quant à Schaöul, brisé par l'émotion et par l'absence de nourriture, il s'évanouit. Revenu à lui, il mangea un peu de veau et des gâteaux que lui présenta la magicienne, et reprit sa route vers le camp d'Israël.

La lutte avec les Pelischtim fut ardente [1]. Dans la

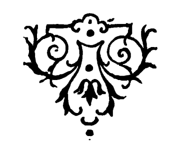
1. I *Sam.*, XXXI.

les chars de fer broyèrent l'armée d'Israël, dont
ris durent gagner la montagne. Les Pelischtim les
suivirent. Là tombèrent les trois fils du roi,
an, Abinadab et Malkischoua. Schaöul, atteint
ne d'une flèche, dit à son naär : « Tue-moi
on épée, pour que je ne meure pas honteuse-
de la main de ces incirconcis. Le naär lui
refusé ce suprême service, Schaöul se jeta sur
te, qui le perça de part en part. Alors, le serviteur
cipita également sur son glaive et périt avec
ître.
es hauteurs du Guilboä, les Pelischtim, le lende-
e la bataille, virent couchés, dans la grande
ilité, Schaöul et ses fils. Ils coupèrent, pour en
n trophée, la tête du roi, déposèrent ses armes
n temple d'Aschthoreth et firent flotter son ca-
avec celui d'Ionathan, sur le mur de Beth-Schan
n du repos). A l'est du Guilboä, dans la vallée
rdèn, distante de douze milles de la mer gali-
Beth-Schan était admirablement située pour
comme trophée les cadavres illustres de Schaöul
nathan : c'était une station pour les marchands
ian et d'Aram, qui se rendaient en caravanes
a terre de Mizraïm. On voit encore aujour-
un peu au nord de Beth-Schan, les ruines d'un
karavansérail où logeaient les voyageurs avec
hameaux. La colline où était bâtie cette ville
nasché, enclavée dans Issakar, a deux cent
nte pieds de hauteur. Du sommet, on aperçoit
ande partie de la plaine d'Isréel, le Petit-Her-
e Ghor ou vallée de l'Iardèn, et, de l'autre côté
ve, les montagnes de Baschan et de Guileäd.
te élévation, Israël, avec les marchands étran-
it contempler à l'aise, dans la vive lumière, les
lu roi et de son fils Ionathan[1].
les habitants d'Iabesch, autrefois sauvés par

[1] ...n de Velde, *Reise*, etc., t. II, p. 312, 313.

le courage de Schaöul, ayant appris toutes ces funèbres nouvelles, franchirent l'Iardèn, et enlevèrent les cadavres. Après avoir soumis les chairs à la crémation, ils prirent les ossements, pour les enterrer sous le tamaris d'Iabesch. Dans la ville, en signe de deuil, on jeûna pendant sept jours.

La terreur qu'inspiraient les Pelischtim fut si grande, qu'on se mit dans Beniamin à déserter les bourgs. Une servante d'Ionathan, emportant le jeune Meriboschet ou Meribaal, âgé de cinq ans, s'enfuit avec tant de précipitation qu'elle laissa tomber l'enfant sur la montagne, de telle sorte qu'il se fractura la jambe et en resta boiteux le reste de sa vie.





XI

DAVID (1058-1017).



AVID, près du Guilboä, s'était d'abord trouvé, avec sa bande, dans l'armée des Pelischtim. Mais les sars d'Akisch, l'apercevant, murmurèrent encore le fameux refrain :

Schaöul a tué ses mille,
Et David ses dix mille[1].

Suspect aux ennemis, le fils d'Ischaï dut regagner Ziqlag. Mais, en son absence, les Amaléqites avaient tout saccagé et emmené les femmes et tous les gens des Hébreux. Ahinoäm et Abigaïl, les deux épouses de David, avaient fait partie de leur butin. Grande fut la désolation des compagnons de David en retrouvant tout à fait désert leur bourg de Ziqlag. Mais, après avoir consulté l'éphod, le chef courut à la poursuite des pillards[2]. Il prit, près du torrent de Bessor (le frais torrent), un homme de Mizraïm, serviteur d'un Amaléqite, qui lui indiqua où il trouverait l'ennemi. A l'endroit marqué, il aperçut, en effet, les Amaléqites répandus dans la campagne, mangeant, buvant et dansant devant l'immense butin qu'ils avaient emporté

---

1. I *Sam.*, XXIX.
2. I *Sam.*, XXX.

du pays des Pelischtim et de la terre d'Iehouda. David les frappa depuis la brise du matin jusqu'au soir du jour suivant; quatre cents d'entre eux seulement purent s'enfuir sur leurs chameaux. Toutes les filles et toutes les femmes, avec une riche dépouille, furent ramenées à Ziqlag. Au retour, on criait devant le fils d'Ischaï : « C'est le butin de David. »

De ses six cents hommes, le chef de bande en avait laissé deux cents fort épuisés, près du torrent de Bessor, à l'extrémité d'Iehouda. Comme quelques-uns ne voulaient pas qu'ils prissent part à la dépouille d'Amaleq, David s'en émut et sépara également le butin entre tous les hommes de sa troupe. Il en réserva cependant une partie pour certains bourgs d'Iehouda : son intention était sans doute de se créer des amis avec les dépouilles des Amaléqites et de faire désirer sa royauté par les filles d'Israël, qui aimaient les vaillants et hardis guerriers, dont les mains leur apportaient, à la suite des expéditions, de belles étoffes peintes et des bijoux.

Un Amaléqite lui apprit, après son retour à Ziqlag [1], la mort tragique de Schaöul. Il se vantait d'avoir de sa propre main tué le roi, et apportait le diadème avec le bracelet royal. Avec tous les siens, le fils d'Ischaï fit la lamentation sur Schaöul et sur Ionathan. « Comment, dit-il ensuite à l'Amaléqite, n'as-tu pas craint de tuer l'oint d'Iahvé ? » et, appelant un de ses gens : « Viens, lui dit-il, frappe-le. » L'Amaléqite paya de sa vie le crime prétendu d'avoir tué l'oint d'Iahvé.

Voici le chant funèbre que David composa et qu'avec lui les hommes d'Iehouda chantèrent sur Schaöul et sur Ionathan :

Ton honneur, ô Israël, gît percé sur les hauteurs.
Comment sont-ils tombés, les guibborim (les forts ?)

1. II *Sam.*, I.

Ne l'annoncez pas dans Gath,
Ne le publiez pas dans les carrefours d'Aschqelon,
Dans la crainte que ne se réjouissent les filles des Pelischtim,
Que n'exultent les filles des incirconcis.

Monts du Guilboä,
Que la rosée ne tombe plus sur vous,
Ni la pluie sur vos champs d'offrandes !
Car là a été jeté le bouclier des guibborim,
Le bouclier de Schaöul, comme si lui-même n'avait été oint d'huile.

Sans le sang des percés, sans la graisse des guibborim,
L'arc d'Ionathan ne revenait pas ;
Et l'épée de Schaöul ne rentrait pas vide.

Schaöul et Ionathan, les aimés, les charmants,
Dans leur vie et dans leur mort, ils n'ont point été séparés ;
Plus que les aigles, ils étaient légers,
Plus que les lions, ils étaient forts.

Filles d'Israël,
Pleurez sur Schaöul,
Sur celui qui vous revêtait de pourpre et de joyaux,
Qui faisait monter des ornements d'or sur vos habits.

Comment sont-ils tombés, les guibborim,
Au milieu de la bataille ?

Ionathan gît percé sur les hauteurs.
Je suis plein d'angoisse à ton sujet, ô mon frère Ionathan ;
Tu m'étais si cher !
Plus me charmait ton amitié
Que l'amour des femmes !

Comment sont-ils tombés les guibborim ?
Et comment sont-ils perdus, ces instruments de guerre ?

Jamais plus touchante et plus sublime lamentation ne s'est fait entendre sur une tombe.

Iahvé, à cette heure, pinçait vraiment le kinnor du fils d'Ischaï.

Fermant, au sud-est, la riche plaine d'Isréel, au milieu d'un monde riant, en face des cimes bleues et gracieuses du Karmel, se dressent blanches et pelées les têtes du Guilboä, que semble avoir réellement frappés la malédiction de David.

Doué de tous les talents, celui-ci méritait bien la destinée que lui avait prédite le vieux Schemouël. A peine eut-il accordé à Schaöul, et surtout au doux et noble Ionathan, les larmes qu'il leur devait, David, après avoir consulté Iahvé par l'ourim, marcha sur Hébron, où il fixa son séjour. Là, les hommes d'Iehouda l'agréèrent pour leur roi [1].

Profondément habile, il se garda de blesser ceux qui étaient dévoués à la maison de Schaöul. Il fit remercier en ces termes les habitants d'Iabesch en Guileäd, parce qu'ils avaient enseveli le roi et ses fils : « Soyez bénis d'Iahvé, vous qui avez eu cette piété envers vos maîtres et qui avez donné la sépulture à Schaöul !... Voici que maintenant la maison d'Iehouda m'a oint pour son roi. »

Cependant Abner avait amené à Mahanaïm un fils de Schaoül, Ischboschet (l'homme de la honte) ou plutôt Isch-Baal (l'homme de Baal) : c'est ce dernier nom qu'il porte dans le *Livre des Chroniques*. Au nord-ouest de l'Iabboq, sur la frontière de Gad et de Guileäd, Mahanaïm était sur la route des caravanes qui se rendaient du golfe élanitique à Damas. C'était une ville importante et forte. Sans doute, Abner l'avait choisie pour y mettre son roi à l'abri des surprises de David et pour lui gagner les tribus d'au delà. Chef des bandes d'Isch-Baal, Abner, pendant deux années, lutta vigoureusement contre David.

Ce qui faisait sa force, c'était la séparation que l'on pouvait déjà constater entre Israël et Iehouda. Pour

1. II *Sam.*, II.

échapper à la royauté du Beth-léhémite David, Guileäd, Ephraïm, Beniamin et tout Israël se donnèrent à Ischboschet.

Pendant cinq ans, Abner s'occupa de chasser les Pelischtim du territoire d'Israël, après quoi il put faire sacrer le descendant de Schaöul. En déployant cette activité, Abner servait sa propre famille : son père Ner était le frère de Schaöul, et ce pauvre enfant, faible et délaissé, dont il avait fait un roi, était son propre cousin.

Cependant, malgré sa valeur et son habileté, Abner dut reculer devant Ioab, chef des troupes de David. Les Iehoudites s'emparèrent de territoires appartenant à Beniamin et à Dan; ils prirent les villes de Zora et d'Eschtaol, huit cités danites, le bourg boisé de Qiriath-Iârim, où était la barque d'alliance, et la haute Mispa, qui avait vu le sacre de Schaöul. Aux frontières nord-ouest, Iehouda s'étendit jusqu'à Guibeön. Près du réservoir de cette ville, se rencontrèrent Abner et Ioab. Douze Beniaminites, partisans d'Ischboschet, et douze Iehoudites, dévoués au roi de Hébron, sortirent des rangs pour un combat singulier : tous les vingt-quatre, chose étrange! après des efforts furieux, tombèrent, percés au flanc. La lutte devenant générale, Abner dut céder devant les bandes redoutables de David.

Ioab, Abischaï et Azahel, tous trois fils de Serouya, sœur de David, s'élancèrent à la poursuite d'Abner. Léger comme une biche des champs, Azahel pressait le chef vaincu. En vain Abner lui dit : « Cesse de me poursuivre, sinon je serai forcé de t'étendre à terre ; et comment, après cela, oserai-je me présenter devant ton frère Ioab ? » Azahel n'arrêta pas sa course. Alors, se retournant, Abner lui enfonça dans le ventre le bois de sa lance et l'étendit mort à ses pieds.

Au coucher du soleil, près de Guibeath-Amma, situé en face de Guia, dans la direction du désert de Guibeön, les Beniaminites, massés autour d'Abner sur une colline, firent volte-face. Dans cette forte posi-

tion, leur chef, poursuivi par Ioab et Abischaï, put se retourner et demander la paix à des conditions avantageuses. Sonnant de la trompette, Ioab annonça, aux Iehoudites, la fin de la lutte. Ceux-ci avaient perdu dans l'affaire dix-neuf hommes et Azahel. Trois cent soixante étaient tombés parmi les gens d'Abner. Dans la nuit, Abner s'enfuit furtivement, passa l'Iardèn, et revint dans Mahanaïm, d'où il nargua encore la maison de David. Quant à Azahel, on ensevelit son corps à Beth-léhem dans le tombeau de son père.

Malgré la lutte entre David et Ischboschet, toute relation entre eux ne paraît pas avoir été rompue.

Le nombre des femmes de David s'était multiplié sans doute au delà de ce que permettait l'esprit du mosaïsme. A Hébron, le nouveau roi eut d'Ahinoäm un fils Amnon[1]; d'Abigaïl, un autre fils Kileäb; de Maaka, la fille de Talmaï, roi de Geschour, il lui naquit Abschalom (père de la paix); Hagguit lui donna Adonia (mon maître, c'est Iahvé): et Abital, Schephateya (Dieu est juge). Son sixième fils, né à Hébron, Ithreäm, ce fut Égla qui le mit au jour.

Cependant, au milieu de ces femmes, choisies çà et là dans les expéditions parmi les plus belles, la pensée de David ne pouvait se détacher de cette Mikal qu'il avait tant aimée dans sa première jeunesse et sur laquelle brillait dans tout son éclat la beauté merveilleuse qui semble avoir appartenu à la maison de Schaöul Il l'envoya redemander à Abner et à Ischboschet; elle lui fut rendue. Cédant à la force, son second mari vint l'accompagner en pleurant jusqu'à Bahourim; la voix impérieuse d'Abner put seule l'arracher aux derniers embrassements de la belle Mikal.

Depuis deux ans, Abner luttait vigoureusement; mais, en homme habile, voyant que la fortune préférait décidément Hébron à Mahanaïm, il fit tout son possible pour se remettre en grâce avec Hébron.

1. *II Sam.*, III.

avait été, du reste, profondément blessé de certains reproches d'Ischboschet. « Pourquoi, lui avait dit un jour celui-ci, as-tu couché avec la concubine de mon père ? » C'était la belle Rizpa, fille d'Aïga. « Je t'ai sauvé des mains de David, lui avait répondu Abner, et voilà qu'aujourd'hui tu me fais des reproches au sujet de cette femme. » Il menaça Ischboschet de travailler désormais pour David. En présence de cette colère, le faible prince, effrayé, garda le silence.

Cependant Abner décida les chefs israélites à se rallier à la nouvelle royauté. Il inclina le cœur même des Beniaminites vers David. Après toutes ces négociations, il se rendit à Hébron pour en apprendre au roi le résultat. L'habile fils d'Ischaï lui fit un festin et le reçut avec les plus grands égards, après quoi Abner alla travailler à réunir tout Israël autour du roi de Hébron.

Ioab, revenant d'une expédition, apprit que David avait fort bien traité Abner, et que celui-ci s'en était allé paisiblement après un entretien avec le roi. Il se répandit en plaintes devant David, courut à la poursuite d'Abner, et, l'ayant saisi, le tua d'un coup dans le ventre près de la citerne de la Sirah. Ainsi vengeaît-il son frère Azahel. « Que le meurtre retombe sur la tête d'Ioab et de sa famille! s'écria le roi, en apprenant la fin tragique d'Abner. Puisse-t-il y avoir toujours dans la maison d'Ioab des galeux, des lépreux, des perclus, des tués et des mendiants! »

Avec tout le peuple il déchira ses habits et prit le cilice. Derrière le cercueil il marcha au jour des funérailles. Tous firent la lamentation en Israël sur le cercueil d'Abner. Celui-ci fut enterré dans la nouvelle ville royale de Hébron. Sur cette fin rapide et imprévue, le roi poète composa un chant funèbre :

Comme meurt un insensé, Abner devait-il mourir ?
Tes mains [ô Abner] *n'étaient pas liées ;*
Tes pieds n'étaient point chargés de fers ;
Comme on meurt devant les assassins, tu es tombé.

Par ce déploiement de respect pour la mémoire d'Abner, David voulait assurément dissiper quelques soupçons qui s'étaient élevés dans les esprits. On devait l'accuser, lui, le rusé et farouche chef de bande, d'avoir fait massacrer un membre de la famille de Schaöul, qui, à la première occasion, aurait bien pu se retourner contre lui.

« Ne savez-vous pas, dit le roi à ses serviteurs, qu'un grand sar (capitaine) est tombé aujourd'hui en Israël? Qu'Iahvé rende la pareille à ceux qui ont commis ce meurtre! »

Dans Mahanaïm, tout sembla désespéré quand on apprit la mort d'Abner[1]. Deux chefs de bandes, tous deux de Beniamin, au service d'Ischboschet, l'un nommé Baäna, l'autre Rékab, songèrent alors à conquérir l'amitié de David. Dans la chaleur du jour, quand Ischboschet reposait, ils pénétrèrent dans sa chambre; le roi dormait profondément, étendu sur sa couche. D'un coup qu'ils lui portèrent au ventre, ils le réduisirent à l'impuissance; puis, coupant sa tête, ils l'apportèrent à David, dans Hébron. « Voici, lui dirent-ils, la tête d'Ischboschet; Iahvé venge aujourd'hui notre maître, le roi, de Schaöul et de sa race. — Vive Iahvé! Celui qui vint me dire: « Schaöul est mort, » je le fis saisir et tuer à Ziqlag... Des scélérats ont maintenant massacré un homme innocent dans sa maison et sur son lit. Ne leur redemanderai-je pas son sang? » Alors le roi fit couper aux deux traîtres les mains et les pieds, et ordonna qu'on les pendît près de l'étang de Hébron. Il déposa dans le tombeau d'Abner la tête sanglante d'Ischboschet.

Par cet acte, le fils d'Ischaï acheva de conquérir les tribus d'Israël. Les zeqénim (anciens) le vinrent trouver à Hébron : « Iahvé t'a dit :

C'est toi qui seras le pasteur de mon peuple,
C'est toi qui seras le chef d'Israël.

1. II *Sam.*, IV.

Une seconde fois, solennellement, devant tous les eqénim du peuple, David reçut l'onction royale à Hébron. Déjà sept ans et six mois il avait, dans cette ville, régné sur Iehouda. Ses vœux étaient comblés: le prince d'une tribu, il devenait roi de tout Israël.

Ce fut sans doute à cette époque triomphante que, prenant son kinnor, David, dans une assemblée, fit entendre ce chant, par lequel il assure Iahvé de toute sa reconnaissance[1] :

Iahvé est ma pierre, ma citadelle et mon sauveur;
Élohim est mon rocher où je me réfugie,
Mon bouclier, ma corne de salut,
Mon fort et ma retraite.

O mon salut, de la violence tu m'as sauvé :
J'ai invoqué Iahvé, le glorieux,
Et de mes ennemis il m'a délivré.
M'enveloppaient les flots de la mort,
Les torrents du néant m'effrayaient,
Les liens du Scheöl m'enlaçaient,
Devant moi étaient les filets de la mort.

Dans mon angoisse, j'appelai Iahvé;
Je criai vers mon Élohim.
Et, de son palais, il a entendu ma voix,
Et ma clameur [*est allée*] *jusqu'à ses oreilles.*

La terre s'émut et se troubla,
Les fondements des cieux chancelèrent;
Ils s'émurent parce que s'allumait sa colère [*de Dieu*],
Et que montait la fumée de ses narines.
Le feu de sa bouche dévorait.
De lui jaillissaient des charbons ardents.
Il inclina les cieux, et descendit.
Une nuée épaisse était sous ses pieds.
Il se mit à cheval sur le Keroub[2]*, et vola.*

1. II, *Sam.*, XXII et XXIII, 1-8.
2. Les énormes Keroubim assyriens ont un corps de tau-

On le vit sur les ailes du vent.
Les ténèbres tout autour de lui, il les établit comme sa hutte,
Ainsi que les masses d'eau et l'amoncellement des nuages.
De l'éclat qui l'entourait jaillissaient des charbons de feu.

Iahvé tonna des cieux,
L'Élevé fit entendre sa voix.
Il envoya des flèches, et les ennemis dispersa, —
La foudre, et il les défit.
Les profondeurs de la mer apparurent, —
Et ils furent mis à nu, les fondements de la terre,
Devant la voix grondante d'Iahvé,
Devant le souffle de sa narine.

Des hauteurs, il m'a saisi,
Il m'a retiré des eaux immenses,
Il m'a sauvé de mon vigoureux ennemi,
De mon adversaire qui était plus fort que moi.
Ils m'avaient surpris au jour de mon infortune;
Mais Iahvé a été mon appui.
Il m'a donné la liberté,
Il m'a dégagé parce qu'il m'aimait.

Iahvé m'a récompensé comme je le méritais;
Selon la pureté de mes mains, il m'a rétribué.
En effet, j'ai gardé les voies d'Iahvé,
Et je n'ai point fait le mal contre mon Élohim;
Car tous ses préceptes étaient devant moi,
Et de toutes ses lois je ne m'étais point écarté.
J'étais intègre pour lui,
Et je fuyais l'iniquité.

Iahvé m'a rétribué selon ma justice,
Selon ma pureté, qu'il avait devant les yeux.

---

reau avec des ailes d'aigle et une tête d'homme. C'est sur un de ces Keroubim, fruit de l'imagination assyrienne, que David, dans son délire poétique, se représente Iahvé parcourant le ciel.

Avec l'homme pieux, tu es [ô Iahvé] plein de piété;
Avec le héros intègre, tu es intègre ;
Avec le purifié, tu es pur ;
Avec l'homme faux, tu es perfide.
Les gens opprimés, tu les secours ;
Tes yeux sont sur les gens hautains, que tu abaisses.

O Iahvé, tu es ma lampe.
C'est Iahvé qui illumine mes ténèbres.
Avec toi, je me jette sur les bataillons.
Avec mon Élohim, je franchis le mur.
Pour El (Dieu), *intègre est sa voie,*
Pure est sa parole.
Il est un bouclier pour tous ceux qui se fient en lui.

Qui est El, si ce n'est Iahvé?
Qui est Zour (rocher), *si ce n'est notre Élohim?*

El est ma citadelle d'armée.
Il conduit l'homme intègre dans son chemin;
Il rend ses pieds agiles comme les gazelles.
Il m'affermit sur mes hauteurs.
Il apprend à mes mains à combattre;
Et mon bras bande l'arc d'airain.
Tu me donnes ton bouclier de secours,
Et ta clémence me grandit.
Tu dilates ma démarche,
Et ne chancellent pas mes supports.
Je poursuis mes ennemis et les écrase;
Je ne reviens pas avant de les avoir achevés.
Je les achève, je les déchire, et ils ne se relèvent plus;
Et ils s'étendent à mes pieds.

Tu me ceins de force pour la guerre ;
Tu ploies sous moi mes adversaires ;
Mes ennemis, devant moi, tu les chasses,
Ceux qui me détestent, et je les anéantis.
Ils regardent au loin, mais personne ne les secourt ;
Ils implorent Iahvé, mais il ne leur répond pas.

Je les foule aux pieds comme la poussière du sol;
Comme la boue des rues, je les broie, je les écrase.

Tu m'as sauvé des haines de mon peuple;
Tu m'as gardé pour que je sois le chef des nations.
Un peuple que j'ignorais me sert.
Les fils de l'étranger me font des caresses;
Sur ma seule renommée, ils m'écoutent.
Les fils de l'étranger faiblissent;
Ils se ceignent pour sortir de leurs forts.
Vive Iahvé! et béni soit mon Rocher!
Qu'il soit exalté, mon Élohim, ma roche de salut!
L'El qui m'a permis de me venger,
Qui a fait descendre les peuples sous moi,
Me tirant du milieu de mes ennemis!
Tu m'as élevé au-dessus de mes adversaires,
Et m'as sauvé des pervers.
Aussi je te louerai, ô Iahvé, parmi les nations;
Et pour ton nom je tiendrai la harpe.
C'est lui, Iahvé, qui augmente les triomphes de son roi,
Qui couvre de bienfaits son Messie (oint),
David et sa race, à jamais.

Tel est, dans son puissant délire, ce poème, que le fils d'Ischaï a dû chanter après avoir été délivré de Schaöul et de sa race, dans les premiers moments de repos.

Bien différente est cette note triomphante de ces accents, où le pessimisme atteint sa plus intense expression, et qu'on fait sortir des lèvres de David :

Au milieu de lions enflammés, je suis couché,
De fils de l'homme, dont les dents sont des lances et des flèches,
Et la langue une épée tranchante 1.

Devenu roi de tout Israël, David comprit bien vite que Hébron, tout à fait au sud de la Palestine, ne pou-

1. *Ps.* LVII.

vait guère être la capitale du nouveau royaume. Les Iebousites occupaient, au milieu de Beniamin, un territoire d'où il avait été impossible aux premiers conquérants hébreux de les chasser. De la haute colline de Zion, entourée de trois côtés par des vallées profondes et de l'autre protégée par un ouvrage fait de main d'homme, ils pouvaient défier toutes les invasions. Zion, par le sud surtout, était inabordable, à cause du mur de rochers qui la couvrait. Enfermés dans cette citadelle, les Iebousites dominaient tout le territoire environnant. Jusque-là, du reste, ils avaient vécu en assez bonne intelligence avec Beniamin et Iehouda. David crut que cette ville forte, entourée du prestige de la conquête, serait pour la royauté nouvelle une belle capitale.

Avant de commencer la lutte, il en demanda aux Iebousites la cession. « Tu n'entreras pas, lui répondirent-ils avec moquerie, dans une place que les aveugles et les boiteux suffiraient à garder[1]. »

Le roi devait compter sur cette réponse. Aussitôt, malgré les avis des timides, il entreprit le siège de la citadelle. Comme tous les grands capitaines, il savait encourager la valeur : à ceux qui, par le côté inabordable du sud, entreraient les premiers dans la place forte, il promit le titre de sar. Il s'empara de la ville, dont il semble avoir laissé les anciens habitants, à l'est, sur le mont Moria.

Aussitôt la conquête de Zion achevée, David y transporta sa résidence. La colline prit le nom d'Ir-David (ville de David), et la ville tout entière, celui d'Ierouschalaïm. Peut-être ce dernier mot vient-il de *ierousch* et *schalom* (possession de paix), avec la désinence du duel, pour en désigner les deux parties, Ir-David et le reste de la cité[2].

En même temps que conquérant, David fut un roi

1. II *Sam.*, v, 7.
2. Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. II, p. 384.

bâtisseur. On ne crée une capitale qu'à la conditi
lui donner des monuments et d'en faire, au mili
pays, comme une œuvre d'art. Le fils d'Ischaï s
struisit, avec le secours des ouvriers habiles de Ph
un beau palais de cèdre. Les héros, ses vieux c
gnons d'armes, s'installèrent aussi dans la ville
velle, avec leurs familles. L'emplacement qu'ils c
rent s'appela Beth-ha-guibborim (maison des hé

Telle fut l'origine de cette ville qui devait êtr
longtemps une cité sainte. Sans doute, elle
mieux située que Hébron, mais trop éloignée e
du centre de la Palestine. Le choix de ce coin d
pour capitale, malgré tout le prestige dont l'e
David, fut malheureux. Au milieu du pays, Sc
avec son territoire fertile, eût été bien préférable ;
les Éphraïmites de Schekem n'auraient pas volc
accepté parmi eux un roi de la tribu à moiti
bare d'Iehouda[1].

Le choix d'Ierouschalaïm, sur les frontièr
Beniamin et d'Iehouda, s'imposait donc à I
Sans avoir la fécondité de Schekem, Ierouschalaïm
pas cependant dépourvue de toute beauté. Il y
sources dans ses vallées : la fontaine de Siloä ;
d'En-Roguel, au sud-est; le Guihon, à l'oue
trois côtés, elle est environnée de collines. A
se dresse le mont des Oliviers, à une haute
2,724 pieds ; de ce point élevé on aperçoit tout l
la terre promise jusqu'à la Mer-Morte et jus
montagnes de Guileäd. Entre le mont des Oliv
la ville s'étend la belle et large vallée du Q
(Cédron), où l'eau coule dans le torrent, aux
d'orage. Une colline plus basse apparaît au s
d'Ierouschalaïm, la colline du mauvais conse
sud, s'étend la vallée de Hinnom ou de Gué-Hi
du nom d'un homme ou d'une famille. (De
venu le mot de Guéenna ou Géenne). Au sud-ouest

1. Grætz, *Geschichte der Iuden*, t. I, p. 236-239.

un mamelon peu élevé, qui touche la large vallée des Rephaïm; là étaient supposés dormir les géants mythiques qu'avait autrefois portés la terre de Kenaan.

A l'intérieur même d'Ierouschalaïm, dans l'enceinte comprise entre les trois collines qui ferment la ville à l'est, au sud et à l'ouest, trois hauteurs s'élèvent de la plaine, dont l'une, Zion, est la plus haute, à l'ouest. Au nord, se dresse un mamelon moins élevé qui a, en face de lui, le Moria[1] avec un prolongement sud, l'Ophel.

A cette capitale, David voulut, pour le plus religieux de tous les peuples, donner un caractère sacré, et en faire, aux yeux des tribus, une ville forte, non pas seulement par sa position géographique, mais par le secours d'Iahvé :

Il ne sera jamais troublé, celui qui habite Ierouschalaïm:
Des montagnes sont tout autour d'elle,
Et Iahvé est autour de son peuple.

David se disposa à conduire dans la nouvelle ville la barque d'alliance, à la possession de laquelle semblait être attachée celle d'Iahvé.

Autrefois, la présence de la barque d'alliance à Schilo avait assuré une grande influence à Ephraïm; aujourd'hui, elle était à Qiriath-Iârim, ou Baalê-Iehouda. Personne, dans les temps troublés où le Pelischti était sans cesse aux portes des villes et où les guerres intestines renaissaient toujours, n'avait pu songer à donner un lieu sûr à la barque d'alliance, où Iahvé reposait sous les Keroubim.

Avec trente mille hommes choisis parmi l'élite de la jeunesse, David, affermi dans sa royauté, alla chercher la barque d'Iahvé, dans la maison d'Abinadab[2].

1. Voir Robinson, t. I, 12-194. — Barclay, *The city of the great King or Ierusalem, as it was, and it is and it is to be.* — G. William, *The holy city.* — Dr Titus, Tobler. *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem und seinem Umgebungen.*
2. II *Sam.*, VI.

On la plaça sur un char que conduisirent les deux fils d'Abinadab, sans doute cohènes (prêtres), Ouzza et Ahio.

Ce que l'on sait du culte égyptien et des rites sémitiques paraît dans cette fête. David et tout Israël dansaient aux sons des kinnors, des flûtes, des tambourins, des fifres et des cymbales. A Gorèn-Nâkon, Ouzza porta la main, pour la soutenir, sur la barque d'alliance, qui penchait. Mais, au lieu même, Élohim, irrité de cet acte sacrilège, le frappa de mort. Sans doute, le chariot, perdant son équilibre, atteignit, d'une façon malheureuse, le fils d'Abinadab. Effrayé de cette barque d'alliance si fatale à Ouzza, David ne la voulut point chez lui, mais la fit déposer chez Obed-Édom (serviteur d'Édom), le Gathite. Quelque temps après, voyant que, depuis la présence d'Iahvé, la maison d'Obed-Edom florissait, le roi fit enfin transporter la barque d'alliance dans Ir-David.

Il y eut, à cette occasion, des sacrifices nombreux. Pendant le trajet, à tous les six pas, on immolait, devant Élohim, un taureau et un veau gras. Tout retentissait de chants, de cris de joie et des éclats des trompettes. David, dans un véritable délire (la musique le remuait toujours vivement), dansait devant la barque d'alliance, revêtu, comme les cohènes, de l'éphod de lin. A l'entrée dans Ir-David, sa femme Mikal l'aperçut, dansant, couvert de l'éphod. Elle en eut honte. Comparant ironiquement la tunique blanche à une chemise, elle l'aborda en ces termes : « Comme il s'est honoré aujourd'hui, le roi d'Israël, se montrant en chemise à ses servantes et à ses serviteurs, tout de même qu'un vaurien! — Je l'ai fait, lui répondit David, devant Iahvé, qui m'a choisi de préférence à ton père et à toute ta maison. » Jusqu'à sa mort, Mikal n'eut plus d'enfants.

Dans Ir-David, le roi, pour l'arrivée de la barque d'alliance, avait fait distribuer un gâteau de pain, un autre de raisins secs et de la viande à chaque fils ou fille d'Israël.

Ierouschalaïm va désormais remplacer Schilo, et la tribu d'Iehouda celle d'Éphraïm. C'est ce qu'a chanté, dans un psaume merveilleux, un poète iehoudite d'une époque postérieure, quand Éphraïm, sans doute, essayait de reprendre la prépondérance religieuse et politique :

Ils (les Éphraïmites) *indignèrent Iahvé par leurs bâmoth,*
Et par leurs sculptures excitèrent sa jalousie.
Élohim l'apprit, et s'irrita ;
Il prit Israël en dégoût,
Et délaissa l'habitation de Schilo,
La tente où il résidait parmi les hommes.
Il livra la puissance d'Israël à la captivité
Et sa gloire aux mains de l'ennemi.
. . . .
La flamme dévora la jeunesse d'Israël,
Et pour ses vierges ne résonna plus l'épithalame.
Ses cohènes tombèrent sous l'épée.

Après ce lugubre tableau de la désolation d'Israël à la mort d'Éli, le poète nous représente Iahvé rétablissant enfin son peuple, mais choisissant désormais Iehouda, au lieu d'Éphraïm, pour tenir la tête des tribus :

Voici que les veuves sèchent leurs larmes;
Comme d'un sommeil se réveille Adonaï,
Comme un héros dont la voix retentit dans le vin.
Il frappe ses ennemis, qui fuient;
D'une honte éternelle, il les couvre.
Mais il a en dégoût l'ohel (la tente) *d'Ioseph;*
Et n'a plus pour élue la tribu d'Éphraïm:
Son élue, c'est la tribu d'Iehouda;
C'est la montagne de Zion qu'il aime.
. . . .
Il a choisi David, son serviteur,
L'a tiré du milieu de son troupeau;
Il l'a amené d'auprès de ses brebis,

Pour être le pasteur d'Iaqob, son peuple,
Et d'Israël, sa possession [1]...

Dans ce chant lyrique, d'une sévère beauté, est bien caractérisée la nouvelle période qui commence pour Israël. Iehouda remplace Éphraïm et jouit sous David de son triomphe, en attendant que la tribu dépossédée, mais jamais complètement soumise, prenne l'épée pour redemander le premier rang dans Israël. Les Psaumes souvent éclairent vivement les chroniques et nous découvrent les causes des faits qui y sont relatés. C'est de là que partent les échappées lumineuses, la philosophie de l'histoire d'Israël[2].

Après avoir fait d'Iehouda, par ses victoires et par la création de la ville sainte, la première des tribus, David eut encore une visée ambitieuse. Dans ses relations avec Hiram, l'ancien berger beth-léhémite s'était initié sans doute à la vie phénicienne. Les habiles ouvriers de Hiram lui avaient bâti une belle maison de cèdre[2]. Mais comment pouvait-il avoir une résidence aussi splendide et laisser sous une simple tente la barque d'alliance d'Élohim? Sans doute, les artistes de Tyr et de Zidon lui parlèrent des beaux temples de leur pays, de celui d'Adonis à Byblos, où l'on venait en pèlerinage de tous les coins du Liban et de la Phénicie. Ne devait-il pas dresser aussi à Ierouschalaïm, sa ville nouvelle, une construction grandiose, un temple à Iahvé, vers lequel s'achemineraient, chaque année, toutes les tribus?

« Vois donc! dit un jour le roi à Nathan, le nabi de l'école de Schemouël et l'héritier de son influence : je suis dans une maison de cèdre, et dans une tente réside la barque d'Élohim. » Le lendemain, Nathan vint faire part au roi d'un songe dans lequel, pendant la nuit, Élohim lui avait signifié sa volonté : « C'est

1. *Ps.*, LXXVIII.
2. II *Sam.*, VII.

ton fils, faisait dire au roi Iahvé-Zebaoth, qui bâtira une demeure en mon nom, et j'affermirai le trône de sa royauté pour toujours. »

En apprenant ce qu'Elohim promettait à sa race, David, si préoccupé de l'avenir des siens, comme tous les Sémites, et de voir son nom refleurir toujours dans sa postérité, se prosterna devant Iahvé. « Ainsi, « par ta bénédiction, lui dit-il à la fin de sa longue prière, la race de ton serviteur sera bénie à jamais ! »

Autour de la barque d'alliance, se groupa le sacerdoce, qui apporta dans Ierouschalaïm toute la force dont il disposait. Ébyathar, le fidèle compagnon de David, fut grand cohène pour la barque d'alliance déposée dans Zion. A cette époque, paraissent deux grands-prêtres, Ébyathar dans Ierouschalaïm et Zadoq à Guibeön. Prudent, modéré, le roi ne voulut pas briser Zadoq, institué par Schaöul et honoré des tribus du nord.

David était l'élève de Schemouël et des prophètes; comme eux et comme quelques-uns de ses contemporains, Azaph, Héman et Iedouthoun, il composa des psaumes. Ce fut un beau moment de floraison pour la poésie lyrique en Israël. Bien des kinnors résonnèrent devant Iahvé. Grâce à David, la forme de culte établie par Schemouël eut un fondement solide. Tout tendait à supprimer les chœurs dansants de jeunes filles sur les collines vineuses, à ne plus s'enivrer de joie, en plein air, les jours de fête d'Iahvé. Dans l'enceinte d'une ville, on vint prier et chanter, en attendant que le temple s'élevât et que disparussent tous les bâmoth (hauts lieux). Israël, en conquérant son unité, essaye de prendre une physionomie religieuse particulière et de faire mourir en lui le vieil esprit sémitique. Malgré les longues protestations sur les hauteurs et sous les arbres verts, Ierouschalaïm finira par devenir le siège du culte pur rendu à Iahvé.

Dans cette ville, David, en même temps qu'un nouveau culte religieux, voulut établir un nouvel état social fondé sur la justice. Il est incontestable qu'il fit ou pro-

mulgua un certain nombre des lois renfermées dans le code mosaïque. Dans tous les cas, il eut souci de les faire observer par le peuple. Juste autant que glorieux, David resta pour Israël le type du roi Ierouschalaïm, grâce à lui, devint aussi la cité idéale où le culte pur d'Élohim et la justice ont trouvé, sur la terre, comme leur sanctuaire. Peu de temps après David, un poète lyrique a exprimé ce qui était dans toutes les âmes :

Je me suis réjoui de ce qu'on m'a dit :
« Dans la maison d'Iahvé nous irons. »
Nos pieds se tiendront debout
Dans tes portes, ô Ierouschalaïm,
Ierouschalaïm, ô toi qui es bâtie
Comme une ville où tout est joint,
O toi vers qui montent les tribus,
Les tribus d'Iahvé,
Selon la loi d'Israël,
Pour louer le nom d'Iahvé ;
Car là sont les sièges du jugement,
Les sièges pour la maison de David.

« Demandez la paix d'Ierouschalaïm.
Qu'ils prospèrent, tous tes amis [ô cité] !
Que soient la paix dans ton enceinte
Et la félicité dans tes palais !
A cause de mes frères et de mes amis,
Je demanderai pour toi la paix ;
A cause de la maison d'Iahvé,
Je poursuivrai ton bonheur (ô Ierouschalaïm) [1]. »

Pourquoi un si grand homme, fondateur de l'unité d'Israël, se laissa-t-il aller aux plaisirs? Après les rudes labeurs de la jeunesse, arrivé à l'âge mûr, David ne refusa presque rien à son cœur. Il multiplia

1. *Ps.*, CXXII.

le nombre de ses concubines, de ses fils et de ses filles. A Ierouschalaïm lui naquirent Schammouä, Schobab, Nathan, Schelomo, Ibehar, Élischouä, Népheg, Iafia, Élischama, Éliada et Éliphélet.

Cependant cette polygamie effrénée, en opposition avec le mosaïsme, n'avait pas encore énervé la nature impétueuse de David. Peu à peu son ardeur guerrière s'éteindra au milieu des femmes, et, dans la révolte d'Abschalom, le fils d'Ischaï n'aura tout d'abord que des gémissements.

Il n'en est pas encore arrivé à cet état d'épuisement moral. Les Pelischtim le trouvèrent debout, prêt à les frapper. Inquiets de cette ville nouvelle et puissante où David enfermait la force d'Israël, ils essayèrent d'en troubler le repos et vinrent camper dans la plaine des Rephaïm. C'est probablement la riche campagne appelée El-Bekaah par les Arabes et s'étendant entre Ierouschalaïm et Beth-léhem.

On n'en était plus aux jours des Juges, où les Pelischtim, parfaitement organisés, tombaient tout à coup sur les villages hébreux sans défense. David avait une armée régulière à leur opposer.

Sur les tribus il avait établi une loi de recrutement. Chacune devait fournir, pour la guerre, un nombre déterminé d'hommes âgés de vingt ans et au-dessus. Le sopher (ou scribe) avait pour mission de tenir un rôle de tous les Israélites en état de porter les armes. Ce fut à Schaïscha que le roi confia tout d'abord l'important emploi de sopher.

A la tête de l'armée, au-dessus des chefs secondaires, il avait placé un commandant qui portait le titre de Sar ha-zaba (sar de l'armée). L'habile Ioab garda jusqu'à la fin cette haute fonction [1].

Autour du roi David, profondément dévouée à sa personne, il y avait une sorte de garde royale. Les trente guibborim ou héros d'Israël, choisis parmi les

1. II *Sam.*, VIII, 15.

plus braves, liés à la fortune du roi, ne le quittaient pas. En outre, il avait deux corps de mercenaires étrangers, les Kréthi et les Pléthi, dont Benayahou était le chef, et qui se tenaient toujours prêts à exécuter les volontés particulières de David.

Avec toutes ces forces organisées, David n'avait rien à craindre des Pelischtim. Quand ils envahirent la plaine des Rephaïm, le roi, après avoir consulté Iahvé, courut à Baal-Perassim (Baal des ruptures). Le respect des alliances et des négociations, là comme autrefois à Schekem, avait été probablement mis sous la protection de Baal. David y défit les Pelischtim dans un combat si prodigieux qu'il rappela celui de Guibeön, où le soleil s'était arrêté à l'invocation d'Ioschoua. Vainqueur, le roi fit un de ces jeux de mots si familiers à l'esprit sémitique; dans une allusion à Baal-Perassim, il s'écria : « Iahvé a rompu mes ennemis comme une rupture d'eau. »

Dans la même plaine des Rephaïm, les Pelischtim, vaincus, mais indomptables, firent sans plus de succès une deuxième incursion (c'était sans doute à l'époque de la moisson) pour piller et saccager tout le pays.

Une troisième fois, ils parurent à Éphès-Dammin, dans la vallée des térébinthes, là même où David, encore enfant, avait tué Goliath. Le roi les mit en pièces et les poursuivit jusqu'à l'entrée de Guézer[1].

Pour réduire ce peuple intraitable, David ne crut pas assez faire en le chassant des frontières d'Israël. Il l'alla attaquer sur son propre territoire. Avec ses forces, il entreprit le siège de Gath, la ville du roi Akisch, où il avait entendu autrefois murmurer à son oreille :

Schaöul a tué ses mille,
David ses dix-mille.

1. II *Sam.*, v.

Le vieux roi Akisch dut être fort étonné de devenir le tributaire de ce chef de bandes qui, autrefois chassé d'Iehouda par Schaöul, était venu auprès de lui implorer un asile.

La prise de Gath sembla suffisante à David pour porter l'effroi de ses armes chez les Pelischtim : il ne tenta rien contre Gaza, Aschqelon, Aschdod et Éqron.

A l'histoire véritable va se mêler la légende populaire. Le peuple va mettre une auréole au front des plus hardis compagnons du roi.

Le second livre de Schemouël raconte les exploits des héros de David dans les luttes avec les Pelischtim[1]. La chronique très fragmentaire où ces hauts faits sont marqués a un caractère assez étrange. Il y est question à trois reprises de guibborim ou géants, tout à fait semblables à Goliath et dont l'un est son frère. Le premier de ces colosses, descendant des Rephaïm, s'appelait Ischebobenob, et fut tué par Abischaï, au moment où il allait frapper le roi. A Gob parut le second géant des Pelischtim, que tua Sibkaï de Houscha. Au même endroit, Elhanan de Beth-léhem renversa le frère de Goliath le Gathite, Lahmi[2], qui avait une lance dont le bois ressemblait à une ensuble de tisserand. Un autre colosse, dont chaque main et chaque pied avaient six doigts, tomba sous les coups d'Ionathan, neveu de David.

Dans les différentes luttes contre les Pelischtim se signalèrent non seulement Ioab et les neveux du roi, mais encore quelques vaillants hommes d'Israël dont les écoles de nabis ont enregistré les gestes héroïques. Éléasar tua tant de Pelischtim dans une rencontre que sa main fatiguée en resta comme rivée à sa khopesch. Israël, un jour, fuyant devant les incirconcis, Schamma, fils d'Agué, se tint seul au milieu d'un champ de lentilles. Sa vue ranima les courages endor-

1. II *Sam.*, XXI, 15-22.
2. I *Chron.*, XX, 5.

mis, et à Israël revint la victoire[1]. Benayahou de Qabseël tua les deux grands lions (héros) de Moab, et, par un temps de neige, égorgea un lion dans une fosse où il eut l'audace de descendre. Parmi ses victimes, on compta aussi un géant de Mizraïm, qu'il perça après lui avoir arraché son énorme lance.

D'autres héros encore sont signalés par les nabis.

Les vaillants compagnons formant la garde favorite de David, la poésie semble plus tard les avoir enveloppés comme d'une vapeur dorée dans la mémoire d'Israël.

Ce fut dans une des invasions de la plaine des Rephaïm qu'eut lieu un fait tout à l'honneur de David et dont les écoles de prophètes ont voulu garder la mémoire. Les Pelischtim occupaient cette belle plaine et tenaient aussi Beth-léhem. « Ah ! s'écria le roi, mourant de soif, qui me donnera de l'eau du puits de Beth-léhem, creusé près de la porte? » Alors trois chefs israélites, sur ce désir du roi, passant à travers le camp des Pelischtim, allèrent puiser de cette eau aimée à laquelle s'attachaient pour David des souvenirs d'enfance. Mais, quand on lui présenta le vase, le roi refusa de boire, et fit de l'eau une libation à Iahvé : « Par Élohim! je ne boirai jamais cette eau : c'est le sang de ces hommes qui sont allés là-bas au péril de leur vie ».

Les triomphes sur les Pelischtim donnèrent à David un grand prestige parmi le peuple. Agriculteur et pasteur, Israël n'eut plus à craindre, après avoir semé, de voir les étrangers venir ramasser ses gerbes ou écraser ses blés. Pour la première fois, le sud de la Palestine goûtait la douceur de la sécurité. Broyé, humilié, pendant de longs siècles, sous les chars de fer des Pelischtim, Iehouda les pouvait voir en pièces dans ses plaines.

La renommée de David s'était étendue jusqu'en Phénicie. Hiram, qui, de Zidon, avait transporté à Zour

---

1. II *Sam.*, XXIII, 8-13.

(Tyr) la puissance phénicienne, sollicita l'alliance du roi d'Ierouschalaïm. Les Pelischtim étaient aussi les ennemis de Hiram, car ils pillaient ses côtes, et les caravanes de marchands qui, de Zour ou de Zidon, se rendaient en Mizraïm.

En lui envoyant ses bois de cèdre et ses artistes, Hiram continua de récompenser David de ses victoires sur leur ennemi commun. Les montagnes du Libanon descendirent, avec toute leur grâce, dans Ierouschalaïm.

Cependant David ne pouvait longtemps vaquer en paix à l'embellissement de sa jeune capitale.

De l'autre côté de l'Iardèn, les tribus étaient aussi rentrées dans l'unité, en reconnaissant, depuis la mort d'Ischboschet, la souveraineté de David. En échange, le roi les devait délivrer de leurs redoutables voisins. Moab, l'ancien ami de David, fut écrasé[1]. Il prit les gens de Moab tombés entre ses mains, en mesura deux cordeaux pour les faire massacrer, et en laissa vivre la longueur d'un cordeau. Il y avait, dans le fondateur de la monarchie israélite, un singulier mélange d'instincts généreux et de goûts voluptueux et cruels.

Pendant quelque temps, les Moabites furent tributaires de David, ainsi probablement que leurs voisins et alliés, les Ammonites. Mais, fatigués de payer le tribut, ceux-ci résolurent de prendre les armes contre David. Après la mort de leur roi, l'occasion leur parut favorable. Hanoun venait de succéder à son père. Le vieux Nahasch, d'humeur pacifique, subissant sans révolte la puissance de David, lui avait été plutôt, vers la fin, un allié qu'un ennemi. Le roi d'Ierouschalaïm envoya des messagers vers Hanoun pour lui exprimer la part qu'il prenait à sa douleur[2]. Sans expérience, mal conseillé, Hanoun traita les ambassadeurs israélites comme des espions, et les renvoya après leur avoir fait couper outrageusement la barbe et la moitié de

1. II *Sam.*, VIII.
2. II *Sam.*, X.

leurs vêtements. « Restez à Ieriho, fit dire David aux messagers, jusqu'à ce que votre barbe ait repoussé. »

Comprenant que la colère du roi d'Israël allait éclater sur eux, les Ammonites appelèrent à leur aide les Araméens. Ceux de Beth-Rehob et de Zoba accoururent au nombre de vingt mille hommes de pied, auxquels vinrent s'ajouter mille hommes de Maaka et douze mille de Tob.

Le neveu de David, Ioab, eut la direction de la bataille; sous lui commandait son frère Abischaï. « Courage, cria le chef aux troupes, soyons forts pour notre peuple et pour les villes de notre Élohim. Iahvé fera ce qui est bon à ses yeux. »

Après ces paroles vibrantes, l'action commença. Les Araméens plièrent les premiers, et les Ammonites, restés en face d'Abischaï, ne tardèrent pas à s'enfuir derrière les murailles de leur ville. Ce fut de l'autre côté de l'Iardèn que se livra cette rude bataille.

Hadad-Ézer, à la nouvelle que son armée avait été mise en déroute, rassembla en masse les Araméens. Schobak à sa tête, la nombreuse troupe d'Aram campa à Hélam, de l'autre côté de l'Iardèn. Cette fois, David lui-même marche avec Israël contre les Araméens et la nombreuse cavalerie de Hadad-Ézer.

Sept cents chevaux et vingt mille hommes tombèrent entre ses mains. A tous les chevaux, cent exceptés, dans un accès terrible, il coupa les jarrets[1].

A ceux de Damesseq, qui venaient au secours de Zoba, il tua vingt-deux mille hommes, après quoi il mit des garnisons dans les places araméennes. Les boucliers d'or qu'avaient les sars de Hadad-Ézer, il les fit porter à Ir-David; des villes de Bétah et de Berotal,

1. Deux récits différents donnés par le collecteur des livres de Schemouël racontent la lutte contre Aram, II *Sam.*, VIII et X. Avec ces deux récits dont les chiffres diffèrent, il est bien difficile d'avoir une histoire exacte de la campagne du roi d'Israël contre Aram.

soumises à Hadad-Ézer, il enleva une grande quantité d'airain.

Hamath, près des flots de l'Oronte, formait avec Zoba et Damesseq la confédération araméenne. Mais, effrayé de la puissance de David et du sort qu'avaient subi ses alliés, Thoï, roi de Hamath, envoya son fils Ioram pour complimenter de ses victoires le roi d'Ierouschalaïm. Une inimitié particulière, qui régnait entre lui et Hadad-Ézer, avait pu aussi le décider à cette démarche. Les haines personnelles, dans les âmes faibles, sont plus fortes souvent que l'amour de la patrie. A David, Ioram apporta en présent des objets d'or, d'argent et d'airain. Toutes ces richesses, avec les dépouilles des autres peuples vaincus, le roi les consacra à Iahvé.

Pour le Sémite, donner à Dieu, c'est prêter à gros intérêts. Élohim a toujours soin de rendre au centuple, même sur cette terre, ce qu'on lui consacre. L'habile David ne se dessaisissait de son bien qu'à bon escient.

Maître des riches dépendances de Zoba et de la perle de l'Orient, Damesseq David se hâta d'organiser ses conquêtes. Dans tous les districts vaincus, de l'Hermon à l'Euphrate, il établit un gouverneur, chargé de faire payer le tribut aux habitants.

Après avoir écrasé les rudes Pelischtim, David adjoignit à Israël, après une année environ de lutte, le riant et riche pays d'Aram.

Après Aram, il était nécessaire de châtier les Ammonites. Franchissant l'Iardèn, Ioab alla mettre le siège devant Rabba (la grande), leur capitale, située à la source de l'Iabboq [1]. Sur le point de la prendre et en possédant déjà les faubourgs, Ioab manda David, pour qu'il eût l'honneur d'entrer, à la tête d'Israël, dans la

1. II *Sam.*, XI, 1. — II *Sam.*, XII, 26 à fin. Le second récit complète le premier. — Sur les ruines actuelles d'Ammon, dans le haut plateau du pays d'Ammon, voir Saulcy, *Voyez en Terre-Sainte*, t. I, p. 241 et suiv.

résidence royale d'Ammon. Rassemblant de nouvelles troupes, le roi marcha sur Rabba. Il pénétra dans la ville, prit, avec les pierres précieuses, la couronne, pesant un kikar d'or, qui ornait la tête du dieu Milkom, et la fit passer sur sa tête. De la ville il emporta un grand butin.

Toutefois il s'y livra contre les habitants à des vengeances effroyables. Les menant hors de la ville, il les mit sous des scies, sous des herses de fer et des faux, et les jeta dans des fourneaux à briques. Tout comme Rabba furent traitées les autres cités des Benê-Ammon.

Un certain nombre d'Ammonites cependant furent livrés à l'esclavage, condamnés à polir des pierres, à égrener le blé dans des cylindres de fer et à couper du bois. Quant à Hanoun, cause de la guerre, il périt ou prit la fuite. A sa place semble avoir régné, dans Rabba, son frère Schobi.

Inquiète de la puissance nouvelle d'Israël, l'Idumée paraît avoir soutenu Hanoun dans sa lutte contre David. Aussi le roi en tira-t-il vengeance. Abischaï reçut l'ordre d'aller châtier le pays d'Edom. Dans Gué-Mélah (plaine de sel), au sud de la Mer-Morte, il l'anéantit. Là furent couchés dix-huit mille braves d'Édom, après quoi les troupes israélites purent fouler les rochers de porphyre de l'Idumée. Les nids d'aigles de Séir eux-mêmes durent se résigner à payer à David le tribut. Comme à Damesseq et dans les villes d'Aram, le roi établit des nezibim (intendants) dans les cités iduméennes. Il y plaça même des garnisons pour maintenir les habitants dans son obéissance.

C'était une belle conquête. Ce n'est pas seulement par ses montagnes de porphyre, si colorées sous le soleil et de formes si fantastiques, qu'Édom peut séduire un fils d'Israël. Là, des torrents coulent des rochers et font pousser, dans les riches vallées, les arbres, les fleurs et toutes sortes de plantes, à profusion. Mettez encore aujourd'hui, dans ce pays désolé, une popu-

lation intelligente et laborieuse, vous en ferez une des plus riches contrées du globe. Édom, alors comme maintenant, se divisait en deux parties : au nord se dressait le Djébal, dont le nom n'a pas changé (Sébalène des Romains); au sud, Séir (Esch-eschéra actuel), comprenant, au milieu de l'ouad Mousa, Séla (le roc, Petra des Romains[1]).

Ce pays, riant dans ses vallées, fantastique et grandiose dans ses sommets, David eut la gloire de le faire son tributaire.

Mais les Ischmaélites paraissent n'avoir pas tardé à se révolter contre Israël et à massacrer ses nezibim. Il y eut, dans les vieilles montagnes d'Édom, comme des sortes de Vêpres siciliennes contre les intendants hébreux. Aussitôt Ioab, volant vers les cités fortes, ensevelit les Israélites massacrés, et frappa, dans le pays rebelle, les hommes et jusqu'aux enfants. Pendant une moitié d'année, il écrasa jusqu'aux derniers restes de la révolte, et anéantit tellement ces rudes montagnards que, de toute une race d'hommes, quelques-uns seulement purent échapper par la fuite. Au nombre de ces derniers, il faut compter un fils ou neveu de Hadad, roi d'Idumée.

Ce n'était plus désormais de Dan à Beer-Schéba que s'étendait la puissance d'Israël, mais du torrent d'Égypte jusqu'à Thapsaque, près de l'Euphrate. A l'embellissement de la nouvelle Ierouschalaïm, les peuples conquis contribuèrent par leurs tributs et par leurs ouvriers.

Dans l'ivresse de ses victoires, David pouvait bien dire à Iahvé, dont il identifiait la cause avec la sienne :

J'ai pour part Schekem (Sichem),
Et la plaine de Soukkoth je mesure.
A moi est Guileäd et à moi Menasché.

1. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 429.

Éphraïm est l'armure de ma tête (casque),
Iehouda mon sceptre.
Moab est le bassin où je baigne [*mes pieds*].
Jusque sur Édom j'étends ma sandale.
A cause de moi, le Pelischti pousse des cris[1].
Qui donc m'a conduit dans les villes fortes?
Qui m'a mené jusqu'en Édom?
. . . .
C'est avec Élohim que nous faisons des œuvres vaillantes,
C'est lui qui foule aux pieds nos adversaires[2]

C'est toujours à Iahvé que David fait remonter tout l'honneur de ses guerres glorieuses :

Louez Iahvé avec le kinnor,
Célébrez-le avec le nebel à dix cordes...

Le roi ne triomphe pas par le nombre e son armée,
Ni le héros par la grandeur de son courage.

La cavalerie ne sert à rien pour la victoire,
Et par la grandeur de son armée on ne se sauve pas.

Mais l'œil d'Iahvé est sur ceux qui le craignent,
Et sur ceux qui espèrent en sa clémence[3]...

C'est vers cette époque peut-être, entre ces jours lumineux et la seconde partie plus sombre du règne de David, qu'il faut placer la mort tragique de plusieurs descendants de Schaöul. Une famine de trois années ayant désolé Israël, David consulta Iahvé[4]. Celui-ci

1. Nous avons traduit ce vers en modifiant le texte hébreu qui a dû être profondément altéré.
2. *Ps.*, LX.
3. *Ps.*, XXIII.
4. II *Sam.*, XXI.

ıdit que c'était à cause des Guibeönites, massacrés
Schaöul, que le fléau avait sévi. Alors David livra,
eur demande, sept hommes de la race de Schaöul
ıabitants de Guibeön. La belle Rizpa avait eu du
.éfunt deux fils, Armoni et Mephiboschet; aux
s des Guibeönites ils furent livrés. David leur re-
:ncore les cinq fils de Mérab, qu'elle avait eus
riel. Par là, il satisfaisait à la fois sa vengeance
elle des Guibeönites. S'emparant des sept vic-
;, ceux-ci les attachèrent à un gibet. C'était aux
iers jours de la moisson des orges. Sur la belle
ıe de Guibeön (El Djeb), hauteur charmante
›oussent l'olivier et le grenadier, et dont les
baignent encore aujourd'hui dans les flots de blé
orge, les sept cadavres se dressèrent, aux jours les
riants de l'année. Rizpa se fit une couche sur le
er voisin, et là, le jour et la nuit, jusqu'aux pluies
automne, elle veilla sur les siens. Pendant le jour,
écartait des cadavres les oiseaux de proie; et pen-
la nuit, les bêtes sauvages, sans doute principale-
les chacals, nombreux dans toute la Palestine.
ıd David apprit cet héroïsme de Rizpa, il en fut
›ndément touché. Pour consoler sans doute la
ubine, il fit revenir d'Iabesch les restes de Schaöul
Ionathan pour les faire ensevelir à Séla en Benia-
dans le tombeau de Qisch. Aux victimes des Gui-
ites, il semble aussi avoir fait l'honneur de recueil-
urs ossements et de leur donner une tombe.
s nabis ont laissé des mémoires non seulement
es guerres extérieures, mais encore sur la vie plus
ıe de David et sur ce qu'il fit en Israël.
ı soir, de sa belle maison de cèdre, il aperçut, aux
ières lueurs du jour, une femme qui se baignait dans
fontaine. Elle rayonnait de beauté [1]. David, ébloui,
ında quelle était cette femme. On lui répondit que
it Bath-Schéba, fille d'Eliam et femme d'Ouria,

II *Sam.*, xi.

le Hithite. David, l'ayant fait venir, reposa près d'elle.

Quelque temps après, se trouvant enceinte, la femme envoya dire au roi : « Je suis enceinte. » Fort embarrassé, le rusé fils d'Ischaï fit revenir de l'armée, où il était avec Ioab, Ouria le Hithite; c'était pour le faire dormir avec la belle Bath-Schéba. David lui permit de se rendre chez lui, où il fit porter, du reste, un présent. Mais Ouria ne descendit point la nuit dans sa maison, où Bath-Schéba coucha dans son lit solitaire. David lui en ayant demandé le lendemain la raison : « La barque, Israël et Iehouda, lui répondit Ouria, sont dans des huttes; mon maître Ioab campe sur la terre nue; et, moi, j'irais dans ma maison pour manger, pour boire et pour coucher avec ma femme! Certes, je ne le ferai pas. » Le roi le garda encore une journée, dont il profita pour l'enivrer. Mais, tout pris de vin, Ouria resta fidèle à sa résolution et ne passa pas la nuit avec sa femme.

Voulant éviter à tout prix que Bath-Schéba et lui ne fussent accusés d'adultère, David fit à Ioab la recommandation de placer Ouria à un poste périlleux et de l'y abandonner. Cet ordre fut exécuté, et le mari de Bath-Schéba tomba au siège de Rabbath-Ammon. David joua encore la comédie : il blâma Ioab d'avoir ainsi exposé aux coups des assiégeants un homm d'Israël.

Les jours de deuil écoulés, Bath-Schéba épousa roi, auquel elle donna un fils.

Malgré toutes sortes de précautions, David ne p empêcher la rumeur publique de s'élever contre l L'austère successeur de Schemouël, Nathan, entr dans son palais, déroula cette parabole[1] :

« Dans une ville il y avait deux hommes, l'un r et l'autre pauvre; au riche était un troupeau nombreux; mais le pauvre n'avait rien qu'une brebis qu'il avait achetée et nourrie; elle grand

1. II *Sam.*, XII.

chez lui, tout comme ses enfants, mangeait de son morceau et buvait dans sa coupe, et sur son sein elle reposait; elle lui était comme une fille. Un étranger entra chez le riche, qui ne put se résoudre à prendre une tête de son troupeau pour lui faire un festin. S'emparant de la brebis du pauvre, il l'apporta pour son hôte. — Vive Iahvé! s'écria David, enflammé de colère à ce récit; c'est un fils de mort (méritant la mort), l'homme qui a commis cet acte. — Eh bien, c'est toi qui es cet homme, répondit Nathan. Voici ce que te dit Iahvé, l'Élohim d'Israël : « Je t'ai oint roi sur mon peuple et t'ai sauvé de la main de Schaöul; à ta disposition j'ai mis la famille de ton maître et fait tomber ses femmes dans tes bras. Pourquoi as-tu méprisé la loi d'Iahvé?... Tu as enlevé pour toi la femme d'Ouria le Hithite, et tu as fait périr le mari par l'épée d'Ammon. Eh bien! le malheur va entrer dans ta maison. A la face de ce soleil que voici, un autre couchera avec tes femmes. »

La terreur, à ces paroles, s'empara de David. Le nabi commença par lui annoncer que l'enfant né de son commerce adultère avec Ouria allait mourir. L'enfant tomba malade. Au désespoir, le roi jeûna, s'étendit la nuit sur la terre dure pour y reposer. Mais rien ne put fléchir Iahvé. Le septième jour, l'enfant chéri de David expira, sans que ses gens osassent l'en avertir. Lui-même ayant fini par demander : « Est-il mort? — Oui, » lui répondit-on. Alors il changea de vêtements, se purifia dans un bain, se couvrit de parfums, prit un repas. Et, comme on semblait s'en étonner, il dit : « Tant que l'enfant était encore vivant, je jeûnais et me lamentais, car je pensais : « Qui sait? Iahvé peut encore avoir compassion de moi. » Maintenant qu'il est mort, à quoi bon jeûner? Puis-je le faire revenir? C'est moi qui vais vers lui, et non pas lui qui reviendra vers moi. »

Bath-Schéba était accablée de douleur; cet enfant, fruit de l'amour illégitime, elle l'aimait passionnément. David, toujours épris de Bath-Schéba, la con-

sola, reposa près d'elle, ce dont elle eut un fils qui prit le nom de Schelomo (paix, Salomon) et qu'aima Iahvé. Au nouveau-né, Nathan donna le nom mystique de Iedid-Iah (l'aimé d'Iahvé).

Cependant, la voix du sang d'Ouria n'était pas apaisée; elle criait encore contre David. Ce n'était pas en vain qu'Iahvé avait fait dire au roi par Nathan : « Le malheur va entrer dans ta maison. »

Abschalom (le père de la paix) avait une sœur fort belle, Thamar (le palmier), née comme lui de David et de Maaka. Voilà que le fils de David et d'Ahinoam, Amnon, fut pris d'une passion violente pour Thamar[1]. En Égypte et en Phénicie, les mariages entre frères et sœurs non seulement n'étaient pas interdits, mais ils étaient même recommandés par la loi et par l'usage du pays. Le mosaïsme, au contraire, proscrivait ces unions comme monstrueuses. Désespérant de pouvoir jamais toucher à la virginité de Thamar, le fils d'Ahinoam tomba dans un état visible de dépérissement. Mais son cousin germain, neveu de David, Ionadab, ayant appris ce qui causait sa langueur, lui dit de feindre une maladie et de demander que sa sœur Thamar lui vînt apporter de la nourriture.

Sur ce conseil, Amnon, en effet, se mit au lit. Quand le roi son père le vint voir, il lui dit : « Que ma sœur Thamar vienne faire devant moi deux gâteaux, et que je les prenne de sa main! — Va, dit David à Thamar, chez ton frère Amnon, pour lui préparer à manger. » Sans défiance, la vierge se rendit chez Amnon, qui était au lit, pétrit la farine de ses douces mains, fit cuire les gâteaux et les lui présenta. Devant les autres personnes présentes, il ne les voulut pas manger. Il fit sortir tout le monde de sa chambre, Thamar exceptée. Quand la jeune fille lui offrit, près du lit, les gâteaux, Amnon la saisit : « Viens coucher avec moi, ma sœur, lui dit-il avec transport.

1. II *Sam.*, XIII.

— O mon frère, ne m'opprime pas. On n'agit pas ainsi en Israël ; ne commets pas cette infamie. » Mais, sans écouter ses plaintes, le farouche Amnon s'empara d'elle par violence.

Sa passion satisfaite, il conçut aussitôt pour Thamar un grand dégoût et la chassa d'auprès de lui. Mise honteusement à la porte par un esclave, Thamar déchira la tunique à manches que portaient les princesses royales tant qu'elles étaient vierges, mit de la cendre sur sa tête et poussa de grands cris. Elle s'enferma chez son frère Abschalom, dont la haine contre Amnon ne connut pas de bornes. Mais il sut la dissimuler.

Deux années après la violence accomplie sur Thamar, Abschalom faisait à Baal-Hazor, dans la vallée des Rephaïm, la tonte de ses nombreuses brebis. Il invita les fils du roi, et tout particulièrement Amnon, à venir aux réjouissances qui accompagnaient la moisson de la laine comme celle du blé. Souvent, dans ces fêtes, on poussait la joie jusqu'à l'ivresse. Abschalom avait recommandé de ne pas ménager à Amnon le vin parfumé. Quand la tête de celui-ci fut prise par les fumées du vin, les serviteurs d'Abschalom, sur l'ordre de leur maître, le massacrèrent. Effrayés, tous les fils du roi prirent la fuite sur leurs ânesses. Mais ce n'était pas à eux, c'était au seul oppresseur de Thamar qu'en voulait Abschalom.

Dans l'entourage de David, le meurtre d'Amnon ne semble pas avoir excité une indignation bien vive. Le roi seul, fort attaché à Amnon, son aîné, ne put pardonner sa mort à Abschalom. Celui-ci s'était réfugié chez le père de sa mère, le roi de Gueschour, Talmaï.

A plusieurs reprises, la famille de David semble être intervenue pour obtenir le retour d'Abschalom. Où était son crime ? N'avait-il pas eu le droit de venger l'honneur de sa sœur Thamar ? Le sauvage Amnon, du reste, ne devait pas avoir éveillé de bien vives sympathies dans sa maison. Mais le motif que

l'on fit valoir auprès du roi, ce fut qu'ayant déjà perdu un fils dans la personne de son aîné, il ne réparerait pas ce malheur en se privant lui-même de son autre fils, Abschalom. Sur l'ordre d'Ioab, une femme âgée, de Théqoä[1], raconta un jour au roi que, deux de ses fils s'étant battus dans la campagne, et l'un ayant succombé dans la lutte, on voulait, pour tout réparer, livrer à la mort celui qui restait. « Par Iahvé! cria le roi à la pauvre femme, il ne tombera pas un cheveu de sa tête. — Mais en prononçant cet arrêt, répondit-elle, le roi se condamne lui-même, puisqu'il ne rappelle pas le proscrit. — Est-ce que, dans cette affaire, la main d'Ioab n'est pas avec toi? — Mon maître a deviné juste. »

Alors, mandant Ioab, David lui dit : *Va, ramène l'enfant Abschalom.* Celui-ci revint; mais David lui interdit l'entrée du palais, et Abschalom dut s'enfermer dans sa maison, à Ierouschalaïm.

Cependant il était merveilleusement beau et, dans Israël, éveillait de vives sympathies. De la plante des pieds jusqu'à la tête on aurait en vain cherché en lui une tache qui eût pu nuire a ses charmes. C'était le plus beau de tous les Benê-Israël. Une épaisse et magnifique chevelure tombait sur ses épaules. Chaque année, comme elle devenait pesante, il la coupait. Avec lui vivaient son fils et sa fille Thamar, extraordinairement belle.

Mais, ennuyé de cette espèce d'exil qu'il subissait au milieu d'Ierouschalaïm, il appela Ioab, espérant obtenir sa protection auprès de David. Ioab ne voulut même pas répondre à son invitation. Pour le contraindre à venir lui parler, Abschalom fit mettre le feu à un champ d'orge qui appartenait à Ioab. Celui-ci étant venu s'en plaindre, Abschalom lui exposa sa demande : « Je t'ai appelé afin que je puisse dire au roi par ton entremise : « Pourquoi suis-je revenu

1. II *Sam.*, XIV.

Gueschour? Mieux vaudrait pour moi y être en-
:. Maintenant je veux voir la face du roi. S'il y a
noi de l'iniquité, qu'il me fasse mourir! » Après
oab eut rapporté ces paroles au roi, Abschalom
ra dans la demeure de David, qui, en signe de
on, l'embrassa.

ependant ce beau jeune homme continuait d'exer-
un grand attrait sur Israël. Pour se faire rendre
ce, on venait plus volontiers vers lui que vers le
et ses serviteurs. Lui-même accueillait fort bien
Israélite, l'écoutait, l'embrassait, le protégeait
re les officiers de justice, de telle sorte qu'en
il sa popularité grandissait chaque jour. Dans ce
, où l'apparat exerçait toujours un si grand prestige,
ait un char, des chevaux, avec une garde de cin-
te hommes.

autre part, David s'affaiblissait visiblement avec
. Dans sa belle demeure de cèdre, avec ses
ies, ce n'était plus le rude chef de bandes de la
rne d'Adoullam.

raël avait les yeux tournés vers le jeune Abschalom,
illant, actif, magnifique, d'une taille et d'une
té royales. Celui-ci crut le moment venu de s'em-
· du trône, qui, dans sa pensée, lui revenait du
légitimement, et qu'une intrigue de femme allait
doute, à la mort de David, faire passer sur la
le son plus jeune frère, Schelomo.

Je voudrais, dit-il un jour à David, aller à Hébron
nplir un vœu que j'ai fait autrefois dans la terre
Gueschour[1]. — Va en paix!» lui répondit le roi.
s, se levant, Abschalom prit la route de Hébron.
cette ville, où son père avait été sacré, lui-même
ait recevoir l'onction royale. Envoyant des émis-
s dans tout le territoire d'Israël, il fit dire aux
s : « Quand vous entendrez le son de la trom-
, vous direz : « Abschalom est roi dans Hébron. »

II *Sam.*, xv.

Deux cents hommes d'Ierouschalaïm suivi Abschalom dans la vieille Qiriath-Arba. A leur se distinguait un Guilanite, fort avisé et audaci nommé Ahithofel. Il était grand-père de Bath-Sch et n'avait jamais pu pardonner à David d'avoir dé noré sa petite-fille. A ces premières recrues d schalom, d'autres très nombreuses se joignirent. I penchait vers le jeune roi.

Autrefois, David, en apprenant ces événement serait jeté à l'improviste sur la bande d'Abschal mais, vieux, fatigué, peu sûr d'Iahvé, dont il avait prisé la loi, il s'écria : « Levons-nous et fuyon Ne laissant dans sa demeure que dix de ses fem il partit d'Ierouschalaïm avec tous les siens. Les et les six cents Gathites, dont il était sans c entouré, l'accompagnaient. A Itthaï, le chef d légion gathite, il dit, au sortir d'Ierouschala « Retourne dans ta patrie; moi, je vais je ne où; retourne, et reconduis avec toi tes frères.— Iahvé! s'écria le généreux Itthaï, et vive le roi maître! Là où sera le roi mon maître, je serai a soit pour vivre, soit pour mourir. » — Ittha Gathite passa le Qidron (Cédron) avec le roi. To monde pleurait. David avec sa troupe gagna le sert qui s'étend entre Ierouschalaïm et l'Iardèn. A portant la barque d'alliance, parurent Zadoq, É thar et les lévites. Mais le roi ne voulut exposer barque ni les cohènes aux aventures qu'il allait tra ser. « Ramène la barque, dit-il à Zadoq. Si je tr grâce à ses yeux, Iahvé me la fera revoir, ell l'ohel-moëd. »

Tout en larmes, la tête voilée, les pieds nus, Da laissant s'éloigner la barque d'Iahvé, fit l'ascen de la montée des Oliviers. C'est de cette hauteur l'on a le panorama le plus complet d'Ierouschal Une dernière fois, David put embrasser du regar ville aimée. Il pria son ami Houschaï, homme a de se rendre auprès d'Abschalom pour tâcher contre-balancer les conseils perfides d'Ahithofel.

Le frère de Thamar fit son entrée à Ierouschalaïm, où David avait des amis puissants : Zadoq et Ebyathar. La vieille caste sacerdotale était profondément dévouée à la personne du vieux roi.

A Ierouschalaïm était accouru Mephiboschet, rejeton de Schaöul. Il pensait qu'au milieu de ces troubles, le cœur d'Israël reviendrait à la descendance de l'ancien roi.

Tous les biens qu'il avait rendus à Mephiboschet, David les avait fait passer à Siba, intendant des fils d'Ionathan. L'habile Siba était venu à la rencontre de David, chassé d'Ierouschalaïm, et, sur deux ânes, lui avait apporté, pour lui et pour ses gens, deux cents pains, cent gâteaux de raisins secs, cent gâteaux de fruits, avec du vin. Dans le désert, le roi et sa troupe avaient été fort heureux de trouver le présent de Siba.

Ce qui brisait, en même temps que l'âge, le courage de David, c'était qu'il se croyait, d'après la parole de Nathan, sous la malédiction d'Iahvé. A Bahourim, Schimeï, fils de Guéra, de la famille de Schaöul, se présenta exaspéré, lançant au roi et à sa suite des pierres avec des injures. Rien ne pouvait effrayer Schimeï. « Va-t-en, va-t-en, homme de sang, vaurien, cria-t-il à David ; Iahvé fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Schaöul que tu as versé, et transmet la royauté à ton fils Abschalom. Te voilà écrasé de malheurs, parce que tu es un homme de sang. » Abischaï, neveu de David, ayant voulu percer Schimeï, le roi l'arrêta : « Ne vous occupez pas de mes affaires, dit-il, ô vous les fils de Serouya. S'il m'injurie, c'est qu'Iahvé lui a donné cet ordre : « Injurie David ; » et qui peut demander à cet homme raison de sa conduite ? » Pendant longtemps, Schimeï, le Beniaminite, accompagna le roi de ses pierres et de ses malédictions.

David avec sa troupe atteignit Ayéphim, où ils trouvèrent de l'eau pour éteindre leur soif.

Cependant Abschalom s'installait à Ierouschalaïm. Malgré l'habileté d'Ahithofel, il n'allait pas tarder à

être enveloppé de toutes parts par les partis
vieux roi. De plus, la conscience d'Israël, un
surprise, ne pouvait manquer de s'éveiller et c
damner le fils rebelle, devant lequel David éta
traint de s'enfuir.

Houschaï était arrivé près du jeune roi er
plus haut que tous les autres : « Vive le roi!
roi! » — « Pourquoi n'es-tu pas allé avec to
lui dit Abschalom étonné[1]. — Bon! lui r
Houschaï; mais celui qu'ont élu Iahvé et tout
c'est avec lui que je resterai; comme j'ai se
père, ainsi te servirai-je. » Houschaï allait épier
les démarches du jeune roi et les faire conn
David.

Enivré de sa puissance et obéissant aux sugg
mauvaises d'Ahithofel, Abschalom fit tout
était nécessaire pour détourner de lui le peuple d
Il fit amener sous une tente les femmes de so
et dormit avec elles, devant tout Israël.

Ahithofel comprit que, si David ne dispa
pas promptement, les tribus pourraient bien lui r
et Abschalom voir tomber son pouvoir éphén
demanda douze mille hommes pour tomber a
sur la troupe de David, promettant de frapper
« C'est la vie d'un seul homme qu'il te faut,
Abschalom, pour que le peuple soit en paix. »
mandé Houschaï, le frère de Thamar en reçut t
différent : « Tu sais, lui dit Houschaï, que tc
et ses gens sont vaillants et farouches comme
des champs à laquelle on a enlevé ses petits. A
pour les poursuivre, d'avoir réuni autour de t
Israël, de Dan à Beer-schéba, une foule non
comme le sable qui est au bord de la mer. »
conseil de Houschaï prévalut.

Cependant, craignant encore quelque retor
l'idée d'Ahithofel, Houschaï envoya vers :

1. II *Sam.*, XVII.

pour le prier de se tenir sur ses gardes et de se retirer dans les étroits défilés de Guileäd, au delà de l'Iardèn.

Non loin d'Ierouschalaïm, près de la fontaine du foulon, se tenaient cachés les fils des cohènes, Iehonathan et Ahimaasch. C'était par eux que David recevait les nouvelles que lui transmettait Houschaï. Abschalom faillit surprendre les deux jeunes hommes. Ayant échappé à ses émissaires, ils allèrent engager David à passer l'Iardèn et à s'installer sur les hauteurs de la rive est, là même où s'étaient réfugiés autrefois les restes de la maison de Schaöul. Avant le jour, David avec ses gens franchit le fleuve.

Furieux de voir échapper à ses conseils ce jeune roi, avec lequel il s'était promis de régner, Ahithofel, paraît-il, se retira chez lui, et, dans sa rage, s'étrangla. On le déposa dans le tombeau de son père. Peut-être aussi entrevoyait-il que la révolte d'Abschalom n'était qu'une équipée à la veille de finir, et que ni lui ni le jeune rebelle n'avaient su fonder, en Israël, un pouvoir durable.

David s'était installé à Mahanaïm. Ayant ramassé les forces dont il pouvait disposer, Abschalom passa l'Iardèn. Ce jeune homme avait maintenant le sentiment parfait de sa situation : il voyait que, si le vieux roi n'était pas immédiatement réduit, il allait reconquérir bientôt tout Israël. A la tête de son armée il avait placé Amascha, le fils d'un Ischmaélite qui avait autrefois connu sa tante Abigaïl, la mère d'Ioab. De cette union illégitime, il semble que fut né cet Amascha.

Avec des vivres abondants et dans une retraite inexpugnable, David n'avait rien à redouter d'Abschalom. Il aurait pu l'attendre dans Mahanaïm ; mais son amour des coups de main lui revenait tout entier. Il comprit, du reste, qu'après sa marche dans la région désolée qui sépare Ierouschalaïm du fleuve, l'armée d'Abschalom devait être exténuée, et qu'il serait avantageux de tomber sur elle avant qu'elle eût pu

passer l'Iardèn et se refaire un peu dans le gras pays d'au delà [1]. De la ville sainte à Ieriho, la contrée a l'aspect le plus affreux : ce sont des montagnes nues et escarpées, des ravins profonds avec des rochers [2]. C'était bien là, aux frontières de ce district désolé, qu'il fallait surprendre la troupe d'Abschalom.

Comment, du reste, la confiance et les ardeurs de la lutte n'auraient-elles pas reparu dans l'âme de David? En Israël, il s'était produit à la suite des fautes d'Abschalom une réaction marquée en faveur du vieux roi; sans doute, de toutes parts arrivaient à Mahanaïm des témoignages d'affection qui rendaient à David tout son courage. Israël revenant à lui, c'était un signe qu'Iahvé, maître des cœurs, lui revenait aussi. David disposa ses troupes pour l'attaque.

Ioab, Abischaï, Itthaï, le Gathite, les anciens compagnons d'armes qui, sans doute, avaient été désolés de quitter Ierouschalaïm sans combattre, commandaient l'armée du vieux roi. Ils contraignirent David de rester dans Mahanaïm. Malgré la fougue de sa jeunesse qui lui revenait au cœur, le vieux roi consentit à se tenir dans la ville, prêt, du reste, à sortir s'il apprenait que ses bandes avaient plié.

Ses dernières paroles à Ioab, à Abischaï et à Itthaï furent celles-ci : « Oh! épargnez pour moi l'enfant Abschalom! »

Ioab passa l'Iardèn. Dans un endroit appelé Iaär-Éphraïm (forêt d'Éphraïm), les troupes de David, aguerries et bien conduites, rompirent l'armée épuisée d'Abschalom. Elle se débanda. Par ses cheveux le beau révolté resta suspendu à un térébinthe, pendant que le mulet qu'il montait poursuivait sa course. Quelqu'un l'ayant appris à Ioab : « Si tu l'as vu, lui dit l'impitoyable chef, pourquoi ne l'as-tu pas frappé

1. II *Sam.*, XVIII.
2. Robinson, *Voyage en Palestine et en Syrie*, ch. IV.

et couché sur le sol? Je t'aurais pu donner dix sicles d'argent avec une ceinture. » Malgré la recommandation du vieux roi, Ioab se fit conduire vers le térébinthe et perça Abschalom de trois javelots. Dix écuyers du sar, survenant, achevèrent le beau jeune homme, l'ornement d'Israël.

Abschalom mort, la révolte mourait avec lui. Aussi, après avoir enfoncé ses traits dans le corps du jeune roi, Ioab sonna-t-il de la trompette pour rappeler ses bandes occupées à la poursuite des fuyards. On ensevelit, au milieu d'Iaär-Éphraïm, dans une grande fosse sur laquelle on entassa des pierres, le cadavre sanglant d'Abschalom. Dans Émeq-ha-Mélek (la vallée de Molok), probablement celle du Qédron, Abschalom s'était en vain fait creuser d'avance son sépulcre : il n'y devait jamais dormir.

Cependant, à Mahanaïm, David attendait avec impatience des nouvelles de la lutte. Sur le toit de la porte attenant au mur de la ville, il avait placé un homme en vedette. La sentinelle, voyant quelqu'un accourir dans le lointain, en avertit David, ajoutant que celui qui venait avait la démarche d'Ahimaasch, fils de Zadoq. En effet, Ahimaasch se présenta bientôt devant David pour lui annoncer la victoire. Il se garda bien de lui rien révéler de la mort tragique d'Abschalom. Un autre messager, le Kouschite (Ethiopien), accourut aussi pour porter au vieux roi, de la part d'Ioab, l'heureuse nouvelle; mais, David lui ayant demandé : « L'enfant Abschalom se porte-t-il bien? » le Kouschite revéla ce qui était arrivé. Alors le vieux roi se lamenta beaucoup, s'écriant : « O mon fils Abschalom, mon fils, mon fils Abschalom! pourquoi ne suis-je pas mort à ta place? »

En réalité, ce jour de triomphe, par la mort du jeune prince, se changea en un jour de deuil : sans réjouissances, sans cris de joie, et comme à la dérobée, les bandes victorieuses rentrèrent dans Mahanaïm. Le vieux roi, le visage voilé, ne cessait de s'écrier : « O mon fils Abschalom, Abschalom, mon fils, mon fils! »

Comme ces lamentations attristaient la victoire et jetaient le mécontentement dans les bandes de David, Ioab pria le roi de cacher son deuil et de venir montrer son visage aux troupes triomphantes[1]. Elles défilèrent devant le vieux roi.

La défaite d'Abschalom acheva de lui enlever en Israël ses derniers partisans. Dans les tribus, on criait aux gens d'Iehouda qui avaient donné le signal de la défection et qui, sans doute, craignaient les vengeances de David :

Le roi nous a tirés de la paume de nos ennemis,
Et il nous a sauvés de la paume des Pelischtim.

« Il a fui du pays devant Abschalom, et Abschalom, que nous avions oint pour nous, est mort dans la guerre ; pourquoi tardez-vous à rappeler le roi ? » Cependant Iehouda fermait l'oreille aux objurgations d'Israël. « Vous êtes mes frères, vous êtes de ma chair et de mon sang, leur fit dire David par Zadoq et Ébyathar; pourquoi donc êtes-vous les derniers à me rétablir dans la royauté ? »

Pour calmer toutes les appréhensions que pouvait inspirer son retour, il promit à Amascha le commandement de l'armée à la place d'Ioab. Gagné par toutes ces promesses de clémence, Iehouda envoya dire à son vieux roi : « Reviens, toi et tous les tiens. » Après avoir repassé l'Iardèn, il rencontra sur la rive droite, à Guilgal, les principaux d'Iehouda, qui venaient pour le saluer et pour le ramener en triomphe dans Ierouschalaïm.

A peine David eut-il mis le pied de ce côté de l'Iardèn que Schimeï, l'insulteur, se prosterna devant lui, implorant son pardon. « Vois ! disait-il humblement; de toute la maison d'Ioseph, je suis descendu le premier pour saluer le roi mon maître. » Indigné, Abischaï,

1. II *Sam.*, XIX.

ı de David, voulait frapper le lâche Beniaminite. s de Serouya, lui cria David, ne me crée pas tacle. Est-ce qu'aujourd'hui doit mourir un homme aël? » Avec serment, il promit à Schimeï de ne as arracher la vie. La clémence, on le sait, faisait e de la politique habile de David.

ec ceux qui parurent des premiers auprès de d victorieux, on vit Mephiboschet, le petit-fils de ɔul. Le rusé Beniaminite félicita le roi de son heu- retour; sa barbe était longue, ses pieds et ses s sales; depuis le départ de David, il avait négligé soin de sa personne; s'il n'avait pas fait seller son our rejoindre le roi fugitif, son infirmité, disait-il, ait la cause. Mephiboschet repoussa les calomnies il prétendait que Siba l'avait noirci auprès de d, mais toutefois sans convaincre parfaitement le e son innocence. A son ancien intendant, le petit-fils haöul n'osa pas réclamer ses biens : sans doute, avait entre les mains des preuves certaines de ıhison de Mephiboschet.

ı même temps qu'il amnistiait ceux qui l'avaient attu, David récompensait les compagnons de ses d'exil. Un riche Guileädite, Barzilaï, accom- a le vieux roi jusqu'à l'Iardèn, où il lui fit dieux. C'était un homme généreux, qui, à Ma- ïm, avait, sans compter, fourni des provisions vid et à ses gens. Le roi ne voulait pas le laisser rner en Guileäd : « Viens avec moi, lui disait-il, ai soin de toi dans Ierouschalaïm. — Quels doi- donc être encore les jours de ma vie, lui répon- arzilaï, pour qu'à Ierouschalaïm je monte avec le J'ai quatre-vingts ans; je ne distingue plus le bon auvais; je n'entends plus la voix des chanteurs et chanteuses; pourquoi ton serviteur serait-il à ge au roi son maître? Ce ne serait que pour un de temps que ton serviteur passerait l'Iardèn le roi. Que je parte de mon endroit, là où est le lcre de mon père et de ma mère! » A sa place, le t Barzilaï proposa Kimeäm, sans doute un de

ses fils, que David accepta. Sur la rive ouest de l'Iardèn, le roi embrassa une dernière fois son vieil ami d'exil, qui reprit le chemin de Mahanaïm.

C'est à ce moment que se dessine visiblement l'antipathie entre Iehouda et le reste des Benê-Israël. Déjà les noms Israël et Iehouda apparaissent comme deux noms de conflits. Après un moment d'hésitation, les Iehoudites, une fois la première démarche de soumission accomplie, firent tout leur possible pour reprendre leur roi. Jaloux, les Israélites se séparèrent du vieux David ; il y eut même un *vaurien,* Schéba, fils de Bikri le Beniaminite, qui sonna de la trompette et cria :

Nous n'avons point de part avec David
Ni de partage avec le fils d'Ischaï [1].

« Chacun à sa tente, Israël ! » Sur cette provocation, un grand nombre d'Israélites, suivant le rebelle, se retirèrent. Quant aux Iehoudites, en possession complète de leur roi, ils le reconduisirent triomphalement à Ierouschalaïm.

Rentré chez lui, le vieux roi enferma dans une maison spéciale les dix concubines qu'Abschalom avait connues, et qui, jusqu'à leur mort, éloignées de David, et comme des veuves, eurent une existence assez triste.

David, à Ierouschalaïm, ne s'endormit pas. Tout le sang actif et chaud de sa jeunesse lui était revenu, semblait-il, dans les veines. A ses oreilles résonnaient toujours les paroles de Schéba, fils de Bikri, aux Israélites. Sa royauté était, en réalité, enfermée dans les frontières d'Iehouda ; et l'unité d'Israël, si chèrement obtenue, se brisait de nouveau. A Amascha, il ordonna de convoquer rapidement les gens d'Iehouda en état de porter les armes. Comme Amascha tardait à venir, David, ne voulant pas laisser aux

1. II *Sam.*, xx.

Israélites le temps de s'organiser, envoya Abischaï et Ioab avec les troupes dont il pouvait immédiatement disposer.

Près de Guibeön, Ioab rencontra Amascha. Se venger d'un rival qui lui avait enlevé le commandement et l'honneur, ce fut la pensée d'Ioab. Avec cette ruse dont les plus braves mêmes ont de la peine à se défaire, parmi les Benê-Israël, Ioab marcha vers son frère. Souriant, plein d'accueil : « Comment va mon frère, lui dit-il? » et, le prenant par la barbe, il l'approcha de lui pour l'embrasser. Plein de sécurité, Amascha se laissait aller aux caresses d'Ioab. Mais tout à coup celui-ci lui enfonça dans le ventre une épée, de telle sorte que les entrailles d'Amascha se répandirent à terre. Un Iehoudite, voyant, au milieu du chemin, noyé dans le sang, le cadavre du sar, le couvrit d'un manteau et le jeta dans les champs.

Après ce drame horrible, on n'en courut pas moins à la poursuite de Schéba. Le fils de Bikri, incapable de tenir, en rase campagne, contre les troupes aguerries d'Ioab et d'Abischaï, s'enferma derrière les murailles d'Abel-Beth-Maaka. Ioab en fit le siège, élevant des retranchements à la hauteur des murs d'Abel. Cependant, un jour, une femme avisée de la ville cria : « Écoutez, écoutez, dites à Ioab d'approcher, pour que je lui parle. » Quand Ioab fut venu, la femme lui dit : « Es-tu Ioab? — Oui. — Alors écoute les paroles de ta servante. — J'écoute. — Tu cherches à faire périr une ville qui est une mère en Israël. Pourquoi détruirais-tu le partage d'Iahvé? — Un homme des montagnes d'Éphraïm a levé la main contre le roi, contre David; livrez-le, et je m'éloignerai de la ville. » Sur ces paroles, la femme rentra dans Abel; des murailles on lança, quelque temps après, dans le camp d'Ioab, la tête sanglante de Schéba, fils de Bikri.

L'épée qui avait coupé la tête de Schéba avait aussi tranché la révolte. En toute sécurité, avec l'horrible témoignage de sa victoire, Ioab reprit la route d'Ierouschalaïm.

Dans toute cette histoire, la ruse et la violence se tiennent par la main et poursuivent leur but avec une invincible ténacité. Tout ce que l'art humain peut déployer pour atteindre un ennemi, les principaux personnages des jours de David le savent parfaitement mettre en jeu.

Quelque temps avant la révolte d'Abschalom, David semble avoir songé à une guerre avec l'Egypte. Ce fut pour cela peut-être qu'il voulut faire le dénombrement de tout Israël. Peut-être aussi, après avoir repris possession de son royaume et l'avoir pacifié, désira-t-il en reconnaître la force[1]. Avec les sars de l'armée, le fidèle Ioab parcourut tout Israël. Il passa même l'Iardèn, pour compter les tribus d'au delà. Au nord-ouest, il visita le territoire jusqu'à Zour (Tyr) et à Zidon. Après neuf mois et vingt jours, Ioab et les sars, rentrant à Ierouschalaïm, apprirent au vieux roi qu'Israël avait huit cent mille hommes en état de porter les armes, et Iehouda cinq cent mille; quatre millions d'hommes s'agitaient dans les frontières de son royaume.

Sans doute, en accomplissant un tel acte de souveraineté, David crut avoir blessé les droits d'Iahvé, roi d'Israël. Il en eut du remords. Le nabi Gad, qui semble avoir remplacé Nathan, se présenta devant lui pour lui faire connaître un décret d'Iahvé. « Veux-tu, lui dit-il, sept années de famine pour ta terre, ou pour toi trois mois de fuite devant tes ennemis, ou bien trois jours de peste pour le pays ? Maintenant, vois ce que je dois rapporter à Celui qui m'a envoyé. — Tombons plutôt, répondit David au nabi, entre les mains d'Iahvé, car grande est sa miséricorde; mieux vaut cela que tomber dans les mains de l'homme. » — Alors, du matin au soir, la peste sévit avec fureur : le génie du fléau étendit ses mains sur Ierouschalaïm et sur tout Israël; de Dan à Beer-Schéba, soixante-dix

1. II *Sam.*, XXI.

e hommes succombèrent. Ému, Iahvé cria au génie a peste : « Retire ta main. »

ependant David se lamentait, voyant s'entasser tant 'ictimes de tout âge. Près de l'aire de l'Iébousite vna, il offrit à Iahvé des holocaustes et des actions ;râces. Sur le même emplacement, Schelomo, fils)avid, devait, quelques années plus tard, ériger le ›le.

a dernière vieillesse de David fut pesante. Dans lit, le vieux roi ne pouvait se réchauffer, malgré :ouvertures dont on le chargeait. On lui amena vierge de Schounem, la plus ravissante fille d'Is-, pour dormir avec lui et le ranimer un peu par jeune sang[1]. Le nom de cette belle enfant était ıchag. David ne la connut jamais.

côté du vieux roi, ayant conservé sur lui toute influence, se tenait l'avisée Bath-Schéba (la fille du ient). Le rêve de sa vie était de voir son fils Scheo régner après David sur les tribus. Par son ha-é, elle avait attiré dans son parti tous ceux qui ent quelque prestige en Israël et la confiance du Le cohène-hagadol Zadoq, le nabi Nathan (dif-ıt peut-être du Nathan dont il est question au mi-de l'histoire de David), tous les sars qui composaient arde du roi, Bath-Schéba les avait rangés du parti on fils. Adonia avait avec lui le cohène Ébyathar : vieux Ioab, dont l'autorité était depuis long-ps tombée dans le pays.

'après le droit d'aînesse, respecté en Israël, ce n'é-pas à Schelomo que revenait la succession de Da-mais, Abschalom étant mort, l'héritier du trône ıit être le fils de Hagguith, Adonia (Iahvé est mon re). Voyant comme Abschalom que les intrigues Bath-Schéba allaient supprimer son droit, Ado-essaya de se faire reconnaître par les tribus du nt même de son père. Le vieux David n'avait

---

I *Rois*, I.

plus guère le sentiment de ce qui se passait autour de lui. Ce n'était pas en réalité contre son père que se dressait Adonia, mais contre Bath-Schéba et Zadoq.

Dormant la nuit près de la belle Abischag de Schounem, et le jour le passant dans une complète somnolence, David était incapable de voir par lui-même ce qui s'agitait dans son palais, livré, comme il arrive vers la fin de tous les règnes, à toutes les intrigues[1].

Son fils aîné Adonia, fils de Hagguith, essayait, en face de l'active Bath-Schéba, soutenue par les nabis, de s'entourer déjà d'un prestige royal. Il se fit une suite composée de chars, de cavaliers et de cinquante hommes de pied. C'était un fort beau jeune homme pour lequel le vieux roi avait des complaisances, et que soutenaient Ioab et le cohène Ébyathar. Mais près de Bath-Schéba et de son fils Schelomo se tenaient Zadoq (le juste), Nathan, le fougueux nabi, et ce qu'il y avait de plus puissant en Iehouda.

Adonia tenta un coup de main. Près de la fontaine de Roguel, il invita ses partisans à un sacrifice et à un banquet à la suite duquel on acclamerait sa royauté. Il sentait bien que, s'il tardait davantage, l'intrigante Bath-Schéba allait triompher et l'écarter à jamais du trône.

Alors Nathan, le nabi, alla trouver Bath-Schéba, mère de Schelomo, et la pressa de raconter à David ce qui se passait. « Pendant que tu parleras au roi, ajouta-t-il, j'entrerai pour compléter tes discours. » Bath-Schéba pénétra dans la chambre du roi. David était très vieux, et Abischag, la Schounamite, le servait. Voyant son épouse bien-aimée s'incliner et se prosterner devant lui, David lui dit : « Qu'as-tu? — O Adonaï, répondit-elle, tu as juré à ta servante par Iahvé, ton Élohim, que Schelomo, son fils, s'assiérait sur ton trône. Or, voici maintenant qu'Adonia règne,

1. II *Sam.*, II, 1.

et toi, Adonaï, tu ne le sais pas. Il immole des bœufs, des veaux gras, de nombreuses brebis; il a convoqué tous les fils du roi avec Ébyathar, le cohène, et Ioab, le sar d'armée, oubliant Schelomo, ton serviteur. Sur toi sont tous les yeux d'Israël; on attend que tu proclames celui qui, après toi, s'assiéra sur le trône, ô seigneur roi. Sinon, quand tu reposeras avec tes pères, ô seigneur roi, nous serions, moi et mon fils Schelomo, traités comme des pervers. »

Pendant qu'elle parlait encore avec le roi, Nathan, le nabi, entra. On dit au roi : « Voici Nathan, le nabi. » Il se présenta en effet devant David, se prosterna sur sa face, et dit : « Est-il vrai, seigneur roi, que tu aies dit : « Adonia régnera après moi, et il s'assiéra sur mon trône? » En effet, il a aujourd'hui immolé des bœufs, des veaux gras et des brebis en grand nombre; il a invité tous les fils du roi, les sars de l'armée et Ébyathar, le cohène; et voici qu'eux tous mangent, boivent, et disent : « Vive le roi Adonia! » Mais il n'a convié ni moi, ton serviteur, ni Zadoq, le cohène, ni Benayahou, fils d'Ioiada, ni Schelomo, ton serviteur. Est-ce par ordre de mon seigneur que cela se passe? et n'as-tu pas fait savoir à ton serviteur qui montera sur le trône après mon seigneur le roi? — Appelle-moi Bath-Schéba, » répondit David. La reine, étant rentrée, le vieux roi l'assura que Schelomo serait roi. Sur son ordre, Benayahou, avec la garde, Zadoq, le cohène, et le prophète Nathan se groupèrent autour de Schelomo, monté sur la mule du roi, et avec lui descendirent jusqu'au Guihon. Là, devant tout le peuple, Zadoq répandit la corne d'huile sur la tête du fils de Bath-Schéba. « Vive le roi Schelomo! » cria la multitude. Après quoi, la foule remonta dans Ierouschalaïm, accompagnant le nouveau roi de ses clameurs, mêlées au son des flûtes.

Adonia, au milieu de son festin, entendit, ainsi que ses conviés, tout le tumulte. « Pourquoi cet émoi de la ville? » demanda le vieux Ioab? Alors survint Ionathan, le fils du cohène Ébyathar. « Notre maître,

le roi David, dit-il à Adonia, a fait proclamer Schelomo, qui s'est assis sur le trône; puis, les gens du roi sont venus saluer le roi David, disant: « Qu'Élohim fasse prospérer le nom de Schelomo plus que ton nom! et qu'il élève son trône au-dessus de ton trône! » Alors le vieux roi, s'étant incliné sur sa couche, a prononcé la bénédiction : « Béni soit Iahvé, l'Élohim d'Israël, qui a voulu qu'aujourd'hui tu sois assis sur mon trône et que mes yeux le voient! »

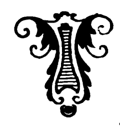
Après avoir entendu le récit d'Ionathan, les conviés d'Adonia se dispersèrent. Lui-même alla saisir les coins de l'autel, ne les voulant quitter qu'après que Schelomo lui aurait assuré la vie. On l'apprit à celui-ci : « Voici, lui dit-on, qu'Adonia a peur du roi, et qu'il tient le coin de l'autel en répétant : « Qu'aujourd'hui le roi Schelomo me jure qu'il ne fera pas mourir son serviteur par le glaive ! » Schelomo, ayant pardonné à Adonia, reçut son prosternement; après quoi, il lui dit : « Va-t'en dans ta maison. »

Mais voici qu'approcha le temps de mourir pour David[1]. « J'entre, dit-il à son fils Schelomo, dans le chemin universel. Prends de la force, et sois un homme. Garde les observances d'Iahvé, ton Élohim. Marche dans ses chemins en conservant ses rites, ses ordres, ses lois et ses prescriptions, tels qu'ils sont écrits dans la Thora de Mosché... Tu sais ce que m'a fait Ioab, fils de Serouya : ce qu'il a fait aux deux sars d'armée d'Israël, à Abner, fils de Ner, et à Amascha, fils d'Iéther, qu'il a massacrés, faisant couler le sang de la guerre en pleine paix... Agis selon ta sagesse, et ne laisse pas sa vieillesse descendre en paix dans le Scheöl... Près de toi aussi est Schimeï, fils de Guéra et petit-fils d'Iemini, de Bahourim. Il m'a horriblement outragé quand j'allais en exil à Mahanaïm... Ne le considère pas comme innocent... Ses cheveux

1. I *Rois*, II.

s, fais-les descendre tout ensanglantés dans le
l. »

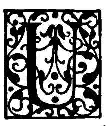
rès quoi, David se coucha avec ses pères et fut
·é dans Ir-David. Quarante ans il avait régné,
ıns à Hébron et trente-trois à Ierouschalaïm.





XII

SCHELOMO (SALOMON), 978-1017.



NE fois en pleine possession du pouvoir, Schelomo commença par se délivrer de ses ennemis et de ceux de son père. Adonia, fils de Hagguith et de David, fit demander pour lui la jeune Schounamite Abischag. Née dans la charmante vallée sise aux pieds du petit Hermon, tout embaumée du parfum des figuiers et des grenadiers, Abischag, la plus belle fille d'Israël, portait dans toute sa personne quelque chose de la grâce de son pays. N'ayant pu avoir le trône de David, Adonia, pour se distraire de son chagrin, s'était tourné vers cette belle enfant, qui est devenue dans le *Cantique* le type de la fiancée fraîche et tendre.

Pourquoi, en dédommagement de la royauté, ne lui donnerait-on pas la vierge de Schounem? Sans doute, Schelomo n'y voyait pas d'inconvénient; mais il crut avoir trouvé une bonne occasion de se défaire d'un rival, dont les prétentions au trône pouvaient un jour renaître, et autour duquel se rallierait peut-être la race éternelle des mécontents, qui ne devaient pas manquer en Israël.

Bath-Schéba, chargée de porter les désirs d'Adonia, se présenta devant Schelomo. Celui-ci, l'apercevant alla au-devant d'elle, se prosterna et la fit

asseoir sur un siège à sa droite. « Je viens te faire une légère demande, lui dit Bath-Schéba; ne détourne pas ta face. — Demande, ma mère! je ne détournerai pas ma face de toi. — Eh bien! qu'Abischag, la Schounamite, devienne la femme de ton frère Adonia! » A ces mots, entrant dans une fureur sans doute feinte, le roi, qui, plus tard, ne devait rien refuser à ses sens, jura que ce jour-là même serait le dernier d'Adonia.

Schelomo avait auprès de lui, tout dévoué à sa personne comme à celle de David, une sorte de chef de janissaires, Benayahou. Ce fut lui qui plongea l'épée dans le sein d'Adonia.

Sans doute la belle Abischag fit la lamentation sur le jeune prince. Habituée au palais de David, elle avait dû rêver pour époux un fils de roi, avec lequel elle serait allée parfois, après les douces pluies, contempler le printemps sous les figuiers et les grenadiers de Schounem.

Il était plus difficile de faire périr Ébyathar, le cohène, ami d'Adonia, qu'un fils de David. Autrefois le peuple l'avait vu apportant dans Ierouschalaïm la barque d'Iahvé. C'était un grand personnage religieux, dont le souvenir se rattachait à la fondation glorieuse de la nouvelle ville. Aussi, pour ne pas exciter un sentiment d'horreur en répandant le sang du cohène, Schelomo se contenta-t-il de l'exiler dans ses champs d'Anathoth et d'établir Zadoq en sa place. Pour expliquer cette mesure, le roi sage dut même rappeler l'anathème porté autrefois par Iahvé contre la maison d'Éli, d'où descendait Ébyathar.

Le meurtre d'Ioab, qui s'était rangé du parti d'Adonia, ne présentait pas les mêmes difficultés que celui d'Ébyathar. Le vieux chef de la première armée disciplinée qu'ait eue Israël, le compagnon de David, voyant le sort d'Adonia, averti sans doute des desseins de Schelomo contre lui-même, se réfugia dans la tente d'Iahvé et saisit les coins de l'autel. On l'apprit au roi, qui n'en donna pas moins cet ordre à *Benayahou : « Va*, et tue-le. » L'exécuteur des

hautes œuvres de Schelomo, ayant engagé en vain Ioab à quitter l'autel, n'osa pas le frapper et recula devant la sainteté du lieu. Il revint demander au roi ce qu il fallait faire. Impitoyable, Schelomo lui répondit : « Fais selon qu'il t'a été dit; frappe-le et l'ensevelis. » Comme de l'exil d'Ébyathar, le roi, habile et subtil, essaya de donner la raison de l'assassinat d'Ioab, accompli malgré toutes les lois divines et humaines. S'il avait fait tuer le vieux chef dans la tente même d'Iahvé, c'était pour écarter de la maison de David le sang de deux hommes justes : Abner, fils de Ner, et Amascha, fils d'Iéther, qu'Ioab avait versé. « Que le sang de ces héros, s'écria Schelomo dans une feinte indignation, retombe sur Ioab et sur sa postérité à jamais! Mais qu'à David, à sa race, à sa maison, à son trône, Iahvé donne la paix pour toujours! » Dans tous les cas, c'était un ami d'Adonia qui venait de tomber sous le glaive.

Schimeï, le Beniaminite, qui avait poursuivi de ses insultes David fuyant devant Abschalom, s'était amendé. Il avait pris tous les dehors de la soumission, mais devait garder dans son âme une haine sourde contre la maison royale. Sans doute, dans les derniers jours du vieux roi, il s'était, par opposition, jeté dans le parti d'Adonia, cherchant à y attirer les Beniaminites, nombreux à Ierouschalaïm. C'était un adversaire redoutable, passionné, ennemi de la maison de David, portant toujours dans son cœur le deuil de la belle famille de Schaöul. Il se rappelait avec amertume la cour de Schaöul à Guibeä, les jeunes filles de Beniamin dansant avec des bracelets aux bras et au cou, et des robes de pourpre. De tout cet éclat la petite tribu était désormais privée. Schimeï ne s'en pouvait consoler.

Cette nature ardente et en même temps souple, Schelomo la redoutait. Dans la crainte que Schimeï n'allât soulever contre son pouvoir les tribus du Nord, toujours disposées à se révolter contre la domination d'Iehouda, le roi le menaça de le tuer s'il sor-

ait d'Ierouschalaïm; il lui était interdit de franchir e Qidron. Trois ans, le Beniaminite observa cette déense et vécut dans la maison qu'il s'était construite à erouschalaïm; mais, sans doute, après ce laps de emps, se croyant oublié du roi, dompté lui-même par 'éclat de la maison de David et ne songeant plus à la ébellion, il se laissa entraîner hors des limites de la ille. On lui apprit que deux de ses esclaves s'étaient auvés dans la ville philistine de Gath, auprès d'Akisch. l courut les réclamer. Pourquoi, hélas! donnait-il au oi subtil, auteur de tant de paraboles, un motif de se léfaire d'un ancien ennemi?

Schelomo fit, devant lui, comparaître Schimeï : : Pourquoi, lui dit-il, n'as-tu pas gardé le serment 'Iahvé? Rappelle-toi tout le mal, dont ton cœur a onscience, que tu as fait à David mon père. Iahvé fait etomber ta malice sur ta tête, tandis que Schelomo st béni et le trône de David affermi devant Iahvé our toujours. » Alors, sur les ordres du roi, Beayhou sortit et massacra le Beniaminite Schimeï. 'était un dur Juif, dont on considéra la mort comme n bonheur pour la maison de David. « Il (Schimeï) xpira, et la royauté fut affermie dans la main de chelomo. »

Délivré de tous ses ennemis, en pleine possession du rône de David, Schelomo put vaquer aux œuvres de paix. Après le fondateur de dynastie, Israël, comme arrive d'ordinaire, eut le roi bâtisseur. Ce que David vait créé avec son épée, Schelomo prit à tâche de embellir.

Pour donner de l'éclat à son trône, pour s'initier avantage peut-être à la civilisation la plus grandiose : la plus raffinée, le roi juif épousa la fille du roi 'Égypte (Psinakhès ou Psousennès II, XXIe dynastie). omme dot, elle apportait au roi d'Israël, Guézer, conuise par l'Égypte sur les Pelischtim [1]. La fiancée fit à

1. M. Clermont-Ganneau a retrouvé l'emplacement de

Ierouschalaïm une entrée triomphale. Jamais on n'avait vu semblables fêtes. Dans le *Cantique,* où domine l'image d'Abischag la Schounamite, semblent paraître cependant quelques souvenirs du mariage de Schelomo avec la belle Égyptienne. Sur un lit charmant, tout brillant d'or, d'argent et de pourpre tyrienne, la fille de Psousennès pénétra avec Schelomo dans Ierouschalaïm. Tout tressaillant de joie, le roi était ceint du diadème. Autour des fiancés se tenaient soixante guibborim (héros d'Israël). Les filles de la ville, émues et curieuses, regardaient passer le cortège[1]. La bien-aimée, avec son visage d'un rouge un peu sombre comme les visages égyptiens, était belle cependant. Elle avait cet attrait irrésistible qui appartient aux compatriotes de Cléopâtre[2]. Droite et noble, son nez avait toute la majesté de la tour de David[3]. Ses lèvres, semblables à deux bandelettes de pourpre, avaient la douceur d'un rayon de miel; et ses yeux, la tendresse des yeux de la colombe. Blanches étaient ses dents, quand elle souriait, comme des brebis sortant du bain. Elle avait répandu sur elle de si doux parfums que l'odeur qui s'échappait de sa personne ressemblait à celle qu'exhale un jardin de grenadiers en fleur.

Avec elle, la fille de Psousennès amenait les beaux chars d'Égypte, traînés par des chevaux ardents. Ces superbes attelages étaient une nouveauté en Israël.

Cette princesse, qu'il aima, Schelomo l'introduisit dans son harem, où elle tint toujours la première place. Un psaume, chanté plus tard, nous garde comme un reflet de la beauté de la fille égyptienne, et marque bien la place qu'elle occupait dans le cœur et dans le palais de Schelomo :

Guézer. Voir *La Palestine inconnue.* Les ruines portent le nom de Tell el-Djéser. — I *Rois,* III.

1. *Cant.,* III.
2. *Cant.,* I, 4.
3. *Cant.,* IV, 4, etc.

La myrrhe, l'aloès et la casse, tout cela ce sont tous tes vêtements;
Dans tes salles d'ivoire, la musique te réjouit.
Des filles de rois sont dans ton harem.
Se tient à ta droite l'épouse,
Couverte des trésors d'Ophir.
Écoute, ô fille, vois et incline ton oreille [lui dit-on],
Oublie ton peuple et la maison de ton père ;
Le roi désire ta beauté, il est ton maître;
Fais-lui le prosternement.
[*Voici*] *devant toi les filles de Zour* (Tyr) *avec leurs présents;*
Les riches nations te font leurs offrandes.

Toute glorieuse, elle entre, la fille du roi;
De tissus d'or est sa robe.
Dans des habits versicolores, elle est amenée vers le roi;
A sa suite, des vierges, ses compagnes,
Te sont conduites.
Elles viennent dans la joie et l'exaltation.
Elles entrent dans le palais du roi [1].

Avant cette fille de roi, si passionnément aimée, Schelomo avait épousé Naama (la belle), fille du roi d'Ammon, pour laquelle il semble avoir éprouvé aussi une inclination assez forte. Ses femmes, du reste, en dehors des plus aimées, furent très nombreuses. Il eut sept cents princesses et trois cents concubines, parmi lesquelles des Moabites, des Araméennes, des Hithites, des Kenaanites, et probablement une fille de la maison de Hiram. Ne paraît-il pas que sa préoccupation ait été d'avoir un harem qui fît pâlir par son éclat celui des rois d'Égypte et de Phénicie [2].

Un grand harem ne va pas sans un nombreux domestique et de grandes dépenses. De plus, Schelomo, qui voulait étendre au loin sa renommée de magnificence, faisait de brillantes réceptions aux ambassa-

1. *Ps.*, XLV.
2. I *Rois*, XI, 1, 2, 3. — *Cant. des cantiques.*

deurs des rois voisins qui venaient lui payer le tribut ou lui rendre hommage. Chaque jour, il fallait pour sa table et pour la nourriture de sa cour trente kors de fine farine et soixante de farine ordinaire, dix bœufs gras, vingt bœufs des champs, cent brebis, sans compter les biches, les gazelles et les grasses volailles[1].

C'était du pays divisé en douze parties qu'il tirait tous ces biens. La justice l'avait contraint de renoncer à l'ancienne division par tribus. Trop petite pour fournir une part considérable aux délices du roi, la petite tribu de Beniamin s'était vu adjoindre une partie d'Éphraïm. Ainsi pouvait-elle sans trop de peine garnir pendant un mois la table royale. Sur ces douze fractions du peuple, chargés de lever le tribut en nature, Schelomo avait établi douze nezibim ou intendants. Ils comptaient parmi les grands dignitaires du pays; l'un d'eux, Ahimahaz, préposé à Naphtâli, était même le gendre de Schelomo : il avait épousé Bacemath, fille du roi sage. Les tribus d'au delà, comptant pour deux sections, avaient deux intendants : Ben-Guéber (le fils du héros), installé à Ramoth-Guileäd, et Ahi-Nadab, qui séjournait à Mahanaïm. Sur ces douze fonctionnaires, Schelomo, portant fort loin le goût des hiérarchies administratives, dont l'Égypte, du reste, lui offrait un parfait modèle, plaça un grand intendant (Al-hanezibim). Ce fut Azaria ben-Nathan qui le premier fut décoré de ce titre éminent.

Voilà comment le roi sage avait organisé ses plaisirs. Douze dignitaires de l'État devaient veiller à ce que sa table fût toujours abondamment et mollement servie, et son palais tout étincelant de luxe et digne de l'admiration des étrangers.

Mais Israël ne devait-il pas, sans murmurer, envoyer ses prémices à celui qui le couvrait de splendeur et qui lui érigeait de beaux monuments? Il faut que le peuple sache se résigner à verser sa sueur quand elle sert à

1. I *Rois*, IV.

nouissement des arts dans un pays? quel plus
e objet pourrait sortir de ses larmes et de son
ır ? C'est par là que l'illettré justifie sa présence
as, en coopérant ainsi à l'œuvre générale de la
isation. A sa maison, si riche et si nombreuse,
lomo, selon la coutume égyptienne, avait préposé
najordome (Al-ha-Beth), Ahischar.
ès le début de son règne, Schelomo avait songé
écuter la pensée, si longtemps nourrie par David,
ver un temple à Iahvé [1]. Il ne tarda pas à y
re la main. C'était sur les hauteurs que les peuples
Kenaan avaient coutume de dresser leurs autels.
collines palestiniennes on a, grâce à la limpidité de
, de si beaux horizons devant les yeux, et, avec les
qu'elles épanchent, ces montagnes sont si bienfai-
es qu'on s'était mis même à les adorer. Dans tous
cas, c'était là, pour les esprits fidèles, qu'Élohim
issait le plus admirable. Schelomo choisit, près de
lle, le mont Moria pour y élever le temple d'Iahvé.
t un contrefort escarpé, une masse de calcaire
eux, au sud-est, là où se dresse aujourd'hui le
am-esch-Schérif (noble sanctuaire). Sans doute,
qui avait fait préférer à toutes les autres col-
s d'Ierouschalaïm le mont Moria, c'était une
nde antique qui s'y rattachait et qui a bien des
s de ressemblance avec celle de la pierre noire
la Kaaba. On prétendait que sur le Moria était
pierre que l'eau du déluge n'avait pas touchée
qu'on appelait pierre fondamentale, Ében Scha-
h. Qui peut méconnaître là un reste de ce vieux culte
anéen du bétyle ou pierre élevée sur le haut lieu [2]?
tard, suivant les rabbins, l'Ében Schatiyah,
ée dans le Saint des saints, s'élevait de trois doigts
lessus du sol [3].

I *Rois*, v et vi.
Gen., xxii, i ,22; xxxi, 45.
Buxtorf, *Lex. Chald. et Rabbin. Ében Schatiyah.* — Sur le

Déjà célèbre par le culte rendu à la *pierre fondamentale,* le mont Moria était naturellement désigné pour porter le temple d'Iahvé. Il ne faisait pas encore partie d'Ierouschalaïm, qui, à cette époque, tenait presque tout entière sur le mont Zion. Séparé de la ville par un profond ravin, il livrait à la culture sa surface rocailleuse. Là, l'Iébousite Aravna ou Ornan avait possédé une aire, c'est-à-dire une surface de rocher où, sous les pieds des taureaux, on dépiquait le grain.

Cette aire, achetée par David, devint l'emplacement précis du temple. Schelomo entama les travaux grandioses de construction au mois de Siv, dans la quatrième année de son règne (1014).

Sur l'étroit sommet du Moria, on ne pouvait installer que le temple proprement dit et l'autel des holocaustes. Pour donner au parvis un certain développement, il fallut entourer le sommet de la colline de remblais soutenus par des terrasses. On obtint, à force de travail et d'habileté, une plate-forme artificielle. On tira les pierres pour la construction du temple de carrières encore visibles : ce sont d'immenses excavations appelées *cavernes royales,* qui s'étendent sous le quartier nord de la ville.

Aux travaux prodigieux du temple, Schelomo employa les restes de l'ancienne population indigène, ménagée par David; il les contraignit à travailler pour un salaire, les plaçant ainsi dans un demi-esclavage. Cent cinquante mille environ peinèrent sous la conduite de chefs de corvée, qui eux-mêmes obéissaient à Adoniram (Adonis est élevé).

Schelomo, le type du roi oriental, cette sorte de

---

temple, voir Vogüé, *Le temple de Jérusalem, Monographie du Haram-ech-Chérif, suivi d'un Essai sur la topographie de la Terre sainte.* — *Das Haram von Jerusalem und der Tempelplatz des Moria...,* von G. Rosen. — Fergusson. *The temples of the Jews.*

khalife des *Mille et une Nuits,* n'entrait en relation directe avec ses sujets que pour rendre la justice. Pour guider les mercenaires, d'habiles Giblites (habitants de Byblos), dont le nom, du reste, semble se confondre avec celui de tailleurs de pierre, avaient été envoyés par Hiram, roi de Zidon[1]. Sous leur conduite, quatre-vingt mille malheureux, le jour et la nuit, à la lueur des lampes, tiraient des rochers d'énormes blocs de pierres et les équarissaient. On distingue encore aujourd'hui les endroits noircis par les lampes. Soixante-dix mille esclaves levaient ces lourdes masses et les apportaient au Moria.

Ni la pierre ni les tailleurs de pierre ne suffisent pour un édifice; il y faut encore le bois et les charpentiers : c'était le roi Hiram qui fournissait les cèdres et les cyprès; ces beaux arbres tombaient pour le temple dans les belles forêts du Libanon. Si les Giblites excellaient à donner une forme à la pierre, en revanche Zidon, la ville maritime, pleine de vaisseaux, fournissait les meilleurs charpentiers. Ce fut sous la conduite de Zidonites que les Hébreux travaillèrent dans le Liban à couper les arbres et à les tailler. A Zour (Tyr) ou dans un autre port, on les embarquait pour Iapho, à la destination d'Ierouschalaïm.

Ce ne fut guère des serfs kenaanites que Schelomo se servit pour couper les cèdres dans le Liban : sans doute, il lui paraissait imprudent de faire sortir du pays une population utile, industrieuse et mercenaire, qui pourrait s'acclimater ailleurs et y fixer son séjour. Il envoya dans le pays des cèdres des Israélites nombreux : trente mille s'exilèrent dans les forêts du nord; mais tous n'y séjournaient pas en même temps. Loin

1. Au temps de Josèphe (*Ant. jud.*, VIII), on conservait une correspondance de Schelomo avec Hiram, et en particulier la lettre par laquelle il lui demandait des ouvriers, avec la réponse de Hiram. Ces pièces étaient probablement apocryphes.

de son figuier et de sa femme, l'Israélite ne peut longtemps habiter. Dix mille seulement travaillaient en même temps dans le Liban, attendant que dix mille autres vinssent les remplacer et leur permettre de retourner voir leurs champs pendant deux mois.

Que Hiram éclaircît gratuitement ses forêts de cèdres et de cyprès, et prêtât, sans rien demander en retour, ses charpentiers de Zidon, on ne pouvait l'exiger. Dans une terre commerçante comme la Phénicie, on ne donne rien pour rien. Schelomo dut chaque année livrer à Hiram vingt mille kors de farine (80,000 hectolitres) avec beaucoup de vin et d'huile. Difficilement le roi d'Ierouschalaïm eût pu tirer tant de provisions de ses domaines particuliers, les melakim d'Iehouda ne possédant guère alors en propriété privée que Ziqlag. Le peuple fut mis à contribution.

Hiram fournit aussi de l'or pour la décoration intérieure du temple. La flotte de Schelomo n'allait pas encore à Ophir chercher ce métal. En échange de l'or, littéralement donné, Schelomo dut abandonner au roi de Zidon vingt bourgs semés sur les frontières de la Phénicie avec le territoire d'Ascher. Ce pays cédé à Hiram porta ensuite le nom de Guélim-ha-Goïm (Galilée des nations), plus tard Galilée [1].

Les pierres à extraire des carrières, le bois à couper dans le Liban demandèrent trois ans de dur labeur Tous les matériaux préparés, on put commencer, sou la direction des artistes phéniciens, la construction d temple. Ce fut d'après un plan égyptien qu'on le bâtit On y distingua trois parties, l'Aoulem (le vestibul l'Ékal (le Saint) et le Debir (le Saint des saints).

L'Assyrie, l'Égypte, la Phénicie apportèrent temple d'Iahvé leur art et leurs symboles. Plus éle semble-t-il, que l'Ékal, le Debir, à son entrée, con

1. A cette époque, il s'appelait : Érez haboul (terre d au cordeau), I *Rois*, IX, 13.

2. Saulcy, *Art judaïque*.

jadis à la porte de l'Éden et à celle des sanctuaires assyriens, avait deux keroubim de bois d'olivier doré, de dix coudées (?) de haut, et dont les ailes comptaient cinq coudées (?) d'envergure. On y voyait, ainsi que dans tout le reste de l'édifice, un solivage en cèdre, posé directement sur le mur de pierre de taille. Ses bas-reliefs y représentaient des coloquintes, des fleurs épanouies, comme en Égypte, mêlés d'images de palmiers et de keroubim. Les artistes phéniciens avaient tenu à multiplier là, dans l'endroit le plus sacré d'Israël, l'arbre symbole de leur patrie, que leurs colons les plus lointains aimaient à frapper sur les monnaies. Avec les keroubim se manifestait la grandiose Assyrie. Sous l'aile de deux de ces taureaux ailés, à tête d'homme, qui gardent les palais de Ninive, s'abritait la barque d'alliance avec son naos, dont le modèle gisait au fond des sanctuaires égyptiens et même dans le temple des Adonies à Djebal (Byblos)[1]. Ces deux keroubim énormes étaient en bois plaqué d'or. Autour de la barque se dressaient l'autel d'or, la table des pains de proposition, assez semblable sans doute aux tables d'offrandes égyptiennes, le chandelier à sept branches, représenté sur l'arc de Titus à Rome.

Dans l'Ékal, ou Saint dont les planches de cèdre plaqué de feuilles d'or, que retenaient des clous de même métal, foisonnaient de coloquintes et de fleurs ouvertes, paraissaient dix tables et dix chandeliers d'or, rangés le long du mur, cinq à droite et autant à gauche.

Comme dans les temple de Mizraïm, d'Assour et de Phénicie, le temple avait des chambres ou cellules; trois étages de chambres étaient adossés au Saint, et trois autres au Saint des saints. C'était dans ces cellules que les prêtresses de Babilou et de Djebal se livraient aux prostitutions sacrées dont le produit servait à augmenter le trésor du temple. Souvent, plus

1. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 215.

tard, quand Baal et Aschéra feront invasion dans la ville sainte, aux heures de profanation, les chambres du temple d'Iahvé verront ces joies, auxquelles les idées religieuses donnaient une saveur plus fine et plus délicate.

Devant le Saint, l'Aoulem ouvert formait un portique soutenu par deux colonnes de bronze, fruit d'un art admirable. Elles avaient quatre coudées de diamètre à la base et dix-huit de hauteur. C'était la proportion égyptienne. Un artiste, Hiram, né d'un père tyrien et d'une mère de Naphtâli, les avait faites. Avec leur chapiteau en forme de lis, où semblait flotter un cordon de cent grenades de bronze, elles faisaient l'étonnement d'Israël. De ces deux colonnes, la gauche s'appelait Boaz (en lui est la force), la droite Iakin (il fonde, il consolide). L'intervalle entre elles était, d'après Iehezqel, de six coudées[1]. Est-il possible de ne pas voir dans Boaz et Iakin un souvenir des obélisques qui s'élevaient à la porte des principaux sanctuaires égyptiens? Mais, en Israël, ces obélisques avaient perdu leur signification primitive, et, en les voyant, nul ne reconnaissait plus en eux la forme phallique.

Composé du Debir, de l'Ékal et de l'Aoulem, le temple était entouré de cours plus basses que l'Ékal. Schelomo n'acheva que la première[2], la cour intérieure, qui ceignait le temple, et fit bâtir le côté oriental de la seconde, qui ne fut terminée que sous les rois suivants. Schelomo fit faire là, à l'orient de cette seconde cour, ou parvis extérieur, un mur de soutènement merveilleux composé de blocs énormes et couronné par un portique ou basilique, sous lequel le roi avait placé l'estrade d'où il assistait aux cérémonies publiques. On appela cet endroit Portique de Schelomo[3].

---

1. *Ézéchiel*, XL.
2. *I Rois*, VI, 36; II *Chron.*, IV, 9.
3. Josèphe, *Bell. Jud.*, V, V, 1.

La première cour, ou parvis intérieur, était formée de trois rangées de pierres de taille et d'un rang de planches de cèdre sculptées. A l'entrée, était un autel d'airain avec un grand bassin d'eau appelé Mer d'airain. Sur douze taureaux, tournés trois par trois vers chacun des points cardinaux, l'artiste phénicien Hiram avait posé la Mer d'airain, dont les bords ressemblaient à ceux d'une coupe, et qui contenait deux mille baths. Hiram plaça encore tout autour de la Mer un rang de bassins d'airain ou de coupes avec des fleurs de lis et des coloquintes.

L'eau qui tombait dans ces bassins pour laver les pieds et les mains des prêtres venait de citernes disposées avec soin dans le temple. On en avait réparti çà et là un certain nombre dont il est facile aujourd'hui de retrouver les traces. Elles fournissaient de l'eau pour les ablutions et pour laver le sang des victimes. Par un canal qui les reliait entre elles, s'écoulait dans la vallée du Qidron la vidange du parvis [1].

Au bout de sept ans (vers 1006), le merveilleux édifice, auquel les djinns, suivant les traditions arabes, avaient travaillé, se dressa, dans toute sa munificence, sur le mont Moria. On était au mois de Boul [2]. Alors se déploya une de ces solennités dont les peuples gardent longtemps la mémoire : on fit la dédicace du nouveau temple. Chez les nations sémitiques, et chez les Phéniciens en particulier, rien n'était plus pompeux que ces sortes de cérémonies. Schelomo, dans Ierouschalaïm, donna tout l'éclat possible à la fête.

Dans la ville étaient accourus les chefs de tribus et les zeqénim avec une foule de peuple. Du mont Zion au Moria, on transporta la barque d'alliance contenant les deux stèles de la loi. Les lévites la portèrent sur leurs épaules jusqu'à l'entrée du temple, où ils la li-

1. Pierotti, *Jerusalem explored*, pl. XII et p. 91-100. — Vogué, p. 57.
2. *I Rois*, VIII.

vrèrent aux Aharonides. Ceux-ci la placèrent dans le Debir sous les ailes déployées et étincelantes des keroubim.

Pendant ce temps-là ruisselait le sang d'innombrables victimes, les plus belles des troupeaux, et devant Iahvé fumait une telle masse de parfums qu'elle enveloppait le Debir d'un nuage obscur. On chantait aussi des psaumes, dans lesquels s'exhalait l'enthousiasme pieux des tribus.

Chacune d'entre elles va finir par quitter pour le temple son autel particulier. La plus jeune cité d'Israël dépassera toutes les autres. Désormais la ville de David n'aura même plus rien à envier à Thèbes, à Bubaste, à Abydos et à Byblos, aux cités des pèlerinages antiques. Elle sera une ville sainte, vers laquelle afflueront, avec des chants sur les lèvres et des présents aux mains, ceux du sud comme ceux du nord, et dont la gloire s'étendra au loin :

LE CHANTEUR.

Elle est établie (Ierouschalaïm) *sur les montagnes saintes.*
Il chérit, Iahvé, les portes de Zion
Plus que toutes les demeures d'Iaqob.
Glorieuse est ta renommée, ville d'Élohim.

LA VILLE.

Je sais que Rahal et Babel me connaissent,
Ainsi que le Pelischti, Zour (Tyr) et le peuple de Kousch [1].

Le temple fut désormais la maison d'Iahvé, où gisait, comme autrefois dans l'Ohel-Moëd, toute la force d'Israël.

1. *Ps.* Ne semble-t-il pas qu'il y ait ici comme un dialogue entre celui qui loue la beauté de la ville et la ville elle-même? En acceptant cette donnée, on s'expliquera bien des psaumes qui, sans cela, resteraient incompréhensibles.

Avec la dédicace commence une nouvelle organisation religieuse. Sans doute, depuis longtemps, le sacerdoce devait appartenir aux descendants d'Aharon, ayant à leur tête un grand prêtre ; mais, sous Schelomo, paraît une hiérarchie avec un certain nombre de degrés dont on n'aperçoit pas distinctement l'existence aux époques antérieures. Du grand cohénat fut investi, après la mort de son père, Azaria, fils de Zadoq. A côté de lui se tenaient les cohènes (prêtres). Quant aux lévites, placés sous les Aharonides, il semble que l'on distinguât parmi eux les kehalites ou chanteurs, les guerschomides, qui servaient aux sacrifices, les schourim (portiers). Tous ne venaient pas de Lévi : on les y rattacha par des généalogies fictives ; on créa surtout des ancêtres lévitiques aux familles chargées de présider au chant et à la musique. A leur tête se distinguaient Héman, descendant de Schemouël, avec ses fils les koraschides ; Azaph et ses fils, et enfin Iedothoun[1].

Aux offices inférieurs du temple, à porter l'eau et à couper le bois, étaient employés les Kenaanites, que Schelomo avait placés dans une sorte de servage.

Souverain oriental, Schelomo se fit construire, après l'édification du temple, une sorte de palais des Mille et une Nuits, une rangée de maisons sur la colline nord, dans l'endroit de la ville appelé Millô. A l'entrée se dressaient si nombreuses les belles colonnes de cèdre rangées par ordre régulier, que cet endroit se nomma Beth yaär ha-Libanon (la maison de la forêt du Liban[2]). Là était conservé le trésor royal, et se tenaient trois cents veilleurs avec des lances d'or et des boucliers, accompagnant le roi quand il se rendait au temple.

Schelomo avait fait faire, dans ce palais, une salle spéciale pour y rendre la justice, une espèce de salle

1. I *Chron.*, 1, 6, 18, 25.
2. *I Rois*, VII, 2 et suiv.

du trône. C'était là aussi qu'il devait recevoir les envoyés des rois étrangers et que la reine de Scheba le vit dans toute sa gloire. Depuis le bas jusqu'en haut, la salle était garnie de planches de cèdre et décorée de sculptures. Au milieu s'élevait le trône d'ivoire couvert d'or, d'une splendeur toute légendaire[1]. On y montait par sept degrés, à chacun desquels étaient sculptés deux lions, symboles de la toute-puissance royale. Qui ne voit là une importation égyptienne? Sur ces beaux monuments, ornés de lions, aimaient aussi à siéger les Per-aa, dans leurs grands palais de Thèbes ou de Memphis. Assis, grave, tout ruisselant d'or, n'ayant presque plus rien de commun avec l'homme, Schelomo, dans les solennités, appuyait ses bras sur les deux lions qui se dressaient au haut du trône. Il écoutait les parties, recevait les hommages des vassaux d'Israël, dans cette attitude de demi-dieu.

Dans le portrait du bien-aimé tracé par la fiancée, il y a bien un souvenir de la magnificence et du grand air que Schelomo déployait, aux beaux jours, sur sa personne :

Ses mains sont des anneaux d'or,
Pleins de pierres précieuses de Tarschisch;
Son corps est un chef-d'œuvre d'ivoire,
Recouvert de saphirs;
Ses jambes sont des colonnes de marbre blanc,
Qui sont établies sur des socles d'or.
Son aspect est comme celui du Liban;
Il est noble comme les cèdres[2].

Outre le Beth yaär ha-Libanon et la salle du trône, Schelomo, dans la vie privée, avait un palais spécial pour sa domesticité et pour ses femmes; mais son

1. I *Rois*, x, 18-20.
2. *Cant. des cantiques*, vi, 14, 15. Ce livre est postérieur à Schelomo, mais paraît bien se rapporter à lui.

épouse principale, la fille de Psousennès, demeurait dans une maison particulière, séparée du reste des femmes et des concubines, ne participant en rien à la vie du harem.

Ce qui amenait le plus de mouvement dans ce gynécée, c'était l'arrivée d'une nouvelle femme. Le *Cantique* retrace une de ces scènes où une jeune fille ravissante, aperçue au milieu d'un jardin, dans la campagne, et emmenée au harem, est entourée par toutes ses nouvelles compagnes, et contrainte de leur raconter son enlèvement. Tout le sérail est mis en émoi par la venue de la belle Schoulamite. On lui fait danser une danse gracieuse, qu'avaient inventée sans doute les filles de Mahanaïm, et qui portait le nom de cette ville. Dans toute sa personne, on examine la belle acquisition du roi :

Retourne-toi, retourne-toi, ô Schoulamite,
Retourne-toi, retourne-toi, pour que nous te voyions [1].

Pleine de désirs, chacune de ces femmes attendait le soir que le choix du beau monarque oriental se portât sur elle :

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche [2] *!*

Ce fut un grand événement dans la vie de ces femmes que le jour où elles se transportèrent de l'ancienne résidence du mont Zion dans le nouveau palais. Leur installation à Millô paraît s'être effectuée avec une grande solennité.

Tout autour des immenses constructions composant le nouveau palais royal se dressait un mur. Dans l'intérieur de cette sorte de labyrinthe ou Ramesséum, Schelomo avait fait élever un *paradis*

1. *Cant. des cantiques*, VI, 12.
2. *Cant. des cantiques*, I, I.

planté de toutes sortes d'arbres étrangers, comme on en remarquait chez les rois de Perse. Là s'étendaient de beaux lacs qui, malgré les ardeurs du soleil, y entretenaient une fraîcheur et un printemps éternels :

« J'exécute de grands travaux, je me bâtis des maisons, dit le Qohéleth (*Ecclesiaste*) ; je plante des vignes, je me crée des jardins, des paradis, où je dresse des arbres portant toute espèce de fruits ; je me fais des lacs d'eau pour arroser la forêt à la pousse puissante[1]. »

Au milieu de ses femmes, dans ce palais tout resplendissant d'or où étaient entassées les richesses des rois et des provinces, le roi avait des chanteurs et des chanteuses ; en même temps que d'amour et de parfums d'Arabie, il s'enivrait aussi d'une musique voluptueuse, qui résonnait pour lui et pour ses femmes, et les excitait tous à la joie, à ce qui fait les délices des fils de l'homme[2].

Dans des coupes d'or le roi buvait le bon vin d'Engueddi et de Hébron, et il mangeait dans de la vaisselle d'or, dédaignant l'argent [3].

Qui nous redira les ivresses de ce khalife juif, dans sa pourpre et son or, sous les galeries de cèdre, ou bien, le soir, près des étangs, avec les bien-aimées, contemplant le beau ciel et les étoiles qui étincelaient doucement au fond des flots sombres, et les yeux des belles filles d'Orient, brillants, limpides et profonds comme les lacs de Heschbon ?

Non seulement Schelomo, mais aussi les grands du pays, les hauts fonctionnaires, les favoris se bâtirent de splendides demeures de cèdre. Le luxe royal avait gagné la cour, et le bien-être la masse du peuple : « Iehouda et Israël étaient nombreux comme le sable de la mer ; tous mangeaient, buvaient, nageaient dans

1. *Eccl.*, II, 4-6.
2. *Eccl.*, II, 8.
3. I *Rois*, x, 21.

la joie. Le roi fit que l'argent devînt à Ierouschalaïm comme les pierres, et que les cèdres y foisonnèrent comme les sycomores qui poussent dans la plaine [1]. »

Ir-David offrant un espace trop étroit, les grands s'élevèrent des palais sur la colline de Millô. Cette partie de la ville, appelée la seconde (Mischné), éclipsa Zion, qui resta glorieuse seulement par le souvenir de David et par le tombeau des rois, que l'on enterrai sur sa pente méridionale.

Ainsi s'ajouta un merveilleux quartier à Ierouschalaïm, qui eut, depuis Schelomo, quatre parties : Ir-David ou Zion, l'ancienne ville ; la seconde ville ou Mischné, au nord, vis à vis de Zion et séparée d'elle par une vallée ; plus loin, le Moria ou montagne du temple, séjour des Aharonides et des lévites ; et, enfin, l'Ophla (Ophel), continuation sud du Moria, où les serfs du temple, plus tard nommés Nethinim, résidaient.

Dans l'Ophla demeurait aussi la classe méprisée des marchands de parfums et des Phéniciens, qui exerçaient le métier de changeurs et d'usuriers. Ils formaient une corporation particulière, ayant ses lois propres, et vivaient tranquilles, protégés par l'alliance qui s'était formée entre Schelomo et Hiram. Sans difficulté même ils pouvaient pratiquer leur culte spécial [2].

Cette ville si jeune, se développant si rapidement et se remplissant de trésors, est un des phénomènes historiques les plus curieux. Ce n'étaient pas cependant les djinns de la légende arabe qui répandaient sur elle la pluie d'or. Elle s'épanchait de trois sources principales : les présents et les tributs des princes étrangers et des vassaux ; l'alliance avec l'Égypte ; le commerce de l'Inde.

Puissant, Schelomo contenait sous son sceptre les peuples que David avait soumis, du torrent d'Égypte

1. I *Rois*, x, 27 ; IV, 20.
2. Movers, *Das phönicische Alterthum*, II.

à l'Euphrate. De plus, les princes amis de son père restaient fidèles à l'alliance d'Israël. Si grand était le renom de la splendeur et de la science du roi, que de tous côtés les princes le venaient voir ou lui envoyaient des ambassadeurs. « Toute la terre désirait voir la face de Schelomo, et entendre la sagesse qu'Élohim avait mise dans son cœur[1]. »

Tous ces princes, amis ou tributaires, apportaient au roi d'Israël des présents, des objets d'or et d'argent, de riches habits, des épices, des chevaux, des mulets. Un luxe étrange, inouï, se répandit par là dans la colline de Millô :

Devant lui se prosternent les habitants du désert,
Et ses ennemis baisent la poussière.
Les rois de Tarschisch et des îles envoient leurs dons,
Les rois de Scheba et de Méroé apportent leurs tributs.
Lui rendent hommage tous les rois,
Tous les peuples le servent[2].

L'alliance avec Mizraïm contribua aussi au luxe d'Ierouschalaïm.

La vallée du Nil avait une véritable supériorité dans l'élève des chevaux. Rien n'égale l'ardeur, la grâce nerveuse des beaux attelages dont les rois d'Égypte, sur les monuments, tiennent les rênes, comme rien n'égale la légèreté et l'élégance des chars sur lesquels ils sont assis. En cette attitude, il paraissent aux jours de pompe, ou bien s'élancent au milieu de la mêlée, comme Ramsès II, dans la lutte contre les Khétas, entraîné par son cheval bouillonnant, qu'il appelait « Victoire à Thèbes ».

Sous Schelomo, chars et chevaux d'Égypte arrivent dans le pays d'Israël[3]. Vendant un certain nombre

1. I *Rois*, IV, 34. — I *Rois*, X, 24, 25. — II *Chron.*, IX, 23, 24.
2. *Ps.* LXXII.
3. I *Rois*, X, 26-30.

.ttelages, avec bénéfice, aux princes de Kenaan, le i se réserve les plus beaux.

Sur un superbe quadrige, et entouré de jeunes et .lis cavaliers à cheval couverts de parures, le roi se :ndait souvent à deux stades d'Ierouschalaïm, dans on jardin d'Étham, délicieusement arrosé et planté[1]. C'était un lieu propice aux voluptés orientales.

La cavalerie, importée de Mizraïm par Schelomo, eut, avec les chars de guerre, des résidences spéciales.

Dans la plaine, non loin de la mer, par la route que suivaient les gens d'Aram quand ils montaient de l'Égypte vers le Libanon, le roi choisit les cités de cavalerie, qui s'appelèrent Beth-ha-Markaboth (maison des chars de guerre) et Hazor-Soussim (bourg des chevaux). Dans ces villes étaient répartis : quarante mille chevaux, douze mille cavaliers, quatre cents chars. La bonne et solide cavalerie se joignait ainsi aux chevaux de luxe et aux étincelants quadriges de Schelomo.

Mais cet état ne satisfaisait pas encore le monarque oriental; il voulait éblouir les yeux par un rayonnement étrange, inouï. Un des traits de Schelomo, c'est le goût pour les importations lointaines, pour les paradis persans avec des plantes que l'on n'avait pas encore vues en Israël. Il cherchait ce qu'avaient de brillant et de rare les autres civilisations, pour en faire un assemblage qui aveuglât tous les regards. Il imagina un projet insensé: ce fut d'entrer en relation avec l'extrême Orient, de l'amener à Ierouschalaïm, de le faire parler et rayonner dans ses palais.

Plus l'entreprise était difficile et périlleuse, plus il s'y attacha. Pour pénétrer dans ces lointains parages, il fallait des navires et des marins. Israël n'avait ni vaisseaux ni l'habitude de parcourir les mers. Schelomo lui voulut donner une flotte avec une élite de matelots[2].

---

1. Josèphe, *Antiq. jud. lib.*, VIII.
2. I *Rois*, IX, 26 et suiv.

Les triomphes sur Séir et sur Amaleq avaient délivré des pillards, qui l'encombraient, la contrée qui s'étend des frontières d'Iehouda à l'Idumée, et de là jusqu'aux rivages orientaux du golfe élanitique, jusqu'à Élath et Ézion-Guéber. Sans rien craindre, les caravanes pouvaient aller avec leurs chameaux d'Ierouschalaïm à la pointe nord du golfe.

Ce fut la rade d'Ézion-Guéber (l'épine dorsale du géant) que Schelomo, conseillé par Hiram, choisit pour en faire un chantier où l'on construisît des vaisseaux. A ces navires on donna le nom de « flotte de Tarschisch ». Hiram, pour former les Israélites, prêta ses marins, les habiles marchands phéniciens, habitués à sillonner la Méditerranée et l'Océan même. Zeboulon et Dan, voisins de la mer, donnèrent aussi leurs marins au roi d'Iehouda.

Appareillée, la première flotte d'Israël cingla vers l'embouchure de l'Indus. Ce qu'elle portait aux lointaines contrées, c'étaient sans doute les produits de la Phénicie, la pourpre, le verre, peut-être aussi les beaux tissus de Mizraïm et le baume de Guileäd, si doux aux blessés.

Après une assez longue traversée, qui leur permit d'apercevoir l'Arabie, l'Égypte, la Nubie, le pays de Kousch, les matelots hébreux débarquèrent avec leur chargement au pays d'Ophir (Abhira), aujourd'hui Sind, à l'embouchure de l'Indus. Au marché, les Israélites déployèrent leurs richesses; là affluaient les populations du nord et de l'est de l'Inde. On troquait les unes contre les autres les marchandises des pays les plus divers.

L'or coulait à flots dans la ville d'Ophir, charrié par le haut Indus. Pour la pourpre tyrienne, pour les merveilles sortant des belles verreries d'Akko, la Venise de l'antiquité, les habitants d'Ophir donnèrent des monceaux d'or.

Au bout de trois ans, la flotte de Schelomo revint de sa première expédition. D'Ezion-Guéber, où elle débarqua, jusqu'à Ierouschalaïm, des chameaux pesamment

chargés portèrent les richesses d'Ophir. Avec quelle curiosité les filles de Zion, si coquettes, attendaient les chameaux, on se l'imagine difficilement. Leur imagination, depuis longtemps sans doute, leur peignait des mondes enchantés, des parures plus rares que le lin d'Égypte, plus éclatantes que la pourpre de Tyr.

Dans Ierouschalaïm émerveillée, les chameaux firent leur entrée, portant plus de 420 kikars d'or, une masse d'argent, de l'ivoire, de l'ébène, du bois de santal, toutes sortes de plantes[1]. La population d'Ierouschalaïm dut rire et s'amuser beaucoup, en contemplant des êtres inconnus, fort semblables à l'homme, aux tours infinis, que les marins hébreux avaient amenés en même temps que l'or d'Ophir : c'étaient des singes des forêts indiennes. Des paons splendides, introduits aussi dans leur cargaison, firent l'étonnement du peuple d'Ierouschalaïm[2]. Sans doute Schelomo les mit dans ses jardins, ces paons plus richement vêtus que lui-même et ses bien-aimées.

Avec le bois de santal, il fit des harpes et d'autres instruments de musique pour les fêtes du temple et aussi pour les voluptés de son palais. Un pont qui reliait la demeure royale au temple eut aussi une balustrade en bois de santal[3].

Ces merveilleuses expéditions, Schelomo les renouvela plusieurs fois, ce qui enrichit Israël. Élath obtint par là une grande importance; ce fut une ville maritime de cet Israël dont le territoire s'étendait maintenant du golfe élanitique jusque vers Aram et vers l'Euphrate.

Pour attirer la richesse dans une contrée et pour y

1. I *Rois*, x, 11, 12.

2. Sur l'origine sanscrite des mots qui désignent les singes, les paons et le bois de santal, voir Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 621.

3. *II Chron.*, IX, 10 et 11.

favoriser le commerce, il faut de grandes voies qui mettent le pays en communication avec ses voisins et qui relient entre eux ses différents districts. Schelomo fit faire des *routes royales* allant d'Ierouschalaïm, à travers toute la Palestine, jusqu'aux extrêmes frontières du nord et du sud. Pour faire ces chemins, il dut se servir des anciens Kenaanites réduits en servage [1]. Facilement les caravanes purent circuler de Dan à Beer-Schéba et de l'Iardèn à la mer.

Une ligne de places fortes assuraient, en outre, leur sécurité, et leur fournissaient des points de halte. Au nord d'Ierouschalaïm, par exemple, Schelomo fit fortifier Beth-Horon supérieure et Beth-Horon inférieure, et, à l'ouest, Guézer, dot de la fille de Psousennès [2]. Baalath, dans Beniamin, Meguiddo, dans la plaine d'Isréel, plus loin, au nord, Hazor, se dressèrent pour protéger les *routes royales* et les marchands qui les parcouraient.

Dans le pays d'Aram, le roi bâtit des cités-stations, parmi lesquelles Thadmor (plus tard Palmyre) leva sa tête féerique. Au milieu d'une féconde oasis, égayée de sources et de palmiers, entre Damesseq et l'Euphrate, elle se présentait aux caravanes fatiguées et brûlées du soleil. Bien vite elle devint un riche marché où affluèrent les vendeurs de Phénicie, d'Aram, des pays de l'Euphrate, de la Babylonie. Les produits de l'Asie orientale, ceux de l'Inde et de l'Asie occidentale s'y échangèrent.

C'est bien elle et non pas Thamor, sur la frontière sud d'Iehouda, que bâtit Schelomo, si occupé d'assurer la sécurité au commerce. Aujourd'hui encore les caravanes qui vont de Damesseq, le paradis des croyants, à Bagdad, la ville enchantée des Mille et une Nuits, passent par Thadmor. Elles s'asseyent, au bord des fontaines, sur les colonnes brisées, près des restes

1. Josèphe, *Antiq.*, VIII.
2 I *Rois*, IX, 17.

de ce beau temple du soleil dont les débris annoncent ce que fut jadis la fille de Schelomo, de quel éclat elle s'environna dans le IIme siècle de notre ère, alors que, sous son nom grec de Palmyre, elle jouissait d'une complète liberté et du patronage de Rome.

Ce que l'on a recueilli d'inscriptions, parmi ses ruines, appartient à cette époque. L'ancienne Thadmor, du temps de Schelomo, est peu connue; elle n'apparaît, avec ses bazars, que dans une lueur crépusculaire plus propice peut-être à l'enchantement que le grand jour[1].

Outre les cités-stations et les villes de cavalerie et de chars, Schelomo établit des lieux d'approvisionnements, où, pour les années de disette, on entassait le surplus des années d'abondance.

Ce qui distingue les grands rois, l'esprit de prévoyance, Schelomo l'introduisit à un degré rare dans l'État israélite. La *thebouna* ou subtilité pratique, que les Moschlim (*proverbes*) souhaitent au fils de la sagesse encore plus que la *hokma* ou science spéculative, le fils de David la posséda largement. Il n'avait pas, comme son père, d'habiles conseillers; par ses lumières, il se suffisait à lui-même.

Toutefois il crée un certain nombre de fonctionnaires que nous avons déjà rencontrés : le majordome; les douze intendants répandus sur le territoire d'Israël, ayant à leur tête le *al-ha-nezibim;* une sorte d'ingénieur ou ministre des travaux publics (al-ha-maz). Il les adjoint aux hauts dignitaires laissés par David, le sar en chef ou général des troupes, le scribe tenant les rôles de l'armée (sopher) et le chancelier royal (maskir). Il semble que ces fonctions aient été héréditaires[2].

Comment une si belle organisation n'aurait-elle pas excité l'admiration d'Israël? Aussi la sagesse de Sche-

1. Vogué, *Syrie centrale. Inscriptions sémitiques.*
2. I *Rois,* IV.

lomo prit-elle une origine toute merveilleuse. On racontait qu'avant d'avoir bâti le temple, étant jeune roi, il était un jour monté à Guibeön, où il y avait un bamâ (haut lieu) fort célèbre, pour y offrir mille holocaustes et y faire brûler des parfums sur les cassolettes[1]. Dans un songe de nuit, il reçut la visite d'Iahvé : « Demande, lui dit Élohim, ce que tu veux que je te donne. — Iahvé, mon Élohim, lui avait répondu le roi, tu as fait régner ton serviteur à la place de David, je ne suis encore qu'un adolescent, je ne sais ni sortir ni entrer [sans discernement]. Or, nombreux est ton peuple élu; donne à ton serviteur un cœur subtil pour le juger, pour distinguer entre le bien et le mal. »

Content de cette réponse et de ce que Schelomo n'avait demandé ni les richesses ni une longue vie, Iahvé lui dit : « Voici que j'ai fait selon ta parole; je t'ai donné un cœur sage et subtil, si bien qu'il ne s'est vu personne semblable à toi aux temps passés et qu'il ne s'en lèvera pas dans les temps à venir. Je veux te donner aussi plus qu'à tous les rois la richesse et la gloire, que tu n'as pas sollicitées. Et si tu gardes mes préceptes, comme a fait David, ton père, je prolongerai tes jours[2]. »

Cette sagesse d'origine surnaturelle, Schelomo la déploya dans une circonstance dont Israël se souvint toujours.

Deux courtisanes se présentèrent un jour devant le roi. « Sois moi favorable, ô Adonaï, lui dit l'une d'elles; cette femme et moi, nous habitons la même maison; là, près d'elle, j'ai enfanté; trois jours après moi, cette femme aussi a eu un fils; nous étions là, ensemble, sans que personne fût avec nous. Le fils de celle-ci est mort, parce que, pendant la nuit, elle s'est couchée sur lui. Se levant alors, elle a pris, pendant que je dormais,

1. I *Rois*, III.
2. I *Rois*, III, 16 et suiv.

mon fils, placé à mon côté, et l'a mis sur son sein, posant, sur mon sein, l'enfant mort. Le matin, lorsque je voulus allaiter mon fils, voici qu'il était mort; mais, après l'avoir considéré, je vis que ce n'était pas celui que j'avais mis au monde. »

L'autre zenona (courtisane) contesta ce récit et affirma que l'enfant vivant était son fils. Sans hésiter, le roi sage s'écria : « Apportez-moi une épée; » et quand on eut obéi : « Faites deux parts de l'enfant; une part sera remise à l'une de ces femmes, l'autre à sa compagne. » Alors, pleine d'émotion, la véritable mère s'écria : « O Adonaï, donnez-lui tout l'enfant, et ne le tuez pas. » L'autre, au contraire, disait : « Qu'il ne soit ni à moi, ni à toi! Coupez. — Remettez-le à cette femme, dit alors le roi, ne le tuez pas, car voici la véritable mère. »

Ce jugement fut connu dans tout Israël, et l'on vit bien que la sagesse d'Élohim était dans le roi quand il rendait la justice.

Ce ne fut pas seulement Israël, mais encore les pays lointains qui connurent sa subtilité autant que sa magnificence. Bien que tous les traits ici rapportés ne soient pas historiques, la légende peut cependant servir à faire connaître Schelomo et la réputation de sagesse qu'il s'était acquise. De toutes parts, on lui envoyait des énigmes à déchiffrer, des paraboles dont il devait découvrir le sens caché. Il était impossible de le prendre jamais en défaut et de le réduire au silence. Le roi Hiram, avec les sages de Zour, lui proposa des énigmes compliquées, dont Schelomo eut bien vite trouvé la solution. Mais lui-même dut donner au roi d'Israël une somme d'argent considérable, parce qu'il n'avait pu trouver, ni par lui ni par ses serviteurs les plus avisés, les mystères que Schelomo lui avait envoyés[1].

Du pays des sages vint la reine de Scheba (Saba)

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, VIII, fin.

pour proposer aussi des énigmes au grand roi et tenter de le surprendre. Elle avait avec elle une nombreuse suite, des chameaux chargés de baume, d'or, de pierres précieuses. Dans Ierouschalaïm étonnée elle fit son entrée et développa ses paraboles devant Schelomo, qui n'en laissa aucune sans réponse. Elle visita le magnifique palais du roi, s'assit à sa table, admira le bel ordre de ses serviteurs, leurs riches habits, et assista aux cérémonies du temple. Si grande était son admiration qu'elle en pouvait à peine respirer. « Ta sagesse surpasse encore, dit-elle au roi, ce que la renommée m'en a fait connaître. Heureux les hommes et les serviteurs qui, constamment, se tiennent devant toi et entendent ta sagesse[1] ! »

Avant de le quitter, elle donna au roi cent vingt kikars d'or, une grande quantité de baume, des pierres précieuses; on ne vit plus jamais autant de parfums qu'en apporta la reine de Scheba au roi Schelomo. En échange, celui-ci lui fit aussi de riches présents, qu'elle emporta dans son pays sur ses nombreux chameaux[2].

Schelomo laissa de sa sagesse une si grande renommée, que l'on fit de lui une sorte de sorcier qui avait enchanté toute la nature. Les Juifs avaient des incantations par lesquelles ils prétendaient guérir de certaines maladies, et qui leur venaient de Schelomo[3]. En son nom, ils conjuraient les mauvais esprits. Au temps de Josèphe, un Juif, Eléasar, devant Vespasien et son armée, fit sortir d'un homme les esprits du

1. I *Rois*, x.

2. D'après la tradition éthiopienne, la reine, appelée Makéda, était d'Éthiopie. Revenue chez elle, et ayant atteint sa ville, neuf mois et cinq jours après avoir quitté Schelomo, elle fut prise des douleurs de l'enfantement et donna au roi juif un fils qu'elle nomma Baina-Hékem. — F. Prætorius, *Fabula de regina Sabæa apud Æthiopes*.

3. Josèphe, *Antiq. jud.*, VIII.

mal, en présentant à ses narines un anneau sous le chaton duquel on avait placé une racine indiquée par Schelomo. Pendant que le malade respirait la plante, le magicien faisait le serment de Schelomo et récitait les *cantiques* du roi. Ainsi se fit l'exorcisme devant le général romain.

L'anneau de Schelomo devint, du reste, célèbre en Orient ; il l'avait donné, d'après la légende éthiopienne, à la reine de Scheba. Sur les pierres gnostiques paraît l'image du fils de David avec une vertu d'amulette.

Mais ce qui est curieux et qu'il importe de dégager du récit de Josèphe, c'est que les proverbes de Schelomo et ses paraboles, c'est-à-dire une partie de la Bible, à une époque déterminée, a été récitée en vue de produire un effet certain sur les malades et peut-être sur les morts.

Les Arabes portèrent encore plus loin le pouvoir merveilleux de Schelomo. Pour eux, le roi sage ne fut pas seulement tout-puissant sur la nature : sa vertu d'enchanteur s'étendit jusque sur les djinns ou génies. Il en avait quatre à son service, ses esclaves dociles, obéissant à ses moindres gestes. Un jour, il étendit un immense tapis, se plaça au milieu, et près de lui fit ranger ceux d'Ierouschalaïm qui voulaient faire le pèlerinage de la Mekke. A chacun des quatre coins du tapis se tenait un djinn. Sur l'ordre du roi, les génies soulevèrent l'immense tissu rempli d'hommes et de femmes, et dans l'espace emportèrent vers la ville sainte le peuple juif avec son roi. On s'arrêta plusieurs fois en chemin. Dociles, les djinns déposaient doucement sur la terre le tapis, et, la halte achevée, le reprenaient pour le promener à travers les airs. Le pèlerinage juif revint de la Mekke dans le même véhicule qui l'y avait conduit, et traîné par les mêmes génies [1].

Vers la fin de son règne, Schelomo, appesanti par

1. Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner.*

l'âge, de plus en plus voué, semble-t-il, à la spéculation et aux femmes, laissa se briser les liens qui unissaient à son royaume les plus importantes conquêtes de son père David.

Les rudes montagnards d'Édom, écrasés par Ioab, se redressèrent. Le sar hébreu avait eu beau moissonner là tous les mâles; vivace et forte, la montagne avait produit une nouvelle génération.

Hadad, de l'ancienne famille royale, réfugié tout jeune enfant en Mizraïm, où le Per-aa lui avait fait épouser la sœur de sa femme, avait atteint l'âge d'homme; il revint dans les monts paternels, où il trouva une race énergique, debout, prête à couper le nœud qui la rattachait à Israël[1]. En vain le Per-aa avait essayé de le retenir dans sa cour brillante et raffinée : « Laisse-moi partir, » avait répondu Hadad à toutes ses sollicitations.

L'Idumée, vers la fin du règne de Schelomo, semble avoir recouvré son indépendance et complètement échappé à la suzeraineté d'Israël. Il était difficile, du reste, de retenir longtemps sous le joug ces rudes montagnards et de comprimer des révoltes multipliées sur ces hauteurs de porphyre.

D'après Josèphe, en désaccord avec le récit biblique et sans doute aussi avec la vérité, Hadad, ne pouvant rien dans Édom, gardé par les garnisons israélites, s'était rabattu sur le pays d'Aram et uni contre Schelomo avec le fougueux et heureux chef de bandes Rezon[2].

Vers le nord-est, le pays d'Aram, attaché comme Édom par des nœuds factices à la monarchie israélite, essaya de se rendre indépendant. Un rude chef de bandes, Rezon, ancien serviteur de Hadad-Ézer de Zoba, pénétra avec ses brigands dans Damesseq, en chassa sans doute l'intendant hébreu, et commença heureusement une lutte qui ne pouvait tarder à avoir

1. I *Rois*, XI, 17-22.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, l. VIII.

pour résultat la parfaite indépendance de Zoba et de toute la Syrie, comme de Damesseq[1]. Implacable, Rezon ne laissa pas de trêve aux troupes israélites que Schelomo lui opposa, et paraît, lui, le chef de bande, s'être constamment moqué de celui dont, de toutes parts, on venait admirer la sagesse.

Mais ni dans Édom ni dans Aram ne gisait la grande cause d'inquiétude pour Schelomo. Cette unité israélite, jamais complètement assise, et contre laquelle des protestations, même au temps de David, n'avaient cessé de se produire, est, sous Schelomo, fort menacée. C'est de l'intérieur que partent les coups les plus violents contre la monarchie israélite.

Le prophétisme, gardien jaloux, depuis Schemouël, de la loi mosaïque, semble s'être allié aux rancunes ambitieuses d'Éphraïm et des tribus du Nord. Schelomo avait profondément blessé le mosaïsme et la délicatesse de la conscience juive.

Si le vulgaire vivait en paix sous les figuiers, de Dan jusqu'à Beer-Schéba, les penseurs, les prophètes, amis de l'idéal, considéraient avec inquiétude d'où provenait cette abondance. C'était l'étranger qui, par son luxe et sa civilisation, faisait invasion, sous toutes les formes, dans la nation juive. Sur les joues et les lèvres de la bien-aimée, on appliquait le fard étranger, si détesté d'Iahvé. Grâce à cette invasion profane, Israël bientôt allait perdre sa physionomie propre. Un vif mécontentement agitait les écoles de nabis. Sans doute leurs paroles ardentes mettaient en fermentation les idées de révolte auxquelles n'avait pas renoncé Éphraïm.

Vers la fin du règne de Schelomo, la colère des nabis fut portée à son comble. Follement épris de quelques-unes de ses femmes, le vieux Schelomo non seulement leur bâtit des bamoth (hauts lieux) sur le mont des Oliviers, mais les accompagna dans leurs encensements et leurs

1. I *Rois*, XI, 23-25.

sacrifices. Il brûla des parfums pour Aschthoreth (Astarté) des Zidonites et pour Milkom des Ammonites[1]. Par ses soins, Kamosch eut un haut lieu. Il semble aussi que, comme aux usages étrangers, ce fut également aux belles filles étrangères, interdites par le mosaïsme, que s'attacha le plus ardemment le roi Schelomo.

Irrité de tant d'infractions à la loi, le prophétisme ne va pas tarder à éclater contre le fils de David et à faire une alliance visible avec les mécontents d'Éphraïm.

Le roi, qui paraît avoir eu du goût pour les beaux adolescents comme pour les femmes, avait protégé un jeune Éphraïmite, fils de Nebath de Zaréda, et dont la mère, Zeroua, était veuve. Peut-être faisait-il partie des jolis cavaliers avec lesquels Schelomo se rendait au délicieux jardin d'Étham. Son nom était Iarobeäm (celui dont le peuple est nombreux, Jéroboam). Tout jeune, il montrait déjà une grande habileté, cette thebouna (subtilité pratique), si fort prisée du grand roi. Aussi Schelomo le chargea-t-il de veiller aux travaux de Millô et à l'achèvement des murs de la ville[2]. Il s'acquitta merveilleusement de cette fonction, si bien que, pour le récompenser, le roi le fit intendant sur la maison d'Ioseph. Tant d'honneurs ne suffisaient pas à ce jeune mais insatiable ambitieux. Iarobeäm rêvait de plus hautes destinées.

C'était, autant qu'on le peut apercevoir de loin, à travers la Bible et Josèphe, un beau jeune homme délié, aux regards clairs et durs comme l'acier, avec un de ces visages féminins dont il faut se défier quand on les rencontre dans un homme. Malgré toute sa sagesse, Schelomo n'y prit pas garde. Il nourrit chez lui le plus terrible ennemi de sa maison.

Un jour, Iarobeäm sortit d'Ierouschalaïm et prit sa route vers la terre d'Éphraïm pour aller revoir un peu sa maison et ses enclos. Chemin faisant, se présenta

1. I *Rois*, XI, 1-9.
2. I *Rois*, XI, 26 à fin.

devant lui un vieux nabi, énergique et âpre, Ahiya (mon frère, c'est Iahvé), le Schilonite. La fureur du nabi contre Schelomo ne connaissait pas de bornes. Il haïssait, lui, fils de Schemouël et Éphratite de Schilo, ce roi de la race maudite de David qui avait fait passer Schilo avec la barque d'alliance et toute sa gloire à Ierouschalaïm. N'avait-il pas dressé encore ce temple du Moria qui anéantissait le vieux pèlerinage de Schilo?

Sur les épaules du nabi flottait un manteau neuf au milieu des champs, se livrant à ses transports prophétiques, Ahiya prit le manteau et le mit en douze pièces. « Prends dix morceaux pour toi, dit-il à Iarobeäm, car voici les paroles d'Iahvé : « J'arrache la royauté de la main de Schelomo, et je te donne dix tribus; pour lui, il lui en restera une[1] à cause de mon serviteur David et à cause d'Ierouschalaïm, la ville que j'ai élue parmi toutes les tribus d'Israël. » Cependant le vieux prophète ainsi qu'Iarobeäm ne se faisaient aucune illusion; si grand était encore le prestige de Schelomo qu'il était difficile de l'ébranler; ce fut après la mort du roi que pour le succès on se donna rendez-vous. L'âme éclairée par les paroles du nabi et par la scène prophétique au milieu des champs solitaires d'Éphraim, Iarobeäm vit clair dans sa destinée. Son ambition immense, mais vague, prit une forme déterminée. Lui aussi serait roi; il aurait une capitale, un palais, des chanteurs et des chanteuses. A ce beau jeune homme, une soif âcre de luxe et de jouissances montait à la gorge, au moins autant que le désir de la domination. En surveillant la construction de Millô, il avait dû convoiter souvent le bonheur de Schelomo, qui allait s'installer dans cette délicieuse demeure.

Iarobeäm sans doute entra de suite en relation avec

1. Les deux tribus d'Iehouda et de Beniamin n'en faisaient qu'une depuis qu'Ierouschalaïm avait été fondée par un roi Iehoudite dans le territoire de Beniamin.

les prophètes d'Israël et surtout avec ceux de Schilo.

Jusqu'aux oreilles de Schelomo parvint le bruit de l'intrigue nouée contre lui par les prophètes d'Éphraïm et Iarobeäm. Celui-ci abusait de ses fonctions pour exciter les gens contre le vieux roi. L'orage commençait autour du trône de David. Clairvoyant, Schelomo dut voir là un mauvais symptôme et la menace d'une prochaine rupture de l'unité israélite. En vain voulut-il s'emparer du jeune ambitieux, dont Ahiya avait surexcité les passions ; Iarobeäm avait eu le temps de s'enfuir en Mizraïm auprès de Scheschonq.

Par des prévisions tristes furent assombries les dernières heures de Schelomo. Il ne devait plus être aussi radieux, assis sur le trône d'ivoire, ni se promener si gaiement dans le jardin d'Étham. Si le livre du Qohéleth (*Ecclésiaste*) n'est pas son œuvre, du moins le personnage du Qohéleth, roi fastueux dans Ierouschalaïm, c'est bien Schelomo. En quel abîme de noire tristesse et de désenchantement est tombé le bien-aimé du *Cantique !* Il ne songe plus, avec ses quatre-vingt-quatorze ans, aux heures d'amour, quand s'éveille le printemps et que se fait entendre la voix de la tourterelle. Cherchez dans cette œuvre un rayon de joie, la plus légère fleur de gaieté, vous ne les trouverez pas. Tout est noir et aride, c'est le pessimisme arrivé à sa dernière puissance.

« Et j'ai estimé les morts qui étaient morts depuis longtemps plus que les vivants qui avaient encore la vie ; et, plus heureux que tous, j'ai estimé l'avorton qui n'avait pas encore marché dans l'existence, et n'avait pas vu l'œuvre mauvaise qui s'accomplit sous le soleil [1]. » Merveilleux livre, que liront toujours avec une jouissance infinie les esprits philosophiques et délicats, parce qu'il peint la vie telle qu'elle est, et qu'il aide à en supporter les misères !

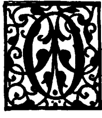
1. *Eccl.*, IV, 2, 3.



XII

LE SCHISME DES TRIBUS.

Rois d'Iehouda : Rehabeäm (978-960) ; *Abiam* (960-958) ; *Assa* (958-917) ; *Ioschaphat* (917-892) ; *Ioram* (892-888) ; *Ahazia* (888-887).
Rois d'Israël : Iarobeäm (977-956) ; *Nadab* (956-955); *Baëscha* (915-932) ; *Éla* (932-935) ; *Omri* (931-920) ; *Ahab* (920-900); *Ahazia* (900-899) ; *Ioram* (899-887).

u bien la belle Égyptienne tant aimée de Schelomo ne lui avait pas donné d'enfant, ou bien le roi rétablit la loi d'aînesse violée en sa faveur. Dans tous les cas, Rehabeäm, son successeur, lui était né de Naama (la belle), fille du roi d'Ammon.
Le nouveau roi rencontra tout d'abord deux ennemis qui, pour surprendre le sceptre, s'étaient donné rendez-vous après la mort de Schelomo, Iarobeäm et le prophétisme d'Israël. Réfugié en Mizraïm, le fils de Nebath fut, après la mort du grand roi, appelé par les chefs d'Israël ; on le mit à la tête de l'opposition[1]. Rehabeäm (celui qui étend le peuple), pour donner à son avènement un caractère grandiose et populaire, voulut paraître devant Israël, représenté du moins par les

1. II *Chron.*, x. — I *Rois*, XII.

anciens. Symptôme alarmant! les tribus refusèrent de venir trouver le nouveau roi à Ierouschalaïm et le contraignirent, pour recevoir leur hommage, de se transporter lui-même à Schekem, dans la ville d'Ioseph. Le nouveau règne débutait par une révolte du peuple et par une capitulation du roi; c'était d'un bien fâcheux augure.

Sans doute les nabis d'Israël ne cessaient depuis quelque temps de représenter la ville de David comme une *zenona*, se vouant à Iahvé sur le mont Moria et à Kamosch sur celui des Oliviers, et la race de David comme la cause de cette abomination. Aussi les tribus fuient-elles Ierouschalaïm.

A Schekem, dans la vieille ville où était censé reposer Ioseph, Rehabeäm rencontra d'inextricables difficultés. Il s'était fait accompagner par ses conseillers, parmi lesquels on distinguait les anciens, ceux de son père, et les jeunes gens, familiers du jeune roi. Il avait aussi avec lui Adoniram, intendant des mercenaires ou demi-esclaves, habitué à les faire trembler sous son regard ou à les façonner avec le fouet.

A peine le roi fut-il arrivé à Schekem que les anciens des tribus l'allèrent trouver pour lui porter leurs plaintes. Iarobeäm, leur interprète, eut la voix haute et dure devant le fils de Schelomo. « Adoucis, lui dit-il, le servage et le joug écrasant que ton père nous a imposés, moyennant quoi nous te servirons. »

Ayant demandé trois jours avant de donner une réponse, le roi consulta les vieux conseillers de son père Schelomo. Ils l'avaient déjà engagé à prendre la route de Schekem; ils inclinèrent son cœur à faire d'autres concessions. Dans ces vieilles têtes blanches, l'illusion, comme il arrive souvent, habitait obstinée. Ils ne voyaient pas les causes profondes du mécontentement, qu'il était impossible de faire cesser par l'abolition de quelques lois. C'était la vieille lutte entre le nord et le midi qui recommençait; pour la faire finir, il n'aurait fallu rien moins qu'un roi ardent, implacable comme David, étouffant la révolte dans le sang. Sous

le faible Rehabeäm, la scission entre Israël et Iehouda était imminente.

Les jeunes conseillers, de leur côté, le poussèrent à une résistance qu'il était incapable de soutenir jusqu'au bout. Ils suggérèrent à Rehabeäm une de ces réponses sarcastiques qui n'étaient, sur les lèvres d'un homme faible, qu'une bravade insensée. « Plus fort est mon petit doigt, dit le jeune roi aux anciens, que les reins de mon père. Ah! mon père vous a chargés d'un joug pesant! eh bien, j'ajouterai encore au joug. Mon père vous a domptés avec des fouets! je vous dompterai avec des scorpions. » Ayant omis toutes précautions avant de se rendre à Schekem, Rehabeäm n'était pas à même de tenir un pareil langage.

Surexcité encore par les prophètes et par Iarobeäm, le peuple, après ces cruelles paroles, laissa un libre cours à sa colère. Tout ce qui était rassemblé à Schekem et toutes les tribus du nord bouillonnèrent; on se répétait dans Israël, pour s'encourager à la révolte ouverte, la prophétie du nabi Ahiya, le manteau déchiré, l'avenir brisé de la descendance de David. Sans doute l'ambitieux Iarobeäm employait toute son habileté à faire circuler partout l'histoire qui lui était arrivée dans les champs d'Éphraïm.

Un poète d'Israël, peut-être Iarobeäm, composa pour la circonstance un chant plein de réminiscences séditieuses, que, dans Schekem, le peuple semble avoir entonné, près de la demeure peut-être de Rehabeäm.

Quelle part avons-nous avec David?
Et quelle corde d'héritage avec le fils d'Ischaï?
A tes tentes, Israël!
Là-bas est ta maison, ô David.

Tel résonna, dans la belle vallée de Schekem, le chant de la séparation. A l'impitoyable sarcasme du jeune roi, Israël opposait cette chanson.

Rehabeäm, fouetté par cette moqueuse satire, essaya sans doute de réprimer tant d'impertinence; mais, investi dans sa maison par les Schekemites armés, il

vit lapider Adoniram, le dur intendant des travaux, contre lequel il y avait tant de rancunes accumulées. Le roi lui-même n'échappa aux mains des rebelles que grâce à la vitesse de son char, qui le ramena précipitamment dans Ierouschalaïm.

Sur Israël, Iarobeäm, ami des prophètes, avait été institué roi. Rehabeäm, pour faire rentrer dans le devoir les tribus rebelles, avait rassemblé cent quatre-vingt mille jeunes guerriers d'Iehouda et de Beniamin. Mais, de la part d'Iahvé, un homme d'Élohim, Schemaya, fit entendre cet ordre : « Ne montez pas pour combattre contre vos frères, les enfants d'Israël ; que chacun de vous regagne sa maison ! car c'est par ma volonté que tout cela est arrivé. » Sur l'injonction de Schemaya, ils se dispersèrent.

Dans la mollesse du règne précédent, Iehouda surtout s'était énervé ; il redoutait les mâles résolutions ; la vue du sang répandu lui faisait peur. Schemaya semble bien avoir exprimé l'alanguissement humanitaire de la vieille tribu, naguère, sous David, si vivace et ne reculant devant aucune lutte pour asseoir sa domination. Mais Schelomo, en attirant à Ierouschalaïm les étrangers, et en établissant dans sa capitale une sorte d'exposition universelle sans trêve, avait affaibli les caractères dans Iehouda.

Dans la belle Schekem, Iarobeäm se bâtit une splendide résidence ; il essaya de donner à la ville un reflet de la magnificence d'Ierouschalaïm. De l'autr côté de l'Iardèn, dans une contrée assez ouverte, fortifia Penouël. Mais bien vite Thirza, la bien-aimé devint la résidence d'Iarobeäm et éclipsa toutes l autres cités d'Israël.

Pour balancer l'influence de la ville de David, commençait à devenir un centre de pèlerinage, pour en détourner les tribus, il établit deux ve d'or, l'un au sud, à Beth-el, l'autre au nord, à I « Assez nombreuses sont vos ascensions à Ierous laïm, dit-il aux tribus ; voici ton Élohim, ô Is qui t'a fait monter de la terre de Mizraïm. »

.'était en effet un vieux symbole d'Iahvé qu'il rele-
: en Israël. Il établit un certain nombre de
noth (hauts lieux) sur les belles montagnes, y pla-
it des prêtres qui ne descendaient pas de Lévi. A
th-el, le culte jouit d'une solennité toute particu-
.re. Iarobeäm lui-même y faisait des sacrifices. Il
ablit, le quinzième jour du huitième mois, une fête à
quelle étaient conviées toutes les tribus. Contraire-
ient même au mosaïsme, il usurpa les fonctions de
ohène-hagadol (grand-prêtre) et présida aux cérémo-
iies saintes.

On l'apprit en Iehouda; peut-être espéra-t-on détacher Israël d'Iarobeäm, en attaquant un pareil crime, ou du moins exciter contre le roi de Schekem le zèle des nabis, si influents sur la masse. Un jour de grand pèlerinage qu'Iarobeäm était monté sur l'autel, faisant les encensements et les sacrifices, tout à coup éclata la voix tonnante d'un homme d'Élohim, d'un Iehoudite. Voici ce qu'elle cria, au milieu d'Israël rassemblé : « Autel, autel, ainsi a parlé Iahvé : « A la maison de David va naître un fils du nom d'Ioschiya (Iosias). Sur toi il immolera en sacrifice les prêtres des bamoth, qui font à cette heure les encensements; ce seront des ossements d'hommes qu'il fera fumer sur toi. » Comme marque que c'est Iahvé qui parle, cet autel va se fendre, et la cendre qui est sur lui se disperser [1]. »

Iarobeäm, irrité de cette malédiction qui tonnait au milieu du silence d'Israël, se détourna, et, tendant la main vers le nabi, s'écria : « Prenez-le. » Mais, à la vue de l'homme d'Élohim en proie au délire prophétique et de la foule consternée, Iarobeäm, succombant lui-même à sa colère furieuse, eut une sorte d'attaque rapide de paralysie; son bras devint immobile, et peut-être une partie de son corps aussi.

1. Ce morceau, on le sait, a été écrit sous Ioschiya, par un *nabi, zélé partisan* de la réforme religieuse du roi.

Après une prière de l'homme d'Élohim, la paralysie le quitta. Mais à l'autel, ébranlé par l'agitation d'Iarobeäm et des cohènes, des fentes parurent, laissant passer les cendres des sacrifices.

Cependant cette tragique apparition, ces apostrophes véhémentes, les circonstances merveilleuses qui accompagnaient la malédiction du nabi, pouvaient éveiller la conscience d'Israël. L'habile Iarobeäm ne devait-il pas à tout prix endormir le sentiment populaire excité contre lui ? Il essaya d'attirer à lui et de garder dans sa maison l'austère nabi d'Iehouda. Entre ses mains le fougueux prophète pouvait devenir un instrument de règne. « Viens avec moi à la maison, dit-il à l'homme d'Élohim; tu y feras un repas, et je te donnerai des présents. — Tu me donnerais la moitié de ta maison, lui répondit l'homme d'Élohim, que je n'irais pas avec toi, ni ne mangerais ton pain, ni ne boirais ton eau, en pareil lieu. » Alors le nabi s'en alla sur son âne par un autre chemin que celui qu'il avait pris pour venir à Beth-el.

A quelque distance de la ville, il se reposait, assis à l'ombre d'un chêne, lorsqu'il vit accourir un vieillard monté sur un âne. C'était un vieux nabi de Beth-el, à qui ses fils avaient appris la scène tragique de la journée. Il voulait voir de ses yeux l'ardent prophète d'Iehouda qui n'avait pas craint de lancer l'anathème au culte du veau d'or. Il le pria de retourner sur se pas et de venir s'asseoir dans sa maison pour s'y récon forter. Après des résistances, le nabi d'Iehouda fin par céder aux prières du nabi d'Israël. Malgré l'ord divin, il prit place à une table de Beth-el ; mais aus tôt Iahvé lui annonça que son cadavre ne serait porté dans le tombeau de ses pères.

Après avoir bu et mangé, le prophète reprit voyage. Chemin faisant, un lion se présenta, qui, a l'avoir tué, traîna son cadavre sur la route e tint auprès, ainsi que l'âne du prophète. Des passèrent, qui allèrent divulguer dans la ville la étrange dont ils avaient été témoins. L'ayant ap

le vieux nabi partit sur son âne, et aperçut vivants, près du cadavre l'âne et le lion. Alors, s'approchant, le vieux prophète, respecté du lion, prit le corps et le chargea sur sa monture. De retour dans sa ville, il l'ensevelit et fit faire sur lui la lamentation. « Hoï! ahi » (hélas! mon frère), chantèrent les pleureurs et les pleureuses : long sanglot que les femmes sémitiques seules savent traîner sous les flammes alanguissantes de leur soleil. Ce prophète ainsi pleuré s'appelait, selon Josèphe, Iehouda[1]. Après que le cadavre eut été enseveli, le vieux nabi dit à ses fils : « A ma mort, ensevelissez-moi dans le tombeau où a été mis l'homme d'Élohim; près de ses os faites reposer mes os. » De cette manière touchante, le nabi, autant que son grand âge le permettait, protestait contre le veau d'or et les nouvelles cérémonies de Beth-el[2].

Iarobeäm n'arrêta pas ses encensements, mais continua de jouer sur les bâmoth le rôle de cohène-hagadol. Bientôt, sur sa maison, s'étendit la main vengeresse d'Iahvé.

Le fils du roi d'Israël, Abiya (mon père, c'est Iahvé), tomba malade. Inquiet, Iarobeäm envoya sa femme, déguisée, vers le prophète de Schilo, Ahiya (mon frère, c'est Iahvé), l'ami du roi, qui lui avait autrefois mis dans la main les dix fragments du manteau. Bien vieux était le nabi, et ses yeux, raidis par l'âge, ne se soulevaient plus qu'avec peine sur les gens.

---

1. Josèphe, *Ant. jud. lib.*, VIII. Josèphe a pu puiser bien des renseignements aux livres perdus des *Jours* ou *Chroniques des rois d'Iehouda et d'Israël*, dont l'auteur des *Rois* du reste a lui-même, il l'avance, extrait son récit.

2. D'après Josèphe, *Antiq. jud.*, le nabi d'Israël était un trompeur qui avait tendu un piège au nabi d'Iehouda. En commentant le récit biblique, Josèphe paraît l'avoir dénaturé. Il donne parfois à l'histoire biblique une nuance de faux *commentaire.*

Les encensements sacrilèges d'Iarobeäm à l'autel de Beth-el étaient fort mal vus des prophètes. A quoi leur servait-il maintenant d'avoir prêté la main au déchirement du peuple élu? Ils avaient voulu frapper, dans sa race, Schelomo; qui honorait les Élohim des nations sur le mont des Oliviers; mais, grâce à Iarobeäm, les dix tribus d'Israël se prostituaient au veau d'or.

Sans doute le vieux nabi reconnut au timbre de sa voix la femme d'Iarobeäm, qu'il avait dû voir plusieurs fois. Malgré les dix pains, les gâteaux et le miel qu'elle lui donna en lui demandant ce que deviendrait son fils, le nabi la reçut avec des paroles amères. Du premier coup, il déchira le déguisement sous lequel elle se cachait : « Viens, femme d'Iarobeäm... Je suis envoyé vers toi pour une âpre prédiction. Voici ce que tu rapporteras à Iarobeäm : Ainsi a dit Iahvé, l'Élohim d'Israel : « Parce que je t'ai fait surgir du milieu de la foule pour t'établir chef sur mon peuple d'Israël, et que tu as pratiqué le mal plus que tous ceux qui ont été avant toi, je vais amener le malheur sur la maison d'Iarobeäm, et j'en retrancherai tout ce qui pisse contre le mur (les mâles)... Ce qui mourra d'Iarobeäm dans la ville, les chiens le mangeront, et ce qui mourra dans la campagne sera la nourriture de l'oiseau du ciel... » Lève-toi, femme, et va dans ta maison. Au moment où tes pieds entreront dans la ville, l'enfant mourra. Israël lui fera la lamentation, et, seul de la maison d'Iarobeäm, il entrera dans un tombeau, parce qu'Iahvé a encore trouvé en lui quelque chose de bon... Puis, sur Israël, Iahvé va faire se lever un roi qui tranchera, en ce jour-là, la maison d'Iarobeäm... Et Iahvé frappera Israël comme le roseau qui s'agite dans les ondes; il arrachera Israël de cette terre fertile qu'il a donnée à leurs pères, parce qu'ils se sont fait les aschéras qui irritent Iahvé. »

Se levant après cette redoutable prophétie, la reine revint à Thirza, la belle ville. A peine touchait-elle le

seuil de son palais que son fils expira. On l'ensevelit, et, comme avait dit le prophète, on le pleura. Jeune homme aimable, bien vite fauché, il était cher aux tribus : aussi tout Israël se réunit-il pour lui faire la lamentation, pour lui jeter cette même note douloureuse que poussaient les Syriennes au [illegible] des Adonies.

Iarobeâm n'en continua pas moins sa lutte contre Iehouda. Il semble s'être uni avec l'Egypte contre le royaume de Rehabeâm, de même que Rehabeâm avait fait alliance contre lui avec le jeune mais puissant royaume de Damesseq, qui prenait au nord-est les frontières d'Israël.

Sur Rehabeâm, le *Livre des Rois* est assez succinct. Toutefois, nous savons que les cultes kenaanéens pénétrèrent, sous son règne, en Iehouda comme en Israël.

Venant de la terre d'Astarté et d'Adonis, un souffle de volupté courait à travers les figuiers et les oliviers de la terre sainte. Employés longtemps au Liban, les gens d'Israël avaient vu les cultes ardents, les qedeschoth ou courtisanes saintes, les grottes et les belles tentes où elles entraînaient, toutes délirantes, pour les prostitutions sacrées, ceux qui se rendaient à Byblos. Ils avaient contemplé les aschéras, les obélisques aux formes phalliques, se dressant sur les hauteurs comme une invitation au plaisir. Sur les montagnes d'Iehouda et d'Israël, après le voluptueux règne de Schelomo, on planta les arbres et les obélisques d'Astarté; des qedeschoth emportèrent tout frémissants, dans leurs grottes, ces Sémites charnels. De plus, Maaka, épouse de Rehabeâm et fille de Thamar l'incestueuse, avait dans les veines un sang ardent. Elle aimait Baal et Aschéra, et, partout, en multipliait les symboles. C'est à elle, en partie, que l'on doit toutes ces formes phalliques qui se dressent partout dans la vallée du Qidron et jusque dans le palais royal.

Aussi l'invasion égyptienne fut-elle déchaînée par Iahvé sur le territoire coupable d'Iehouda. En réalité,

ce fut Iarobeäm, beau-frère du roi de Mizraïm, qui l'engagea dans une lutte contre Rehabeäm. Avec douze cents chars, soixante mille cavaliers, quarante mille archers, Scheschonq vint battre les villes fortes d'Iehouda. Pour résister à son ennemi d'Israël, Rehabeäm avait changé en citadelles un grand nombre de cités de Beniamin et d'Iehouda, parmi lesquelles Beth-léhem, Théqoa, Bethsoura, Hébron[1]. Mais elles ne tinrent pas devant Scheschonq. Les flots de l'armée égyptienne montèrent jusqu'à Ierouschalaïm. Malgré les ouvrages dont Schelomo avait ceint la ville, les soldats de Mizraïm entrèrent, presque sans combat, dans la cité, mais sans respecter les conditions moyennant lesquelles on leur en avait ouvert les portes.

Le roi Scheschonq pénétra dans le temple, en prit le trésor; il visita aussi Millô, la salle au trône d'ivoire; il emporta les lances et les boucliers d'or que prenaient les veilleurs pour accompagner le roi dans la maison d'Iahvé, et qui étaient déposés dans Beth yaär ha-Libanon. Le roi Rehabeäm les remplaça par des lances et des boucliers d'airain. Aux mains de l'ennemi tombèrent aussi les carquois d'or consacrés à Iahvé par David.

Comment se retira l'invasion égyptienne? Le *Livre des Rois* ne nous l'apprend pas. Il est probable que, dans la pensée de Scheschonq, cette invasion en Iehouda n'était qu'une grande *ghazia,* si bien que, le pillage achevé, il donna ordre de reprendre le chemin de Mizraïm. Dans tous les cas, Ierouschalaïm, où avaient résonné les pas des Madjaiou (Lybiens), venait de subir la dernière des humiliations. Les durs Kouschites, les hommes de Napata avaient traîné leurs sandales dans le palais de David et dans le temple d'Iahvé.

Après un règne agité et sombre, Rehabeäm, laissant sur la scène son rival d'Israël, disparut à l'âge de cin-

1. Josèphe, *Antiq. jud.* lib., VIII, X. — II. Chron., XII.

quante-sept ans. Il avait épousé une de ses parentes, Mahalath, petite-fille de David et fille d'Ierimoth, laquelle lui avait donné trois fils ; puis Maaka, née de Thamar et nièce d'Abschalom. En dehors de ces deux reines, il avait eu dix-huit épouses et trente concubines ; mais celle qu'il préféra à toutes fut la charmante fille de l'inceste, Maaka. Aussi s'arrangea-t-il en sorte qu'après sa mort vînt s'asseoir sur son trône Abiam (père du peuple), fruit de la fille de Thamar. Avec lui il avait eu dix-huit fils et soixante filles[1].

Abiam continua la lutte contre Iarobeäm. Chose étrange ! ce sont toujours ici les deux rois qui combattent, tandis que les deux peuples semblent avoir conservé l'un pour l'autre des sentiments fraternels.

Lorsqu'il vit la puissance d'Iehouda aux mains d'un enfant, Iarobeäm, oubliant le deuil de sa maison et les sinistres prédictions du vieux Ahiya, résolut d'envahir le territoire du fils de Rehabeäm. Il réunit à cet effet quatre-vingt mille hommes.

Dans toute l'ardeur de la jeunesse, ne doutant ni d'Iahvé ni de lui-même, le jeune roi, avec quarante mille hommes d'élite, se porta au-devant de l'envahisseur. Il établit son camp à Zemaraïm, dans la montagne d'Éphraïm. Plus habile que son père, il essaya de débaucher, avant la bataille, les gens d'Iarobeäm, évoquant sous leurs yeux le grand souvenir de David, son aïeul, leur montrant les cohènes et les lévites réunis dans la seule Ierouschalaïm pour y adorer Iahvé : « Avec nous, à notre tête est Élohim, et ses prêtres sonnent de la trompette contre vous. Fils d'Israël, ne combattez pas contre Iahvé, l'Élohim de vos pères... »

Pendant qu'Abiam s'exprimait ainsi, Iarobeäm tenta d'envelopper son armée. Déjà tremblaient les vaillants d'Iehouda en se voyant investis par les bandes ennemies. Mais, sur l'ordre du jeune roi, les prêtres sonnèrent de la trompette, ce qui ranima les courages.

1. I *Rois*, xv. — II *Chron.* xiii.

Avec des cris, ils se précipitèrent sur Israël, qui était loin de s'attendre à un pareil enthousiasme. Iahvé, en ce jour-là, livra Israël aux mains d'Iehouda. Quinze cents hommes[1], la fleur des tribus, tombèrent percés sous les coups d'Abiam et de son peuple.

Le roi d'Iehouda ne s'endormit pas dans sa victoire. Poursuivant Iarobeäm, il s'empara même de Beth-el, la ville du Veau d'or et des villes ses filles, d'Ieschana et de ses filles, d'Éphron et de ses filles[2].

Ce jeune et brillant Abiam, qui relevait ainsi le trône de David, ne survécut pas longtemps à son triomphe; tout son règne ne dura que trois ans (960-958). C'est sans doute un de ces jeunes princes qui se présentaient à l'imagination des prophètes, lorsqu'ils comparaient mélancoliquement la vie humaine à la fleur, belle, mais qui ne fleurit qu'un jour.

Le jeune Éphraïmite des jours anciens, le beau jeune homme du jardin d'Étham, Iarobeäm, devenu vieux, demeurait debout, au milieu de ses chagrins et de ses défaites. Tout desséché, il se tenait ferme, assistant à la mort de Rehabeäm et à celle de son jeune fils.

De ses quatorze épouses, Abiam avait eu vingt-deux fils avec seize filles, mais sans doute morts. Il paraît bien que ce fut son frère Assa (le guérisseur, Asa) qui monta après lui sur le trône de David (958-917).

Ce fut la seconde année d'Assa (956) que s'éteignit Iarobeäm, après vingt-deux ans de règne, laissant Israël à son fils Nadab (956-955).

L'histoire du vieux roi avait été assez féconde. Mais elle ne nous est pas connue tout entière; sans doute elle offrirait quelques traits curieux à ajouter au *Livre du Prince*. C'était un roi habile, qui semble n'avoir pa eu une notion bien nette du bien et du mal : le bier

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, VIII et XI, a lu : cinquante mil

2. Sur l'emplacement de ces villes, voir Clermont-Ganne *Notes sur la Palestine*. Il identifie Ieschana avec Aïn-Sini Éphron ou Ophra avec Tayyibé.

pour lui, n'était guère que ce qui rentrait dans le cadre de ses desseins, et le mal ce qui pouvait contrarier ses vues. Le *Livre des jours des rois d'Israël*, où le *Livre des Rois* n'a fait que recueillir quelques pages, nous exposerait aussi la vie charmante de Thirza, les splendides constructions d'Iarobeäm, qui, ayant passé des années en Mizraïm, essaya de reproduire dans sa jeune capitale quelque chose de la civilisation de Thèbes et de Memphis.

Si Nadab avait tranquillement régné comme son père, il aurait peut-être assisté à une vive scission dans Iehouda. Maaka continuait à propager les cultes kananéens avec leurs mystères profanes, ce qui détournait d'elle et de son fils la meilleure portion des Iehoudites.

Mais une révolution éclata dans Israël. Ne fallait-il pas que s'accomplît la parole du vieux Ahiya de Schilo? Avec son armée, Nadab assiégeait Guibbethon, ville de Dan, dont les Pelischtim s'étaient emparés. Là même se dressa contre lui un homme d'Issakar, Baëscha (le méchant), fils de Mehel, qui le tua pour régner en sa place[1].

Le meurtre accompli, le nouveau roi courut à Thirza, qui probablement lui opposa quelque résistance. Elle aimait la race d'Iarobeäm, qui lui avait donné toute sa splendeur. Ayant pris la jeune capitale d'Israël, Baëscha la noya dans le sang. Cet homme, que Nadab avait admis dans son intimité, anéantit, dans la belle Thirza, la famille de son bienfaiteur. La malédiction du nabi sur la race d'Iarobeäm recevait un terrible accomplissement : des descendants de ce premier roi, les uns, étendus morts dans les rues de la ville, furent déchirés par les chiens; d'autres, jetés dans les champs, devinrent la pâture des oiseaux de proie[2].

Comme l'huile d'onction n'avait pas coulé sur la race d'Iarobeäm, Israël ne considéra pas comme

1. I *Rois*, XV.
2. *Josèphe*, *Antiq. jud.*, VIII, XI.

une abomination le meurtre de tant de princes. Pendant un certain nombre d'années (955-932), Baëscha put régner, sans conteste, sur le trône ensanglanté de Nadab, son ami. Thirza, cité forte au milieu du pays, ne cessa pas, avec lui, d'être la capitale d'Israël.

Le nouveau roi abolit le culte du Veau d'or à Beth-el. Par là, il espéra sans doute attirer à lui les sympathies des prophètes. Elles ne durent pas lui faire défaut. De la religion il se fit comme un voile pour le jeter sur ses crimes. S'il avait percé tant de princes, c'était pour rétablir le culte pur et pour détruire l'autel de Beth-el. Peut-être aussi les nabis d'Iehouda, fort irrités des impiétés de Maaka, se tourneraient-ils vers le pieux roi de Thirza, lui amenant ce qu'il y avait de meilleur parmi les gens du midi.

Si Assa eut conscience d'un pareil danger, nous l'ignorons; mais il sut à temps réprimer sa mère Maaka. Obéissant aux nabis, il la dépouilla de son titre de reine, brûla ses symboles honteux, chassa des cavernes les courtisanes sacrées. Il proscrivit également les jeunes hommes, les mignons sacrés (qedeschim), qui servaient à la joie des hommes comme des femmes. Il retint près de lui, grâce à ces sages mesures, les pieux Iehoudites.

En même temps, Assa se préparait à la lutte, fortifiant les villes d'Iehouda, organisant une armée nombreuse. Il prit quelques villes d'Éphraïm. Mais Baëscha appela les gens de Mizraïm pour soutenir Israël ébranlé; une troupe innombrable de durs Éthiopiens accourut, sous les ordres de Serak (Osorkon), et mit le siège devant Marescha, à dix lieues au sud-ouest d'Ierouschalaïm.

Dans la vallée de Zephath, au nord de la ville, Assa mit ses gens en bataille. L'armée éthiopienne comptait quatre-vingt-dix mille archers, dix mille cavaliers et trois cents chars[1]. Après avoir invoqué

1. II *Chron*. XIV.

Iahvé, le roi entama le combat. Grande fut la défaite des Éthiopiens, qui reprirent précipitamment la route de Mizraïm. Les ayant poursuivis jusqu'à Djérar, Assa revint à Ierouschalaïm. Ce fut un beau jour de triomphe pour la capitale d'Iehouda. Les guerriers apportaient une masse d'or et d'argent, des chameaux, des troupeaux nombreux.

Comme les villes du sud-ouest avaient favorisé les Éthiopiens, les Iehoudites les avaient rudement châtiées. Tout autour de Djérar, ils avaient répandu la terreur, détruisant les enclos des bergeries, et faisant des ghazias dans toute la contrée. Ainsi les belles brebis, qui paissaient près des antiques citernes. de Djérar, prirent avec les vainqueurs la route d'Ierouschalaïm (vers 943).

Comme les Iehoudites revenaient, un nabi, Azaria, fils d'Oded, saisi par l'esprit d'Élohim, se présenta sur le chemin. « Écoute-moi, Assa, s'écria-t-il, ainsi que tout Iehouda et tout Beniamin. Iahvé est avec vous parce que vous êtes avec lui. » Dans un sombre tableau, le nabi montra ensuite le douloureux avenir du peuple, qui allait oublier l'Élohim de vérité. « Mais, pour vous, ajouta-t-il, fortifiez-vous, et que ne défaillent pas vos mains, car il y a un salaire pour vos œuvres ! »

Libre du côté du midi et de Mizraïm, Assa put songer à celui qui avait déchaîné contre Iehouda l'invasion éthiopienne. Du reste, pendant que le roi d'Ierouschalaïm était occupé au sud-ouest, Baëscha s'était emparé de Rama, en Beniamin. Il fortifiait la ville avec l'intention d'en faire comme une citadelle, d'où il pourrait à certaines heures se ruer sur Iehouda.

Avant de rien entreprendre, Assa envoya des messagers vers le roi de Damas, Ben-Hadad, fils de Tab-rimmon, avec de l'or, de l'argent, lui rappelant son alliance avec Iehouda, et lui demandant des secours contre Israël. Bien qu'il fût déjà engagé avec le rusé Baëscha, le roi de Damas conclut un traité avec Assa et promit de l'aider. L'incendie et la ruine, il commença à les promener dans les bourgs israélites du

nord ; ses troupes frappèrent Ion, Dan, Abel-Maïm et toutes les villes fermées de Naphtâli.

Appelé ainsi violemment dans le nord, le roi d'Israël dut quitter Rama. Les matériaux accumulés pour élever les fortifications de la ville, tombèrent aux mains d'Assa, qui, avec eux, fortifia Guibeã et Mizpa.

L'union d'Assa avec Ben-Hadad semble avoir profondément blessé les nabis. Ils ne comprenaient rien à cette politique habile. N'était-ce pas une insulte à Iahvé qu'une telle prévoyance humaine? Hanani, le voyant, parut devant Assa, et lui dit : « Parce que tu t'es appuyé sur le roi d'Aram, et non sur Iahvé, ton Élohim, l'armée du roi d'Aram se retire de toi. Les Kouschites et les Lybiens n'étaient-ils pas plus forts avec leurs cavaliers et leur innombrable multitude? Et Iahvé, parce que tu as eu confiance en lui, les a livrés entre tes mains. »

Atrabilaire, quoique dévot, Assa, mécontent de cette opposition des nabis, envoya Hanani dans la maison de châtiment (prison). Mais une émeute, provoquée par les prophètes, éclata dans Ierouschalaïm. Pour la réprimer, Assa fit couler le sang dans les rues de la ville[1]. Il avait le tempérament bilieux et âpre des grands rois, incapable de céder devant une sédition, et disposé à détruire tout un pays, plutôt que de le voir occupé par des rebelles.

Il pouvait d'autant mieux assurer la paix à l'intérieur, que, du côté d'Israël, il n'avait rien à redouter.

Sans cesse averti par les nabis, Baëscha n'en avait pas tenu compte. Aussi périt-il de mort violente, tué pas Kréon. On l'ensevelit dans Thirza[2].

A ce prince succéda Éla (le chêne), son fils (932-31). C'était un jeune homme faible, aimant les festins, les joyeuses réunions de jeunes gens. Avec ce tempérament, il n'était guère fait pour gouverner un pays

1. II *Chron.*, XVI.
2. I *Rois*, XVI.

aussi tourmenté qu'Israël. Les plaisirs d'une jeunesse étourdie n'enseignent guère la prudence. Or, il fallait une habileté consommée, pour échapper aux pièges qu'un roi rencontrait alors tout autour de lui, jusque parmi ses sars et les gens de sa maison. L'huile d'onction n'ayant coulé sur aucune famille, le trône en Israël devenait le but des habiles et des violents ; c'était à qui l'escaladerait sur les cadavres du roi régnant et de sa famille.

De plus, Baëscha avait donné, en exterminant la race d'Iarobeäm, un fatal exemple, dont lui-même fût la première victime, et que devait expier toute sa famille. Éla, son fils, eut à peine le temps de s'asseoir sur le trône de Thirza. A un festin chez l'intendant de son palais, Arsa, le jeune roi buvait avec ses amis, sans doute la bière fermentée avec le bon vin de Hébron ou du Liban. Il avait poussé la gaieté jusqu'à l'ivresse. Connaissant les habitudes d'Éla, d'accord aussi peut-être avec un des convives, Zimri, le sar de la moitié des équipages, pénétra tout à coup dans la salle du festin. Parmi les coupes et la joie, il égorgea le jeune roi, dont le sang put se mêler au sang des vignes, dans la demeure d'Arsa.

Puis, comme Baëscha avait fait à la famille d'Iarobeäm, et dans la crainte qu'il ne se dressât contre lui un vengeur, Zimri extermina de la seconde dynastie d'Israël tout ce qui pisse contre le mur (les mâles). Dans ces égorgements, les nabis firent voir au peuple le châtiment d'Iahvé contre la race maudite de Baëscha, qui n'avait pas voulu écouter leur voix.

Peu de villes ont été belles comme Thirza, et peu aussi ensanglantées qu'elle. Elle a payé, par des flots de sang, l'honneur d'être pendant quelques années la première ville d'Israël.

Zimri (le chanteur), lui non plus, ne restera pas longtemps en possession de ce pouvoir qu'il s'est acquis au prix d'un lâche assassinat. Ce brutal soldat ne fait qu'apparaître sur la scène. On ne le voit guère que dans la salle du festin, plongeant son épée dans le

sein du jeune roi, étourdi par l'ivresse, ou bien s'ensevelissant sous les ruines du palais de Thirza. Son règne ne dura que sept jours. Israël le prit en dégoût. A la nouvelle du meurtre d'Éla, l'armée des tribus, occupée devant Guibbethon, accourut avec son chef Omri (pour Omria, Iahvé est mon secours), vers la belle Thirza. Le farouche Zimri, pressé dans son dernier asile, la tour de la résidence royale, y mit le feu et périt dans les flammes.

Zimri disparu, les compétitions pour le trône n'étaient pas finies : une moitié du peuple proclamait roi Tibni, fils de Guinath ; l'autre moitié s'attachait à Omri. Ce fut celui-ci qui triompha (931-920).

Cette tête foisonnait d'idées démesurées : le règne de Schelomo avec ses magnifiques constructions, avec l'or qui ruisselle partout, et les navires qui cinglent vers Ophir, voilà quel était son idéal. Il rêvait le luxe prodigieux des monarques orientaux.

Quand il entra dans Thirza, le palais d'Iarobeäm était endommagé par le feu. Il résolut de se bâtir non pas seulement un nouveau palais, mais une nouvelle capitale. Ce ne fut cependant qu'après six années passées à Thirza qu'il put réaliser son dessein. Une montagne forte et belle, près de la fertile vallée de Schekem, lui présentait sur son plateau un emplacement fort désirable. Ce fut là qu'il bâtit sa nouvelle ville, Schomron (lieu d'où l'on veille), d'où l'on aperçoit à l'ouest la Méditerranée, et à l'est tout un monde de collines[1].

Bien qu'on le surprenne à la tête d'Israël, au siège de Guibbethon, Omri ne semble pas avoir eu l'âme guerrière. Il voulait, pour le peuple comme pour lui-même, les richesses de la paix.

Ce sage ne comprenait pas que les deux frères, Israël et Iehouda, consumassent leurs forces à s'entre-déchirer. Il avait jusqu'à du respect pour la maison de David.

Tolérant comme Schelomo, il fit alliance avec Zour

1. Guérin, *Description de la Samarie*, t. II, p. 196.

(Tyr). Sur cette ville dominait un prêtre d'Aschthoreth, Itthobaal (avec lui est Baal), qui, après le meurtre de son prédécesseur Phallès, s'était emparé du pouvoir. Ce qui rendra son nom éternellement célèbre, c'est qu'il eut pour fille la tragique Izébel, qu'Omri fit épouser à son fils Ahab.

Ce qui attirait aussi vers Tyr le roi d'Israël, c'était sans doute la brillante civilisation phénicienne : ce peuple de marchands, drapé dans la pourpre, se mirant dans ses beaux verres, aimant les voluptés inouïes, sans perdre son intelligence, tout cela fascinait les yeux d'Omri. Des rudes pasteurs d'Israël il entreprit même de faire des Phéniciens. Mais on ne change pas ainsi la nature d'un peuple.

En vain élevait-il un temple à Baal et à Astarté dans sa nouvellle capitale, près de cette ravissante vallée de Schekem qui ne parle que de plaisir. Malgré cette construction et les sacrifices offerts, Israël gardait sa vigoureuse personnalité. Il ne cessait de produire des nabis qui protestaient contre les importations étrangères, et qui, dans leur personne, prouvaient bien que la nature israélite n'était pas morte.

Six ans après la construction de Schomron, s'éteignit Omri. C'est le premier roi d'Israël, après Iarobeäm, à qui la vie n'est pas violemment arrachée. Il semble n'avoir fait qu'une expédition guerrière : pour faire rentrer Moab dans sa condition de tributaire, il passa l'Iardèn et prit quelques villes.

A ce roi pacifique, le Schelomo d'Israël, succéda son fils Ahab (Achab), 920-900. C'était un prince doux et faible, tout tremblant sous le regard de sa femme, l'énergique Izébel.

En réalité, ce fut elle qui — chose étrange dans ce monde juif ! — s'assit sur le trône : Ahab était à ses pieds. En sa qualité de fille d'un roi tyrien et d'un prêtre d'Aschthoreth, elle était animée d'un zèle ardent pour l'œuvre d'Omri. Fondre ensemble la Phénicie et Israël lui semblait un but qu'il était permis de poursuivre *de toutes les* manières possibles. Les arbres

phalliques, les aschéras, se multiplièrent. C'était par le plaisir qu'on travaillerait le mieux ces voluptueuses natures israélites. Elle fit venir quatre cent cinquante prêtres pour le culte de Baal, et quatre cents pour celui des aschéras (ou arbres phalliques) [1].

Couverts d'habits féminins, le visage et les yeux peints comme les femmes, les bras découverts jusqu'aux épaules, les prêtres et les prophètes de Baal portaient des épées, des haches, avec des cymbales, des tambourins et d'autres instruments de musique. En cercle, ils dansaient avec des airs frénétiques. On les voyait rouler leur tête dans la poussière, se tordre les bras, se frapper avec des épées et des couteaux jusqu'à ce que le sang coulât. Parfois, dans des moments de fureur pieuse, quelques-uns se châtraient eux-mêmes. Appelés *qedeschim* (sacrés), un certain nombre d'entre eux donnaient à Israël incliné, comme les Sémites, vers les ardeurs monstrueuses, des heures étranges.

Ajoutez à ces prophètes délirants les belles filles tyriennes, les courtisanes sacrées, dont Izébel peupla la vallée de Schekem et les montagnes voisines. Elles procuraient des joies si folles, à l'ombre des grottes, que le peuple élu se laissait tomber dans leurs bras. On les appelait qedeschoth (les sacrées).

Izébel avait allumé là comme une ardente fournaise de joie, où devait se précipiter tout Israël et y deve nir un autre peuple.

Ceux que ne vaincrait pas le plaisir, la reine se r servait de les dompter par la violence.

Malgré tous ses efforts un grand nombre d'Israéli (7,000) refusèrent d'adorer Baal avec les aschéras.

Bientôt, en face de cette Tyrienne audacieuse, homme va se dresser, le plus ardent et le plus ar cieux que l'on ait vu depuis l'époque des schofetim (ju Éliya (mondieu, c'est Iahvé, Élie), le Thesbite, app d'abord sur les montagnes de Guileäd, la patrie d'Ip

1. I *Rois*, XVIII, 19.

le chef de brigands[1]. En opposition aux prêtres de Baal, il se couvre d'habits austères; par-dessus sa tunique il porte une ceinture de cuir; le tout enveloppé d'un manteau de poils noir (sak). Les vœux sévères du naziréat, il les accomplit avec rigueur. Sa longue chevelure, vierge du ciseau, flotte sur ses épaules et ses vêtements, et lui donne un air farouche. Pendant que les prophètes de Baal s'enivraient pour soutenir leurs délires, Eliya, le nazir, ne trempait jamais ses lèvres dans une coupe de vin.

Ce fut en cette tenue et menant cette vie austère qu'il parut tout d'abord dans les montagnes boisées de Guileäd, où il proclama la vérité mosaïque : « Il n'y a pas d'autre Élohim qu'Iahvé. »

Séparé par l'Iardèn d'Izébel et un peu à l'abri de ses violences, le pays de Guileäd comptait encore de nombreux adorateurs d'Iahvé. Là, Éliya put se recruter une troupe de jeunes prophètes (benê-nebiim), qui semblent avoir fait, comme leur maître, les vœux du naziréat. Ils ne couchaient pas dans les cités, même dans ces bourgs de Guileäd, tout peuplés de pasteurs, et où la vie était si simple. Comme les ancêtres, ils voulaient ignorer ce que c'est que de reposer entre des murs : ils dormaient sous le ciel bleu ou dans les grottes des montagnes. Ils furent les premiers religieux et les premiers moines du monde israélite. C'est même des montagnes et des rochers de Guileäd que s'est épanchée la vie monastique sur notre Occident. Parmi les plus fervents nebiim rangés sous la conduite d'Éliya le Thesbite, il faut compter Ionadab, fils de Rehab, avec toute sa maison.

De bourg en bourg conduisant sa troupe de prophètes, Éliya allait provoquer les nabis de Baal et contre eux ameutait le peuple.

Pendant ce temps, Ahab, peu inquiet de l'apparition du Thesbite, continuait l'œuvre de son père Omri : il

1. I *Rois*, XVII.

bâtissait. Il releva les murs d'Ieriho, qui était alors une ville de Beniamin.

L'endroit le plus riant de la Palestine, c'est la riche plaine d'Isréel (Dieu a ensemencé), vaste, parée de fleurs au printemps et de belles moissons en été. Là, l'hiver est clément. Aussi Ahab songea-t-il à s'y établir pendant cette saison. Sa femme Izébel dut le pousser à s'élever là une demeure plus voisine de cette mer phénicienne si doucement éclairée, la nuit, par Aschthoreth. Isréel, qui n'éloignait pas trop du centre des tribus, à la lisière est de la grande plaine, fut choisie pour porter la nouvelle résidence royale. C'était sur un plateau peu élevé, se confondant presque avec la plaine.

Ce lieu charmant va prendre un autre caractère ; à tout ce qu'elle touchait la fille d'Itthobaal imprimait la marque tragique. Ce nouveau palais, bâti avec un grand luxe, Ahab voulut l'entourer de jardins. Mais les champs de Naboth l'Isréelite, rapprochés du palais, gênaient beaucoup les plans du roi. Il fit venir Naboth devant lui. « Cède-moi ta vigne, lui dit-il ; je t'en donnerai en échange une plus belle ; ou bien, si cela te plaît mieux, tu auras en argent le prix qu'elle vaut[1]. — Dieu me garde, lui répondit Naboth, de te livrer l'héritage de mes pères ! » Furieux, Ahab rentra chez lui et, sans rien manger, se mit au lit, toujours poursuivi par la réponse de Naboth l'Isréelite : « Je ne te livrerai pas l'héritage de mes pères. »

Or, Izébel sa femme approcha de lui pour dormir. « Pourquoi ton esprit est-il irrité, lui dit-elle, et ne veux-tu pas prendre de nourriture ? » Il lui rapporta les paroles de Naboth. « C'est bien toi, répondit-elle, qui maintenant as la royauté sur Israël ! Allons ! lève-toi, mange, sois joyeux, je te donnerai, moi, la vigne de Naboth l'Isréelite. »

Par des lettres marquées du sceau d'Ahab, Izébel en-

1. I *Rois*, XXI.

joignit aux zeqénim et aux notables d'Israël de faire accuser Naboth par deux vauriens du crime de lèse-majesté. Ils devaient lui crier devant le peuple : « Tu as maudit Élohim et le roi ! » L'ordre s'accomplit de telle sorte que l'on put envoyer à la reine ce message : « Naboth a été lapidé ; il n'est plus. » — « Lève-toi, dit alors Izébel à Ahab ; va t'emparer de la vigne de Naboth l'Isréelite ; Naboth a vécu. » Sous les doux figuiers d'Isréel, Ahab descendit aussitôt ; il avait hâte de prendre possession de la vigne achetée au prix d'un crime. Ainsi le sang innocent arrosait les fondements de la belle maison d'hiver d'Isréel.

Mais Éliya continuait sa mission. Avant qu'eût coulé le sang de Naboth, le rude nabi avait versé à flots celui des amis d'Izébel. Voici comment il avait pu en venir à cette extrémité. Accouru de Guileäd, il avait commencé par se présenter devant Ahab. Dans son beau palais de Schomron, plein de danses, le roi vit approcher, couvert de son sak noir, le rude nabi. Sans crainte, d'une voix ferme, Éliya s'écria : « Vive Iahvé, l'Élohim d'Israël, devant qui je me tiens ! il n'y aura, dans ces années, ni rosée ni pluie, à moins que ma bouche ne le dise ! » Sans doute Ahab, encouragé par la reine, fit au nabi un assez mauvais accueil.

Éliya, que la ferme Izébel semble avoir parfois intimidé, s'enfuit au plus vite de Schomron ; il alla se réfugier de l'autre côté de l'Iardèn, dans le val Kerith. Dans ces vallées *de l'autre côté,* ombragées de lauriers roses, on a placé une partie de la légende d'Éliya. Là, des corbeaux, peut-être des passants, apportaient chaque matin au nabi du pain avec de la viande ; du pain et de la viande ils lui apportaient encore le soir. Éliya, pour se désaltérer, buvait de l'eau du ruisseau[1].

Mais le ciel était de feu, desséchant tout ; les pluies

1. *I Rois,* XVII.

de l'automne ne tombant pas, comme à l'ordinaire, le Kerith cessa de couler. Mourant de soif, le prophète prit son chemin vers le pays des Zidonites.

Il atteignit Zarptha (Sarepta), ville phénicienne. A l'entrée du bourg se présenta devant lui une veuve, pauvre femme, qui ramassait du bois mort. Brûlé jusqu'au fond des entrailles par l'ardent soleil de Phénicie, épuisé, Éliya dit à la veuve : « Donne-moi un peu d'eau dans ce vase, pour que je boive. » Comme elle allait lui querir de l'eau, il la rappela en lui disant : « Apporte-moi aussi, dans la main, un morceau de pain. — Vive Iahvé, ton Élohim! lui répondit la femme phénicienne, dévote de Baal et d'Aschthoreth, je n'en ai plus de cuit; il me reste encore de farine plein la paume de ma main, avec un peu d'huile; je vais ramasser deux morceaux de bois, afin d'apprêter pour moi et pour mon fils ce qui nous reste; après qnoi, nous mourrons. »

Toutefois, ayant bien voulu préparer pour Éliya un gâteau avec sa farine et son huile, la femme de Zarptha put défier l'horrible famine; car, à partir de ce moment, ni sa farine ni son huile ne diminuèrent, bien qu'elle s'en servît abondamment pour sa nourriture et pour celle de son fils.

Mais voici que l'enfant de la veuve tomba malade, et tellement empira le mal qu'il en mourut. Était-ce la présence d'Éliya, homme d'Élohim, qui avait attiré le malheur sur sa maison? La femme désolée et injuste fit semblant de le croire. Quant au nabi, prenant le cadavre, il l'étendit sur son propre lit, et trois fois se coucha sur lui, en jetant à Iahvé cette invocation: « Iahvé, mon Élohim, ramène au milieu de l'enfant son âme, et qu'il vive! » Alors le cadavre se ranima, et à la mère Éliya put reconduire l'enfant en lui disant: « Vois! il vit, ton fils! — Je sais maintenant, s'écria la mère toute joyeuse, que tu es un homme d'Élohim, et que la parole d'Iahvé, qui est sur tes lèvres, est vérité. »

Durant trois ans, à la fin de l'automne, on atten-

dit en vain des nuages au ciel; le ciel n'envoyait qu'une flamme implacable. A Schomron, et jusque dans la riante Isréel, les troupeaux eux-mêmes tombaient comme les arbres et les fleurs, sous les flèches ardentes de Baal.

Le roi Ahab vit approcher l'heure où il serait contraint d'abattre les chevaux de ses attelages, ses mulets et son bétail, qui ne trouvaient plus de nourriture dans les champs et plus d'eau dans les abreuvoirs. Avec son majordome Obadiya (le serviteur d'Iahvé), le roi parcourut le pays, cherchant des fontaines et de l'herbe pour ses troupeaux réduits à la dernière extrémité [1].

Eliya, dans le chemin, parut tout à coup devant le majordome. Obadiya réalisait son nom : c'était un pieux Israélite, aimant Iahvé, et ayant autrefois caché dans les cavernes cent prophètes que poursuivaient les fureurs d'Izébel. Apercevant le nabi, il tomba sur la face en s'écriant : « Est-ce toi, mon maître Éliya? — C'est moi, répondit le nabi; va! et dis à ton maître : Voici Éliya.» Obadiya hésitait à se charger de ce message : l'esprit d'Élohim ne pourrait-il pas transporter le nabi dans un autre district? Que ferait Ahab, ne le trouvant pas? Dans sa colère, ne tuerait-il pas Obadiya? Le majordome fit part à Éliya de ces réflexions peu rassurantes. Mais, pour dissiper de telles craintes, le nabi fit le serment d'Iahvé : « Par la vie d'Iahvé Zebaoth, devant qui je me tiens ! je me présenterai aujourd'hui devant Ahab. »

Alors, prévenu, le roi vint au-devant du nabi; en l'apercevant, malgré ses bonnes résolutions, il laissa éclater toute sa fureur : « Te voilà donc, fléau d'Israël!» Comme l'œil étrange d'Izébel n'était pas là fixé sur lui, et qu'il n'avait qu'Ahab en sa présence, le nabi fit bonne contenance. « Ce n'est pas à moi, criait-il, qu'il faut attribuer les malheurs d'Israël, mais à toi

1. I *Rois*, XVIII.

et à ta maison, parce que vous avez abandonné les préceptes d'Iahvé pour courir après les baalim. »

A la face du roi et de tout Israël, Éliya voulut tenter une suprême épreuve : il demanda à se mesurer sur le Karmel avec les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes d'Aschhoreth, qui mangeaient à la table d'Izébel.

Là, sur ces douces montagnes qui regardent si doucement la mer occidentale et dont les têtes bleues s'harmonisent si bien avec les eaux bleues de la Méditerranée, va s'accomplir un drame terrible. Au lieu de torrents réparateurs, vont couler sur les flancs de ces mamelons, qui se tiennent comme une gracieuse chaîne de jeunes filles, de la plaine jusqu'à la mer, des torrents de sang.

A peine les gens d'Israël furent-ils arrivés pour être témoins de la lutte entre Éliya et les prophètes phéniciens, que le nabi leur adressa ces énergiques paroles : « Jusqu'à quand boiterez-vous des deux jambes ? Si c'est Iahvé qui est Élohim, allez à sa suite ; et si c'est Baal, allez à la suite de Baal... C'est moi qui suis le seul nabi d'Iahvé; quant aux nabis de Baal, ils sont quatre cents. »

Comme épreuve, il proposa de mettre un taureau sur du bois ; les prophètes aimés d'Izébel en feraient autant. On verrait quelle victime le feu du ciel viendrait consumer. Le peuple d'Israël accepta la proposition d'Éliya.

En vain, du matin jusqu'à midi, les nabis de Baal invoquèrent-ils le nom de leur Élohim, disant : « Baal, réponds nous. » Aucune voix ne leur répondit.

Éliya, voyant l'inutilité de leurs efforts et leurs gestes échevelés autour de l'autel, se permit de leur lancer quelques railleries populaires. Plus vigoureux qu'affiné, il leur jetait ces sarcasmes : « Criez d'une voix grande, car il est Élohim; peut-être médite-t-il, ou s'est-il éloigné, ou chemine-t-il; peut-être aussi il sommeille, et il se réveillera. »

Mais, ne sentant pas les fortes flèches que leur dé-

cochait Éliya, les nabis de Baal continuaient leurs exercices désespérés; tout en criant, ils se perçaient avec des épées et des couteaux; mais, tout couverts de sang, ils avaient beau se tourner vers Baal, ils n'en obtenaient aucune réponse. La victime gisait toujours écumante sur l'autel. La cause de Baal, vers le soir, fut définitivement perdue. Épuisés, les nabis de Baal suspendirent leurs cris aigus et leurs meurtrissures.

C'était le moment qu'Éliya attendait pour agir. « Maintenant approchez de moi ! » dit-il au peuple.

Il prit douze pierres, suivant le nombre des tribus, et, avec elles, éleva un autel au nom d'Iahvé, y mit du bois et sur le bois les membres d'un taureau. Autour de l'autel il avait fait creuser et remplir d'eau un fossé [1].

Le temps venu d'offrir le sacrifice, Éliya, le nabi, s'avança, et dit : « Iahvé, l'Élohim d'Abraham, d'Izehaq et d'Iaqob, que l'on sache aujourd'hui que tu es l'Élohim d'Israël, et que je suis ton serviteur, n'ayant agi que d'après tes ordres ! »

Aussitôt la flamme se mit à dévorer l'autel; l'eau même flambait comme le bois. La victime fut tout entière consumée. Devant cet incendie merveilleux, le peuple se prosterna, criant : « C'est Iahvé qui est Élohim ! c'est Iahvé qui est Élohim ! »

Maître alors du peuple, et profitant de son ascendant sur lui, Éliya jeta la foule sur les prophètes de Baal : « Saisissez, s'écria-t-il, les nabis de Baal; qu'aucun d'eux n'échappe ! » Le peuple s'étant emparé d'eux, Éliya conduisit le sinistre cortège jusqu'à la rivière de Qisson, qui roule au pied du Karmel. Là, on égorgea les nabis. Sans doute le torrent reçut les quatre cents cadavres et les charria jusqu'à la mer occidentale, dans les flots de laquelle ils s'engloutirent.

1. Chez les Sémites, le feu semble symboliser la divinité *mâle, et l'eau la divinité* féminine.

Presque tous ces prophètes, on le sait, étaient des qedeschim. Comme les qedeschoth, ils s'étaient vendus, pour la joie, aux fils d'Israël.

En les envoyant dormir tout sanglants dans le lit des eaux, Éliya supprimait le principal instrument dont Izébel se servait pour *kananiser* les tribus.

Iahvé, maintenant, pouvait envoyer la pluie sur les champs morts d'Israël, puisqu'ils avaient cessé de porter les abominables qedeschim.

« Monte, mange et bois, dit alors Éliya au roi Ahab : voici déjà la voix de la pluie. »

Pendant qu'Ahab prenait son repas, Éliya gagna un sommet du Karmel d'où il apercevait la mer et pouvait interroger l'horizon.

Sept fois il recommanda à son naär (puer) de regarder du côté de la mer si rien n'apparaissait. A la septième fois, le serviteur vint lui dire : « Un petit nuage, grand comme la paume d'un homme, se lève des eaux. — Alors va dire à Ahab : « Lie ton char et descends, de peur que la pluie ne te retienne. »

Le nuage s'était développé et occupait tous les points du ciel ; partout s'étendaient les ténèbres et soufflait le vent, précurseurs de la tempête, et une grande pluie tomba. Sur son char rapide, Ahab avait gagné Isréel.

Avant lui, Éliya, les reins ceints, poussé par la main d'Iahvé, avait atteint la ville. Sans doute il s'était livré à cette course ardente pour prédire lui-même la pluie dans Isréel, et, par son prestige de prophète, y tout dominer.

Mais la Tyrienne, avisée comme les gens de sa nation, ne se laissa guère prendre à la prédiction du nabi. Ce qu'elle voyait, c'étaient ses prophètes de Baal égorgés et l'œuvre de *kananisation* des tribus jetée aux flots avec leurs cadavres. Pour ne pas diminuer dans l'esprit du peuple, Izébel devait se dresser contre le nabi, l'écraser, et, par un supplice inouï, venger les qedeschim massacrés près du torrent de Qisson. « Que je sois traitée comme les nabis de Baal, envoya-t-elle

dire à Éliya, si demain je ne fais de ta vie ce que tu as fait de la leur[1] ! »

Éliya savait que l'implacable fille d'Itthobaal allait exécuter sa menace : il se sauva dans le pays de Beer-Schéba. Cette ville du sud-ouest appartenait à Iehouda, où régnait en ce moment Ioschaphath (Iahvé est juge, Josaphath). Ami d'Ahab, le roi d'Ierouschalaïm ne présentait aucune sûreté à Éliya : aussi celui-ci s'enfuit-il dans le désert.

Là, dure fut la vie pour le nabi. Il était seul, livré à ses tristes pensees. Iahvé, que faisait-il donc? son prophète mourait de faim et de soif, et Izébel trônait dans Isréel. Personne n'était là pour remonter le courage du nabi. Où étaient les temps heureux de Guileäd, où une troupe de jeunes disciples ne le quittait pas? le riant séjour sur le Karmel? les montagnes, des deux côtés, avec leurs bois et leurs torrents? Dans un accès de mélancolie et de profond découragement, le rude nabi, à l'entrée du désert, avant de pénétrer dans ces lieux brûlés, s'assit à l'ombre maigre d'un genévrier. Il appela la mort à grands cris : « C'en est trop, Iahvé! prends ma vie ; je ne vaux pas mieux que mes pères (qui sont morts). »

Cependant, accablé par la chaleur ardente, la tête en feu, il s'endormit. La plupart du temps, en pareilles circonstances, Iahvé envoyait des visions réconfortantes. A son serviteur il dit en songe : « Lève-toi, et mange! » Éliya, se réveillant, vit près de lui un gâteau avec un verre d'eau. Après avoir réparé ses forces, il se rendormit. « Lève-toi, et mange! lui répéta encore, en le touchant, le messager d'Iahvé, car long est ton chemin. » Fortifié par cette nourriture, il marcha d'ouad en ouad, pendant quarante jours, dans la direction du Sinaï, où il se retira dans une grotte des montagnes.

Pendant l'absence d'Éliya, il semble que les rela-

1. *Rois*, XIX.

tions aient été plus faciles entre les nabis et la dynastie d'Omri. Izébel, femme avisée autant que tragique, tint compte, après le drame du Karmel, des dispositions du peuple; seul, Eliya, qu'aucun tempérament ne pouvait calmer, avait dû s'enfuir. Ses disciples, protégés par le peuple, habitaient le pays, ménagés par Ahab et par Izébel. La reine se résignait pour un temps à l'éclipse de Baal et de son culte. D'un autre côté, n'entendant plus les âpres objurgations d'Eliya, les nabis s'adoucissaient dans leurs rapports avec la maison d'Omri. Installés maintenant à Guilgal, peut-être à Ieriho et à Beth-el, ils vivent doucement. Il faudra, pour ranimer leur zèle, le souffle ardent d'Eliya. Un seul, en son absence, Mikayahou (qui est comme Iahvé), semble avoir persisté dans l'opposition à Ahab.

Cependant, dans la grotte de l'Horeb, Éliya était tout entier livré à ses réflexions. Il avait combattu pour Iahvé. En échange, que recevait-il? L'exil et la faim. Dans son imagination de prophète, de voyant, il adressait ses reproches à Iahvé lui-même; et directement l'Elohim d'Israël lui répondit : « Sors, et tiens-toi sur la montagne; Iahvé va passer. » Voici que s'éleva un vent puissant qui brisait les montagnes et fendait les rochers, mais Iahvé ne se montra pas. Après le vent éclata un tremblement de terre, mais dans lequel Iahvé n'était pas davantage. Un feu succéda au tremblement de terre, mais qui, pas plus que lui, ne contenait Iahvé. Après la flamme souffla une douce voix de brise; alors Éliya voila sa face avec son manteau : c'était cette fois Iahvé qui paraissait.

Sous ces vives images nous sont présentées les pensées d'Éliya. Il s'apercevait sans doute qu'il avait déployé trop de violence dans le service d'Iahvé, et que peut-être son œuvre aurait été plus féconde s'il n'avait pas fait couler le sang. Ce n'est pas dans la tempête que réside Iahvé, mais dans la douce voix de la brise. Tel est sans doute le sens de cette page, qui

paraît bien n'avoir eu, dans la pensée même de son auteur, qu'un caractère purement aggadique.

L'âme ardente, avide d'action, d'Éliya ne pouvait supporter la vie solitaire du Sinaï. Ne trouvant rien à dévorer au dehors, la flamme intérieure du nabi le dévorait lui-même. Il cherchait comment il pourrait bien sortir du désert pour exercer de nouveau son action sur Schomron et sur Israël. Malgré la leçon de douceur qu'il s'était faite à lui-même, et malgré tout son désir d'un instant de donner à sa voix le son de la brise, Éliya ne pouvait comprimer son impétueuse nature. Il songea à étreindre et à terrasser cette Izébel, si superbe dans ses palais de Schomron et d'Isréel.

Un jour, il prit son chemin vers le pays d'Aram. Avec ses chevaux, ses chars, à la tête de trente-deux rois, ses vassaux, le puissant roi d'Aram, Ben-Hadad II, s'était précipité contre Schomron, devant laquelle il avait mis le siège [1].

Croyant voir déjà la ville dans ses mains, Ben-Hadad envoya dire à Ahab : « A moi ton argent, ton or, tes femmes et tes fils les plus beaux ! » Pressé par l'armée invulnérable des Araméens et par la foule de leurs chars, le roi d'Israël se crut obligé d'accepter les conditions du roi d'Aram. « Je t'appartiens, lui fit-il tristement répondre, moi et tout ce qui est à moi. »

Mais les messagers de Ben-Hadad revinrent avec de nouvelles exigences. « Tu me livreras, en effet, tes femmes, lui envoyait dire le roi d'Aram, ton argent, ton or, avec tes filles et tes fils ; mais encore, pas plus tard que demain, mes gens fouilleront ton palais et la maison des tiens, et, dans leurs mains, ils m'apporteront tout ce qu'ils auront trouvé de précieux. »

Le désespoir inspira, à cette heure suprême, Ahab, les zeqénim (anciens) d'Israël et le peuple tout en-

1. *I Rois*, XX.

tier. « Tu ne l'écouteras pas, » crièrent au roi les zeqénim avec tout le peuple. Les messagers araméens apportèrent à Ben-Hadad un refus de la part du roi d'Israël. Irrité, Aram résolut d'anéantir, autant que possible, jusqu'à la poussière même de Schomron.

Tout Israël et les nabis eux-mêmes, exaltés par l'extrémité à laquelle ils étaient réduits, se préparèrent à une vigoureuse sortie. Un prophète, se levant et montrant à Ahab la multitude des ennemis, lui avait dit qu'Iahvé la livrerait entre ses mains. Avec sept mille deux cent trente-deux hommes, le roi d'Israël fit la sortie contre Ben-Hadad. C'était à l'heure de midi, où l'on repose ordinairement sous les oliviers et les figuiers; c'était le moment où Ben-Hadad, avec les siens, buvait jusqu'à l'ivresse le bon vin de Damesseq ou du Liban. Ce jour-là, son esprit nageait dans la joie. On vint lui apprendre que les Israélites descendaient de Schomron, se dirigeant vers son camp; sans interrompre ses plaisirs, il ordonna de les saisir vivants, qu'ils vinssent pour la paix ou pour la guerre.

Surpris, les Araméens furent rompus par la bande d'Israélites qui suivaient Ahab. C'est à peine si Ben-Hadad put échapper, grâce à la vitesse de son cheval. Ses beaux chars tombèrent aux mains d'Israël.

Le vieux nabi qui, avant le combat, avait prédit la victoire craignit qu'Israël ne fût aveuglé par la fumée de ce succès inespéré. Pour l'année suivante, il annonça une nouvelle invasion, à laquelle les tribus se devaient laborieusement préparer.

Au printemps suivant, en effet, les flots de l'armée araméenne couvrirent toute la plaine d'Isréel et pénétrèrent jusqu'à Apheq. C'était, semble-t-il, à la fin de l'hiver, au moment même où cessent les pluies et où commence à gémir la voix de la tourterelle. Dans son palais d'Isréel, Ahab était encore retiré. C'est là, et non pas dans Schomron, qui lui a été fatale une première fois, que Ben-Hadad tente de s'emparer d'Ahab et de la puissance des Omrides.

« Les Élohim des montagnes sont leurs dieux, avaient dit les vaincus à Ben-Hadad, voilà pourquoi ils nous ont écrasés; combattons-les dans la plaine, et là nous en triompherons. »

Dans la plaine d'Apheq, l'armée syrienne se répandit; elle eut le tort de s'y disperser. Les bandes d'Israël, fortement serrées en deux groupes, s'élancèrent comme deux coins dans les rangs ennemis. Que de nobles chevaux, que de beaux attelages de guerre, s'étendirent sanglants et brisés sous les figuiers de la plaine! Aram y perdit toute sa gloire.

Ben-Hadad chercha un refuge derrière les murs d'Apheq. Couverts de sacs, pleins de confiance dans la clémence du roi d'Israël, ses serviteurs allèrent se présenter devant Ahab. « Ton serviteur Ben-Hadad, lui dirent-ils, est vivant. — S'il vit encore, répondit le roi, il est mon frère. »

Apprenant cette bonne réponse, le roi d'Aram, sur son char, vint trouver Ahab. Il lui promit de rendre les villes enlevées à Omri, et de protéger les marchands israélites sur les marchés de Damesseq. Aram et Israël, ennemis jusqu'ici, se réconcilièrent.

Mais un ben-ha-nebiim (fils des nabis) se permit de protester contre un pareil accord. Ce qui domine chez les nabis, c'est la haine de l'étranger. Celui-ci, du nom de Mikayahou [1], dit à un de ses compagnons, un fils de nabi comme lui : « Frappe-moi; » ce qu'il refusa de faire. « Parce que tu n'as pas voulu écouter la voix d'Iahvé, au sortir d'ici, le lion te frappera. » Près de là, il fut, en effet, déchiré par un lion.

Dans sa préoccupation prophétique, le ben-ha-nebiim dit à un autre homme : « Frappe-moi. » Blessé cette fois à la tête, le nabi couvrit son visage de poussière. Ainsi déguisé, pour n'être pas reconnu, il se présenta sur le chemin du roi. Quand Ahab passa, il entendit sortir de cette forme étrange, tout ensanglantée, une

1. Josèphe, *Antiq. jud.*, VIII, XIV.

voix qui s'adressait à lui. Comme il y faisait peu d'attention, tout à coup le prophète leva son visage, et Ahab put enfin reconnaître un nabi d'Israël. « Parce que tu as épargné un homme de mort, ta vie prendra la place de la sienne, et ton peuple la place de son peuple. » Avec un dédain apparent, mais l'âme au fond toute bouillonnante de colère, le roi rentra dans Schomron.

Ces nabis populaires, inaccessibles à la peur, on était bien obligé d'en tenir compte, même à la cour d'Izébel, et de contenir les sentiments que l'on avait à leur égard.

Mais bientôt, revenant d'Aram, où, en quittant l'Horeb, il s'était rendu tout d'abord, avec son disciple Élischa, recruté sur le chemin, Éliya va faire bouillonner les ardentes écoles de nabis. Lui-même, aigri par les douleurs de l'exil dans le désert, est plus âpre que jamais. En son absence, Ahab a fait couler le sang de Naboth. Dans la vigne même de l'Isreélite, il alla surprendre le roi d'Israël : « A l'endroit, lui cria-il, où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi ton sang... D'Ahab, dit le nabi prenant le personnage d'Iahvé, je retrancherai tout ce qui pisse contre le mur, et je ferai de ta maison comme de la maison d'Iarobeäm, fils de Naboth, et de la maison de Baëscha, fils d'Ahiya... Et pour Izébel, voici ce que dit Iahvé : « Les chiens dévoreront Izébel dans les champs d'Isréel. Ce qui mourra d'Ahab dans la ville, les chiens le mangeront ; ce qui mourra dans la campagne sera la proie de l'oiseau du ciel. » Mais, Ahab, terrifié, ayant, après ces prédictions, porté le cilice et jeûné, Éliya lui annonça que ces événements terribles n'arriveraient qu'après sa mort.

Ennemi jusque-là d'Iehouda, Israël va faire alliance avec lui. Ahab, l'adorateur des hauts lieux, s'unit avec le pieux Ioschaphat (Dieu est juge) pour en tirer du secours contre Aram. Après avoir vécu trois années en bonne intelligence avec Ben-Hadad, Israël dut songer à la guerre. Le roi de Damesseq,

malgré sa promesse de rendre toutes les villes prises sous Omri, ne restituait pas Ramoth-Guileäd, au delà de l'Iardèn. Avant d'entreprendre la lutte, Ahab s'assura l'alliance d'Iehouda. Il donna même en mariage à Ioram, le fils d'Ioschaphat, sa propre fille Athalia. C'est la première fois, depuis le partage des tribus, que les deux frères ennemis, Israël et Iehouda, s'embrassent aussi doucement[1].

Il était fort avantageux à Ahab de faire un traité d'alliance avec Ioschaphat. Ce roi avait développé singulièrement la puissance d'Iehouda (917-892). Tout dévoué au mosaïsme, il avait l'appui des nabis. On raconte que, la troisième année de son règne, rassemblant autour de lui, dans Ierouschalaïm, les chefs des provinces et les prophètes, il leur avait enjoint de répandre partout la loi de Moïse et le culte d'Iahvé. Ce que son père avait laissé de qedeschim, il les extermina et coupa les aschéras ou arbres phalliques[2].

Ce roi dévot, asseyant fort bien sa puissance à l'intérieur, rêva aussi des conquêtes. Il visait à voir les rois des contrées voisines lui apporter de riches présents et se promener dans Ierouschalaïm. Fort différent, par l'esprit, de Schelomo, il lui ressemblait par son amour du luxe et de la représentation. L'Idumée, on ne sait comment, redevint, sous son règne, tributaire d'Iehouda, et sans roi national pour la gouverner. Chaque année, Ioschaphat, avec un plaisir infini, recevait les trois cent soixante brebis et les trois cent soixante chevreaux que lui amenaient les rudes montagnards d'Édom.

Il tenta de rétablir la flotte d'Ophir, cinglant vers le pays de l'or, des singes et des paons; mais une tempête la brisa, près d'Ezion-Guéber[3].

Il fit d'Iehouda une véritable citadelle, y élevant

1. I *Rois*, XXII.
2. II *Chron*. XVII.
3. I *Rois*, XXII, 49.

des tours et des villes murées. Aux troupes il donna une forte organisation. Il mit à leur tête Adna et sous lui quatre sars, qui commandaient l'armée, divisée en quatre fractions. C'étaient Iohanan, Amassia, fils de Zikri, Éliada et Iozabad.

Sur le nombre de l'armée rétablie par Ioschaphat, il est difficile de s'en rapporter aux chiffres exagérés des *Chroniques*. Cette armée, terreur des voisins, servait à attirer des tributaires à Ierouschalaïm et à grandir la puissance d'Ioschaphat.

Sans doute, il rêva une réconciliation entre Israël et Iehouda, espérant, par l'union de son fils avec Athalia, préparer celle des deux territoires. Rétablir le royaume de David et de Schelomo, telle paraît avoir été sa chimère. C'est dans ce dessein qu'il consentit à suivre Ahab dans son expédition contre Ramoth-Guileäd, occupée par le roi d'Aram.

Dans le temps même des noces d'Ioram avec Athalia, Ioschaphat se rendit à Schomron. Quel événement pour la ville d'Omri! le roi d'Iehouda, paraissant dans ses murs! le dévot d'Iahvé, visitant la tragique Izébel!

Quand les jeunes filles amenèrent, le soir, Athalia la grande dans la chambre de ce pâle Ioram, le joug du pauvre jeune homme commença. Fougueuse, implacable, portant dans ses veines le sang mêlé d'Israël et de Tyr, Athalia admettait encore moins que sa mère des obstacles à ses caprices. Où est la douce bien-aimée du *Cantique*, la femme tendre et voilée, aperçue dans le jardin des noix? Il n'y a rien des yeux de la colombe dans l'œil d'Athalia, qui devait bien vite foudroyer le débile Ioram. A la politique fut sacrifié cet enfant.

Mais, avant de conclure une alliance pour l'expédition contre Ramoth-Guileäd, Ioschaphat voulut consulter les nabis.

Près de la porte de Schomron, chacun sur un trône, tous deux revêtus des habits royaux, siégèrent Ioschaphat et Ahab. Les faux nabis, qu'aimait le roi d'Israël, parce que toujours ils lui prédisaient des événements

heureux, passèrent successivement devant les deux princes, leur chantant l'issue de l'expédition contre Ramoth-Guileäd. L'un, portant un instrument à vanner le blé, leur annonça qu'ils vanneraient Aram jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. « Monte à Ramoth-Guileäd, disaient-ils tous, et sois heureux ; Iahvé la livrera aux mains du roi. »

Cependant, peu confiant dans ces nabis, Ioschaphat avait mandé Mikayahou. Celui-ci répéta ironiquement la prophétie unanime des nabis : « Monte, et sois heureux; Iahvé la livrera aux mains du roi. » Mais bientôt il s'écria : « Je vois tout Israël dispersé sur les montagnes, comme un troupeau sans pasteur. Que chacun retourne en paix chez soi! dit Iahvé. Pourquoi tromper Ahab, le faire monter à Ramoth-Guilëad pour qu'il y tombe ? »

Furieux, les nabis optimistes témoignèrent toute la violence de leur colère. Zidqia frappa Mikayahou sur la joue. Quant à Ahab, il ordonna que le nabi de malheur fût remis aux mains d'Amon, le sar de la ville, pour être nourri au pain d'angoisse et à l'eau jusqu'à son retour.

Malgré tout, la prédiction de Mikayahou s'était enfoncée comme une flèche dans l'esprit d'Ahab. Il se rendit, plein de sombres pressentiments, devant Ramoth-Guileäd. Là, il se déguisa, laissant le roi Ioschaphat avec ses habits. Par là peut-être espérait-il donner le change à la mort. Le roi d'Aram avait aux trente-deux sars de ses chariots signifié cet ordre : « Ne vous occupez dans l'attaque de personne, soit petit, soit grand, si ce n'est du seul roi d'Israël. » Apercevant Ioschaphat, les sars des chariots se dirent : « Voilà le roi d'Israël ! » et se précipitèrent sur lui; mais bientôt ils eurent reconnu leur erreur.

Ce fut une flèche lancée au hasard qui atteignit Ahab. Malgré le sang qui coulait, le roi d'Israël ne cessa pas de se tenir debout sur son char. Hors des rangs, mais en vue de l'armée, il faisait bonne contenance devant la mort. Son char était inondé de sang.

Ce fut vers le soir de ce combat furieux qu'il succomba. Izébel avait communiqué à ce faible roi quelque chose de son âme invincible, ce qui lui avait permis de bien mourir.

Sa mort fut le signal de la déroute. Un cri traversa tout le camp; tous criaient : « Chacun dans son pays! » Le soleil, en ce moment, dorait de ses derniers et calmes rayons les sommets boisés de Guileäd.

Tout sanglant, le cadavre d'Ahab put être rapporté à Schomron. Avant de l'ensevelir, on le lava dans les eaux d'un réservoir qui s'étendait près de la ville. En cet instant, on vit des chiens haletants lécher le sang qui tombait du char royal, et dans le réservoir des prostituées se livrer aux douceurs du bain.

Les nabis enveloppèrent et les derniers moments d'Ahab et la halte de son cadavre, près du réservoir de Schomron, de je ne sais quel voile tragique et sombre. Ils remplirent de la dernière scène surtout les imaginations populaires. Longtemps le peuple entendit les chiens non pas seulement léchant quelques gouttes de sang échappées du char, mais lampant les flots rouges qui coulaient du corps d'Ahab; il vit les prostituées les plus vulgaires, les *zenonoth,* secouant leurs souillures dans les eaux mêmes qui servaient à purifier le cadavre royal.

Ahab laissait le trône à son fils Ahazia (Ochosias, 900-889), qui, sous la direction sans doute d'Izébel, continua la kananisation du pays. Plus que jamais les aschéras se dressèrent sur le sol d'Israël avec le culte de Baal. Mais le règne du nouveau roi fut court, et ne lui laissa guère le temps de rien entreprendre.

Étant tombé un jour par le treillis de sa fenêtre, il en ressentit de très violentes douleurs qui l'étendirent sur sa couche. Il envoya alors consulter Baal-Zeboub (le dieu-mouche) d'Eqron, qui avait, dans cette ville, un oracle célèbre. Mais, chemin faisant, ses messagers virent se lever tout à coup un homme qui leur cria : « Retournez, et dites au roi : « Est-ce que l'on est sans Élohim en Israël, pour que l'on envoie consulter Baal-

Zeboub, l'Élohim d'Éqron? C'est pourquoi le lit dans lequel tu es monté, tu n'en descendras pas, car tu vas mourir[1]. »

Les messagers, revenant sur leurs pas, rapportèrent au roi ce propos. « A quoi ressemblait, dit Ahazia, l'homme qui s'est posé devant vous et vous a tenu un tel langage? — C'était, lui répondirent-ils, un homme couvert de poils, et les reins pressés par une ceinture de cuir. — Alors, c'est Éliya, le Thesbite. » Le malade envoya, pour s'emparer du nabi qui avait regagné le Karmel, un sar de cinquante hommes avec ses gens. « Homme d'Élohim, dit le sar au nabi assis sur un des sommets du Karmel, le roi l'ordonne, descends. » Mais, à la prière d'Éliya, le feu du ciel dévora le chef avec ses cinquante hommes. Un deuxième sar avec ses gens eut le même sort. Plus avisé, un troisième sar de cinquante hommes, dépêché par Ahazia, fléchit le genou devant Éliya, lui demandant grâce pour sa vie. Il ne fut dévoré par le feu, ni lui, ni ses gens.

Enhardi par la peur qu'il inspirait et par un messager d'Iahvé, Éliya descendit les douces pentes du Karmel et s'en alla trouver Ahazia lui-même. Devant le lit où le roi souffrait, le nabi lui répéta sa prédiction terrible : « Parce que tu as envoyé consulter Baal-Zeboub, l'Élohim d'Éqron, la couche où tu gis, tu n'en descendras pas, mais tu mourras. »

Aussi expira-t-il bientôt dans son palais de Schomron ; jeune victime qui nous apparaît entre ces deux tragiques figures : Izébel et Éliya, et qui mourut sans laisser d'enfants.

Son frère Ioram le remplaça dans la conduite des tribus (899-887).

Vers cette époque paraît aussi avoir disparu de la scène Éliya le nabi. A Guilgal, à Beth-el et à Ieriho vivaient dans l'austérité ses écoles de jeunes prophètes ;

---

1. *II, Rois,* I.

mais son disciple le plus aimé, qu'il avait recuellli sur la route en revenant de l'Horeb, accompagnait partout ses pas. Il l'avait sans doute suivi dans Damesseq : tous les deux sombres et secs, incapables de se laisser séduire par le ravissant paysage de la ville, n'avaient eu d'autres pensées que l'œuvre d'Iahvé à accomplir et Izébel, la monstrueuse Tyrienne, à renverser.

Épuisé par ses longues luttes et par les misères de l'exil, Éliya voulut revoir, avant de tomber, toujours suivi par Élischa, ses écoles de nabis. Il se rendit de Guilgal à Beth-el et de Beth-el à Ieriho. Par le serment d'Iahvé, Élischa jura qu'il ne se séparerait jamais de son maître [1].

Il y a je ne sais quelles teintes douces qui se répandent à la fin sur le rude nabi, et qui adoucissent un peu l'austérité de sa légende. Il veut aller mourir, après avoir fait ses suprêmes adieux, dans le pays de son enfance, sur les montagnes ombreuses de Guileäd. Arrêté par les eaux de l'Iardèn, il prend son manteau, s'en couvre, ainsi qu'Élischa, frappe les eaux, qui se divisent et permettent au maître et au disciple de traverser le fleuve à pied sec. Ils durent passer par un des nombreux gués de l'Iardèn. Sur la rive gauche, infiniment plus verte que celle d'en deçà, ils se firent leurs derniers épanchements. « Demande ce que tu veux que je te fasse avant que je ne sois enlevé loin de toi. — Que j'aie ton double esprit! reprit Elischa. — Quel objet difficile tu demandes! Si tu me vois au moment où je serai enlevé, il te sera accordé ; sinon, tu ne l'auras pas. »

Ils s'acheminaient, en causant entre eux, vers les flancs verts de Guileäd, quand tout à coup un char de feu, traîné par des chevaux de feu, les sépara ; dans cet attelage, au milieu d'un tourbillon, Eliya monta vers le ciel.

Pour bien témoigner qu'il le voyait faire son ascen-

1. II *Rois*, II.

sion, Élischa s'écriait : « Mon père, mon père, char d'Israël et sa cavalerie ! » c'est-à-dire la force du pays.

Ainsi raconta-t-on, dans les écoles de nabis, la disparition d'Éliya. Comment cet homme, avec son esprit de feu, aurait-il pu être jeté dans un sépulcre vulgaire? Il appartenait à cette rare classe d'êtres humains que ne devait pas toucher la corruption.

Ioram, le troisième Omride, ne semble pas avoir déployé, pour Baal, le même zèle que ses prédécesseurs[1] ; il fit même, à Isréel et à Beth-el, tomber les pieux phalliques de Baal. Ioschaphat (Iahvé juge), ami d'Ioram, comme il l'avait été de son frère et de son père, exerça sans doute une certaine tutelle sur le débile roi et le détourna des Elohim phéniciens. Il ne put cependant faire complètement disparaître du pays d'Israël les cultes ardents.

D'Iehouda, il les avait presque complètement proscrits, lançant partout dans les bourgs des nabis avec des lévites, chargés de détruire les baalim et de prêcher le culte d'Iahvé. Lui-même, dans ses heures de loisir, prenait part aux expéditions[2]. A Ierouschalaïm et dans les villes principales d'Iehouda, il avait établi des tribunaux, mais dans l'organisation desquels apparaît son souci de faire une distinction entre les affaires religieuses et civiles. « Voici, dit-il aux juges, Amaria (Iahvé a parlé), le cohène-hagadol, qui vous présidera pour toutes les choses d'Élohim, et Zebadia pour toutes les choses du roi. »

Son pupille d'Israël, les nabis continuaient à lui être défavorables, bien qu'il ne tombât pas dans toutes les fautes des Omrides.

Héritier du manteau d'Éliya, et surtout de sa haine vigoureuse contre la maison d'Omri, Élischa ne pardonnait pas au faible Ioram d'être le fils d'Ahab et d'Izébel. Après la mort du grand nabi, dans la terre

1. II *Rois*, III.
2. II *Chron.*, XIX.

d'au delà, Élischa repassa vite l'Iardèn ; il vint à Ieriho, parmi les benê-nebiim qui, voyant sur son dos le manteau d'Eliya, s'écrièrent : « L'esprit d'Éliya s'est reposé sur Élischa. » Devant lui, tous firent le prosternement. Cependant, craignant que le tourbillon dans lequel avait disparu Eliya ne l'eût jeté sur quelque sommet de montagne ou dans quelque vallée, les benê-nebiim, malgré Elischa, envoyèrent cinquante des leurs à la recherche du grand nabi; mais ceux-ci revinrent à Ieriho sans en avoir trouvé aucune trace[1].

Après avoir adouci, en y jetant du sel, les fontaines d'Ieriho, Élischa se rendit à Beth-el. Comme il montait péniblement vers la ville, voici que de jeunes garçons de Beth-el se moquèrent de lui, criant : « Monte, chauve, monte, chauve ! » A ces cris, le nabi indigné les maudit au nom d'Iahvé. Alors d'un bois voisin sortirent deux ours (?) qui déchirèrent quarante-deux de ces enfants. De Beth-el, le nabi alla vers le Karmel, puis du Karmel il vint à Schomron.

C'était au moment où, de concert avec Ioschaphat, Ioram commençait une expédition contre Mescha, roi de Moab[2]. Chaque année, le Moabite, de ses riches troupeaux, tirait pour le roi d'Israël la laine de onze cents béliers; comme il refusait désormais de payer le tribut, Ioram l'y voulut contraindre; il unit ses forces avec celles d'Ioschaphat.

Par Édom, dont le roi était alors l'allié d'Iehouda, c'est-à-dire en passant au sud de la Mer-Morte, ils essayèrent d'atteindre le pays de Moab; mais le chemin aride, sans eau, était impraticable pour une armée avec des chevaux ; sept jours, les bandes d'Israël, d'Iehouda et d'Édom endurèrent d'atroces souffrances. Parmi elles était Elischa, le nabi.

Fort respectueux des prophètes, Ioschaphat, dans

1. II *Rois*, II.
2. II *Rois*, II.

l'extrémité où l'armée était réduite, voulut consulter le disciple d'Éliya. Le roi d'Israël le fit comparaître. « Apportez-moi un luth, » dit Élischa. Comme il faisait vibrer les cordes du luth, la main d'Iahvé se posa sur lui; il s'écria : « Dans cet ouad creusez des citernes, des fosses, vous ne verrez ni le vent ni la pluie, et cependant cet ouad se remplira d'eau, vous y étancherez votre soif, celle de vos troupeaux et de votre bétail. Mais tout cela est peu pour Iahvé, car il livrera Moab entre vos mains; et vous frapperez toute ville forte et toute ville choisie, tout bon arbre vous couperez, vous détruirez les fontaines et couvrirez de pierre tout héritage fertile. »

La prédiction d'Élischa eut son accomplissement : l'eau coula dans la vallée, et le riche pays de Moab fut saccagé par les rois vainqueurs. Jusque sous les murs de Moab ils s'avancèrent. La ville se dressait sur une hauteur dont la belle teinte rouge, noire et blanche, coupée de quelques plaques de verdure, charme le regard : c'est un véritable paysage alpestre. La plate-forme de Qir-Moab, ou Kérak actuel, s'élève à 3,720 pieds au-dessus du niveau de la mer [1]. Là, en présence des bandes ennemies, le roi Mescha fit monter son propre fils sur la muraille pour l'offrir en holocauste au dieu Kamosch. Horrible spectacle! la flamme enveloppa le jeune homme, allumée par le père lui-même; en présence des bandes d'Iehouda, d'Israël, d'Édom, et des vignes charmantes de Kérak, la victime de Kamosch flamba. Ce coup d'œil tragique fit frissonner Israël tout entier.

Rencontrant dans Qir-Moab une défense désespérée, Ioschaphat et Ioram repassèrent l'Iardèn. Kamosch venait de délivrer son fils, le roi Mescha, et de soustraire pour longtemps les Moabites à la honte du tribut payé à Israël [2].

1. Tristram, *The land of Moab*, p. 71.
2. Clermont-Ganneau, *La Stèle de Dhiban*.

Une grande force allait tomber en Iehouda : semblable aux grands chênes qui avoisinent Mamré, Ioschaphat se tenait debout, abritant les deux royaumes. Les Omrides mêmes s'étaient mis sous sa protection. Après avoir triomphé par surprise, près de Théqoa, d'une invasion d'Ammonites, de Moabites et de gens de Séir[1], il mourut, laissant la place à un prince faible, son fils Ioram (Iahvé est haut) (892-888), âgé de trente-deux ans, qui, au lieu de dominer Israël, se laissa complètement dominer par lui.

Athalia, sa femme et fille d'Izébel, l'écrasait de son ardente et forte personnalité, et l'entraînait, malgré lui, dans le tourbillon des qedeschim et des qedeschoth. A peine sur le trône, cédant aux âpres objurgations de son épouse, il fit égorger, avec les principaux du pays, tous ses frères, les fils d'Ioschaphat[2]. Cependant il remit sous le joug Édom, qui, vers la fin du règne d'Ioschaphat, avait échappé au vasselage d'Iehouda et s'était donné un roi. Iahvé se souvenait encore, en accordant cette victoire, de son fidèle serviteur David. S'il n'avait regardé que la seule personne d'Ioram, comment aurait-il pu la protéger?

Emporté par Athalia, ce roi avait foulé aux pieds toute la tradition religieuse des Hébreux; on traînait même les fidèles d'Iahvé sur les bamoth pour y honorer les aschéras. C'était une kananisation effrénée d'Iehouda autant que d'Israël. D'une beauté moins solennelle peut-être que sa mère Izébel, d'une ardeur moins contenue, Athalia nous apparaît, agitée, impatiente d'accomplir son œuvre, incapable d'y apporter aucun tempérament et de tenir compte des obstacles. Sur son impulsion, Ioram fait couler le sang de ceux qui refusent d'adorer Baal et Aschthoret[3].

Que va-t-il naître de là? Les nabis entre eux par-

1. II *Rois*, VIII, 16.
2. II *Chron.*, XX.
3. II *Chron.*, XXI.

lent d'une lettre prophétique dans laquelle Éliya, avant de monter sur le char de feu, avait prédit, pour le fils d'Ioschaphat, une mort terrible. Pour eux, il est évident que le sang des justes sera redemandé à Ioram aussi bien qu'à Athalia.

Après avoir subi une invasion d'Arabes et de Kouschites, qui pillèrent le pays et son palais, et lui enlevèrent ses femmes et tous ses fils, à l'exception de son aîné Ahazia, Ioram d'Iehouda descendit douloureusement dans le sépulcre. En proie à une tumeur dans les intestins, le fils d'Ioschaphat, après deux ans d'atroces souffrances, s'éteignit dans la quarantième année de son âge. Qui sait si la terrible Athalia, avide de gouverner seule, fut étrangère à la maladie qui emporta le faible rejeton de David?

A sa place régna son fils aîné Ahazia (Iahvé a saisi, Ochosias), âgé de vingt-deux ans[1].

Un instant unies contre leurs ennemis, sous la ferme main d'Ioschaphat, qui avait sans doute l'espérance de les fondre ensemble, les deux fractions, Israël et Iehouda, ne semblent plus se connaître. Pendant qu'Ioram d'Ierouschalaïm s'éteint et que la main sanglante d'Athalia plante partout les arbres phalliques, Ioram de Schômron est aux prises avec son ennemi particulier, le roi de Damesseq, et, à l'intérieur, avec Élischa, implacable contre les descendants d'Omri.

A cette époque tourmentée de la vie d'Israël, Élischa et Izébel occupent la scène, où bientôt Iehou va monter. Voilà les trois figures les plus tragiques peut-être du monde israélite. Elles sont si grandes que tout s'efface devant elles, et que le reste du peuple n'existe plus.

Plus populaire est le nabi, disciple d'Éliya; ses traits puissants se dessinent vigoureusement; son éloquence tonne; en lui, les gens des bourgs de Samarie ont une confiance aveugle, ainsi que le témoigne sa légende.

1. *I Chron.*, XXII. — *II Rois*, VIII, 26.

La femme d'un jeune nabi vint un jour le trouver: « Ton serviteur, mon mari, est mort; c'était, tu le sais, un homme qui craignait Iahvé; voici que le créancier est venu prendre mes deux fils pour en faire ses esclaves[1]. — Dis-moi, lui répondit Élischa, ce que tu as dans ta maison. — Je n'ai plus qu'un peu d'huile. — Va! emprunte au dehors des vases. » De retour chez elle, la veuve du nabi, devant ses enfants, emplit d'huile tous les vases qu'elle put se procurer, et, sur le conseil d'Elischa, vendit le tout pour payer ses dettes.

Une autre fois, avec vingt petits pains d'orge et de gruau, le nabi nourrit, contre toute vraisemblance, cent hommes, de telle sorte même qu'après s'être rassasiés ils laissèrent du pain chez l'homme de Dieu.

S'il multiplie les pains et l'huile, il est encore, comme Éliya, maître des eaux. Les benê-nebiim de Guilgal, sur les bords de l'Iardèn, coupant du bois pour agrandir leur habitation, l'un d'eux laissa tomber son fer dans le fleuve; y jetant une branche, le nabi ramena le fer lourd à la surface.

Chose étrange! Élischa semble avoir calqué la légende d'Éliya, le maître. Multiplier l'huile et les pains, être tout-puissant sur les eaux, ne lui suffisent pas; il ressuscite l'enfant d'une de ses hôtesses de Schounem. Sous les figuiers de ce bourg charmant vivait une femme fort riche, qui avait fait bâtir, pour l'homme d'Élohim, un pavillon, si bien que, chaque fois qu'il passait par là, Élischa s'arrêtait quelque temps chez la Schounamite. Il y prenait ses repas. Le nabi songea à la manière dont il pourrait la récompenser. Bien qu'elle vécût assidument avec son mari, et que déjà il fût âgé, la femme de Schounem n'avait pas d'enfant. Elischa la manda par son serviteur Guéhazi (Giési) et lui promit, à son grand étonnement, qu'après l'année révolue elle aurait un fils.

1. II *Rois*, IV.

Cet enfant naquit, grandit, et quand, traversant la belle Schounem, Élischa se venait reposer dans le pavillon de la femme, il pouvait, avec satisfaction, voir se dé-lopper le fils donné par Iahvé. Mais, un jour d'ardent soleil, au temps de la moisson, s'étant rendu dans le champ où son père avec ses gens coupait le froment, le fils de la Schounamite s'écria tout à coup : « Ma tête, ma tête ! » Il venait d'être frappé par une de ces mortelles insolations dont tant de voyageurs sont les victimes[1]. Transporté chez sa mère, il expira dans le délire. La femme éplorée alla trouver Élischa, qui, comme son maître Éliya, résidait ordinairement sur le Karmel. Apprenant la mort de l'enfant, le nabi donna son bâton à son serviteur Guéhazi, avec ordre de le placer sur le visage de l'enfant. Lui-même suivait à distance Guéhazi, plus jeune, et dont la marche était plus rapide. En vain le serviteur posa le bâton du maître sur le visage de l'enfant; aucune voix, aucun tressaillement n'y répondit. Mais, à peine arrivé, Élischa s'étendit sur le corps de l'adolescent, lèvres contre lèvres, mains contre mains. A ce contact, le cadavre perdait de sa rigidité froide. Après qu'il eut fait ensuite deux fois le tour de la chambre en sens contraire, le nabi entendit l'enfant éternuer sept fois, et bientôt put le rendre vivant à sa mère.

Élischa, comme son maître, descendant du Karmel, allait visiter les écoles de nabis, et particulièrement celles d'Ieriho et de Guilgal. Un jour qu'il était dans ce dernier bourg, il fit jeter dans la marmite une plante grimpante d'un goût, paraît-il, singulièrement mauvais, car, à peine les benê-nebiim en eurent-ils porté à leur bouche, qu'ils s'écrièrent : « La mort est dans la marmite, ô homme d'Élohim ! » Mais, sur l'ordre d'Élischa, ayant mêlé de la farine à la plante, ils en firent un mets délicieux.

La renommée d'Élischa, comme thaumaturge, était

1. Renan, *Henriette Renan*.

grande en Israël. Le sar de l'armée d'Aram, Naaman, atteint de lèpre, apprit, par une jeune Israélite au service de sa femme, qu'il y avait à Schomron un nabi capable de le guérir. Avec une lettre du roi de Damesseq pour celui d'Israël, il se rendit dans la capitale des tribus. « Je t'envoie, disait la missive, Naaman, mon serviteur, pour que tu le sauves de la lèpre[1]. — Suis-je donc Elohim, pour donner ainsi la mort ou la vie ? » s'écria le roi d'Israël, en déchirant ses vêtements.

Mais Naaman lui rappela qu'il y avait en Israël, tout-puissant contre les maladies, un prophète. Sur son char, Naäman, conseillé par le roi, alla trouver le nabi. Il résidait probablement alors à Guilgal ou à Ieriho, près des benê-nebiim. Laissant à la porte le char et celui qui le montait, le fier nabi envoya seulement dire à l'illustre sar d'Aram : « Va te baigner sept fois dans l'Iardèn. »

En recevant cette réponse, le sar irrité se demanda pourquoi il avait fait un si long voyage. « L'Abana et le Parpar, qui coulent à Damesseq, s'écriait-il, ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? » Mais, ses serviteurs l'ayant vivement engagé à obéir au prophète, il se trempa sept fois dans le fleuve d'Ieriho et de Guilgal. La neige de la lèpre disparut, et ses chairs devinrent, par la pureté et l'éclat, semblables à celles d'un enfant.

Le nabi refusa, pour lui et pour ses serviteurs, tous les présents de Naaman. Ayant à l'insu de son maître accepté deux kikars d'argent et deux habits de fête, Guéhazi vit, à l'adjuration du nabi, la lèpre qui avait quitté Naaman le couvrir tout entier.

Dans les luttes du roi de Damesseq contre Israël, Elischa savait toujours d'avance les mouvements des bandes araméennes et dérangeait tous les plans d'Aram. Le roi de Damesseq envoya des gens pour

1. II *Rois*, V.

le prendre à Dathaïn, où le nabi semble avoir fait un séjour assez éphémère[1]. On vint lui apprendre qu'une quantité d'Aramaïtes étaient là pour s'emparer de sa personne. Mais, devant l'homme effrayé qui lui apportait cette nouvelle, il fit flotter une fort étrange vision. Des chars de feu, semblables à celui qui avait emporté Éliya, descendaient nombreux du ciel. Qu'avait-il à redouter maintenant des chars de Damesseq?

Audacieux, Élischa se présenta aux gens d'Aram et leur proposa de les guider vers le nabi; mais il les conduisit, sans qu'ils s'en aperçussent, au milieu de Schomron. Là, sur l'avis d'Elischa, le roi d'Israël leur servit un bon repas, où copieusement ils burent et mangèrent, après quoi ils les renvoya dans leur pays.

Telle est la légende ou plutôt l'histoire particulière d'Élischa. Ce qui apparaît là, c'est la calme auréole qui entoure sa tête de nabi.

Moins sereine est sa vie dans les actes qui se mêlent à l'histoire générale d'Israël. Il milite avec ardeur contre Izébel et l'abominable race d'Omri. Il a part aux révolutions sanglantes, non seulement de Schomron et d'Israël, mais encore de Damesseq.

En paix avec Israël, Ben-Hadad II ne devait guère être aimé des nabis. P[illegible] en haleine la race d'Omri, ne leur fallait-il pas, [illegible] messeq, un homme remuant, à la place du pacifique Ben-Hadad II? Élischa se rendait parfois à Damesseq. Un jour qu'il était dans cette ville riante, Ben-Hadad II tomba gravement malade[1]. Apprenant que le nabi, dont il savait la merveilleuse légende, se trouvait dans la cité, le roi envoya vers lui, avec des présents, son serviteur Hazaël. « Par cet homme, lui avait-il dit, demande à Iahvé si je sortirai vivant de cette maladie. » — « Va! répondit Élischa à Hazaël, et dis-lui : « Tu guériras. » Puis, tout en fixant les yeux sur Hazaël, l'homme d'Élohim se troubla

1. II *Rois*, VI.

et se mit à pleurer. « Pourquoi ces larmes, mon maître? demanda Hazaël. — Parce que je sais tout le mal que tu causeras aux Benê-Israël, faisant passer par le feu leurs villes fortes, égorgeant par le glaive leur jeunesse, broyant leurs enfants, coupant leurs femmes enceintes. Iahvé m'a fait voir que tu serais roi sur Aram. »

De retour, Hazaël dit à son maître : « Élischa m'a promis que tu vivrais. » — Mais, le lendemain, trempant dans l'eau une couverture, il en couvrit le visage du malade, qui étouffa. Ben-Hadad mort, Hazaël régna en sa place.

Quand on monte au trône par une voie semblable, pour arrêter les investigations du peuple, il est nécessaire de lui fournir une forte distraction, c'est-à-dire de l'entraîner dans la guerre contre une nation détestée. A peine roi de Damesseq, Hazaël se tourna contre les Benê-Israël. Ses premiers efforts se portèrent contre les tribus d'au delà, si bien qu'il alla mettre le siège devant Ramoth-Guileäd.

Pour la défendre, Ioram d'Israël accourut avec ses bandes et avec celles que lui amenait le jeune roi d'Iehouda, Ahazia. Mais ce lieu était fatal, semble-t-il, à la race d'Omri. Percé d'une flèche araméenne, Ioram revint dans Isréel au doux climat, pour y soigner sa blessure. Dans cet air pur, ayant sous les yeux la charmante vision que présente la plaine du Guilboä jusqu'au Karmel, il espérait sans doute retrouver la santé. Ahazia d'Iehouda, qui avait succédé à son père Ioram, descendit pour le voir.

En partant, blessé, de Ramoth-Guileäd, le roi d'Israël y avait laissé ses bandes, avec Iehou pour les commander[1]. C'était un homme à la fois double et farouche qu'Iehou. Élischa, toujours ennemi de l'odieuse race d'Omri, et sûr d'accomplir la volonté d'Iahvé, fit partir pour Ramoth-Guileäd un benê-

1. II *Rois*, VIII.

nebiim, avec une corne d'huile[1] : « Après avoir fait lever Iehou du milieu de ses frères et l'avoir conduit dans l'intérieur de sa tente, tu répandras l'huile sur sa tête avec ces mots : « Iahvé a dit : Je t'oins roi sur Israël. »

A Ramoth-Guileäd, le nabi accomplit les ordres d'Élischa, et, après avoir répandu l'huile sur Iehou, ajouta, toujours jouant le personnage d'Iahvé : « Je t'oins roi sur le peuple d'Iahvé ; tu frapperas la maison d'Ahab, ton maître, et tu vengeras sur Izébel le sang de mes serviteurs, les nabis, et le sang de tous les serviteurs d'Iahvé ; je retrancherai d'Ahab tout ce qui pisse contre le mur. Quant à Izébel, les chiens la mangeront dans les champs d'Isréel, sans que personne l'ensevelisse. »

Après cette cérémonie et ces paroles étranges, le prophète s'enfuit. Iehou raconta aux chefs de l'armée ce qui venait de se passer entre lui et l'homme bizarre qui lui avait demandé un entretien secret. Aussitôt, ayant étendu leurs manteaux sur une estrade, ils y firent monter Iehou. Les trompettes sonnèrent, et Iehou fut proclamé roi. En cette circonstance avait fait explosion, contre la dynastie semi-kananéenne des Omrides, le sentiment national des Israélites.

Une fois proclamé, Iehou crut qu'il était urgent de surprendre par un coup d'audace Ioram avec Izébel. Leur laisser le temps de se reconnaître, et d'appeler à leur secours les forces d'Iehouda, aurait été d'une souveraine imprudence. Montant sur son char, le nouveau roi en fit voler les roues vers Isréel.

La sentinelle postée sur une des tours de l'endroit, apercevant, dans le lointain, la poussière des chars, s'écria : « Je vois une troupe. » Aussitôt le fils d'Ahab envoya, vers les gens qui venaient, un cavalier, pour s'informer s'ils s'avançaient avec des intentions pacifiques. Mais, avisé, Iehou ne le

1. *II Rois*, IX.

laissa point retourner dans Israél. Un second cavalier eut le même sort. Mais, comme le nouveau roi approchait du palais d'Ioram, la sentinelle dit : « La course du char, c'est bien la course ordinaire d'Iehou, fils de Nimschi, car elle est ardente. »

Ayant fait atteler son char, Ioram, sans aucun soupçon de la vérité, se rendit au-devant d'Iehou avec Ahazia. Ils le rencontrèrent dans la vigne de Naboth. « Est-ce la paix, Iehou? lui dit Ioram. — Quelle paix peut-il y avoir, tant que se multiplieront les prostitutions d'Izébel et sa magie? — C'est un piège, » s'écria Ioram à Ahazia en prenant la fuite. Mais une flèche d'Iehou l'atteignit à l'épaule, malgré la vitesse de son char. Alors le féroce Iehou commanda qu'on l'étendît tout sanglant dans le champ même de Naboth, où il expira.

Frappé aussi par une flèche, Ahazia mourut à Meguiddo, d'où on l'emporta à Ierouschalaïm pour qu'il fût enseveli avec ses pères dans Ir-David.

Cependant le plus redoutable ennemi d'Iehou n'était pas abattu. Après la poursuite d'Ahazia, le farouche vainqueur se rendit à Israél, où Izébel était enfermée.

Au moment où il parut près du beau palais, la Tyrienne se prépara à la visite de la mort sanglante, se peignant les yeux, décorant sa tête, revêtant sans doute l'éclatante pourpre de son pays. Elle ouvrit la fenêtre, d'où l'on pouvait apercevoir se déroulant au loin la belle plaine parée de fleurs et de moissons: « Qui est là près de moi? » dit Iehou, regardant la fenêtre où se tenait la grande Izébel. Ayant appris le nom de cette apparition, il s'écria : « Précipitez-la! » ce que firent ses serviteurs. Le sang de la Tyrienne ruissela le long des murailles, et sous le sabot des chevaux se fendit sa poitrine.

Après avoir mangé et bu dans le palais ensanglanté, le nouveau roi se souvint du cadavre d'Izébel, et dit à ses gens : « Allez vers cette maudite, et ensevelissez-la, car elle est fille de roi. » Mais ils ne trouvèrent

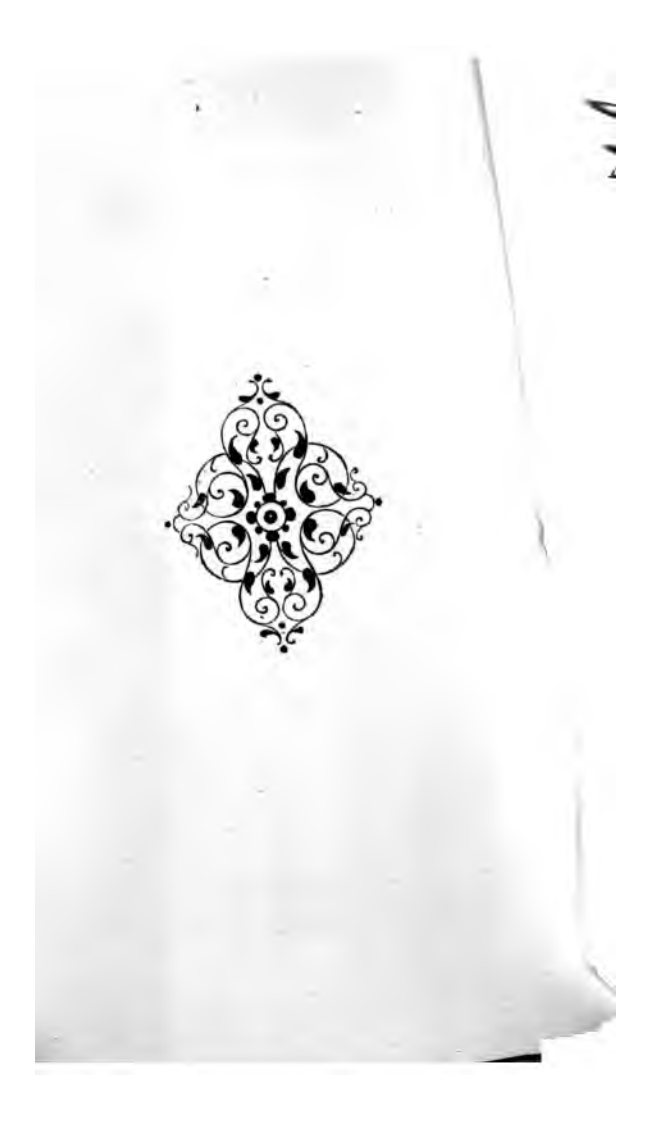
plus que le crâne, les pieds et la paume des mains. « C'est, dit Iehou en l'apprenant, la prophétie d'Éliya, le Thesbite, qui s'accomplit : « Dans la plaine d'Isréel les chiens mangeront la chair d'Izébel, et son cadavre sera comme du fumier sur la face des champs, de sorte que nul ne pourra dire : Voici Izébel. »

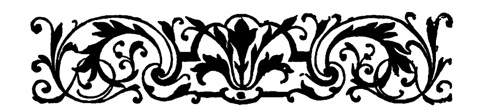
Dans le souvenir même des nabis, cette femme resta grande, terrible. Telle qu'elle nous apparaît à nous, elle n'est pas vulgaire : de bien des coudées, elle dépasse le commun de l'humanité. Qu'on la prenne soit dans sa vie, poursuivant avec fureur la kananisation d'Israël, ou bien calme, solennelle et parée, à la fenêtre d'Isréel, devant la mort sanglante, on est forcé de convenir qu'elle avait une énergie bien supérieure à notre sexe, comme au sien, et que, de toutes les grandes tragédiennes qui soient montées sur la scène réelle, elle est la plus effrayante et la plus accomplie.

Ce n'étaient pas seulement Ahab et Izébel qu'Iehou avait pour mission de faire disparaître, mais jusqu'aux derniers restes de leur maison. Soixante-dix fils d'Ahab séjournaient à Schomron, la capitale d'Israël, répartis chez les principaux habitants de la ville[1]. Aux sars de la cité d'Isréel, Iehou manda d'avoir à lui apporter, le lendemain, s'ils voulaient la paix, les têtes des soixante-dix fils d'Ahab. Dans des corbeilles, on les vit, au moment fixé, traînant vers Isréel la moisson sanglante de la nuit. Iehou fit disposer en deux tas, à l'entrée de son palais, les soixante-dix têtes coupées, et les montra au peuple en lui rappelant que la prophétie d'Eliya s'accomplissait.

1. II *Rois*, x.







APPENDICE

FRAGMENTS
DE
COSMOGONIE CHALDÉENNE
TRADUITS
PAR M. JULES OPPERT
Professeur d'assyriologie au Collège de France.

Fragments d'une collection de tablettes cosmogoniques intitulées, à cause du premier mot, les tablettes « jadis » (enuma).

CRÉATION

COMMENCEMENT.

Jadis, ce qui est en haut ne s'appelait pas ciel,
Et ce qui est la terre en bas n'avait pas de nom.
Un abîme infini[1] fut leur générateur, [vers.
Un chaos, la mer, fut la mère qui enfanta tout cet uni-
Les eaux qu'ils contenaient confluaient ensemble.
Il y eut des ténèbres sans rayon de lumière, un oura-
[gan sans accalmie.

1. Apsû « l'abîme ». Smith avait déjà assimilé l'*Apason* de Damascius, sans toutefois comprendre le sens du verset.

Jadis les dieux furent sans aucune existence,
Un nom ne fut pas nommé, un destin ne fut pas fixé.
Les dieux Luhmu et Lahamu furent créés d'abord.
Un grand nombre d'années passèrent,
Jusqu'à ce que s'augmentât leur nombre.
Le dieu Assur et Ki-Assur. . . . .
Le dieu Bel. . . . .

FRAGMENT DE LA CINQUIÈME TABLETTE.

Il répartit les mansions, sept en nombre, pour les grands dieux,

Et désigna les étoiles qui seraient les demeures des sept *lumasi* (sphères?).

Il créa la révolution de l'année, et la divisa en décades (*misrat*).

Et pour chacun des douze mois il fixa trois étoiles.

Depuis le jour où commence l'année jusqu'à sa fin,

Il attribua sa mansion au dieu Nibir [1], pour que les jours se renouvellent dans leurs limites,

Pour qu'ils ne soient pas raccourcis ni interrompus.

---

1. Voici quelques échantillons de la traduction de M. Smith :

« *Magnifique était tout ce qui était apprêté par les grands dieux;*
« *Il arrangea l'apparition des étoiles en forme d'animaux :*
« *Pour définir l'année par l'observation de leurs constellations,*
« *Il coordonna douze mois d'étoiles en trois séries,*
« *Depuis le jour où l'année commence jusqu'à sa fin.* [*leurs orbites,*
« *Il délimita les positions des planètes pour qu'elles brillent dans*
« *Pour qu'ils ne fissent pas de dommage ni ne troublassent* [*quelqu'un, etc.*

Il est à remarquer que le texte original ne comporte pas cette traduction : le même mot « *uddu,* se renouveler » est traduit, l. 3, par « définir », l. 6 par « briller ». Le mot « animal », l. 2, ne se trouve pas dans le texte; du mot de décade il fait « observation de constellations ».

Il mit à côté de celle-ci la mansion de Bel et de Héa,
Et ouvrit les grandes portes dans les côtés, près des angles;
Il raffermit le *sigar* à gauche et à droite[1];
Aux quatre façades, il ménagea des escaliers.
Nannar (la lune) fut chargé d'éclairer la nuit,
Et il le fit se renouveler, pour dissimuler la nuit et pour faire durer le jour.
« Mensuellement, sans interruption, remplis ton disque;
« Au commencement du mois, la nuit doit dominer[2],
« Les cornes seront invisibles, car le ciel se renouvelle.
« Le septième jour, se remplira le disque de droite à gauche,
« Mais il en restera ouvert, dans l'obscurcissement, la moitié.
« (Au milieu du mois) le soleil sera dans les profondeurs du ciel lors de ton lever,
« (Dans ta splendeur) déploie ta forme;
« (Alors décrois et) tourne-toi vers pour retrouver le chemin du soleil,
« (Alors changera) l'obscurcissement, retourne vers le soleil,
« . . . . cherche le chemin du soleil.
« (Lève-toi et) couche-toi, selon les lois éternelles.

. . . .

(Le reste manque.)

1. Smith : Dans sa masse inférieure (du chaos) il fit une cuisson (boiling). L'apostrophe adressée à la lune n'est pas comprise non plus.

2. La nuit est au faîte. Le verbe *napah* ne peut pas signifier « se lever », comme j'avais traduit jadis, et comme on l'a toujours répété d'après moi. Ce verbe signifie « être au zénith », et le mot *nappahti* est le zénith : cela répond à tous les passages où ce mot se trouve, comme aussi à celui-ci.



Cette traduction a été exposée au Collége de France dans l'année 1877-1878.

On pourra la confronter avec la prétendue version de M. Smith, ou avec la soit-disant découverte du Sabbath, « contemporain de la création », proposée par M. Fox Talbot : ce dernier traduit le mot *agâ* bien connu (disque) par fête (!) et introduit ainsi le Sabbath, dont rien ne parle :

« Le septième jour, il institue un jour de fête! »

Quant aux décades et aux 36 décans, le passage est clair : *12 arhi kakkabi 3 ta-aan uszis, duodecim mensibus stellas ternas fecit.* Comment cela peut-il signifier : Il partagea 12 mois en quatre trimestres? Nous savons par les témoignages des historiens anciens que les Chaldéens désignaient pour chaque signe zodiacal trois étoiles qu'on appelait *décans*. Le grand philologue Saumaise a déjà déclaré que le mot devait avoir une origine orientale. Le mot sanscrit est *dreshkàna;* nous proposons comme origine possible l'assyrien « *tarsan* » (interprète).

LA LÉGENDE PRÉTENDUE DE LA CHUTE

Ces deux fragments ont été répandus comme ayant quelque rapport avec l'histoire de la chute[1]; le lecteur verra que rien ne justifie cette opinion. Les morceaux sont difficiles à comprendre; l'un est un hymme adressé au dieu Nibir, l'autre un épisode de la guerre de Mérodach contre Tihamat, la mer. On l'a comparé au

1. Voici quelques lignes de la traduction de Smith (l. 4 ss.) :

« *Que ne manquent à la préparation. . . . .*
« *Le dieu Ziku cria en hâte : Guide de la pureté,*
« *Bon parent, maître de l'intelligence et du droit,*
« *Auteur de fécondité et d'abondance, fondateur de la fertilité,*
« *Un autre est monté à nous et a augmenté puissamment, etc., etc.*

récit de Bérose, que Bel avait coupé en deux la mer, et qu'il avait fait de ses morceaux le ciel et la terre. Nous croyons que ce récit n'a pas de rapport avec ce mythe; du moins rien dans le fragment ne saurait justifier cette hypothèse.

I.

LOUANGE DU DIEU NIBIR ET DE SES SEPT ATTRIBUTIONS.

Première table.

(Le début manque.)

. . . .
Il est le dieu de la vie. . . . en second lieu . . .
Qui institua la lumière?
Leurs enseignements. . . . . . .
Que jamais ne soient oubliés leurs préceptes!
Il est le dieu de la sainte vie, en troisième lieu, s'ap-
[pelle régent *des telilt.*
Dieu des bons vents, maître de l'instruction et de la
[bénédiction,
Qui fait pousser la laine et la graisse, cause de l'abon-
[dance;
Dans des forêts immenses nous avons senti son vent
[propice,
Qui, d'abord peu important, s'accroît pour être fort.
Qu'il appelle ses adorateurs, qu'il les exalte, qu'il les
[élève!
Il est le dieu du disque sacré, en quatrième lieu, qui
[vivifie la poussière,
Lui le seigneur de la sainte chanson, qui ressuscite les
[morts,
Qui pardonne aux dieux ennemis, en se retournant
[vers eux;
Mais il voue à la putréfaction éternelle ceux qui s'ob-
[stinent contre lui.
Pour leur former un contrepoids, il créa l'homme,

Le miséricordieux par lequel existe le principe de la vie.
Qu'il dure et que jamais ne soient oubliés ses pré-
[ceptes,
Dans la bouche de ceux dont la tête est ombragée (par
[la chevelure), que créa sa main. .
Il est le dieu du saint charme, en cinquième lieu; que
[ces gestes mystérieux anéantissent l'ennemi,
Après qu'il brisa par son seul sortilège la malédiction
[de ses adversaires!
Dieu connaisseur des cœurs, il connaît les cœurs des
[dieux que sa puissance éprouve.
Contre lui ne peut subsister le. . . . . d'inimitié.
Il rétablit la paix dans l'assemblée des dieux,
Il fléchit ceux qui sont hostiles....
Il dirige les conventions....
Oui le pacte...
Il est le dieu de la... vie, en sixième lieu . . . . .
. . . .
Il est le dieu de. . . . . en septième lieu . . . .
. . . .

Seconde face.

. . . .
. . . . les étoiles. . . . .
Il crée bien la pérennité[1] des cours célestes....
C'est bien lui qui enlève au tourbillon de la mer[2] son
Son nom est Nibir, le voyant de l'avenir, [effet.

1. De ce signe *kun*, l'éternité, Smith fait « la queue « du serpent.

2. Ce « tourbillon » de la mer, opposé au calme, est le « serpent » de M. Smith, M. Delitzsch et d'autres. Cette erreur est une des plus étonnantes au point de vue de la philologie, et l'on ne l'explique que par le désir de trouver, coûte que coûte, le serpent. Le mot est *rapas*. Regardé froidement, on ne voit pas comment le serpent peut entrer dans le sens du texte; d'ailleurs l'on parle du rapas de poussière!

Qu'il dicte aux étoiles du ciel leurs cours éternels.
Qu'il gouverne, comme un troupeau, les dieux tous [ensemble !
Qu'il conjure la mer, qu'il en clôture et qu'il en mure [la digue.
Que jusqu'au dernier homme, jusqu'à la fin des jours,
Il existe sans fin, qu'il dure éternellement !
Car il a bâti les lieux, il les a formés, il les a fortifiés.
Dieu des contrées, on l'appelle Père, Bel.
Les noms des dieux cinq et deux [1], il les appela [comme ils se nomment [2],
Et Hea [3] l'entendit, et son courroux s'évanouit.
« Oui, ses créations (les hommes) exaltent sa mémoire
« A lui, comme à moi, Dieu des eaux est le nom.
« Les liens de mes. . . qu'il les combatte tous.

---

1. Les planètes,

2. M. Delitzsch, le traducteur de M. Smith, a remarqué, avec pleine raison, que peut-être pas une seule ligne de ce morceau n'était bien traduite par le savant anglais. Aussi renonçons-nous à le suivre dans ses versions complètement incompréhensibles. Voici, comme échantillon, le commencement de la seconde partie :

« . . . . *l'étoile* . . . .
« *Qu'il saisisse la queue et la tête*. . . . .
« *Parce que le dragon de Tiamat avait*. . . . .
« *Sa punition les planètes, possédant*. . . . .
« *Auprès des étoiles du ciel mêmes qu'ils puissent*. . . . .
« *Comme un agneau. Que les dieux tremblent, eux tous;*
« *Qu'il lie Tiamat, qu'il ferme sa prison, et qu'il l'entoure* [*autour.*
« *Après cela, que le peuple des temps reculés*
« *Les écarte, qu'il ne les détruise pas... pour toujours.*
« *A la place, qu'il avait créée, il affermit.*
« *Le maître de la terre proféra son nom, le dieu Ilu*
« *Dans les rangs des anges annonça leur malédiction, etc.*

3. Le nom de ce dieu, maître de la terre et des profondeurs, est *Kin*.

« Qu'il anéantisse tous mes... [1]
« (En proférant) les cinquante noms des grands dieux.»
Les cinquante noms ils (les dieux) les prononcèrent, ils
[établirent son régime.
Qu'il le recommence de nouveau, pour qu'il soit tou-
[jours en vigueur.
Inexorable, sage, qu'il règne en arbitre.
Que le père accepte sa loi, et qu'il la transmette au fils.
Que le pasteur et le troupeau lui ouvrent les oreilles!
Qu'à Bel obéisse Mérodach, l'arbitre des dieux,
Qu'il la fasse verdir, sa terre, qu'il (lui-même) la fasse
[prospérer.
Les lois de sa volonté ne sont pas de faibles mots
[qui lui échappent,
Et ce qui sort de sa bouche, aucun dieu ne l'a vili-
Son cœur est vaste, son estomac est un abîme. [pendé.
Le péché et la malédiction s'évanouissent devant lui.
. . . .
(Le reste manque.)

II.

GUERRE DE MÉRODACH ET DE TIAMAT.

Première face.

. . . .
. . . . montra sa droite.
De tous côtés ? Son bras envoya la terreur,
Il lança la foudre devant lui,
. . . . il remplit son corps.
Et il prononça le mot mystérieux [2] qui produit le calme
[et le tourbillon de la mer.

1. Les cinq lignes, discours placés dans la bouche d'Hea-kin, l'Océan, manquent dans l'un des deux exemplaires de ce texte.

2. Le terme *sapar*, on en a fait un glaive! Il coupe le tour-

Et il lâcha les quatre vents, que le calme de la mer
[ne put en sortir.
Le sud et le nord, et l'est et l'ouest,
Et il répéta le mot mystérieux, et il envoya la cohorte
[de son père Anu;
Il créa le vent hostile, le vent mauvais qui anéantit
[l'espérance,
Les quatre vents, les sept vents, le cyclone et le vent
[sans fin.
Et il lâcha les vents qu'il avait créés, avec une force
[septuple.
Et il réveilla le tourbillon de la mer, que la vague
[haute se succédât.
Et le maître divin leva la foudre, sa grande arme,
Et il monta son char, qui balaye tout, que personne
[ne devance, qui amène le calme.

---

billon, c'est-à-dire le serpent. On a même déjà trouvé que le *sapar* était sabre, comme ceux des Turcs. C'est un verbe, un *honover*, un *ôm*. M. Smith traduit

« *Et il fit le glaive pour faire taire le dragon de la mer.*
« *Il ensorcela les quatre vents, pour qu'ils ne sortent pas de*
« *Vers le sud, le nord, l'est et l'ouest.* [*leur blessure*
« *Il fit tenir sa main le glaive devant le bocage de son père*
[*Anu.*
« *Il créa le vent hostile, le vent mauvais, l'orage, l'ouragan,*
« *Les quatre vents, les sept vents, le..... et le vent sans règle,*
« *Et il lâcha les vents, qu'il avait créés sept en nombre.*
« *Le dragon de la mer s'étendit, vint après lui (après quoi?)*
« *Il porta la foudre, sa grande arme (le dragon?).* »

On lit dans un hymne :

« *Mérodach, qui peut résister à ta puissance?*
« *Ta volonté est le* sapar *que tu expliques au ciel et à la terre.*
« *Commande à la mer, et la mer obéira.*
« *Commande à l'ouragan, et l'ouragan se taira, etc.* »

On voit que le mot *ne peut pas* signifier un glaive!

Il l'apprêta, et son bras fit s'élancer les quatre cou-
[ples de coursiers.
. . . . lui l'implacable, l'inondateur, l'inéluctable,
. . . .
(Le reste manque.)

Seconde face.

(Le commencement du discours de Mérodach manque.)

. . . .
« . . . . ne sont pas, ton inimitié me tracasse,
« Sans consistance est ta force, tes flèches ne feront que
[chatouiller leur peau.
« Le maître de la volonté, c'est moi, et, quant à toi, il
[se fera ce que je décide[1].
Quand Tiamat entendit cela,
Elle revint à sa première résolution et changea son
[dessein.
Tiamat examina avec précaution ses falaises,
Au bord et sur la surface elle fortifia sa position.
Elle compta ses chants, et elle répéta ses signes,
Et aux dieux qui combattaient avec elle, elle fit exa-
[miner leurs armes,
Et Tiamat se jeta sur le purificateur des dieux
[Mérodach,
Qui avait imaginé le mot mystérieux, comme arme
[dans la bataille[2].
Mais le Maître résista, et il la confondit avec son mot
[mystérieux,

1. M. Smith traduit :

« . . . . Tu maîtriseras ton mal,
« Le tribut à ta maternité doit leur être imposé par les armes.
« Je (ton mari) prêterai assistance, et de toi ils seront faits la
[proie. »

2. C'est probablement à cause de ce passage qu'on avait cru voir une arme dans le *sapar* ; mais on ne crée pas le vent avec un glaive.

Et il lâcha le mauvais vent, qui tourne le dessous en
[sens dessus.
Alors Tiamat ouvrit sa bouche pour engloutir ce vent ;
Mais le mauvais vent était entré, de sorte qu'elle ne
[put fermer ses lèvres.
La puissance du vent remplit son estomac,
Son cœur se retourna, sa bouche fut obstruée,
Ses entrailles se rompirent, et sa digestion cessa.
(Le dieu) brisa son cœur et fendit son corps.
Il la fit mourir et trancha sa vie,
Il fit jeter sa. . . . et dispersa sa cervelle;
Ceux qui sortirent de la mer devant lui, il les anéantit.
Il dispersa ses bataillons et chassa ses armées.
Les dieux, ses auxiliaires, qui l'avaient assistée,
Tremblèrent, eurent peur et retournèrent en arrière ;
Ils mirent leur vie en sûreté et s'enfuirent.
Ils se cachèrent, se sauvant sans courage;
Mais il les surprit et brisa leurs armes. [dans un filet.
Rassemblés, comme un troupeau, ils restèrent comme
Leur force était évanouie, leur main était desséchée.
Ce qui était resté fut amené et disparut comme un
Et les onze rejetons, la terreur les remplit ; [*kisuk*[1].
Un déluge sans. . . vint pour les engloutir.
. . . .
(Le reste manque.)

Nous avons assez souvent rendu à M. Smith la justice que mérite la découverte de tous les textes précieux dont il a signalé l'existence. Nous avons, avant tout autre, rendu hommage à la mémoire d'un homme qui est mort dans la force de l'âge, d'un martyr de la science, dont il avait agrandi le domaine. Mais cette science aussi a ses droits.

Dans les deux morceaux dont nous venons de donner la traduction, aussi consciencieuse que possible, aussi exacte que le permet l'état embryonnaire de nos

1. *Mot inexpliqué.*

connaissances du lexique assyrien, il n'y a pas un mot qui puisse justifier la moindre comparaison avec la chute de l'homme, telle qu'elle est présentée dans la *Genèse.*

Il est temps enfin, dans l'intérêt de la science, de couper court à toutes ces tentatives de traduction, qui ne rendent pas le texte, et d'en empêcher la vulgarisation par des ouvrages trop peu mûris et trop imprudemment compilés. Les textes sont très difficiles à comprendre; mais c'est une raison de plus pour travailler davantage à leur interprétation. Une science nouvelle, comme l'assyriologie, doit surtout être sur ses gardes, et ceux qui la représentent ne devraient pas s'exposer au reproche très autorisé de légèreté, en reproduisant, comme faits acquis à la science, des versions dont rien ne subsistera après un examen consciencieux du texte original.

LA LÉGENDE DU DÉLUGE

Deux récits chaldéens du déluge, assez divergents l'un de l'autre, nous ont été conservés, l'un dans les fragments de l'historien gréco-babylonien Bérose, l'autre dans l'épisode d'une épopée assyrienne, dont Georges Smith a découvert des fragments. Nous offrons la traduction de ce morceau, dont le savant anglais a essayé une version, malheureusement trop peu exacte dans les détails; la mutilation du texte rend sur quelques points la tâche difficile. Nous avons mis entre parenthèses les restitutions que nous proposons.

Voici la mise en scène. Un dieu d'ordre inférieur dont nous devons épeler le nom Istubar (mais dont nous ne connaissons pas la véritable prononciation[1]),

1. Istubar, un génie du feu peut-être, ou aussi simplement un idéogramme qui signifie « le dieu de la grosse lèvre inférieure ».

guerrier et chasseur, s'allie, après plusieurs aventures, avec un autre être divin, Belbirut, pour tuer Khumbaba, dont le nom, sinon le mythe, est conservé dans le Combabus de Lucien. Les hauts faits d'Istubar lui valent l'amour de la déesse Istar (Astarté); elle le persécute de son affection, qu'Istubar répudie avec dédain. La déesse méprisée fait affliger Istubar d'une maladie impure; afin de se débarrasser de ce fléau, il voyage sur son vaisseau, pour voir le dernier roi antédiluvien de Babylone qui, sauvé du déluge par la miséricorde des dieux, jouit d'une vie éternelle dans une île lointaine, aux confins de la terre. Le roi Adrahasis (*Adra-Khasis* ou *Khasisu-adra,* d'où est venu le nom de Xisuthrus que lui donne Bérose) fait alors à Istubar le récit du déluge et de sa propre conservation. Quelque élevé que soit l'intérêt que doit nous inspirer cette narration[1], elle n'est pas le document où a puisé Bérose, dont l'exposé contient des dates historiques et

1. Le regrettable Georges Smith a seul jusqu'ici traduit le texte; il est justice de dire que toutes les interprétations publiées, sans exception aucune, sont des versions de son travail anglais. La traduction que je donne ici n'est pas parfaite; il y a dans le monde encore autre chose de revisable que les constitutions. Mais, au moins, elle s'est efforcée, dans la mesure du possible, de rendre aussi fidèlement que faire se peut ce texte difficile et tronqué par-dessus le marché. Il faut rendre cet hommage à Smith qu'après lui, ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, aucun assyriologue n'a affronté l'inscription du déluge. Nous devons à la mémoire du jeune savant de ne pas insister sur les objections que nous pourrions soulever contre sa traduction; mais, à part quelques passages que nous indiquerons, toutes les parties de son essai, très souvent inintelligible, nous forcent à regret à ne pas accéder à ses vues. Voici le commencement :

Istubar à lui dit aussi à Hasis-adra, le lointain :
« Je suis surchargé avec l'affaire, Hasis-adra,



chronologiques [1], tout comme le passage de la *Genèse*, qui, sous ce point de vue, offre bien plus de rapprochements avec l'historien babylonien qu'avec le poème dont on va lire la traduction.

ONZIÈME TABLETTE DE L'ÉPOPÉE D'ISTUBAR.

Ire *colonne.*

Istubar dit après cela à Adrahasis, le lointain [2] :
« Il faut que je te pose une question, ô Adrahasis.
Le nombre de tes années ne change pas : en cela tu [me ressembles.
Et toi-même tu ne changes pas : en cela tu me ressembles.
Ta perfection est de rester toujours au même point,
(Les faiblesses de l'âge) ne s'amoncellent pas sur ton dos.
(Dis moi) comment tu as agi que tu vis ainsi dans la [compagnie des dieux. »
Adrahasis alors dit à Istubar :
« Je veux te révéler, ô Istubar, le mystère de ma [conservation,
Et le secret des dieux je te le manifesterai.

Pourquoi tu ne répètes pas à toi de moi,
Et tu ne répètes pas à toi de moi
Ta cessation; ton cœur à faire la guerre
Pressée de toi, je viens après toi. [*placé.* »
... *Comment tu as fait et dans l'assemblée des dieux vivant tu as*

L'anglais n'est pas plus intelligible que le français; c'est la première version anglaise qui a paru dans le *Times*, et traduite dans le *Journal officiel,* et que l'auteur n'a jamais revisée.

1. Xisuthrus régna la bagatelle de 64,800 ans la chronologie de Bérose met le déluge en 41,697 avant Jésus-Christ, 39,180 ans ou 653 sosses avant l'époque historique (2,517 av. J.-C.).

2. Ou le sempiternel. Adrahasis est écrit avec deux signes qui signifient « éternellement vivant ».

Il est une ville de Surippak que tu connais et dont
[j'étais le prince;
La ville est antique, mais (l'impiété contre) les dieux
[la remplissait.
(Et moi seul étais) le serviteur des grands dieux.
(Les dieux voulurent la détruire) Istar (?) et Anu
(Un déluge fut proposé par) Bel-El
(Et lui consentirent) Nebo, Nergal et Ninip[1].
Mais Kin[2], le seigneur de l'abîme,
Me révéla leurs intentions (dans un songe).
Il me fit sa révélation, et parla ainsi[3] :
« O Surippakite, fils d'Otiartes[4],
« Toi, fais un vaisseau, et achève-le (vite).
« (Un déluge) engloutira la semence des êtres vivants.
« Porte la semence des êtres vivants, quels qu'ils soient,
« Le navire que tu bâtiras, [sur le navire.
« Un ner (600) d'empans mesurera son étendue,
« Un soos (60) d'empans sera le compte de sa hauteur
[et de sa largeur.
« Sur la surface de l'Océan lance le vaisseau. »
Moi, je compris, et je dis à Kin, mon seigneur :
« Le vaisseau, dont tu m'as ordonné la construction,
« (Comment) pourrais-je le faire moi (seul)?
« Mais les hommes dans la force de l'âge et les vieil-
[lards (m'aideront). »
Kin alors ouvrit sa bouche et dit, et parla ainsi à
[moi, son serviteur :

1. Cette restitution des lignes, dont la fin seule est réservée, semble être indiquée par la suite du récit. Il est probable que le texte que nous possédons est raccourci; car la méchanceté des hommes, la raison de la colère des dieux, n'est pas suffisamment exposée.

2. C'est le dieu que généralement on prononce Héa.

3. Passage difficile.

4. Nous ne connaissons pas la forme babylonienne de ce nom; il est écrit par deux idéogrammes signifiant « révélateur du dieu générateur ». Otiartes est la forme grécisée.

« (Le dessein des dieux), tu le leur communiqueras.
« (Le reste des hommes) m'a dédaigné[1],
« (Et je vengerai) ce qui a été fait contre moi: [dieux).
« (Je ne les sauverai pas), ainsi que c'est la volonté (des
« Je tiendrai un jugement sur ce qui est en haut et en
« (Pour vous sauver), ferme le navire, [bas.
« (Quand viendra) le déluge que je te prédis.
« Monte sur le navire et ouvre la porte du vaisseau.
« Portes-y ton blé, et tes ustensiles, et ta nourriture,
« Tes objets précieux, tes esclaves, tes servantes et les
[hommes dans la force de l'âge,
« Les troupeaux du désert, les bêtes du désert, tout
[ce qui y séjourne.
« Comme je te le prédis : ta porte préservera (tout). »
Adrahasis ouvrit sa bouche et dit[2],
Et parla à Kin, son seigneur :
« Comme n'importe qui, je ne ferai pas le navire.
« (Sans pareil?) dans l'univers, je le charpenterai.
« (Sa beauté?) que la voie[3]? [pas,
« (Comme lui), dans l'univers, un vaisseau n'existera
« Ce vaisseau dont tu m'as ordonné la construction... »

Colonne II.

« Puissant[4]. . . . .
Après ces cinq jours, je commençai (premièrement à
[ramasser les matériaux).
Puis, sur le chantier, je disposai dix toises pour les
[briques.
Dix toises furent mesurées (pour les poutres)...
Je fis le plan du navire (quatrièmement), puis je le
[charpentai (cinquièmement),

1. Nous n'avons pas les légendes qui se rattachent à cette accusation.
2. Le récit oublie ici qu'Adrahasis raconte lui-même.
3. Tous les versets sont mutilés.
4. Ce seul mot est conservé.

Je rivai le vaisseau sixièmement, et je départageai
[ses étages septièmement,
Je départageai les compartimen*t*s huitièmement.
J'ouvris en dedans des réservoirs pour recevoir les eaux.
Le reste du gréement et les choses nécessaires, je les
[ajoutai ;
Trois sars de gâteaux de bitume, je les employai sur
[l'intérieur,
Trois sars de gâteaux de bitume, je les employai sur
[l'extérieur.
Trois sars de clous (?) supportaient les paniers con-
[tenant les pains [1] ;
Un dixième de sar de flans devait être mangé par les
[agneaux.
Trois sars de flans, je les distribuai aux matelots.
Pour (la nourriture) et l'abatage des bœufs, je fis des
[arrangements pour chaque jour ;
(Puis, j'apportai) des boissons, des pains et du vin
En quantité) comme les eaux des fleuves,
(De la farine)[2] comme la poussière de la terre ;
. . . . . des pains, je mis la main.
(La lumière) du soleil était exclue du vaisseau ainsi
. . . . [3] [achevé.
Les . . . . [4] je les fis placer en haut et en bas,
(Les eaux) les couvraient aux deux tiers.
Tout ce que j'avais, je le ramassai,
Tout ce que j'avais en argent, je le ramassai,
Tout ce que j'avais en or, je le ramassai ;
Tout ce que j'avais, je le ramassai en fait de races
[vivantes de toute sorte.
Je fis monter sur le navire tout ce que je possédais
[en esclaves et servantes,
Les troupeaux du désert et les bêtes du désert ;

1. Les flans, le mode de pain oriental.
2. Texte mutilé.
3. Verset manquant.
4. Mot conservé, mais inexpliqué.

Les hommes dans la force de l'âge, tous je les fis
[monter (en leur disant :)
« Samas (le soleil) doit amener un déluge :
« Il enverra des ténèbres comme dans la nuit, il fera
[pleuvoir des pluies torrentielles.
« Entre dans le vaisseau, et ferme ta porte ;
« Car ce déluge sera terrifiant.
« Il y aura des ténèbres, comme dans la nuit, et il
[pleuvra des pluies torrentielles.
« Toi, pendant quatre jours, tu pourras le détourner
[(par la prière) ;
« Mais, le jour où le destin s'accomplira, chasse la
[crainte. »
J'entrai dans le navire, et je fermai la porte,
Pour fermer la porte (d'abord) et (puis) pour pouvoir
[distribuer l'espace aux matelots.
Mon palais, je l'abandonnai avec ses trésors.
Une accalmie de vents régnait vers l'aube,
Mais des profondeurs des cieux surgit un nuage noir.
Ben lâcha ses éclairs au milieu (de ce nuage),
Nebo et Bel marchaient en avant,
Ils marchaient en faisant trembler les monts et les vallées.
Nergal, le puissant, traîne après lui l'ouragan.
Ninip s'approcha et répandit l'obscurité.
Les Anunna enlevèrent toute lumière ;
Dans leur marche, ils entamèrent la surface de la terre,
Pendant que Ben chercha à atteindre le ciel avec ses
[foudres,
Et que, sans briller, il retourna vers la terre.

Colonne III.

Les vagues comme des..., couvraient (la terre).
Les êtres vivants. . . . .
(Il y eut) des luttes entre les hommes cherchant (leur
[(salut[1]).

1. Ces lignes sont mutilées.

Le frère ne voyait pas son frère,
Les hommes ne se reconnaissaient pas entre eux :
Les dieux mêmes craignirent l'orage.
Ils se ravisèrent et s'acheminèrent vers le ciel d'Anu.
Les dieux étaient comme un chien de garde qui se tient
[couché dans les coins.
Istar cria comme une femme en couches.
La grande déesse, qui est bonne à entendre, parla ainsi :
« La création est vraiment redevenue de la boue,
« Ce que, en présence des dieux, j'annonçais en ennemie.
« Mais, ainsi que, dans la présence des dieux, je l'ai
[annoncé en ennemie,
« J'ordonne à ce malheur, qui frappe mes hommes,
[qu'il s'arrête.
« Moi, la mère, j'ai enfanté mes hommes,
« Et aujourd'hui, comme un essaim de petits poissons,
[ils peuplent la mer.
« Les dieux, joints aux Anunna [1], pleurent avec moi. »
Les dieux, assis dans leur endroit, pleuraient, [la fin.
Mais ils fermaient leurs lèvres, pour laisser s'accomplir
Pendant six jours et nuits
Régnaient le vent, l'orage, et la destruction balayait tout.
Le septième jour, à son approche,
Les eaux torrentielles de l'orage s'arrêtèrent,
Ce qui (s'annonça par une secousse) comparable à un
[tremblement de terre.
La mer devint tranquille, le vent se calma, et l'orage cessa.
Je remarquai que la mer avait fait son œuvre de des-
[truction,
Et que toute l'humanité avait été changée en boue.
Comme des roseaux, flottaient les cadavres.
J'ouvris la fenêtre, et la lumière pénétra sur la surface
[de ma figure.
J'en fus ébloui. Je m'assis, et je pleurais ;
Sur toute ma figure se répandirent des larmes.
J'observai les régions sur l'étendue visible de l'Océan,

---

1. Esprits terrestres.

Mais, vers les douze maisons de l'horizon, pas de
[continent [1].
Au-dessus du pays de Nizir (salut) flotta le vaisseau;
La montagne de Nizir l'arrêta et ne donna pas passage.
Le premier jour, le deuxième jour, le mont Nizir fit
[de même.

1. Smith traduit :

A douze (mesures), surgit le continent.

Mais le continent ne surgit pas. Les douze *ité* sont les douze maisons de l'horizon, que nous retrouvons encore dans l'astrologie moderne : l'auteur anglais a fait un mot *itela,* de *ité* et *la,* point. Mais les lignes suivantes de la version de Smith sont, sauf quelques incorrections grammaticales, irréprochables, et c'est pour insister sur ce fait que nous avons corrigé cette erreur parmi tant d'autres. Le récit concernant les oiseaux lui appartient. Puisque nous avons donné le commencement de la version de Smith, nous en donnons la fin, que nous traduisons scrupuleusement :

Il prit ma main et me fit lever,
Il me fit lever et amener ma femme à mes côtés,
Il purifia le pays, fit un contrat et prit le peuple,
Dans la présence de Hasisadra et le peuple.
Lorsque Hasisadra, et sa femme, et le peuple furent emmenés
[pour être égaux aux dieux.
Alors Hasisadra demeura dans une place éloignée, à l'embou-
[chure des fleuves.
Ils me prirent, et ils me mirent dans une place éloignée, à l'em-
[bouchure des fleuves.
Quant à toi que les dieux ont aussi choisi,
Pour la santé que tu cherches et demandes,
Fais cela six jours et sept nuits,
Comme dans un siège aussi par les contrats lie-le.
Le chemin, comme un orage, sera mis sur lui.

L'analyse du texte et le bon sens ne recommandent pas cette version. Ainsi, Smith aurait certes vu, à une revision quel-

Le troisième jour, le quatrième, le mont Nizir fit de
[même.
Le cinquième jour, le sixième jour, le mont Nizir fit
Le septième jour, quand il s'approcha, [de même.
Je fis sortir et je lâchai une colombe;
La colombe s'en alla et revint.
Elle n'avait pas trouvé d'abri et s'en était retournée.
Je fis sortir et je lâchai une hirondelle;
L'hirondelle s'en alla et revint.
Elle n'avait pas trouvé d'abri et s'en était retournée.
Je fis sortir et je lâchai un corbeau;
Le corbeau s'en alla et vit les cadavres dans la mer;
Il mangea, nagea, s'éloigna et ne revint plus.
Je fis sortir un agneau, et je sacrifiai aux quatre vents.
Je fis un feu expiatoire sur la crête des montagnes.
Sept par sept, j'amoncelai des jars vides,
Dans le fond j'amassai des roseaux, du cèdre et du
Les dieux flairèrent cette odeur, [cyprès.
Les dieux flairèrent cette bonne odeur.
Les dieux, comme des mouches, s'amassèrent auprès
[du maître des sacrifices[1];
Alors la grande déesse, à son arrivée,
Enleva les grandes amulettes que le dieu Anu avait
[faites, selon le désir (des dieux).
O dieux, ceux-ci sont vraiment comme les albâtres de
[mon collier, je ne les oublierai pas!

conque, que le nom de Hasisadra, trouvé trois fois de suite, est mis dans la bouche du dieu, revenu de sa surprise et de son courroux : il aurait réformé tout ce passage de sa traduction première, et il se serait conformé aux exigences du texte original relativement lucide et au surplus complet. Ces textes-là sont souvent incommodes; il faut les interpréter comme ils sont : c'est une tâche quelquefois plus difficile à résoudre que ne l'est celle qui consiste purement à faire des hypothèses de restauration sur des passages que l'on n'a plus en entier, et où un vaste champ est ouvert à l'imagination.

1. C'est-à-dire moi.

Colonne IV.

« O dieux, ceux-là je les aime, et je ne les oublierai [jamais [1].
« Que tous les dieux veuillent approcher du feu ex-[piatoire,
« Mais que Bel-El n'approche pas du feu expiatoire,
« Car il ne s'est pas maîtrisé et a produit le déluge,
« Et il a parqué les hommes dans une arche. »
Alors Bel-El, quand il approcha,
Vit le navire; il resta stupéfait,
Il s'emplit de colère contre les dieux cinq et deux [2].
« Personne qui respire ne sortira,
« L'homme qui est dans cette arche ne vivra pas! »
Ninip ouvrit sa bouche et dit,
Et parla ainsi au héros Bel-El :
« Personne, si ce n'est Kin, n'a dévoilé le dessein,
« Car Kin le connaissait, et il connaît tout. »
Kin ouvrit sa bouche et dit,
Et parla ainsi au héros Bel-El :
« O toi, purificateur des dieux, héros,
« Puisque tu ne t'es pas maîtrisé, tu as fait le déluge.
« Le pécheur a expié son péché,
« Le méchant a expié son forfait.
« Mais le crime n'est pas exterminé, le mal n'est pas [détruit.
« Pourquoi as-tu fait le déluge?
« Des lions auraient dû surgir pour décimer les [hommes.
« Pourquoi as-tu fait le déluge?
« Des léopards auraient dû surgir pour décimer les [hommes.
« Pourquoi as-tu fait le déluge?
« Une famine aurait pu exister et dépeupler la terre.
« Pourquoi as-tu fait le déluge?
« La guerre aurait pu surgir et détruire les hommes.

1. Nous ne connaissons pas le mythe qui se rattache à ces paroles. Les mots « ceux-là » désignent les hommes survivants.
2. Les sept dieux qui président aux planètes.

'n'est pas moi qui ai révélé les secrets des grands
[dieux.
rahasis s'est interprété un songe et a compris le
[secret des grands dieux. »
uis ce moment, Bel-El maîtrisa sa colère,
monta au milieu du navire;
isit mes mains et me souleva;
lever et éblouit la femme de mes côtés:
tourna vers nous et disparut, en nous frôlant de
[très près[1]
squ'à maintenant, Adrahasis a été un homme pé-
[rissable;
orénavant, Adrahasis et sa femme vivront comme
[nous autres dieux.
Adrahasis demeurera au lointain, à l'embouchure
[des fleuves! »
e saisit et me plaça à l'embouchure des fleuves.
ormais, toi, quiconque des dieux t'a pris pour
ie que tu cherches, tu l'as trouvée. [compagnon,
ement je laisserai passer six jours et sept nuits.
alors comme une liasse de flèches reliées sera sa
force (de la vie),
s années de l'âge passeront sur elle, chassées par le
[souffle comme un nuage.

e qui suit, après cette allocution, adressée à Istu-
est étranger au récit du déluge même. La narra-
continue en parlant du conseil qu'Adrahasis tient
sa femme pour purifier le héros de l'épopée et
le guérir de sa maladie. Ayant recouvré sa santé,
bar monte sur son navire, conduit par le timonier
l, et retourne à Uruk, ville de sa résidence.
e récit du déluge offre quelques comparaisons avec
i présenté dans la Genèse, mais il lui manque le
moral. On ne se rend pas suffisamment compte
a raison d'être de cette catastrophe; le développe-

1. Littéralement : *ad latus nostrum attigit nos.*

ment et la péripétie montrent plutôt une sorte d'a-
mosité mutuelle des dieux entre eux qu'un courro-
justifié contre l'humanité. Ce n'est pas le dieu qui
cause du déluge qui prévient l'innocent, le Noé ba-
lonien : c'est l'antagoniste du destructeur qui jo-
à cette divinité le tour de prévenir la victime du dés-
tre projeté. En somme, en dehors de la constructi-
de l'arche, il n'y a que le récit de la fin du délu-
et les détails relatifs aux oiseaux lâchés par Xisuthr-
qui rappellent la narration mosaïque. Nous somm-
très heureux d'avoir, à défaut d'autres textes, au moi-
ce document assyrien, qui, en sa qualité d'épiso-
d'un grand poème, ne devait exposer que les gran-
traits de la catastrophe, sans s'arrêter aux détails
curieux que les chronographes grecs nous ont transm-
au sujet du cataclysme chaldéen.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME




3 2044 069 758 324



